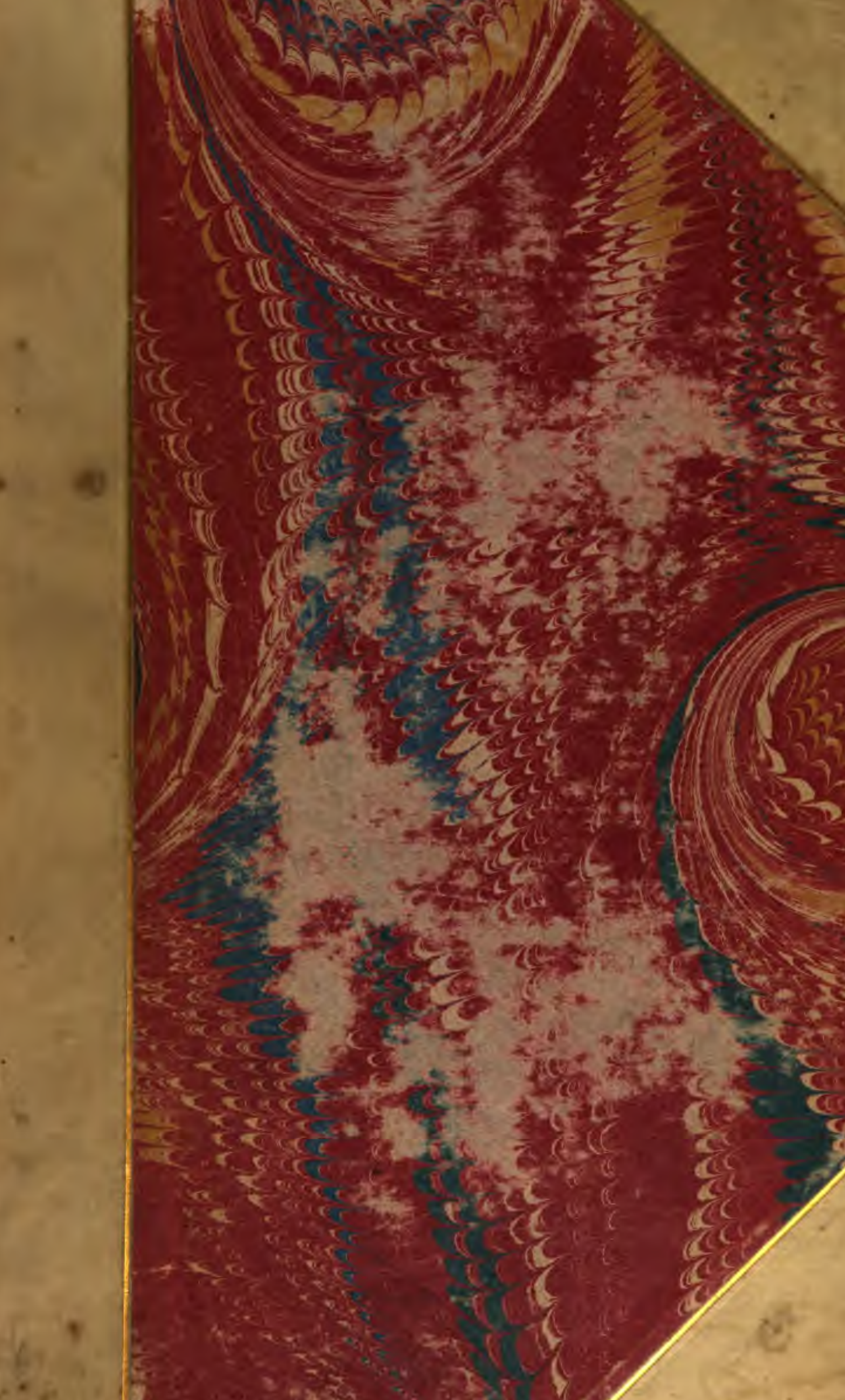
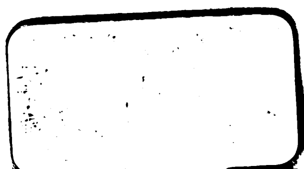



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution



BIBLIOTHÉQUE

CHOISIE

DES POÈTES FRANÇOIS

JUSQU'À MALHERBE.

TOME III.

A PARIS,

ANT.-AUG. RENOUARD, rue de Tournon, n° 6.

TREUTTEL ET WÜRTZ, rue de Bourbon, n° 17.

LEFÈVRE, rue de l'Éperon, n° 6.

1824.

LES

POÈTES FRANÇOIS,

DEPUIS LE XII[e] SIÈCLE

JUSQU'À MALHERBE,

AVEC

UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR CHAQUE POÈTE.

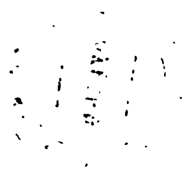
TOME TROISIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

M. DCCC. XXIV.



LES
POÈTES FRANÇOIS,
DEPUIS LE XIIe SIÈCLE
JUSQU'À MALHERBE.

FRANÇOIS PREMIER.

François Ier naquit à Cognac, le 12 septembre 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise, fille de Philippe, duc de Savoie. Il succéda à Louis XII, son beau-père, le 1er janvier 1515, et mourut au château de Rambouillet, le 31 mars 1547, dans la cinquante-troisième année de son âge, et dans la trente-troisième de son règne.

Ce prince fut surnommé, à juste titre, le *Père des Lettres*, parce qu'il les protégea, et les cultiva lui-même avec quelque succès.

Doué d'une mémoire heureuse, d'un esprit vif et pénétrant, la nature avoit en quelque sorte suppléé chez le monarque au manque d'instruction. Un goût décidé pour les lettres et les beaux-arts lui fit rechercher avec une espèce d'avidité le commerce des artistes et des savants; il en attira un grand nombre à sa cour, et ne se lassa jamais de les encourager par ses bien-

faits. Plusieurs d'entre eux se servirent de leur crédit auprès de ce prince pour le porter à fonder des établissements dans l'intérêt des sciences et des arts. Un grand nombre de chaires furent créées dans l'université de Paris. On commença à Fontainebleau la Bibliothéque Royale, qui, dans la suite, fut transportée à Paris par Henri IV. Jean Lascharis, qui, après la chute de l'empire grec, s'étoit réfugié à la cour de France, et y avoit été reçu avec distinction, fut chargé de rassembler de toute part des manuscrits précieux, tandis que d'autres savants furent envoyés dans les pays étrangers pour y recueillir ou faire copier les livres les plus estimés.

C'est encore à François Ier que nous devons la fondation du Collége Royal. Cet établissement fut d'abord destiné à l'enseignement des langues grecque et hébraïque dont François Vatable et Pierre Danès remplirent les chaires; mais l'affluence des auditeurs devint si grande, qu'on fut obligé de créer deux autres chaires pour le même objet, et plusieurs autres pour le latin, les mathématiques, la philosophie et la médecine. Il établit encore une imprimerie royale. Mais jusque-là ce prince auroit peu fait pour la langue françoise, si, bien différent en cela de Charlemagne, il n'eût rendu une ordonnance par laquelle il exigeoit que *doresnavant tous arrets soient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties en langage maternel françois, et non aultrement* (ordonnance de 1539, art. 11). Tous les officiers publics furent également tenus de dresser leurs actes en françois.

Si l'on joint à toutes ces considérations que François Ier, naturellement galant, attira les femmes à sa

cour, qu'elles s'y montrèrent avec avantage, et que leur commerce adoucit les mœurs, on sera moins étonné des progrès rapides de notre langue à cette époque.

Ce monarque avoit formé le projet de bâtir vis-à-vis le Louvre un magnifique collége. Un revenu annuel de cent mille livres étoit destiné à l'entretien des professeurs et de six cents jeunes gens qu'on devoit y instruire gratuitement dans toutes sortes de sciences; mais sur l'observation du chancelier Duprat qui lui fit remarquer qu'il étoit à la veille d'entrer en guerre avec Charles-Quint, et que, dans cette circonstance, il lui convenoit de ménager ses fonds, François Ier renvoya l'exécution de son projet à un autre temps.

Les poésies de ce prince n'offrent rien de remarquable sous le rapport du style, qui manque parfois de clarté; mais François Ier a été le père, l'ami, le protecteur des lettres, et il n'existera pas en France de recueil consacré au culte des Muses, sans que son nom glorieux n'y soit offert pour perpétuer à jamais l'hommage et la reconnoissance qui lui sont dus.

BALLADE.

ÉTANT seulet, auprès d'une fenestre,
Par un matin, comme le jour poignoit,
Je regardai l'aurore à main senestre,
Qui à Phœbus le chemin enseignoit,
Et d'autre part, ma mie qui peignoit
Son chef doré; et vis ses luisans yeux,
Dont me jetta un trait si gracieux,
Qu'à haute voix je fus contraint de dire:
Dieux immortels, entrez dedans vos cieux;
Car la beauté de ceste vous empire.

Comme Phœbé, quand ce bas lieu terrestre,
Par sa clarté, de nuit illuminoit,
Toute lueur demeuroit en sequestre:
Car sa splendeur toutes autres minoit.
Ainsi ma dame en son regard tenoit
Tout obscurci le soleil radieux,
Dont de dépit, lui triste et soucieux,
Sur les humains lors ne daigna plus luire;
Par quoi, lui dis : Vous faites pour le mieux;
Car la beauté de ceste vous-empire.

O que de joie en mon cœur sentis naistre,
Quand j'apperçus que Phœbus retournoit!
Car je craignois qu'amoureux voulust estre
Du doux objet qui mon cœur détenoit.
Avois-je tort? Non : car, s'il y venoit

Quelque mortel, j'en serois soucieux.
Devois-je pas doncques craindre les dieux,
Et despriser, pour fuir un tel martire,
En leur criant : Retournez dans vos cieux;
Car la beauté de ceste vous empire.

QUATRAIN.

Si un œuvre parfait doit chacun contenter,
Il ne faut qu'un seul jour voir ma mie et hanter;
Car qui la verroit moins, perdroit un trop grand bien;
Et qui la verroit plus, mourroit pour estre sien.

ÉPITAPHE DE LA FAMEUSE LAURE.

En petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée;
Plume, labeur, la langue et le sçavoir,
Furent vaincus de l'amant par l'aimée.
O gentille ame! étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

HUITAIN.

Disant bon soir à une damoiselle,
Lui ai voulu de bon cœur demander
S'elle vouloit rien la nuit commander.
Elle m'a dit que je n'aimasse qu'elle.
Telle douceur je trouve trop cruelle;
Car sa réponse interpréter je veux:
Sçachant qu'amour se nourrit de querelle,
Qu'elle a pensé qu'on en peut aimer deux.

HUITAIN.

Cœur à mouvoir plus fort et échauffer
Qu'un dur rocher et qu'une froide glace,
De quoi te sert de mon mal triompher,
Et t'orgueillir de beauté qui tout passe:
Par vrai amour ton amour je pourchasse;
De quoi ne m'as tant soit peu satisfait:
Grace attendue est une ingrate grace;
Et bien n'est bien, s'il n'est promptement fait.

HUITAIN.

Celle qui fut de beauté si louable,
Que pour sa garde elle avoit une armée,
A autre plus qu'à vous ne fut semblable,
Ni de Pâris, son ami, mieux aimée,
Que de chacun vous estes estimée:
Mais il y a différence d'un point;
Car à bon droit elle a été blasmée
De trop aimer, et vous de n'aimer point.

QUATRAIN.

Dissimulez votre consentement,
Sous un effort de foible résistance:
Le oui sera en mon contentement,
Et le nenni sera en mon silence.

DIXAIN.

Est-il point vrai, ou si je l'ai songé,
Qu'il m'est besoin m'esloigner, ou distraire
De votre amour, et en prendre congé?
Las! je le veux, et je ne le puis faire.
Que dis-je, veux? Non, c'est tout le contraire:
Faire le puis, et ne le puis vouloir:

Car vous avez là rangé mon vouloir,
Que plus taschez à liberté me rendre,
Plus empeschez que ne la puisse avoir,
Et commandez ce que voulez défendre.

CHANSON.

Ores que l'ay sous ma loy,
Plus je règne aymant que roy.
C'est Fortune qui guerdonne
Du sceptre, empire et couronne;
Mais le cœur d'elle est le throne
Où veut s'asseoir mon amour.
Adieu, visages de cour:
Pour cœurs faulx sont les faulx biens;
En elle sont tous les miens.
Ores que l'ay sous ma loy,
Plus je règne aymant que roy.

ÉPITRE A MADEMOISELLE D'HEILLI,[1]

DEPUIS DUCHESSE D'ÉTAMPES.

Ayant perdu l'occasion de plaisante escripture, et acquis oubliance de tout contentement, n'est demouré riens vivant en ma mémoire que la souvenance de votre heureuse bonne grace, qui en moy a la seulle puissance de tenir vif le reste de mon ingrate fortune; et pourceque l'occasion, le lieu, le temps et commodité me sont rudes par triste prison, vous plaira excuser le fruict qu'a meuri mon esperit en ce pénible lieu, et entendre que, en quelque peine, tourment, garde que puisse estre le corps, la volunté ne cherchera que la doulce occasion de faire chose qui vous puisse donner congnoissance que ce qui est demouré en lui libre et non mort n'est desdyé que à vous faire service; par quoy cest indigne présent de votre honneste veue sera, s'il vous plaist, recueilly, non comme son imperfection mérite, mais comme tribut de ma pensée; laquelle seulle, pour la nécessité de ma liberté, a considéré ne vous povoir faire autre service que vous rendre compte de ma misérable calamité, affin de vous convertir en autant de piteuse souvenance, comme a d'affection de vous servir celui qui va dire :

TRISTE penser et prison trop obscure,
L'honneur, le soing, le devoir et la cure,
Que je soustiens des malheureux souldars
Devant mes yeulx desquels j'ay la figure,
Que par raison, et aussi par nature,
Devoient mourir entre picques et dars,
Plustost que veoir fouyr leurs estandars,

[1] Mademoiselle d'Heilli, maîtresse de François Ier, mariée en 1536 à Jean de Brosse, fils de René, l'un des dix-neuf complices du connétable de Bourbon, et condamné à mort par contumace. Le roi lui rendit ses biens qui avoient été confisqués, le fit duc d'Étampes, chevalier de l'Ordre, et gouverneur de Bretagne.

Me font perdre de raison l'atrempance,
Quant de te veoir j'ay perdu l'espérance.
  Toujours amour par fermeté procure
Qu'à désespoir point ne face ouverture;
Mais tous malheurs viennent de tant de pars,
Qu'ils me rendent indigne créature
Tant que d'erreur en mon chef faiz saincture.
Les yeulx baignés, vers toi sont mes regards,
Ne faisant plus contre ennuy nuls remparts,
Si n'est d'avoir ton nom en révérance,
Quant de te veoir j'ay perdu l'espérance.
  Mais je ne sçay pourquoi tourna langure
En mal sur moy, car ma progéniture
Eut tant de biens, qu'en tous lieux fut espars;
Plaisir pour dueil étoit lors leur vesture;
Plaisante et doulce sembloit la nourriture
De leurs subjects, gardans brebis ès parcs,
Toujours batirent lyons et lyépars;
Mais j'ay grant peur n'avoir tel heur en France,
Quant de te veoir j'ay perdu l'espérance.
  O grant amour, éterne et sans rompture,
Dont l'infiny est juste la mesure,
Dis-moy, perdray-je à jamais ta présence,
Dont brief verras sur moy la sépulture,
L'esprit à toy, pour le corps pourriture,
Quant de te veoir j'ay perdu l'espérance?
  Tu te pourrois ores esmerveiller
Pourquoy je vueil maintenant travailler,
T'escripre vers pour te faire savoir
Chose en effect où tu ne peulx pourveoir,

En te faisant juger en ton esprit
Que bien foible est l'effect de mon escript,
Cuyder couscher en fins vers et en mettre
Ung infiny voulloir soubz mauvais metre.
  Ne treuve estrange, amye, si le veoir
Qui tant me peult a perdu le povoir,
Parquoy je viens par triste escripture
Te déclairer ma fortune tant dure,
Te requérant par notre affection,
Invincible de nulle division,
Point ne voulloir prandre mélencolye
De mon escript, n'aussy de fascherie,
Car tu scés bien qu'en grande adversité
Le récorder donne commodité
D'aucun repoz, comptant à ses amys
Le desplaisir en quoy l'on est soubzmys.
Saches doncques qu'en ceste propre heure
Avecques toy plus je ne fiz demeure,
Que je sentiz comme s'elle eust esté
Dedans mon cueur mon infélicité;
Mais renommée envers moy si s'advance,
Me commandant que feisse dilligence,
Disant, par fer et feu tes ennemys
Ont grande part de ton pays soubzmys,
Digne ne seroys qu'on t'aymast pour ton veoir,
Si maintenant oublyoys ton devoir;
Mame avec toy sans dissimulation,
Desir, honneur, amour, affection,
Ces quatre là compaignye te feront,
En nul péril ne t'abandonneront.

Quant j'entendis que la nécessité
Que je marchasse estoit pour vérité,
Je m'advançay, défendant mon pays,
Des ennemys à bon droict trop hays;
Que dirai plustost fut preste l'armée
D'honneur conquere et de gloire affamée :
Si feismes tant que nosdits ennemys
Veirent tantes et pavillons presmis.
De passer l'eau qu'on nomme la Durance,
Feismes devoir et grande dilligence.
Mais l'Espaignol tourna la sienne envie
De combattre, pour tost sauver sa vye
En reculant, de son salut soigneux.
Prandre Marseille alors n'est envyeulx,
Dont s'en alla perdant toute espérance
De plus mal faire, ne nuyre à la Prouvance,
En mauldissant Bourbon et ses practiques,
Congnoissant bien ses trahisons inicques.
Avecques eulx avoit un chef louable,
Et de vertu trop fort recommandable;
Celuy estoit en guerre et payx exquis,
De Pesquere se disoit le marquis :
Dont par bon sens tous les siens si ralye,
Droict le chemin s'y prennent d'Ytalye,
Car à bon droict il estoit l'espérance
De tout leur camp par vertu et prudance.
Parquoy souldars luy laissent faiz et soing
De leur salut en ce très grant besoing;
Mais par conseil si ne leur peult donner,
Pour eulx sauver, voulloir habandonner

Artillerye et bagaige en effect,
Car sans cela tout eust esté deffaict.
Trop estions près et puissans sans doubtance
Pour combattre sans doubteuse espérance,
Si fortune, sur moy tant envyeuse,
D'un trop grant heur n'eust faict vye malheureuse.
Et moy voyant la difficuleté,
Et de le joindre impossibilité,
Je concludz lors suivre mes ennemys
Qui jà estoient tous dans les haults monts mis
Par autre voye, et chemin n'advancer,
Dont point deceu ne fuz de mon penser.
A tous mes gens je fiz grant feste et joye
Pour esprouver cette nouvelle voye,
En leur disant : O souldars et amys,
Puisque fortune en ce lieu nous a mis,
Favorisons la sienne voulenté
Par la vertu de nostre honnesteté,
En ne craignant des grans monts la haultesse,
Vous asseurant sur ma foy et promesse
Que si premiers sommes en Ytalye,
Que sans combat guerre sera finye.
Vaincquons doncq par vertu nos passions;
Plaisirs, maisons, fault que nous oublyons;
Donnons repoz par ung peu de souffrance
Que porterons à ceste notre France.
Cela leur dis pour tousjours esmouvoir
La notre armée à faire son devoir.
Mais pour certain je congnuz bien alors
En la pluspart estre vertu dehors.

La montaigne de neige revestue
Leur cueur atriste et leur voulloir si tue,
Prenans coulleur pour mieulx dissimuler
Que bien failloit premièrement aller
Sur le fleuve qu'on nomme la Durance
Faire un pont; mettant leur espérance
Que la longueur romperoit l'entreprise,
Couvrant leur peur du manteau de fainctise.
Mais l'eau ne veult nullement comporter
Le faiz que voit sur elle à tort boutter,
Bien nous monstra qu'en elle eut plus d'honneur
Qu'en noz souldars de cueur ne de bonheur;
Car tout soubdain se rendit si petite,
Baissant son cours par trop legiere finite,
Que nous laissa passer tout le bagaige,
Et campagne tant nous fist d'avantaige.
Mays qui pourroit se garder de aymer
Fleuve tant digne, et noz souldars blasmer,
Ayant faillu que l'eaue sans congnoissance
Ayt triumphé d'honneur sur leur offence?
Dont passasmes suivans notre entreprinse,
Estant en nous nouvelle force prinse.
Et tant feismes qu'en unze jours pour veoir
Les champs lombards peusmes apparcevoir;
Et s'il eust pleu alors à Dieu permettre
Que de tous cueurs j'eusse esté le maistre,
Pour m'obéir en telle dilligence
Que faict de guerre mérite qu'on s'advance,
Et qu'en la mer l'armée de notre part
De noz ports eust faict dilligent départ

Pour assaillir la terre de Sécille,
A nous par droict royaume trop fertille,
Rome ne feusse aux Espaignolz soubzmys,
Soubz prison triste esloignant mes amys,
Sans roy ne fust la nostre noble France,
Ne si longue n'eust esté mon absence :
Mais non pourtant ne laissay l'entreprise,
Tant que rendiz Millan subjecte et prise,
Mes ennemys fuyans de toutes parts,
Dans les villes çà et là tous espars.
Bien je cuydoys la victoire certaine,
Et le triumphe en porter pour estraine.
Mais quoy ! le sort de ma félicité
Fut converty en infélicité ;
Par le voulloir de mes chefs, en effect,
Fut empesché le fruict de mon effect :
Ung seul d'entreulx conduict par passion
Faire au rebours de notre oppinion.
O comme heureulx se peult dire le prince,
En guerre allant ou gouvernant province,
Quant ses subjects de vertu ne font vice,
Ne congnoissant proffit que son service !
Parquoy je puis à bon droict me douloir
De ceulx de qui j'y ay congnu voulloir.
Pour abréger, en lieu d'exécuter,
Devant Pavye allasmes nous boutter ;
Long-temps fusmes faisant tout le possible,
Mais la prendre à nous fut impossible.
Finablement les nostres ennemys
Congnurent bien qu'en tel terme estoit mis

La leur cité si n'estoit secourue,
Qu'en peu de temps pourroit estre perdue,
Dont conclurent de tost la secourir,
Tous résolus de vaincre ou de mourir.
Long-temps j'avoys remédié au faict,
Si mon voulloir eust esté bien parfaict;
Car de mes gens soubdain je feis partir
Pour seullement servir et divertir.
A Naples droict j'envoye toute la bande :
La dilligence alors leur recommande;
Mais au rebours ils furent négligens,
De tost aller trop paresseux et lens.
Mais, quant fortune au rebours veult venir,
De tous dessains l'on voit mal avenir;
Peu me valut le soing de commander,
Gens en guerre souventes fois mander,
Ne mais aussi les fleuves arrester,
Quant victoire je n'ay sceu remporter.
Doncques le temps passant jours froits et cours,
Chemina tant qu'amena le secours
Des ennemys cherchans lors le combat,
Et nous aussi voullions bien le débat;
Troys sepmaines nous fusmes si près mis,
Que plus voisins estions que bons amys.
Que diray-je? la nostre fierté
En peu de jours perdit l'auctorité.
Sans raison nulle alors la nostre gent
Se refroidit, s'excusant sur argent.
Mais l'ennemy qui eut nécessité,
Trop plus que nous feist toute extrémité

De nous combattre, ayant grande doubtance
D'estre rompus sans donner coup de lance :
Donc au matin ils feirent leur entrée
Dedans le parc, place bien esgallée;
Et nous aussi jà estions en bataille,
Artillerie avions bonne sans faille;
Mais pour tout vray la leur tout au premier
Nous gaignasmes, ce ne peult l'on nyer;
Parquoy la trouppe à chacun sans doubtance
Des ennemys tourna en dilligence
Pour secourir, car à la vérité
Leurs gens avoient grande nécessité.
Lors je marchay avecques espérance
D'un gaing certain, sans nulle deffiance.
Treize enseignes de gendarme, en effect,
Feiz demourer fermes pour bon effect.
Nos Allemans avecques eulx je laisse,
Leur commandant qu'ils marchassent sans cesse
Au petit pas, afin que leur desir
Fust bien conduict à temps et à loisir :
Et cela faict, je retins pour ma bande
Troys enseignes; à ceulx-là je commande
Voulloir marcher, leur priant qu'à l'ouvraige
Congnoistre on peult l'effect de leur couraige :
Dont chemynant nous mismes certe alors
Toute la craincte et peur de noz cueurs hors :
Bien monstrasmes, et chacun le peult veoir,
Que peu prysons la vye pour devoir.
Leurs gendarmes qui venoient sur leur garde
Marchoient en deux, bataille et avant-garde.

Quatre foiz plus estoient que nous ensemble,
A nous chercher ainsi comme il me semble.
Mays toutesfoiz si bien nous combatismes,
Que leur grant gloyre alors nous abbatismes;
Si fismes tant que tous fusrent remis
Fuyans, rompuz, les nostres ennemys;
Dont de chasser tout joyeulse s'advance
La nostre gent, seure victoire pense.
Ainsy chassant, une trouppe trouvasmes
De lansquenetz, qu'alors aussi chargeasmes.
Mais pour certain bien peu ils combattirent,
Et le chemin des fuyans tous ils tirent;
Picques, lances et leurs chevaux légiers,
Je veiz fouyr meslez d'arquebusiers.
Tant que je peus leur peur alors convoye,
Estant remply de trop heureuse joye.
Mais comme fut trop soudain convertye
Cette espérance en pensée admortie!
Car tost je veiz ceulx-là qu'avoys laissés,
De tout honneur et vertus deslaissés:
Les trop meschans s'enfouyrent sans combat;
Et entre eulx tous n'avoit autre desbat,
Si n'est fuyr laissans seure victoire,
Pour faire d'eulx honteuse la mémoire.
O malheureux! mais qui vous conduisoit
A tel erreur, ne qui vous advisoit?
Habandonner fuyans en desarroy
Honneur, pays, amys et vostre roy!
Nos Allemans couvrent leur fuyte entiere,
Disans la nostre avoir esté premiere:

Parquoy perdez d'estrangiers la France,
Et des nostres la trop longue asseurance :
Certes je croy pour vray que les meschans,
Par tous pays, en villes et en champs,
Comptent à tous leurs mérites et faiz,
Tout ainsi que s'ils estoient bien parfaicts :
Se deschargeant de leur infamité
Dessus les morts, qui pour honnesteté
Ont mieulx aymé fin honorable prandre,
Qu'aymer leur vye et les autres reprandre.
Parquoy concluds n'estre mal en la France,
Que des hommes ne faire différance.
Mais pour venir à mon premier propoz,
Quant indignes de vertuz et repoz
Je veiz mes gens par fuyte trop honteuse.
A leur honneur et à moy dommageuse,
Triste regret et peine tout ensemble,
Dueil et despit en mon cueur si s'assemble;
Autour de moy en regardant ne veiz
Que peu de gens nostres à mon advis;
Et à ceulx-là confortay sans doubtance
De demourer plustost en espérance
D'honneste mort ou de prise en effect,
Qu'envers honneur de nous riens fust forfaict
Dont combatans furent tous morts ou pris
Ce peu de gens qui méritent grant pris.
Et là je fuz longuement combatu,
Et mon cheval mort sus moy abbatu.
Dehors du parc pensans sauver leur vye,
Nostres assez estant peur leur amye,

Furent rompus, prisonniers et deffaicts;
Ceulx-là je nomme en vertu imparfaicts.
Assez souvant si me fut demandée
La myenne foy qu'à toy seulle ay donnée;
Mais nul ne peult se vanter de l'avoir.
En te gardant d'amytié le devoir,
Encore que nul salut espérasse,
Et de ma vye en tout désespérasse,
Je te promects que j'eus bien la puissance
D'esvertuer ma débille deffense,
Pour empescher que la verge donnée,[1]
Que bien congnoys, point ne me fust ostée.
Mais que vaut force où là est violance?
Emporter fault l'erreur par patience.
De toutes pars lors despouillé je fuz;
Et la manche[2] de moy tant estimée
Par pouvre main fut toute despecée.
Las! quel regret en mon cueur fut boutté,
Quant sans deffense ainsi me fut osté
L'heureux présent par lequel te promis
Point ne fouyr devant mes ennemis!
Mais quoy j'estois soubz mon cheval en terre!
Entre ennemys alors porté par terre,
Dont ma deffense à l'heure ne valut
Contre mon gré; aussi Dieu ne voulut.
Bien me trouva en ce piteux arroy
Exécutant leur chef le vice-roy.

[1] Apparemment l'épée du roi lui avoit été donnée par cette dame.

[2] Cette manche étoit aussi un cadeau de sa maîtresse.

Quant il me vit, il descendit sans faille,
Affin qu'aydé à tel besoing ne faille.
Las! que diray? Cela ne veulx nyer:
Vaincu je fuz et rendu prisonnier.
Parmy le camp en tous lieux fuz mené,
Pour me monstrer çà et là pourmené.
O quel regret je soustins à cette heure
Quant je congnus plus ne faire demeure
Avecques moy la tant doulce espérance
De mes amys retourner veoir en France!
Trop fort doubtant que l'amour de ma mere
Ne peust souffrir ceste nouvelle amere,
Par desplaisir causé de ma prison,
Sans regarder qu'en tant triste saison
Le seul confort de toute France est mys
Sur sa vertu, la gardant d'ennemys,
Et qu'en ma seur ne demourast povoir
Pour telle dame et à son mal pourveoir;
Et si me fist la pitié lors entendre
De mes enfans la jeunesse tant tendre,
Pour se savoir ny garder ny deffaire
Contre nulluy qui leur voulust mal faire.
Mais certe, amye, alors le souvenir
De nostre amour ne faillit advenir,
Congnoissant trop qu'en la nécessité
Sur tout penser avoit l'auctorité.
Mais pourquoy veulx à ceste heure prétendre
Te déclairer n'aussi te faire entendre
Chose qui est de toy trop mieulx congnue
Par soing d'amour que si tu l'avoys veue?

Bien je pensay doulent à telle heure
Avecques toy plus ne faire demeure,
Dont tout d'un coup je perdis l'espérance
De mere et seur, enfans, amys et France.
Parquoy je fuz et suis sans nul plaisir,
Autour de moy ne souffrant nul desir,
Que supplier la puissance infinie
Que ta grant peine à heur soit convertye;
Et qu'il te doint à jamais le povoir
D'avoir le bien qui t'est deu pour devoir:
Et qu'en la fin tu soys bien mariée,
Vivant en paix, contante de lignée.
Quant à moy j'ay pris résolution
Nourrir ma vye en tienne affection,
Ainsy passant le surplus de ma vye
Sans qu'au monde aye regret ny envye,
Avec honneur ayant faict mon devoir.
Prisonnier suis, chacun le peult bien veoir.
Cela contante assez l'adversité
De ma prison et l'infélicité.
Mais si le temps quelque jour veult permettre
Qu'en liberté me puisse veoir remettre,
Pour retourner, ma fortune changée,
En ma maison qui ne peult estre aymée
Que pour reveoir chose trop fort volue,
A moy captif desirée et congnue,
Alors sera converty la couleur
De nostre mal en plaisir pour doulleur;
Alors verrons triumphant le plaisir
Tant achepté par tourmenté desir,

Et nostre foy esprouvée en absence
Lors recevra le fruict de récompense.
Par tel effect ne se pert pas une heure
En abrégeant ceste longue demeure
Qui aux amys donra contentement,
Si loy d'amour en tout ne fault ou ment,
De ceulx ne diz qui n'ont eu espérance
En leur honneur ny à ma délivrance:
Ores je suis en seur port arrivé,
Où pour certain j'ay parfaict esprouvé
Plus de pitié dedans les eaües parfondes,
En mer cruelle adoucissant ses undes,
Favorisant la myenne liberté,
Qu'en tout le temps qu'en prison j'ay esté.
Je n'ay trouvé dilligente affection
En ceulx qui m'ont tant d'obligation,
Et croy pour vray que en peu de couraige
Est demouré résolution bien saige.
Quoi qu'il en soit, amye, je mourray
En vostre loy, et là je demourray.
La liberté ou prison sans doubtance
En mon voulloir point ne feront d'offense:
Si libre suis, noz jours ensemble userons,
Tous deux contans ainsi temps passerons;
Et si prison il fauldra que j'endure,
Y finissant mes jours soubz peine dure,
Si demourray-je en tel travail semblable
Comme ay esté; point ne seray muable;
Mort ne péril, esloignement d'amys,
Ny les travaulx à quoy je suis soubzmys,

Indignes sont de nulle auctorité
Pour remuer la myenne voulenté,
Estant bien seur de toy que ton devoir
Donne crédit à ton ramentevoir,
Et que le temps et la fascheuse absence
Avec oubly sur toy n'auront puissance,
Car ton amour qui tant est asseurée
En grant travail sera fortiffiée,
Dont dire puis qu'esgalle peine avons,
Esgalle offrande à amour nous devons.
Pour faire fin, c'est mon dernier voulloir
En tout endroict de faire mon devoir,
En suppliant le voulloir tout possible
Ne te rendre ton plaisir impossible,
Vivant contante, ayant la souvenance
De mon amour, sans nulle deffiance;
Car au monde mon corps te laisse et donne,
Après la mort mon esperit t'ordonne,
Lors immortel tout entier, non demy;
Témoing en est la main de ton amy.

CHANSON.

EN PARTANT POUR LE MILANOIS EN 1524.

O triste departir
De moy tant regretté!
Dueil ne sera osté
Qui mon cueur faict partir.

J'entends jusques au reveoir
De moy tant desiré,
Car quelque part que iray
Toujours feray mon devoir.

Mais si pitié mérite
Honneste congnoissance,
Te prie en récompense
Qu'en ta grace me hérite.

Car pour peine porter
Sans jamais deffinir,
Bien la veult soustenir
Pour toy sans point l'oster.

Sur moy laisse le faix,
Je t'en supplie, amye;
Car mort j'auroys pour vye,
Si aultrement le foiz.

ÉPITAPHE

DE LA COMTESSE DE CHATEAUBRIANT.

Icy dessoubz, cy gist en peu d'espace
De fermeté la montaigne et la masse;
En amitié seul chef-d'œuvre parfaict
Qui rand chacun trouver ung tel effect
Si vertueux que ung chacun y passe.
Celle a souffert qu'en son vivant l'aimasse,
O quel record que le temps point n'efface!

L'ame est en hault, du beau corps c'en est faict
Icy dessoubz.

Ha! triste pierre, ains as-tu tant d'audace
De m'empescher celle tant belle face,
En me rendant malheureux et deffaict?
Car tant digne œuvre en rien n'avoit meffaict,
Qu'on l'enfermast avec sa bonne grace
Icy dessoubz.

HUITAIN.

Amour, amy de tous, reste des siens,
Pour me tromper de moy s'est allié;
Et me voyant attaché et lié
En sa prison d'invincibles liens,
M'a esloigné et de moy et des miens,
Me contraignant n'aymer fors mon contraire.
Hélas! amours, s'ainsi traittes les tiens,
Qui vouldra plus devers toy se retraire?

LE DIXAIN DE MAY.

May, bien vestu d'habit reverdissant,
Semé de fleurs ung jour se mist en place;
Et quant m'amye il vit tant florissant,
De grant despit rougist sa verte face,
En me disant: Tu cuydes qu'elle efface
A mon advis les fleurs qui de moy yssent.

Je luy respond : Toutes les fleurs périssent
Incontinant qu'yver les vient toucher;
Mais en tout temps de ma dame florissent
Les grans vertuz que mort ne peult sécher.

ÉPITAPHE DE LA BELLE LAURE.

Icy dessoubs des belles gist l'eslite;
De louange sa beaulté plus mérite,
Estant cause de France recouvrer,
Que tout cela qu'en cloistre peult ouvrer
Close nonnain, ny en désert hermite.

DE LA MÊME.

Cy gist en peu de terre ung qui la remplissoit
Par louange et bon bruict dont tout autre il passoit;
Ainsi elle se paist du meilleur qu'en elle eut,
Comprenant tout son bien dedans ce petit fust.

O bienheureuse terre estant en toy semé
Un fruict après lequel nul autre est estimé!
Doncques en toy est mis pour ta félicité
Ce qui à chacun rend dueil et adversité.
Parquoy vous qui cherchez chose parfaicte à veoir,
Arrestez-cy vos pas sans plus de peine avoir.

DIXAIN.

Le mal d'amour est plus grant que ne pense
Celuy qui l'a seullement ouy dire.
Ce qui nous semble ailleurs légere offense,
En amytié se répute martyre.
Chacun se plainct et jure le sien pire;
Mais s'il survient une seulle heure d'aise,
La doulleur cesse et le tourment s'appaise
Du prétérit, où Dieu n'a plus puissance
Qu'une, qui est d'en oster souvenance;
Et s'il le faict, fault que l'amour lui plaise.

AUTRE.

Si mon regard s'adresse à aultre dame
Souvent au lieu où vous estes présente,
Ce n'est pourtant que je sente aultre flamme,
Car je ne puis, et Dieu ne le consente:
Mais tout ainsi que qui gaste ou tourmente
D'un bon cadrant le secret mouvement,
Par le dehors l'aiguille et l'heure ment;
Ainsi mon œil, qui du cueur est la monstre,
Sentant en luy tant de trouble et tourment,
A peine au droict de son veuil se rencontre.

CHANSON.

La volunté est trop récompensée
Quant elle conduict le corps à tel devoir,
Que long ennuy sans offenser faict veoir
Heureux repoz secret en la pensée.

Las ! j'en ay une estant tant estimée,
Que le sçavoir m'est seul commandement;
De là silence est tel contantement,
Qu'aultre ne peult avec elle estre aymée.

Plutost mourir qu'en riens soit offensée :
Je ne seray reprins de non challoir ;
Car ung tel bien a retins mon voulloir,
Que s'il passoit ma vye seroit passée.

CLÉMENT MAROT.

Clément Marot, le plus célèbre poète de l'ancien Parnasse françois, naquit à Cahors en 1495. Les Muses entourèrent, pour ainsi dire, son berceau. Jean Marot, son père, d'abord poète en titre de la reine Anne de Bretagne, ensuite valet de chambre de François Ier, faisoit les meilleurs vers de son temps. Clément, son fils, qui devoit le surpasser, fut, dans sa jeunesse, destiné au barreau; mais la nature l'avoit fait poète: la nature l'emporta. Conduit par son père à la cour, il y vécut à la fois pour l'amour et pour la gloire. Il aima et chanta la jeune Diane de Poitiers, qui devint depuis la maîtresse de Henri II. Marot eut, par la suite, la même charge que son père avoit exercée auprès de ce prince, qui conçut pour lui une affection particulière. Il excita son génie, et l'encouragea à perfectionner la langue. Marot le suivit à la bataille de Pavie, où il fut blessé. A son retour en France, il trouva les esprits agités par les querelles de religion. Les littérateurs qui avoient embrassé le parti de la réforme parvinrent à le gagner, et ses liaisons avec eux lui attribuèrent mille disgrâces. Il avoit blessé cette même Diane, objet de ses premiers chants. Elle s'en vengea en le dénonçant comme novateur: on l'emprisonna; mais le roi lui fit rendre la liberté. Deux ans après, l'imprudent poète s'avisa d'arracher un homme des mains des archers; ce qui lui valut un nouvel emprisonnement.

Ce fut encore le roi qui le tira de ce mauvais pas; mais, accusé de plus en plus d'hérésie, il s'enfuit en Italie, où il fut accueilli avec distinction par Renée de France, duchesse de Ferrare. Ayant obtenu la permission de revenir en France, il reprit à la cour ses anciennes fonctions; et, malgré les leçons de l'expérience, il ne montra ni plus de circonspection, ni plus de sagesse qu'auparavant. Les gens de robe et les gens d'église que ses écrits couvroient de ridicule, les mauvais poètes qu'il décrioit, quelques femmes qu'irritoient ses bons mots, se liguèrent pour l'accuser d'apostasie. La hardiesse des novateurs étant devenue alarmante, ni le roi, ni ses amis n'osèrent plus le soutenir. Il passa à Genève, puis à Turin, où il acheva sa carrière presque dans l'indigence, à l'âge de près de cinquante ans. Voici l'épitaphe que lui fit Jodelle:

Querci, la cour, le Piémont, l'univers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut.
Querci, mon los; la cour, tout mon temps eut;
Piémont, mes os; et l'univers, mes vers.

Le sévère Boileau a dit de lui:

Imitons de Marot l'élégant badinage;

et, ce qui est plus encore, l'inimitable La Fontaine a daigné l'appeler son maître; Chaulieu se plaisoit à faire parler son langage aux Grâces françoises; et Jean-Baptiste Rousseau, après l'avoir presque copié dans ses épigrammes, a tenté vainement de l'atteindre dans ses épîtres. C'est lui seul, entre nos anciens poètes, que cite Fénélon dans sa belle Lettre à l'Académie Françoise, quand il regrette ce que notre vieux langage avoit de concis, de naturel, de vif, de hardi et de

passionné. Enfin, si Marot, pendant sa vie, fut aimé de François Ier, pour qui ses vers respirent un attachement véritable; si, plus d'un siècle après, le grave et vertueux Turenne faisoit ses délices de le lire, et quelquefois de l'imiter, il doit cette distinction au don d'écrire toujours d'après son cœur, et à ce fonds de gaîté qui caractérise tout François aimable. Le mérite de Clément Marot, c'est d'avoir le premier débrouillé notre poésie naissante, d'avoir fait le meilleur usage qu'il fût possible de notre langue, telle qu'elle étoit alors, et d'être resté, encore de nos jours, le modèle du genre naïf et gracieux qui porte son nom. Ce poète est fort sévère sur la rime, et tous nos anciens poètes lui ressemblent en cela; ils alloient jusqu'à changer la finale et l'orthographe des mots pour rendre la rime exacte. En effet, la rime fit long-temps tout le matériel de notre poésie. Les autres règles étoient bien loin d'être aussi étendues et aussi rigoureuses qu'elles l'ont été depuis Marot. Il observa quelquefois le mélange des deux espèces de rimes; mais il ne s'y assujettit nullement. Les voyelles se rencontrent souvent dans ses vers; elles ne s'élidoient pas encore: de même un *e* muet précédé d'une voyelle, comme *vie salutaire*, se trouve au milieu d'un vers sans être élidé. Par une plus grande licence, il retranchoit fréquemment la finale de ces trois mots, *grande*, *telle*, *quelle*, et les *e* muets précédés du *t* ou du *d*. Enfin, de temps en temps il donne à ses vers de ces enjambements qu'on n'a point revus depuis Malherbe. Les poésies de Clément Marot se composent d'Opuscules, contenant des descriptions, des églogues, un dialogue, un sermon en vers; d'*élégies* pleines de naturel, et jamais fades; d'*épîtres*

où règne spécialement son élégant badinage. Voltaire est le seul, depuis lui, qui ait badiné aussi noblement avec les grands du monde; car Voiture, qui voulut être délicat, ne fut communément que précieux; elles contiennent encore des *ballades*, des *chants*, des *cantiques*, des *chansons*, des *rondeaux*, des *épigrammes*, des imitations d'épigrammes de Martial; des *épitaphes*, presque toutes satiriques, réunies sous le titre de *Cimetière*, et composées à la louange de beaucoup de morts distingués, ou d'amis; de *complaintes*. On y trouve aussi des traductions de quelques poëmes de l'antiquité et de plusieurs sonnets de Pétrarque; la traduction partielle des *Psaumes de David*, l'*Histoire*, en vers, *de Léander et de Héro*, et le *Jugement de Minos* sur Alexandre, Annibal et Scipion, sujet pris de Lucien.

Nous ne pouvons mieux terminer cet article qu'en rapportant le jugement de La Harpe sur notre poète. « Le nom de Marot, dit-il, est la première époque vraiment remarquable dans l'histoire de notre poésie, bien plus par le talent qui lui est particulier que par les progrès qu'il fit faire à notre versification. Ce talent est infiniment supérieur à tout ce qui l'a précédé, et même à tout ce qui l'a suivi jusqu'à Malherbe. On remarque chez lui un tour d'esprit qui lui est propre. La nature lui avoit donné ce qu'on n'acquiert point; elle l'avoit doué de grâce. Son style a vraiment du charme, et ce charme tient à une naïveté de tournure et d'expression qui se joint à la délicatesse des idées et des sentiments. Personne n'a mieux connu que lui, même de nos jours, le ton qui convient à l'épigramme, soit celle que nous appelons ainsi proprement, soit

celle qui a pris depuis le nom de *madrigal*, en l'appliquant à l'amour et à la galanterie. Personne n'a mieux connu le rhythme du vers à cinq pieds et le vrai ton du genre épistolaire, à qui cette espèce de vers sied si bien. »

ÉPITRE DE MAGUELONNE

A SON AMI PIERRE DE PROVENCE, ELLE ÉTANT EN SON HOSPITAL.

SUSCRIPTION.

Messager de Vénus, prens ta haute volée,
Cherche le seul amant de cette désolée :
Et quelque part qu'il rie, ou gémisse à présent,
De ce piteux écrit fais lui un doux présent.

La plus dolente et malheureuse femme,
Qui onc entra en l'amoureuse flamme
De Cupido, met cette épitre en voie,
Et par icelle, ami, salut t'envoie.
Hélas! trop tost la fatale déesse
En deuil changea notre grande liesse,
Qui dura moins que celle de Dido:
Car tost après que l'enfant Cupido
M'eust fait laisser mon pere puissant roi,
Vinsmes entrer seulets en désarroi
Dans un grand bois, où tu me descendis,
Et ton manteau dessus l'herbe étendis,
En me disant : Ma mie Maguelonne,
Reposons-nous sur l'herbe qui fleuronne,

Et écoutons du rossignol le chant.
Ainsi fut fait. Adonc, en arrachant
Fleurs et boutons de beauté très-insigne,
Pour te montrer de vraie amour le signe,
Je les jettois de toi à l'environ;
Puis devisant, m'assis sur ton giron:
Mais en contant ce qu'avions en pensée,
Sommeil me prit; car j'étois bien lassée.
Finalement m'endormis près de toi,
Dont contemplant quelque beauté en moi,
Et te sentant en ta liberté franche,
Tu découvris ma poitrine assez blanche,
Dont de mon sein les deux pommes pareilles
Vis à ton gré, et tes levres vermeilles
Baiserent lors les miennes à désir:
Sans vilenie, en moi pris ton plaisir,
Plus que ravi, voyant ta douce amie
Entre tes bras doucement endormie.
Là tes beaux yeux ne se pouvoient souler;
Et tu disois, pour plus te consoler,
Semblables mots en gémissante haleine:
« O beau Pâris, je ne crois pas qu'Heleine,
« Que tu ravis par Vénus dedans Grece,
« Eust de beauté autant que ma maistresse:
« Si on le dit, certes ce sont abus. »
Disant ces mots, tu vis bien que Phœbus
Du hasle noir rendoit ma couleur teinte,
Lors te levas, et coupas branche mainte
De verd laurier, cyprès, cedre, ou ramée,
Dont il sortoit une odeur embaumée;

Que tout autour de moi tu vins étendre,
Pour préserver ma face jeune et tendre.
Je dormois fort, et fortune veilloit:
Pour notre mal, las! elle travailloit:
Car quand je fus de mon repos lassée,
En te croyant donner une embrassée,
Pour mon las cœur grandement consoler,
En lieu de toi, las! je vins accoler
De mes deux bras la flairante ramée,
Qu'autour de moi avois mise et semée;
En te disant : « Mon gracieux ami,
« Ai-je point trop à votre gré dormi?
« N'est-il pas temps que d'ici je me leve? »
Ainsi parlant, un peu je me souleve,
Je cherche, et cours; je reviens, et puis vois...
Autour de moi je ne vis que les bois:
Dont mainte fois t'appellai Pierre! Pierre!
« Où es allé, ô cœur plus dur que pierre!
« M'as-tu ravie en la maison mon pere,
« Pour me laisser en ce cruel repaire?
« Las! qu'as-tu fait de t'en aller ainsi?
« Penses-tu bien que puisse vivre ici? »
Disant ces mots, d'un animé courage
Te vais cherchant, comme pleine de rage,
Parmi les bois, sans craindre nuls travaux:
Et sur ce point rencontrai nos chevaux
Encor liés, paissant l'herbe nouvelle,
Dont ma douleur renforce et renouvelle;
Car bien connus que de ta volonté,
D'avecques moi ne t'étois absenté.

« Or vois-je bien, ami, et bien appert
« Que, maugré toi, en cestui bois désert
« Suis demeurée. O cœur doux et benin,
« Que n'ai-je pris d'Atropos le venin
« Avecques toi! A tort et sans raison
« Je t'ai nommé le déloyal Jason.
« Pardonne-moi, certes je m'en repens.
« O fiers lions, et venimeux serpens,
« Crapauds enflés, et toutes autres bestes
« Courez vers moi, et soyez toutes prestes
« De dévorer ma jeune et tendre chair,
« Que mon ami n'a pas voulu toucher
« Qu'avec honneur». Lors, plus froide qu'un marbre,
En ce disant, montai dessus un arbre
A grand labeur, d'où ma vue s'épart
En la forest : mais en chacune part
Je n'entendis que les voix très-hideuses
Et hurlemens des bestes dangereuses.
En évitant que les loups d'aventure,
De mon corps tien ne fissent leur pasture,
Toute la nuit je passai sans dormir,
Sur ce grand arbre où ne fis que gémir:
Et au matin que la claire Aurora
En ce bas monde éclairci le jour a,
Par toi, ami, pour estre rencontrée,
Tant cheminai que vins en la contrée
De Lombardie, en souci très-amer:
Et de ce lieu me jettai sur la mer,
Où le bon vent si bien la nef avance,
Qu'elle aborda au pays de Provence:

En désespoir, m'y convient-il mourir?
Penses-tu point, ami, me secourir?
Veux-tu laisser cette pauvre loyale,
Née de sang et semence royale,
En cette simple et misérable vie?
Laquelle encor de ton amour ravie,
En attendant de toi aucun rapport,
Un hospital a basti sur un port
Dit de Saint-Pierre, en bonne souvenance
De ton haut nom; et là prend sa plaisance
A gouverner, à l'honneur du haut Dieu,
Pauvres errans, malades en ce lieu,
Où j'ai basti ces miens tristes écrits,
En amertume, en pleurs, larmes et cris.
Viens; de mon corps seras seul jouissant:
Mais, s'ainsi n'est, mon asge fleurissant
Consumerai sans joie singuliere,
En pauvreté, comme une hospitaliere.

BALLADE A MADAME D'ALENÇON,

MARGUERITE DE VALOIS, SOEUR UNIQUE DU ROI, POUR ESTRE COUCHÉ EN SON ESTAT.

Princesse au cœur noble et rassis,
La fortune, que j'ai suivie,
Par force m'a souvent assis
Au froid giron de triste vie;
De m'y seoir encor me convie;
Mais je réponds, comme faché:

D'estre assis je n'ai plus d'envie :
Il n'est que d'estre bien couché.

Je ne suis point des excessifs
Importuns, car j'ai la pepie :
Dont suis au vent comme un chassis,
Et debout ainsi qu'une espie :
Mais s'une fois en la copie
De votre état je suis merché,
Je crirai plus haut qu'une pie,
Il n'est que d'estre bien couché.

L'un soutient contre cinq ou six
Qu'estre accoudé, c'est musardie;
L'autre, qu'il n'est que d'estre assis
Pour bien tenir chose hardie:
L'autre dit que c'est mélodie
D'un homme debout bien fiché;
Mais, quelque chose que l'on die,
Il n'est que d'estre bien couché.

ENVOI.

PRINCESSE de vertu remplie,
Dire puis, comme j'ai touché,
Si promesse m'est accomplie,
Il n'est que d'estre bien couché.

ÉPIGRAMME.

DE LA DUCHÉ D'ÉTAMPES.

Ce plaisant Val, que l'on nommoit Tempé,
Dont mainte histoire est encore embellie,
Arrosé d'eaux, si doux, si attrempé,
Sachez que plus il n'est en Thessalie;
Jupiter roi, qui les cœurs gagne et lie,
L'a de Thessale en France remué :
Et quelque peu son nom propre mué :
Car pour Tempé, veut qu'Estampes s'appelle;
Ainsi lui plaist, ainsi l'a situé,
Pour y loger de France la plus belle.

CHANSON POUR DIANE DE POITIERS.

Puisque de vous je n'ai autre visage,
Je m'en vais rendre hermite en un désert,
Pour prier Dieu, si un autre vous sert,
Qu'autant que moi, en votre honneur soit sage.

Adieu amour, adieu gentil corsage,
Adieu ce teint, adieu ces frians yeux;
Je n'ai pas eu de vous grand avantage :
Un moins aimant aura peut-estre mieux.

ÉPIGRAMME POUR DIANE DE POITIERS.

Estre Phœbus bien souvent je désire,
Non pour connoistre herbes divinement;
Car la douleur qui mon cœur veut occire,
Ne se guérit par herbe aucunement :
Non pour avoir ma place au firmament,
Car en la terre habite mon plaisir :
Non pour son arc encontre amour saisir,
Car à mon roi ne veux estre rebelle!
Estre Phœbus seulement j'ai desir,
Pour estre aimé de Diane la belle.

ÉTRENNES POUR DIANE DE POITIERS.

Ces quatre vers à te saluer tendent :
Ces quatre vers à toi me recommandent :
Ces quatre vers sont les étrennes tiennes :
Ces quatre vers te demandent les miennes.

RONDEAU.

Au bon vieux temps, un train d'amour regnoit,
Qui sans grand art et dons se demenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde :
Car seulement au cœur on se prenoit.

Et si par cas à jouir on venoit,
Savez-vous bien comme on s'entretenoit?
Vingt ans, trente ans : cela duroit un monde,
Au bon vieux temps.

Or est perdu ce qu'amour ordonnoit;
Rien que pleurs feints, rien que ruses on n'oit;
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on la mene ainsi qu'on la menoit,
Au bon vieux temps.

BALLADE [1]

COMPOSÉE EN PRISON, CONTRE ISABEAU, QUI FUT S'AMIE.

Un jour j'écrivis à ma mie
Son inconstance seulement;
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chaudement:
Car dès l'heure tint parlement
A je ne sçai quel papelard,

[1] Marot, ayant été quitté par Diane de Poitiers, ne put renfermer son dépit. Il eut l'imprudence d'écrire contre elle des vers satiriques; et Diane s'oublia jusqu'à se venger d'une manière indigne d'elle. Elle profita des troubles qu'excitoient les religionnaires, et fit accuser d'hérésie Marot, qui en étoit déjà soupçonné. Il fut arrêté et mis au Châtelet; et c'est là qu'il écrivit contre Diane cette ballade en 1525. Vraisemblablement Marot lui avoit confié qu'il avoit fait gras un jour maigre, et ce fut sans doute un des chefs d'accusation; ce qui est désigné par le refrain de la ballade : « Prenez-le, il a mangé le lard. » Marot a changé, peut-être autant par dépit que par prudence, le nom de Diane en celui d'Isabeau.

Et lui a dit tout bellement :
Prenez-le, il a mangé le lard.

Lors six pendars ne faillent mie
A me surprendre finement :
Et de jour, pour plus d'infamie,
Firent mon emprisonnement.
Ils vinrent à mon logement :
Lors ce va dire un gros paillard,
Par la morbleu, voilà Clément !
Prenez-le, il a mangé le lard.

Or est ma cruelle ennemie
Vengée bien amerement :
Revenge n'en veux, ne demie,
Mais quand je pense, voirement
Elle a de l'engin largement,
D'inventer la science et l'art
De crier sur moi hautement,
Prenez-le, il a mangé le lard.

ENVOI.

PRINCE, qui n'eust eu pleinement
La trop grand' chaleur, dont elle ard,
Jamais n'eust dit aucunement,
Prenez-le, il a mangé le lard.

ÉPITRE A SON AMI LYON JAMET,

POUR L'ENGAGER A SOLLICITER SON ÉLARGISSEMENT.

Je ne t'écris de l'amour vaine et folle :
Tu vois assez, s'elle sert, ou affolle.
Je ne t'écris ni d'armes, ni de guerre :
Tu vois, qui peut bien ou mal y acquerre.
Je ne t'écris de fortune puissante :
Tu vois assez s'elle est ferme ou glissante.
Je ne t'écris d'abus trop abusant :
Tu en sçais prou, et si n'en vas usant.
Je ne t'écris de Dieu, ni sa puissance :
C'est à lui seul t'en donner connoissance.
Je ne t'écris des dames de Paris :
Tu en sçais plus que leurs propres maris.
Je ne t'écris qui est rude ou affable :
Mais je te veux dire une belle fable,
C'est à sçavoir du lion et du rat.
Cestui lion, plus fort qu'un vieux verrat,
Vit une fois que le rat ne savoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mangé du lard, et la chair toute crue :
Mais ce lion, qui jamais ne fut grue,
Trouva moyen, et maniere, et matiere,
D'ongles et dents, de rompre la ratiere :
Dont maistre rat échappe vistement ;
Puis met à terre un genouil gentement,

Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille fois la grand' beste :
Jurant le dieu des souris et des rats,
Qu'il lui rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du conte. Il advint d'aventure
Que le lion, pour chercher sa pasture,
Saillit dehors sa caverne et son siege :
Dont, par malheur, se trouva pris au piege,
Et fut lié contre un ferme poteau.
  Adonc le rat, sans serpe ni cousteau,
Y arriva joyeux et ébaudi,
Et du lion, pour vrai, ne s'est gaudi :
Auquel a dit : Tais-toi, lion lié,
Par moi seras maintenant délié :
Secouru m'as fort lionneusement;
Or secouru seras rateusement.
  Lors le lion ses deux grands yeux vestit,
Et vers le rat les tourna un petit,
En lui disant : O pauvre verminiere!
Tu n'as sur toi instrument, ni maniere;
Tu n'as cousteau, serpe, ni serpillon,
Qui sçût couper corde, ni cordillon;
Pour me jetter de cette étroite voie :
Va te cacher, que le chat ne te voie.
  Sire lion, dit le fils de souris,
De ton propos, certes, je me souris :
J'ai des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus tranchans qu'une scie :
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche :
Bien couperont la corde qui te touche

De si très-près : car j'y mettrai bon ordre.
Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vrai est qu'il y songea
Assez long-temps, mais il le vous rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt :
Et le lion de s'en aller fut prompt,
Disant en soi : Nul plaisir en effet
Ne se perd point, quelque part où soit fait.
Voilà le compte en termes rimassez :
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Témoin Esope, et plus d'un million.
Or viens me voir, pour faire le lion ;
Et je mettrai peine, et sens, et étude
D'estre le rat, exempt d'ingratitude.

ÉPITAPHE DE Mme DE CHATEAUBRIANT.

Sous ce tombeau gist Françoise de Foix,
De qui tout bien tout chacun souloit dire,
Et le disant, onc une seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.
De grand' beauté, de grace qui attire,
De bon sçavoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneurs, et mieux que ne raconte,
Dieu éternel richement l'étoffa.
O viateur! pour t'abréger le compte,
Ci gist un rien, là où tout triompha.

L'ENFER.[1]

Comme douleurs, de nouvel amassées,
Font souvenir des liesses passées :
Ainsi plaisir, de nouvel amassé,
Fait souvenir du mal qui est passé.
Conter vous veux l'accueil sinistre et laid
Que je trouvai dedans le Chastelet.
Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde,
Qui mieux ressemble un enfer très-immonde.
  Or m'écoutez; on m'y traisne ou m'y porte;
Si rencontrai Cerberus à la porte :
Lequel dressa ses trois testes en haut,
A tout le moins une qui trois en vaut.
  J'ois, en entrant, grand bruit et grand tumulte,
Par quoi surpris, ma guide je consulte,
En lui disant : Dis-moi, s'il t'en souvient,
D'où, et de qui, et pourquoi ce bruit vient.
Si me répond : Sans croire le rebours,
Sache qu'ici d'enfer sont les fauxbourgs;
Et ce bruit vient de ces gens que tu vois,
Qui, sans cesser, se rompent teste et voix,
Pour appointer et mettre en bon accord
Ceux qui entr'eux ont débats et discord.
  Haut devant eux le grand Minos se sied,
Qui sur leurs dits ses sentences assied.

[1] Des prisons du Châtelet, Marot fut transféré dans celles de Chartres; et c'est là qu'il écrivit cette pièce satirique, qu'il intitula *l'Enfer*, à cause du lieu où elle fut écrite.

C'est lui qui juge, ou condamne, ou défend,
Ou taire fait, quand la teste lui fend.
Là, les plus grands les plus petits détruisent :
Là, les petits peu ou point aux grands nuisent :
On trouve là moyen de prolonger
Ce qui se doit et se peut abréger :
Là, se détruit mainte bonne maison :
Là sans argent pauvreté n'a raison.

Minos le juge, en entendant leurs cas,
Fait déchifrer tels noisifs altercas
Par ces crieurs, dont l'un soutient tout droit,
Droit contre tort; l'autre tort contre droit :
Et bien souvent, par cautelle subtile,
Tort bien mené rend bon droit inutile.

Approche-toi, pour de plus près les voir;
Regarde bien : je te fais à sçavoir
Que ce mordant, qu'on entend si fort bruire,
De corps et biens veut son prochain détruire;
Ce bon vieillard, sans prendre or, ou argent,
Maintient le droit de mainte pauvre gent;
Et celui-là, qui sa teste descœuvre,
En plaiderie a fait un grand chef-d'œuvre;
Car il a tout détruit son parentage,
Dont il est craint et prisé davantage.
Ecoutes-moi : ce que tu ne vis oncques,
Te ferai voir. Or saches, ami, doncques,
Que, dans ce parc, où ton regard épans,
Une maniere il y a de serpens,
Qui de petits viennent grands et felons,
Non point volans, mais traisnans, et bien longs.

Ce ne sont pas vipereaux furieux,
Ni basilics tuant les gens des yeux :
Ce ne sont pas mortiferes aspics,
Mais ce sont bien serpents, qui valent pis.
Tel est enfin le serpent plein d'excès,
Qui dans le monde est appellé procès.
Tel est son nom, qui est de mort une ombre.
Regarde un peu : en voilà un grand nombre
De gros, de grands, de moyens et de gresles,
Plus malfaisans que tempestes, ni gresles.
Celui qui tire ainsi hors sa languette,
Détruira brief quelqu'un, s'il ne s'en guette :
Celui qui sifle, et a les dents si drues,
Mordra quelqu'un, qui en courra les rues :
Et ce froid-là, qui lentement se traisne,
Par son venin a bien sçu mettre haine
Entre la mere et les mauvais enfans :
Car serpens froids sont les plus échaufans.
Vois : celui-là, plus antique qu'un roc,
Pour reposer, s'est pendu à un croc;
Mais ce petit, plus mordant qu'une louve,
Dix grands serpents dessous sa pance couve :
Dessous sa pance, il en couve dix grands,
Qui quelque jour seront plus dénigrants
Et plus cruels que cil qui les couva :
Et pour un seul qui meurt, ou qui s'en va,
En viennent sept : issues sont ces bestes
Du grand serpent Hydra, qui eut sept testes,
Contre lequel Hercule combattoit,
Et quand de lui une teste abattoit,

Pour une morte en revenoit sept vives;
Ainsi est-il de ces bestes noisives.
  Or si tu veux apprendre la raison
Pourquoi procès sont si fort en saison,
Sache que c'est faute de charité
Entre chrétiens. Et à la vérité,
Comment peut-elle estre en leur cœur fichée,
Quand par-tout est si froidement preschée?
A écouter vos prescheurs bien souvent,
Charité n'est que donner au couvent.
Pas ne diront combien procès differe
Au vrai chrétien, qui de tous se dit frere;
Pas ne diront qu'impossible leur semble
D'estre chrétien et plaideur tout ensemble.
  En écoutant, un degré noir et sale
Je suis et monte, et trouve en une salle,
Rhadamantus, juge assis à son aise,
Plus enflammé qu'une ardente fournaise,
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux en demandes,
Rebarbatif, quand son cœur il décharge,
Bref, digne d'estre aux enfers en sa charge.
  Là, devant lui vient mainte ame damnée,
Quand il a dit : Telle me soit menée,
Elle vient lors tremblant, morne et paslie.
  Dès qu'il la voit, il mitigue et pallie
Son parler aigre; et en feinte douceur,
Lui dit : Viens çà, et réponds sans frayeur :
Si tu dis vrai, je te jure et promets,
Par le haut ciel, où je n'irai jamais,

Que de l'enfer sortiras les brisées,
Pour t'en aller aux beaux Champs Elysées.
Dis-moi, n'ais peur. Tous ces mots alléchans
Font souvenir de l'oiseleur des champs,
Qui doucement fait chanter son sublet,
Pour prendre au bric l'oiseau nice et foiblet,
Lequel languit, ou meurt à la pipée:
Ainsi en est la pauvre ame gripée.
Venons au point. Ce juge tant divers
Un fier regard me jetta de travers;
Me demandant ma naissance et mon nom,
Et mon état : Juge de grand renom,
Répons-je alors, à bon droit tu poursuis
Que je te die or en droit qui je suis;
Car inconnu suis des ombres iniques,
Inconnu suis des ombres Plutoniques.
Mais mon droit nom je ne te veux point taire,
Et t'avertis qu'il est à toi contraire,
Comme eau liquide au plus sec élément,
Car tu es rude, et mon nom est Clément:
Quant au surnom, aussi vrai qu'Évangile,
Il tire à cil du poëte Virgile,
Jadis chéri de Mécenas à Rome:
Maro s'appelle, et Marot je me nomme.
Bref, je suis né à Cahors en Querci,
Que je laissai pour venir querre ici
Mille malheurs auxquels ma destinée
M'avoit soumis. Car une matinée,
N'ayant dix ans, en France fus mené:
Là, où depuis me suis tant promené,

Que j'oubliai ma langue maternelle,
Et grossement appris la paternelle.
Rien n'ai acquis des valeurs de ce monde
Qu'une maistresse, en qui gist et abonde
Plus de sçavoir, parlant et écrivant,
Qu'en autre femme, en ce monde vivant.
C'est mon état. O juge Plutonique!
Le roi des Francs, dont elle est sœur unique,
M'a fait ce bien, et quelque jour viendra,
Que la sœur mesme au frere me rendra.
Or, suis-je loin de ma dame et princesse,
Et près d'ennui, d'infortune et détresse:
S'elle étoit près (bien connois son grand cœur),
Point n'eust laissé prendre son serviteur.
Mais tu vois bien, dont je lamente et pleure,
Qu'elle s'en va, hélas! et je demeure
Avec Pluton et Caron nautonnier:
Elle va voir un plus grand prisonnier.
Ainsi, peu près, au juge devisai,
Et en parlant, un grifon j'avisai,
Qui de sa croche et ravissante patte,
Ecrivoit là l'an, le jour et la date
De ma prison, et ce qui pouvoit duire
A leur propos pour me fascher et nuire;
Et ne sçut onc bien orthographier
Ce qui servoit à me justifier.
Certes, amis, qui cherchez mon recours,
La coutume est des infernales cours,
Si quelque esprit de gentille nature
Vient là-dedans témoigner d'aventure

Aucuns propos, ou moyens, ou manières,
Justifiant les ames prisonnieres,
Il ne sera des juges écouté,
Mais lourdement de son dit rebuté;
Et écouter on ne refusera
L'esprit malin, qui les accusera.
  Le griffon donc en son livre doubla
De mes propos ce que bon lui sembla;
Puis se leva Rhadamantus du siege,
Qui remener me fit au bas college,
Des malheureux par la voie où je vins;
Si les trouvai à milliers et à vingts,
Et avec eux fis un temps demeurance,
Fasché d'ennui, consolé d'espérance.

ÉPIGRAMME.

DEMANDEZ-VOUS qui me fait glorieux?
Hélene a dit, et j'en ai bien mémoire,
Que de nous trois elle m'aimoit le mieux:
Voilà pourquoi j'ai tant d'aise et de gloire.
Vous me direz qu'il est assez notoire
Qu'elle se moque, et que je suis déçu;
Je le sais bien; mais point ne le veux croire;
Car je perdrois l'aise que j'ai reçu.

A QUELQU'UN QUI REGRETTOIT SA JEUNESSE.

Pourquoi voulez-vous tant durer,
Ou renaistre en fleurissant age,
Pour pécher et pour endurer?
Y trouvez-vous tant d'avantage?
Certes, celui n'est pas bien sage,
Qui quiert deux fois estre frappé,
Et veut repasser un passage
Dont il est à peine échappé.

ÉPIGRAMME.

DU LIEUTENANT CRIMINEL ET DE SAMBLANÇAY.

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menoit
A Montfaucon Samblançay l'ame rendre,
A votre avis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
Maillart sembloit l'homme que mort va prendre,
Et Samblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on croyoit, pour vrai, qu'il menast pendre,
A Montfaucon, le lieutenant Maillart.

CHANT DE MAI ET DE VERTU.

Volontiers, en ce mois ici,
La terre mue et renouvelle:
Maints amoureux en font ainsi,
Sujets à faire amour nouvelle,
Par légéreté de cervelle,
Ou pour estre ailleurs plus contens:
Ma façon d'aimer n'est pas telle;
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi,
De qui la beauté ne chancelle:
Par temps, maladie, ou souci,
Laideur les tire en sa nacelle;
Mais rien ne peut enlaidir celle
Que servir sans fin je prétens;
Et pour ce qu'elle est toujours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dis tout ceci,
C'est Vertu, la nymphe éternelle,
Qui au mont d'honneur éclairci,
Tous les vrais amoureux appelle:
Venez, amans, venez, dit-elle,
Venez à moi, je vous attens;
Venez, ce dit la jouvencelle,
Mes amours durent en tout temps.

ENVOI.

Prince, fais amie immortelle,
Et à la bien aimer entens:
Lors pourras dire sans cautelle,
Mes amours durent en tout temps.

LE FRÈRE LUBIN.

BALLADE.

Pour courir en poste à la ville,
Vingt fois, cent fois, ne sçais combien;
Pour faire quelque chose vile,
Frere Lubin le fera bien :
Mais d'avoir honneste entretien,
Ou mener vie salutaire,
C'est affaire à un bon chrétien ;
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour mettre, comme un homme habile,
Le bien d'autrui avec le sien,
Et vous laisser sans croix, ni pile,
Frere Lubin le fera bien.
On a beau dire je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais il ne vous rendra rien;
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour débaucher, par un doux style,
Quelque fille de bon maintien,

Point ne faut de vieille subtile,
Frere Lùbin le fera bien.
Il presche en théologien;
Mais pour boire de belle eau claire,
Faites-la boire à votre chien;
Frere Lubin ne le peut faire.

ENVOI.

Pour faire plutost mal que bien,
Frere Lubin le fera bien:
Mais si c'est quelque bonne affaire,
Frere Lubin ne le peut faire.

ÉPIGRAMME.

A MAURICE SCEVE, LYONNOIS.

En m'oyant chanter quelquefois,
Tu te plains qu'estre je ne daigne
Musicien, et que ma voix
Mérite bien que l'on m'enseigne,
Voire, que la peine je prenne
D'apprendre ut, re, mi, fa, sol, la.
Que diable veux-tu que j'apprenne?
Je ne bois que trop sans cela.

ÉPIGRAMME.

A HÉLÈNE DE TOURNON.

Pour un dixain que gagnastes mardi,
Cela n'est rien, je ne m'en fais que rire :
Et fus très-aise alors que le perdi,
Car aussi bien je vous voulois écrire,
Et ne sçavois bonnement que vous dire,
Qui est assez pour se taire tout coi.
Or payez-vous : je vous baille de quoi,
D'aussi bon cœur que si je le donnoie :
Que plust à Dieu que ceux à qui je doi,
Fussent contens de semblable monnoie.

RÉPONSE PAR LA REINE DE NAVARRE.

Si ceux à qui devez, comme vous dites,
Vous connoissoient, comme je vous connois,
Quitte seriez des dettes que vous fites
Au temps passé, tant grandes que petites,
En leur payant un dixain toutefois,
Tel que le vostre, qui vaut mieux mille fois
Que l'argent dû par vous, en conscience ;
Car estimer on peut l'argent au poids,
Mais on ne peut, et j'en donne ma voix,
Assez priser votre belle science.

RÉPLIQUE A LA REINE DE NAVARRE.

Mes créanciers, qui de dixains n'ont cure,
Ont lu le vostre; et sur ce, leur ai dit,
Sire Michel, sire Bonaventure,
La sœur du roi a pour moi fait ce dit:
Lors eux, croyant que fusse en grand crédit,
M'ont appellé Monsieur à cri et cor,
Et m'a valu votre écrit autant qu'or;
Car promis ont non-seulement d'attendre,
Mais d'en prester, foi de marchand, encor;
Et j'ai promis, foi de Clément, d'en prendre.

ÉPITRE AU ROI,[1]

POUR LE DÉLIVRER DE PRISON.

Roi des François, plein de toutes bontés,
Quinze jours a, je les ai bien comptés,
Et dès demain seront justement seize,
Que je fus fait confrere au diocese
De Saint Marri, en l'église Saint-Pris;
Si vous dirai comment je fus surpris,
Et me déplaist qu'il faut que je le die.
Trois grands pendards vinrent à l'étourdie,

[1] En 1527, Marot ayant voulu tirer un prisonnier des mains des archers, la Cour des Monnoies le fit arrêter lui-même, comme rebelle à la justice. Quinze jours après, il envoya cette épître à François 1er. Elle est du mois d'octobre. Le roi écrivit, le 1er novembre de la même année, à la Cour des Aides; et Marot fut mis en liberté.

En ce palais, me dire en désarroi,
Nous vous faisons prisonnier par le roi.
Incontinent qui fut bien étonné ?
Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné;
Puis m'ont montré un parchemin écrit,
Où n'y avoit seul mot de Jesus-Christ;
Il ne parloit tout que de plaiderie,
De conseillers et d'emprisonnerie.
Vous souvient-il, ce me dirent-ils lors,
Que vous étiez l'autre jour là dehors,
Qu'on recourut un certain prisonnier
Entre nos mains ? Et moi de le nier;
Car soyez sûr, si j'avois dit oui,
Que le plus sourd d'entre eux m'eust bien ouï,
Et d'autre part, j'eusse publiquement
Été menteur. Car pourquoi et comment
Eussé-je pu un autre recourir,
Quand je n'ai sçu moi-même secourir ?
Pour faire court, je ne sçus tant prescher,
Que ces paillards me voulussent lascher.
Sur mes deux bras ils ont la main posée,
Et m'ont mené, ainsi qu'une épousée,
Non pas ainsi, mais plus roide un petit;
Et toutefois j'ai plus grand appétit
De pardonner à leur folle fureur,
Qu'à celle-là de mon beau procureur;
Que male-mort les deux jambes lui casse !
Il a bien pris de moi une bécasse,
Une perdrix et un levraut aussi,
Et toutefois je suis encore ici.

Encor je crois, si j'en envoyois plus,
Qu'il le prendroit, car ils ont tant de glus
Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipée,
Que toute chose où touchent est gripée.
Mais pour venir au point de ma sortie,
Tant doucement j'ai chanté ma partie,
Que nous avons bien accordé ensemble;
Si que n'ai plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous. La partie est bien forte;
Mais le droit point, où je me reconforte,
Vous n'entendez procès, non plus que moi;
Ne plaidons point, ce n'est que tout émoi.
Je vous en crois, si je vous ai meffait;
Encor posé le cas que l'eusse fait,
Au pis aller, n'y cherroit qu'une amende.
Prenez le cas que je vous la demande;
Je prens le cas que vous me la donnez,
Et si plaideurs furent onc étonnés
Mieux que ceux-ci, je veux qu'on me délivre,
Et que soudain en ma place on les livre.
Si vous supplie, sire, mander par lettre,
Qu'en liberté vos gens me veuillent mettre;
Et si j'en sors, j'espere qu'à grand peine
M'y reverront, si on ne m'y rameine.
Très-humblement je requiers votre grace
De pardonner à ma très-grande audace,
Si j'ai osé ce sot écrit vous faire;
Et m'excusez si, pour le mien affaire,
Je ne suis point vers vous allé parler;
Je n'ai pas eu le loisir d'y aller.

ÉPIGRAMME.

DE HÉLÈNE DE TOURNON.

Au mois de mai, que l'on saignoit la belle,
Je vins ainsi son médecin reprendre :
Lui tires-tu sa chaleur naturelle ?
Trop froide elle est, bien me l'a fait apprendre.
Tais-toi, dit-il, content je te vais rendre ;
J'oste le sang qui la fait rigoureuse,
Pour prendre humeur en amour vigoureuse,
Selon ce mois, qui chasse tout émoi :
Ce qui fut fait, et devint amoureuse ;
Mais le pis est, ce ne fut pas de moi.

ÉPITAPHE SUR JEAN L'HUILLIER, CONSEILLER.

Incontinent que Loyse le Maistre
Connut qu'aux vers le corps on faisoit paistre
De son époux, le prudent Jean l'Huillier ;
Hélas ! dit-elle, ami très-singulier,
Votre prudence au sénat honorée,
Eust mieux porté que moi, lasse, éplorée,
Le deuil de mort : inutile je vi,
Et vous eussiez encore bien servi ;
Car vous étiez vertueux et savant.
Las ! pourquoi donc ne suis-je morte avant ?
En ce regret, demeura des mois douze,
La bonne, belle, et vertueuse épouse :

Puis trépassa, et en mourant va dire :
C'est trop d'un an, sans voir ce qu'on desire.
Mon esprit va le sien là haut chercher :
Veuille mon corps auprès du sien coucher !
Ce qui fut fait, et n'a sçu mort tant poindre,
Qu'elle ait desjoint ce qu'amour voulut joindre.

ÉPIGRAMME POUR M. DE LA ROCHEPOT,

QUI GAGEA CONTRE LA REINE, QUE LE ROI COUCHEROIT AVEC ELLE.

Or ça, vous avez vu le roi ;
Ai-je gagné ? dites, madame :
Toute seule je vous en croi,
Sans le rapport de lui, ni d'ame.
Vrai est qu'au propos que j'entame,
Le roi serviroit bien d'un tiers ;
Vous estes deux témoins entiers,
Car l'une est dame, et l'autre maistre ;
Mais j'en croirois plus volontiers
Un enfant qui viendroit de naistre.

ÉPIGRAMME.

Vous vous plaignez de mon audace,
Qui ai pris de vous un baiser,
Sans en requérir votre grace ;
Venez vers moi vous appaiser :

Je ne vous irai plus baiser
Sans votre congé, vu qu'ainsi
Il vous deult de ce baiser-ci,
Lequel, si bien l'ai osé prendre,
N'est pas perdu : je suis ici
En bon vouloir de vous le rendre.

ÉPIGRAMME.

Recevez en gré la boursette,
Ouvrée de mainte couleur :
Volontiers, en don de fillette,
On ne regarde à la valeur.
J'aurai grand plaisir avec heur,
S'il est pris de volonté bonne;
Car je le donne de bon cœur,
Et le cœur même je vous donne.

CHANSON.

J'ai trouvé moyen et loisir
D'envoyer monsieur à la chasse :
Mais un autre prend le plaisir
Qu'envers madame je pourchasse.

Ainsi pour vous, gros bœufs puissans,
Ne trainez charrue en la plaine :
Ainsi pour vous, moutons paissans,
Ne portez sur le dos la laine.

Ainsi pour vous, oiseaux du ciel,
Ne sçauriez faire une couvée :
Ainsi pour vous, mouches à miel,
Vous n'avez la cire trouvée.

ÉPIGRAMME.

Anne, ma sœur, d'où me vient le songer
Qui devers vous, toute la nuit, me maine ?
Quel nouvel hoste est venu se loger
Dedans mon cœur, et toujours s'y pourmaine ?
Certes je crois, et ma foi n'est point vaine,
Que c'est un Dieu. Me vient-il consoler ?
Ha ! c'est Amour; je le sens bien voler :
Anne, ma sœur, vous l'avez fait mon hoste,
Et le sera, m'en dust-il affoler,
Si celle-là qui l'y mit ne l'en oste.

ÉPIGRAMME.

Si jamais fut un paradis en terre,
Là où tu es, là est-il sans mentir :
Mais tel pourroit en toi paradis querre,
Qui ne pourroit que peines ressentir.
Non toutefois qu'il s'en doit repentir;
Car heureux est, qui souffre pour tel bien.
Doncque celui que tu aimerois bien,
Et qui reçu seroit en si bel estre,
Que seroit-il ? Certes je n'en sçais rien,
Fors qu'il seroit ce que je voudrois estre.

BALLADE.

DE S'AMIE BIEN BELLE.

Amour, me voyant sans tristesse,
Et de le servir dégousté,
M'a dit que fisse une maistresse,
Et qu'il seroit de mon costé.
Après l'avoir bien écouté,
J'en ai fait une à ma plaisance,
Et ne me suis point mescompté;
C'est bien la plus belle de France.

Elle a un œil riant, qui blesse
Mon cœur tout plein de loyauté;
Et parmi sa haute noblesse,
Mesle une douce privauté.
Grand mal seroit si cruauté
Faisoit en elle demeurance;
Car, quant à parler de beauté,
C'est bien la plus belle de France.

De fuir s'amour, qui m'oppresse,
Je n'ai pouvoir ni volonté;
Arresté suis en cette presse,
Comme l'arbre en terre planté.
S'ébahit-on, si j'ai planté
De peine, tourment et souffrance?
Pour moins on est bien tourmenté:
C'est bien la plus belle de France.

ENVOI.

PRINCE d'amours, par ta bonté,
Si d'elle j'avois jouissance,
Onc homme ne fust mieux traité :
C'est bien la plus belle de France.

ÉPIGRAMME.

PUISQU'IL vous plaist entendre ma pensée,
Vous la sçaurez, gentil cœur gracieux :
Mais, je vous prie, ne soyez offensée,
Si en pensant suis trop audacieux.
Je pense en vous et au fallacieux
Enfant Amour, qui par trop sottement
A fait mon cœur aimer si hautement;
Si hautement, hélas! que de ma peine
N'ose espérer un brin d'allégement,
Quelque douceur de quoi vous soyez pleine.

ÉPIGRAMME.

DE CUPIDO ET DE SA DAME.

AMOUR trouva celle qui m'est amere,
(Et j'y étois; j'en sçais bien mieux le compte:)
Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mere.
Puis tout-à-coup il voit qu'il se mécompte,

Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli, honteux, Dieu sçait combien!
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte:
Plus clair-voyans que vous s'y trompent bien.

ÉPIGRAMME.

D'UNE DAME DE NORMANDIE.

Un jour la dame, en qui si fort je pense,
Me dit un mot de moi tant estimé,
Que je ne pus en faire récompense,
Fors de l'avoir en mon cœur imprimé;
Me dit avec un ris accoutumé :
Je crois qu'il faut qu'à t'aimer je parvienne.
Je lui répons : Garde n'ai qu'il m'advienne
Un si grand bien, et si j'ose affirmer
Que je devrois craindre que cela vienne;
Car j'aime trop, quand on me veut aimer.

RÉPONSE DE LADITE DAME.

Le peu d'amour, qui donne lieu à crainte,
Perdre vous fait le tant désiré bien;
Car par cela, ami, je suis contrainte
De révoquer le premier propos mien.
Ne vous plaignez donc si vous n'avez rien,
Ou si pour bien mal on vous fait avoir;

Car qui pour bien pense mal recevoir,
N'a mérité de sa dame un bon tour;
Même se rend indigne de la voir,
Puisque la peur triomphe de l'amour.

ÉPIGRAMME.

Dès que ma mie est un jour sans me voir,
Elle me dit que j'en ai tardé quatre:
Tardant deux jours, elle dit ne m'avoir
Vu de quatorze, et n'en veut rien rabattre:
Mais pour l'ardeur de mon amour abattre,
De ne la voir ai raison apparente.
Voyez, amants, notre amour différente:
Languir la fais, quand suis loin de ses yeux;
Mourir me fait, quand je la vois présente:
Jugez lequel vous semble aimer le mieux.

HUITAIN.

J'ai une lettre entre toutes élite:
J'aime un pays, et aime une chanson:
M est la lettre en mon cœur bien écrite,
Et le pays est celui d'Alançon.
La chanson est, sans en dire le son,
Allege-moi, douce plaisante brunette:
Elle se chante à la vieille façon;
Mais c'est tout un, la brunette est jeunette.

ÉLÉGIE.

Qui eust pensé que l'on pust concevoir
Tant de plaisir pour lettres recevoir ?
Certainement, dame très-honorée,
J'ai lu des saints la légende dorée,
J'ai lu Alain le très-noble orateur,
Et Lancelot le très-plaisant menteur :
J'ai lu aussi le Roman de la Rose,
Maistre en amours, et Valere, et Orose,
Contans les faits des antiques Romains :
Bref, en mon temps j'ai lu des livres maints,
Mais en nul d'eux n'ai trouvé le plaisir
Que j'ai bien sçu en vos lettres choisir;
J'y ai trouvé un langage benin,
Rien ne tenant du style féminin :
J'y ai trouvé suite de bon propos,
Avec un mot, qui a mis en repos
Mon cœur étant travaillé de tristesse,
Quand me souffrez vous nommer ma maistresse.
O moi heureux d'avoir maistresse au monde,
En qui vertu sous grand' beauté abonde!
Tel est le bien qui me fut apporté
Par votre lettre, où me suis conforté;
Dont je maintiens la plume bien heurée,
Qui écrivit lettre tant desirée:
Bien heureuse est la main qui la ploya,
Et qui vers moi de grace l'envoya;

Bien heureux est qui envoyer la sçut,
Et plus heureux celui qui la reçut!
  Tant plus avant cette lettre lisois,
En aise grand, tant plus me déduisois:
Car mes ennuis sur le champ me laisserent,
Et mes plaisirs d'augmenter ne cesserent,
Tant que j'eus lu un mot qui ordonnoit
Que de brusler la lettre il convenoit.
  Lors mes plaisirs d'augmenter prirent cesse:
Pensés adonc en quelle doute et presse
Mon cœur étoit. L'obéissance grande,
Que je vous dois, brusler me la commande;
Et le plaisir que j'ai de la garder
Me le défend, et m'en vient retarder.
  Aucune fois au feu je la mettois
Pour la brusler, puis soudain l'en ôtois;
Puis l'y remis, et puis l'en reculai;
Mais à la fin à regret la bruslai,
En disant : Lettre (après l'avoir baisée),
Puisqu'il lui plaist, tu seras embrasée;
Car j'aime mieux deuil en obéissant,
Que tout plaisir en désobéissant.
Ainsi poussiere et cendre est devenu
L'aise plus grand qui me soit advenu.

ÉPIGRAMME A UNE DAME,

TOUCHANT UN FAUX RAPPORTEUR.

Qui peche plus, lui qui est éventeur,
Que j'ai de toi le bien tant souhaitable,
Ou toi qui fais qu'il est toujours menteur,
Et si le peux faire homme véritable?
Voire, qui peux d'une œuvre charitable
En guérir trois, y mettant ton étude;
Lui, de mensonge inique et détestable,
Moi, de langueur, et toi, d'ingratitude.

ÉPIGRAMME.

DE OUI ET NENNI.

Un doux nenni, avec un doux sourire,
Est tant honneste; il le vous faut apprendre:
Quant est d'oui, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre:
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit, dont le desir me point;
Mais je voudrois qu'en le me laissant prendre,
Vous me disiez : Non, vous ne l'aurez point.

CHANT.

SUR LA MALADIE DE S'AMIE.

Dieu, qui voulus le plus haut ciel laisser,
Et ta hautesse en la terre abaisser,
Là où santé donnas à maints et maintes,
Veuilles ouïr de toutes mes complaintes,
Une sans plus; veuille donner santé
A celle-là par qui suis tourmenté.

Ta sainte voix en l'Evangile crie,
Que tout vivant pour ses ennemis prie:
Guéris donc celle, ô Médecin parfait!
Qui m'est contraire, et malade me fait.

Hélas! Seigneur, il semble, tant est belle,
Que pris plaisir à la composer telle;
Ne souffre pas advenir cet outrage,
Que maladie efface ton ouvrage.

Son embonpoint commence à se passer;
Jà ce beau teint commence à s'effacer,
Et ces beaux yeux clairs et resplendissans,
Qui m'ont navré, deviennent languissans.

Il est bien vrai que cette grand' beauté
A desservi, pour sa grand' cruauté,
Punition. Mais, sire, à l'avenir,
Elle pourra plus douce devenir.

Et de ma part auras un beau cantique,
Pour avoir fait, par cette œuvre authentique,
Un beau miracle, admirable à chacun,
D'en guérir deux, en n'en guérissant qu'un.

Non que pour moi je leve au ciel la face,
Ni que pour moi priere je te face;
Car je te dois supplier pour son bien,
Et je la dois requérir pour le mien.

ÉLÉGIE.

Je n'écris point pour seulement ôter
Le mal que j'ai de vous voir mal porter;
Plutost voudrois certes qu'il fust permis
Que votre deuil avec le mien fust mis,
Aimant plus cher avoir double detresse,
Que d'en voir une en ma dame et maistresse;
Mais le moyen plus souverain seroit,
Quand par vertu tel ennui cesseroit:
Ce que j'entends, c'est force de courage,
Pour soutenir d'infortune l'orage;
Cette vertu, l'avez abondamment:
Veuillez-la donc montrer évidemment
En cet ennui. Les étoiles célestes
Jamais ne sont que de nuit manifestes:
Aussi constance en nous ne peut bien luire
Qu'au temps obscur que douleur nous vient nuire.
Eh! qui est cil ni celle en cestui monde,
En qui douleur par faux rapport n'abonde?

Plus la personne en vertus est puissante,
Plus est sujette à langue médisante.
Si vous voulez qu'on n'ait sur vous envie,
Ne soyez plus de vertueuse vie;
Otez du corps cette exquise beauté;
Otez du cœur cette grand' loyauté;
Ne soyez plus sur toutes estimée,
Ni des loyaux serviteurs bien aimée;
Ayez autant de choses vicieuses,
Que vous avez de vertus précieuses;
Lors se tairont. Ha! chère et seule amie,
Voulez-vous être envers Dieu endormie,
De recevoir tant de graces de lui,
Et ne vouloir porter un seul ennui?

ÉPIGRAMME.

A UNE DAME DE LYON.

Sus, lettre, faites la petite,
A la brunette Marguerite.

Si le loisir tu as avec l'envie
De faire un tour ici près seulement,
Je te rendrai bon compte de ma vie,
Depuis le soir qu'eus à toi parlement.
Ce soir fut court; mais je sçais sûrement
Que tu en peux donner un, par pitié,
Qui dureroit dix fois plus longuement,
Et sembleroit plus court de la moitié.

RÉPONSE PAR LADITE DAME.

Lettre, saluez humblement
De Marot le seul fils Clément.

QUAND tu voudras, le loisir et l'envie,
Dont me requiers, sera bientost venue,
Et de plaisir serai toute ravie,
Lors me voyant de toi entretenue :
Le souvenir de ta grace connue,
Du soir auquel j'eus à toi parlement,
Souvent me fait, par amour continue,
Avoir desir de recommencement.

ÉPITRE AUX DAMES DE PARIS,

QUI NE VOULOIENT PRENDRE SES EXCUSES EN PAIEMENT.

PUISQU'AU partir de Paris, ce grand lieu,
On vous a dit trop rudement adieu ;
Dire vous veux, maugré chacun langard,
A l'arriver, doucement Dieu vous gard.
Dieu vous gard donc, mesdames tant poupines !
Qui vous fait mal ? Trouvez-vous des épines
En ces adieux ? Ces beaux réthoriqueurs
Ont-ils au vif touché vos petits cœurs ?
Tant plus me suis par écrit excusé,
Tant plus m'avez de parole accusé,
Usant vers moi de menaces follettes :
Puis quand sentez vos puissances foiblettes,

Vous demandez aux hommes allégeance,
En leur chantant : Faites m'en la vengeance.
O foible gent ! qui ne se peut, en somme,
D'homme venger, sinon par secours d'homme ?
Bon est l'ouvrier qui ne fit pas égasle
Votre puissance à la volonté masle,
Puisqu'en tout cas, et en toute saison,
Votre appétit surmonte la raison.
Ces mots ne vont jusques aux vertueuses.
Mais dites-moi, vous autres bien fâcheuses,
Quand des adieux j'eusse avoué l'affaire
Sans m'excuser, qu'eussiez-vous sçu pis faire ?
Vous me tenez termes plus rigoureux
Que le drapier au berger douloureux.
Certes, je crois que vous cuidez sans feinte
Que j'ai basti mes excuses par crainte :
Bien peu s'en faut que ne die en mes vers
Propos de vous qui montre le revers.
Non que ce soit de piquer ma coutume ;
Mais il n'est bois si vert qui ne s'allume ;
Toujours je dis que rien de vous ne sçai :
Mais Dieu vous gard que j'en fasse l'essai !
N'ai-je passé ma jeunesse abusée
Autour de vous ? laquelle j'eusse usée
En meilleur lieu, peut-estre en pire aussi.
Rien ne dirai, n'ayez aucun souci :
J'en sçai pourtant, bien je l'ose assurer,
Pour faire rire, et pour faire pleurer.
Mais que vaudroit d'en travailler mes doigts
Sur le papier ? Mores, Turcs et Medois

Savent vos cas : la terre n'est semée,
Sinon du grain de votre renommée;
Bref, pour écrire, y a bien d'autres choses
Dedans Paris trop longuement encloses.
Tant de broillis qu'en justice on tolere,
Je l'écrirois, mais je crains la colere;
L'oisiveté des prestres et cagots,
Je la dirois, mais garde les fagots:
Et des abus dont l'Eglise est fourrée,
J'en parlerois, mais garde la bourrée.
Pour vous, cessez toutes occasions,
Lors prendront fin toutes dérisions:
C'est le droit point pour clore les passages
Aux mal disans. Et vous autres bien sages,
Qui des adieux ne fustes point touchées,
Et vous aussi que l'on y a couchées,
Et qui pourtant compte n'en fistes mie,
Nulle de vous ne me soit ennemie.
Croyez qu'il n'est blason tant soit infame,
Qui sçût changer le bruit d'honneste femme;
Et n'est blason, tant soit plein de louange,
Qui le renom de folle femme change:
On a beau dire, une colombe est noire,
Un corbeau blanc; pour l'avoir dit, faut croire
Que la colombe en rien ne noircira,
Et le corbeau de rien ne blanchira.

ÉPIGRAMME.

A MADEMOISELLE DE LA GRELIERE.

Mes yeux sont bons, Greliere, et ne vois rien;
Car je n'ai plus la présence de celle,
Voyant laquelle, au monde vois tout bien,
Et voyant tout, je ne vois rien sans elle.
A ce propos souvent, ma damoiselle,
Quand vous voyez mes yeux de pleurs lavez,
Me venez dire : Ami, qu'est-ce qu'avez ?
Mais le disant, vous parlez mal à point,
Et m'est advis que plutost vous devez
Me demander : Qu'est-ce que n'avez point?

ÉPIGRAMME.

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire:
L'un est grand fol, l'autre petit folet;
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire;
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire:
Mais un débat, au soir, entr'eux s'émeut;
Car maistre abbé, toute la nuit, ne veut
Estre sans vin, que sans secours ne meure;
Et son valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

RONDEAU.

DE LA JEUNE DAME QUI A VIEIL MARI.

En languissant, et en grieve tristesse,
Vit mon las cœur, jadis plein de liesse,
Puisque l'on m'a donné mari vieillard.
Hélas! pourquoi? Rien ne sçais du vieil art
Qu'apprend Vénus l'amoureuse déesse.

Par un desir de montrer ma prouesse,
Souvent l'assaux : mais il demande, où est-ce?
Ou dort peut-estre; et mon cœur veille à part
En languissant.

Puis quand je veux lui jouer de finesse,
Honte me dit : Cesse, ma fille, cesse,
Garde t'en bien, à l'honneur prends égard.
Lors je répons : Honte, allez à l'écart;
Je ne veux pas perdre ainsi ma jeunesse
En languissant.

ÉPIGRAMME.

A M. LE GRAND-MAISTRE ANNE DE MONTMORENCY, POUR ESTRE MIS EN L'ESTAT DE LA MAISON DU ROI.

Quand, par acquits, les gages on assigne,
On est d'ennui tout malade et fasché :
Mais à ce mal ne faut grand' médecine;
Tant seulement faut estre bien couché,

Non pas en lit, n'en linge bien séché,
Mais en l'estat du noble roi chrétien.
Long-temps y a que debout je me tien,
Noble seigneur : prenez doncques envie
De me coucher à ce coup si très-bien
Que relever n'en puisse de ma vie.

COMPLAINTE ou ÉGLOGUE [1]

DE MADAME LOYSE DE SAVOYE, MÈRE DU ROI.

THENOT ET COLIN.

THENOT.

En ce beau val sont plaisirs excellens,
Un clair ruisseau, bruyant près de l'ombrage,
L'herbe à souhait, les vents non violens,
Puis toi, Colin, qui de chanter fais rage.

A Pan ne veux rabaisser son hommage;
Mais quand aux champs tu l'accompagnerois,
Plutost profit en auroit que dommage :
Il t'apprendroit, et tu l'enseignerois.

Quant à chansons, tu y besognerois
De si grand art, s'on venoit à contendre,

[1] En 1531, madame d'Angoulême, mère de François Ier, étant morte, Marot consacra cette belle églogue à la mémoire de cette princesse, aussi connue par ses vices que par ses vertus. Mais Marot vivoit à la cour : il étoit dangereux pour lui de se taire, quand le roi lui ordonnoit de parler ; et il étoit plus dangereux encore d'être trop véridique. Marot a dit le bien, et il a gardé le silence sur le reste.

Que quand sur Pan rien tu ne gagnerois,
Pan dessus toi rien ne pourroit prétendre.

COLIN.

De tes chansons plus suis émerveillé
Qu'à écouter, en la verte campagne,
Au frais matin, le linot éveillé,
Ou l'eau qui bruit tombant d'une montagne.

Si le matin Calliope te gagne,
Contre elle au soir obtiendras le butin;
Ou s'il advient que tant noble compagne
Te gagne au soir, tu vaincras au matin.

THENOT.

Le rossignol de chanter est le maistre,
Taire convient devant lui les pivers:
Aussi étant là où tu pourras estre,
Taire ferai mes chalumeaux divers.

Mais si tu veux chanter dix fois dix vers,
En déplorant la bergere Loyse,
Des coings auras, six jaunes et six verts,
Les mieux sentans qu'on vit depuis Moyse.

COLIN.

Tu me requiers de ce dont j'ai envie.
Sus donc, mes vers, chantez chants douloureux,
Puisque la mort a Loyse ravie,
Qui tant tenoit nos courtils vigoureux.

Or, sommes-nous maintenant malheureux;
Plus étonnés de sa mortelle absence

Que les agneaux, à l'heure qu'entour eux
Ne trouvent pas la mere qui les pense.

Pleurons, bergers, nature nous dispense:
Pleurons la mere au grand berger d'ici;
Pleurons la mere à Margot d'excellence;
Pleurons la mere à nous autres aussi.

Lorsque Loyse, en sa loge prospere,
Son beau ménage en bon sens conduisoit,
Chacun pasteur, tant fust-il riche pere,
Lieu là dedans pour sa fille élisoit.

Aucunes fois Loyse s'avisoit
Les faire seoir toutes sous un grand orme,
Et elle étant au milieu leur disoit:
Filles, il faut que d'un point vous informe.

Oisiveté n'allez point nourrissant;
Car elle est pire, entre jeunes bergeres,
Qu'entre brebis ce grand loup ravissant
Qui vient au soir toujours en ces fougeres.

A travailler soyez doncques légeres;
Que Dieu pardonne au bon homme Roger,
Toujours disoit que chez les ménageres
Oisiveté ne trouvoit à loger.

Ainsi disoit la mere au grand berger,
Et, à sa voix, travailloient pastourelles;
L'une plantoit herbes en un verger,
L'autre paissoit colombs et tourterelles.

L'autre à l'aiguille ouvroit choses nouvelles;
L'autre en après faisoit chapeaux de fleurs;

Or maintenant ne font plus rien les belles,
Sinon ruisseaux de larmes et de pleurs.

Converti ont leurs danses en douleurs,
Le bleu en brun, le vert gai en tanné,
Et leurs beaux teints en mauvaises couleurs :
Chantez, mes vers, chantez deuil ordonné.

A cette mort, feuilles, fruits s'abatirent,
Le clair soleil chaleur plus ne rendit,
Du manteau vert les prés se dévestirent,
Le ciel obscur larmes en répandit.

Le grand pasteur sa musette fendit,
Ne voulant plus que de pleurs se mesler,
Dont son troupeau, qui plaindre l'entendit,
Laissa le paistre, et se prist à besler.

Et quand Margot ouït tout révéler,
Son gentil cœur ne fut assez habile
Pour garder l'œil de larmes distiller;
Mais de ses pleurs en fit bien pleurer mille.

Biches et cerfs étonnés s'arresterent;
Bestes de proie, et bestes de pasture,
Tous animaux Loyse regretterent,
Excepté loups de mauvaise nature.

Sur arbre sec s'en complaint Philomene,
L'aronde en fait cris piteux et tranchans;
La tourterelle en gémit, et en mene
Semblable deuil, et s'accorde à leurs chants.

O francs bergers, sur belle herbe marchans,
Qu'en dites-vous ? Quel deuil ! quel ennui est-ce

De voir sécher la fleur de tous nos champs?
Chantez, mes vers, chantez, adieu liesse.

Nymphes et dieux, de nuit, en grand' détresse,
La vinrent voir, et lui dirent : Hélas!
Dors-tu ici, des bergers la maistresse?
Ou si c'est mort qui t'a mise en ses lacs?

Las! ta couleur, telle comme tu l'as,
Nous montre bien que morte tu reposes.
Ha, mort fascheuse! oncques ne te meslas
Que de ravir les excellentes choses.

Tant bien savoit en surté confirmer
Tout le bétail de toute la contrée;
Tant bien savoit son parc clorre et fermer,
Qu'on n'a point vu les loups y faire entrée.

Adieu Loyse, adieu en larmes d'yeux;
Adieu le corps qui la terre décore.
En ce disant, s'en vont nymphes et dieux:
Chantez, mes vers, chantez douleur encore.

Que faites-vous en cette forest verte,
Faunes, sylvains? Je crois que dormez là:
Veillez, veillez, pour pleurer cette perte,
Ou si dormez, en dormant songez-la.

D'où vient cela, qu'on voit l'herbe séchante
Retourner vive alors que l'été vient?
Et la personne au tombeau trébuchante,
Tant grande soit, jamais plus ne revient.

Chantez, mes vers, fraische douleur conçue.
Non, taisez-vous; c'est assez déploré:

Elle est aux Champs Élysiens reçue,
Hors des travaux de ce monde éploré.

Là où elle est, n'y a rien défloré;
Jamais le jour et les plaisirs n'y meurent,
Jamais n'y meurt le vert bien coloré,
Ni ceux avec qui là dedans demeurent.

Car toute odeur ambrosienne y fleurent,
Et n'ont jamais de deux ni trois saisons,
Mais un printemps; et jamais ils ne pleurent
Perte d'amis, ainsi que nous faisons.

Là, elle voit une lumiere telle,
Que pour la voir mourir devrions vouloir.
Puisqu'elle a donc tant de joie éternelle,
Cessez, mes vers, cessez de vous douloir.

Mettez vos monts et pins en nonchaloir,
Venez en France, ô nymphes de Savoie!
Pour honorer celle qui fit valoir,
Par ses vertus, son pays et sa voie.

Portez rameaux parvenus à croissance,
Laurier, lierre, et lys blancs honorés,
Romarin vert, roses en abondance,
Jaunes soucis, et bassinets dorés.

Passe-veloux de pourpre colorés,
Lavande fraische, œillets de couleur vive,
Aubepins blancs, aubepins azurés,
Et toutes fleurs de grand' beauté naïve.

Chacune soit d'en porter attentive;
Puis sur la tombe en jettez bien épais,

Et n'oubliez force branche d'olive,
Car elle étoit la bergere de paix.

THENOT.

O franc pasteur ! combien tes vers sont pleins
De grand' douceur et de grand' amertume !
Le chant me plaist, et mon cœur tu contrains
A se douloir plus qu'il n'a de coutume.

Par quoi, Colin, sans flatter ni vanter,
Non-seulement le bon flageol mérites,
Ains devroit-on chapeau te présenter
De vert laurier, pour choses tant bien dites.

Sus, grands taureaux, et vous, brebis petites,
Allez au tect, assez avez brousté :
Puis le soleil tombe en ces bas limites,
Et la nuit vient devers l'autre costé.

ÉPITAPHE DE JEAN LEVEAU.

Ci gist le jeune Jean Leveau,
Qui, en sa grandeur et puissance,
Fust devenu bœuf ou taureau ;
Mais la mort le prit dès l'enfance.
Il mourut veau par déplaisance,
Qui fut dommage à plus de neuf;
Car on dit, vu sa corporance,
Que c'eust été un maistre bœuf.

ÉPITRE AU ROI,

POUR AVOIR ÉTÉ DÉROBÉ.

On dit bien vrai, la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une
Ou deux ou trois avecques elle, sire;
Votre cœur noble en sçauroit bien que dire:
Et moi, chetif, qui ne suis roi, ni rien,
L'ai éprouvé; et vous conterai bien,
Si vous voulez, comment vint la besogne.
J'avois un jour un valet de Gascogne,
Gourmant, ivrogne, et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde,
Prisé, loué, fort estimé des filles,
Par les bordeaux, et beaux joueurs de quilles.
Ce vénérable ilot fut averti
De quelqu'argent que m'aviez départi,
Et que ma bourse avoit grosse apostume:
Si se leva plutost que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle;
Puis la vous met très-bien sous son esselle,
Argent et tout (cela se doit entendre);
Et ne crois point que ce fut pour la rendre,
Car oncques puis n'en ai ouï parler.
Bref, le vilain ne s'en voulut aller

Pour si petit, mais encore il me happe
Saye, bonnets, chausses, pourpoint et cappe;
De mes habits, en effet, il pilla
Tous les plus beaux; et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le voir ainsi estre,
Vous l'eussiez pris, en plein jour, pour son maistre.
Finalement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva;
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abréger le conte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire adieu.
Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Ledit valet, monté comme un saint George;
Et vous laissa monsieur dormir son saoul,
Qui au reveil n'eust sçu finer d'un soul:
Ce monsieur-là, sire, c'étoit moi-même,
Qui, sans mentir, fus au matin bien blesme,
Quand je me vis sans honneste vesture,
Et fort fâché de perdre ma monture:
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre étonné;
Car votre argent, très-debonnaire prince,
Sans point de faute, est sujet à la pince.
Bientost après cette fortune-là,
Une autre pire encore se mesla
De m'assaillir, et chacun jour m'assaut;
Me menaçant de me donner le saut,
Et de ce saut m'envoyer à l'envers,
Rimer sous terre, et y faire des vers.

C'est une longue et lourde maladie
De trois bons mois, qui m'a toute étourdie
La pauvre teste, et ne veut terminer;
Ains me contraint d'apprendre à cheminer,
Tant foible suis. Bref, à ce triste corps,
Dont je vous parle, il n'est demeuré, fors
Le pauvre esprit, qui lamente et soupire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.
Voilà comment, depuis neuf mois en ça,
Je suis traité. Or ce que me laissa
Mon larronneau, long-temps a, l'ai vendu,
Et en sirops et juleps dépendu:
Ce néanmoins, ce que je vous en mande,
N'est pour vous faire ou requeste ou demande:
Je ne veux point tant de gens ressembler,
Qui n'ont souci autre que d'assembler.
Tant qu'ils vivront, ils demanderont eux,
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrester.

Je ne dis pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur
S'il veut prester, qui ne fasse un debteur.
Et savez-vous, sire, comment je paie?
Nul ne le sçait, si premier ne l'essaie.
Vous me devrez, si je puis, du retour;
Et je vous veux faire encore un bon tour.
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une belle cedulle,
A vous payer, sans usure s'entend,
Quand on verra tout le monde content;

Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand votre los et renom cessera.
Et si sentez que sois foible de reins
Pour vous payer, les deux princes lorrains
Me plegeront. Je les pense si fermes,
Qu'ils ne faudront pour moi à l'un des termes.
Je sçai assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuie, ou que je sois trompeur;
Mais il fait bon assurer ce qu'on preste :
Bref, votre paye, ainsi que je l'arreste,
Est aussi sûre, avenant mon trépas,
Comme avenant que je ne meure pas.
Avisez donc, si vous avez desir
De rien prester, vous me ferez plaisir;
Car puis un peu j'ai basti à Clément,
Là où j'ai fait un grand déboursement;
Et à Marot, qui est un peu plus loin:
Tout tombera, qui n'en aura le soin.
Voilà le point principal de ma lettre :
Vous sçavez tout, il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre, las! certes et si ferai,
Et ce faisant, mon style j'enflerai,
Disant : O roi amoureux des neuf Muses !
Roi en qui sont leurs sciences infuses,
Roi, plus que Mars, d'honneur environné,
Roi, le plus roi qui fut onc couronné;
Dieu tout puissant te doint, pour t'étrenner,
Les quatre coins du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne.

A UN SIEN AMI.

Puisque le roi a desir de me faire,
A ce besoin, quelque gracieux prest,
J'en suis content; car j'en ai bien affaire,
Et de signer ne fus oncque si prest.
Par quoi vous prie sçavoir de combien c'est
Qu'il veut cédule, afin qu'il se contente :
Je la ferai tant sûre, si Dieu plaist,
Qu'il n'y perdra que l'argent et l'attente.[1]

ÉPITRE A UNE JEUNE DAME,

LAQUELLE UN VIEILLARD MARIÉ VOULOIT ÉPOUSER ET DÉCEVOIR.

Si j'ai vers vous ce mien écrit transmis,
C'est pour autant qu'il convient aux amis
Et serviteurs jamais ne celer rien
A leurs aimés, soit de mal ou de bien.
On m'a fait voir lettres de votre main,
Là où teniez propos doux et humain
A un vieillard, à qui vous les transmistes.
Lors à mon cœur soudainement vous mistes

[1] François Ier ne pouvoit guère se dispenser de prêter à un homme qui empruntoit d'une manière aussi ingénieuse. Il est vraisemblable que ce n'est pas le seul emprunt que lui ait fait Marot. On est fâché de voir qu'il ait eu besoin d'en faire; mais on a vu des poètes si prodigues, que les rois renonçoient à l'espoir de les enrichir.

Deux pensemens, voyant votre jeune age
Favoriser un si vieux personnage.
Mon pensement premier au cœur me dit
Que par amour il n'a vers vous crédit;
Car je sçais bien que Vénus, jeune et cointe,
Du vieux Saturne en nul temps ne s'accointe.
Mon pensement second me fit comprendre
Que pour époux le pourriez vouloir prendre,
Et ne veux pas de ce vous divertir;
Mais je veux bien au vrai vous avertir
Que, long-temps a, il fut mis sous le joug
De mariage, au bas pays d'Anjou,
Et est encor. Si voulez toutefois,
Il s'y mettra pour la seconde fois :
Combien pourtant que bien foible me semble
Pour labourer à deux terres ensemble,
Si j'ai parlé du cas comme sçavant,
Daignez au moins vous enquérir avant,
Si vous voulez votre blonde jeunesse
Joindre et lier à sa grise vieillesse.

ÉPIGRAMME.

Veux-tu sçavoir à quelle fin
Je t'ai mis hors des œuvres miennes ?
Je l'ai fait tout exprès, afin
Que tu me mettes hors des tiennes.

ÉPIGRAMME.

AU ROI DE NAVARRE.

Mon second roi, j'ai une haquenée
D'assez bon poil, mais vieille comme moi:
A tout le moins long-temps a qu'elle est née,
Dont elle est foible, et son maistre en émoi;
La pauvre beste, aux signes que je voi,
Dit qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne.
Si vous voulez en donner une bonne,
Sçavez comment Marot l'acceptera?
D'aussi bon cœur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.

ÉPITAPHE DE JEAN SERRE,

EXCELLENT JOUEUR DE FARCES.

Ci-dessous gist, et loge en serre,
Ce très-gentil fallot Jean Serre,
Qui tout plaisir alloit suivant;
Et grand joueur en son vivant,
Non pas joueur de dez, ni quilles,
Mais de belles farces gentilles,
Auquel jeu jamais ne perdit,
Mais y gagna bruit et crédit,
Amour et populaire estime,
Plus que d'escus, comme j'estime.

On l'eust dit, quand il s'en mesloit,
Ivrogne, ou badin, s'il vouloit;
Et n'eust sçu faire, en sa puissance,
Le sage ; car, en sa naissance,
Nature ne lui fit la trogne
Que d'un badin, ou d'un ivrogne.
Toutefois je crois fermement
Qu'il ne fit onc si vivement
Le badin qui rit, ou se mord,
Comme il fait maintenant le mort.
Or bref, quand il entroit en salle
Avec une chemise sale,
Le front, la joue et la narine
Toute couverte de farine,
Et coiffé d'un beguin d'enfant,
Et d'un haut bonnet triomphant,
Garni de plumes de chapons,
Avec tout cela je répons
Qu'en voyant sa grace niaise,
On n'étoit pas moins gai ni aise
Qu'on est aux Champs Élysiens.
O vous, humains Parisiens!
De le pleurer, par récompense,
Impossible est ; car, quand on pense
A ce qu'il souloit faire et dire,
On ne se peut tenir de rire :
Que dis-je, on ne le pleure point?
Si fait-on ; et voici le point :
On en rit si fort en maints lieux,
Que les larmes sortent des yeux ;

Ainsi, en riant, on le pleure,
Et, en pleurant, on rit à l'heure.
Or pleurez, riez votre saoul,
Tout cela ne lui sert d'un soul:
Vous feriez beaucoup mieux en somme
De prier Dieu pour le pauvre homme.

ÉPITRE AU ROI,[1]

DU TEMPS DE SON EXIL A FERRARE.

Souverain roi, que ta magnificence
A nul forfait n'impute mon absence.
Je ne me sens du nombre des coupables,
Mais je sçais tant de juges corrompables;
Non pas que tous je les mette en un compte;
Mais la grand' part la meilleure surmonte.
Suivant propos, trop me sont ennemis
Pour leur enfer, que par écrit j'ai mis,
Où quelque peu de leurs tours je décœuvre:
Là me veut-on grand mal pour petit œuvre.
Autant comme eux, sans cause qui soit bonne,
Me veut du mal l'ignorante Sorbonne:
Bien ignorante elle est d'estre ennemie
De la trilingue et noble Académie

[1] En 1535, Marot étant à Blois avec le roi de Navarre, le lieutenant criminel fit une descente chez lui, pour visiter sa bibliothéque. Comme on y trouva des livres défendus, ses amis lui conseillèrent de prendre la fuite. Alors Marot se retira à Ferrare, d'où il écrivit cette épître à François Ier.

Qu'as érigée. Il est tout manifeste
Que là dedans, contre ton veuil céleste
Est défendu qu'on ne vienne alléguant
Hébreu, ni grec, ni latin élégant,
Disant que c'est langage d'hérétiques.
O pauvres gens, de sçavoir tous étiques!
Bien faites vrai ce proverbe courant,
Science n'a haineux que l'ignorant.
Eux et leur cour, en absence et en face,
Par plusieurs fois m'ont usé de menace,
Dont la plus douce étoit en criminel
M'exécuter. Que plust à l'Eternel,
Pour le grand bien du peuple désolé,
Que leur desir de mon sang fust soulé,
Et tant d'abus, dont ils se sont munis,
Fussent à clair découverts et punis!
Or à ce coup il est bien évident
Que dessus moi ont une vieille dent;
Et sauvé m'a Dieu seul des loups rabis
Qui m'épioient dessous peaux de brebis.
Donc, pour ne pas quitter le mien propos,
Rhadamantus, avecques ses supposts,
Dedans Paris, combien que fusse à Blois,
Encontre moi fit ses premiers exploits,
En saisissant de ses mains violentes
Toutes mes grands richesses excellentes,
Et beaux trésors d'avarice délivres:
C'est à sçavoir, mes papiers et mes livres,
Et mes labeurs. O juge sacrilége!
Qui t'a donné ni loi, ni privilege

D'aller toucher et faire tes massacres
Au cabinet des saintes Muses sacres?
Bien est-il vrai que livres de défense
On y trouva; mais cela n'est offense
A un poëte, à qui on doit lascher
La bride longue, et rien ne lui cacher.
Sçavoir le mal est souvent profitable;
Mais en user est toujours évitable.
Et d'autre part, que me nuit de tout lire?
Le grand donneur m'a donné sens d'élire;
Ce que sçachant, pour me justifier,
En ta bonté je m'osai tant fier,
Que hors de Blois partis, pour à toi, sire,
Me présenter. Mais quelqu'un me vint dire:
Si tu y vas, ami, tu n'es pas sage;
Car tu pourrois avoir mauvais visage
De ton seigneur. Lors, comme le nocher
Qui, pour fuir le péril d'un rocher,
En pleine mer se détourne tout court,
Ainsi, pour vrai, m'écartai de la cour.
J'abandonnai, sans avoir commis crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratissime
A son poëte; et, en la délaissant,
Fort grand regret ne vint mon cœur blaissant.
Tu ments, Marot, grand regret tu sentis,
Quand tu pensas à tes enfans petits.
Enfin, grand roi, ne peut m'estre donné
Reproche aucun que t'aie abandonné;
Et je conclus, si je perds ton service,
Qu'il vient plutost de malheur que de vice.

ÉPITRE A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,[1]

DU TEMPS DE SONDIT EXIL.

En mon vivant, n'après ma mort avec,
Prince royal, je ne tournai le bec
Pour vous prier : or devinez qui est-ce
Qui maintenant en prend la hardiesse ?
Marot banni, Marot mis en requoi,
C'est lui sans autre ; et savez-vous pourquoi
Ce qu'il demande il a voulu écrire ?
C'est pour autant qu'il ne l'ose aller dire :
Voilà le point, il ne faut point mentir,
Que l'air de France il n'ose aller sentir ;
Mais s'il avoit sa demande impétrée,
Jambes ni teste il n'a si empestrée
Qu'il n'y volast. En vous parlant ainsi,
Plusieurs diront que je m'ennuie ici,
Et pensera quelque caffart pelé,
Que je demande à estre rappellé ;
Mais, monseigneur, ce que demander j'ose,
De quatre parts n'est pas si grande chose ;
Ce que je quiers et que de vous espere,
C'est qu'il vous plaise au roi votre cher pere
Parler pour moi, si bien qu'il soit induit
A me donner le petit sauf-conduit

[1] Cette épître fut écrite en 1536, de Ferrare, pour obtenir son rappel en France.

De demi-an, qui la bride me lasche,
Ou de six mois, si demi-an lui fasche;
Non pour aller visiter mes chasteaux,
Mais bien pour voir mes petits Maroteaux,
Aussi afin qu'encore un coup j'accolle
La cour du roi, ma maistresse d'écolle.
Si je vais là, mille bonnets ostés,
Mille bons jours viendront de tous costés;
Tant de Dieu gards, tant qui m'embrasseront,
Tant de saluts qui d'or point ne seront.
Puis ce dira quelque langue friande:
Eh bien, Marot, est-ce une grande viande
Qu'estre de France étrangé et banni?
Par Dieu, monsieur, ce dirai-je, nenni.
Lorsque de chere et grandes accollées,
Prendrai les bons, laisserai les vollées,
Adieu, messieurs, adieu donc, mon mignon.
Et cela fait, verrez le compagnon
Tost déloger; car, mon terme failli,
Je ne craindrois, sinon d'estre assailli
Et empaumé. Mais si le roi vouloit
Me retirer, ainsi comme il souloit,
Je ne dis pas qu'en gré je ne le prinse;
Car un vassal est sujet à son prince.
Il le feroit, si savoit bien comment
Depuis un peu je parle sobrement;
Car ces Lombards, avec qui je chemine,
M'ont fort appris à faire bonne mine;
A un mot seul de Dieu ne deviser,
A parler peu, et à poltroniser:

Dessus un mot, une heure je m'arreste;
S'on parle à moi, je répons de la teste.
Mais je vous prie, mon sauf-conduit ayons,
Et de cela plus ne nous émayons;
Assez avons espace d'en parler,
Si une fois vers vous je puis aller.
Conclusion : Royale génĩture,
Ce que je quiers n'est rien qu'une écriture,
Que chacun jour on baille aux ennemis;
On le peut bien octroyer aux amis.
Et ne faut jà qu'on ferme la Champagne
Plutost à moi qu'à quelque Jean d'Espagne;
Car, quoique né de Paris je ne sois,
Point je ne laisse à estre bon François;
Et si de moi, comme espere, l'on pense,
J'ai entrepris, pour faire récompense,
Un œuvre exquis, si ma muse s'enflamme,
Qui malgré temps, malgré fer, malgré flamme,
Et malgré mort, fera vivre sans fin
Le roi François, et son noble dauphin.

ÉPITRE.

ADIEU A LA VILLE DE LYON.

Adieu Lyon, qui ne mords point,
Lyon plus doux que cent pucelles,
Sinon quand l'ennemi te point;
Alors ta fureur point ne celes.

Adieu aussi à toutes celles
Qui embellissent ton séjour :
Adieu faces claires et belles,
Adieu vous dis comme le jour.
Adieu les vieillards bienheureux
Plus ne faisant la cour aux dames,
Toutefois toujours amoureux
De vertu qui repaît vos ames.
Pour fuir reproches et blâmes,
De composer ai entrepris
Des épitaphes sur vos lames,
Si je ne suis le premier pris.
Adieu enfans pleins de sçavoir,
Dont mort l'homme ne déshérite :
Si bien souvent me vintes voir,
Cela ne vient de mon mérite :
Grand merci, ma muse petite,
C'est par vous, et n'en suis marri :
Pour belle femme l'on visite
A tous les coups un laid mari.
Adieu la Sône et son mignon
Le Rhone qui court de vistesse,
Tu t'en vas droit en Avignon :
Vers Paris je prens mon adresse.
Je dirois adieu ma maistresse ;
Mais le cas viendroit mieux à point,
Si je disois, adieu jeunesse ;
Car la barbe grise me point.

AU ROI D'ÉCOSSE,

QUI ÉPOUSOIT MADAME MAGDELEINE, PREMIÈRE FILLE DE FRANCE.

Viens, prince, viens; la fille au roi de France
Veut estre tienne, et ton amour poursuit:
Pour toi s'est mise en royale ordonnance,
Au temple va, grand' noblesse la suit:
Maint diamant sur la teste reluit
De la brunette; et ainsi attournée,
Son teint pour vrai semble une claire nuit,
Quand elle est bien d'étoiles couronnée.
  Brunette elle est; mais pourtant elle est belle,
Et te peut suivre en tous lieux où iras,
En chaste amour. Danger fier et rebelle
N'y a que voir. D'elle tu jouiras:
Mais s'il te plaist, demain tu nous diras
Lequel des deux t'a le plus grief été,
Ou la longueur du jour, que désiras,
Ou de la nuit la grande breveté.

SUR L'ENTRÉE DE L'EMPEREUR A PARIS.

Ore est César, qui tant d'honneur acquit,
Encore un coup en ce beau monde né;
Ore est César, qui les Gaules conquit,
Encore un coup en Gaule retourné,

De légions non point environné,
Pour guerroyer, mais plein d'amour naïve;
Non point au vent l'aigle noir couronné,
Non point en main le glaive, mais l'olive.
  François et lui viennent droit de la rive
De Loire à Seine, afin de Paris voir;
Et avec eux guerre menent captive,
Qui à discord les souloit émouvoir.
L'un, pour au fait de ses pays pourvoir,
Passe par-ci, sans peur ni défiance;
L'autre, de cœur trop haut pour decevoir,
Lui donne loi de commander en France:
Si que l'on est en dispute et doutance
Qui a le plus de haut los mérité,
Ou de César la grande confiance,
Ou de François la grand' fidélité.

ÉPIGRAMME.

DU RIS DE MADAME D'ALBRET.

Elle a très-bien cette gorge d'albastre,
Ce doux parler, ce clair teint, ces beaux yeux;
Mais, en effet, ce petit ris folastre
C'est, à mon gré, ce qui lui sied le mieux:
Elle en pourroit les chemins et les lieux
Où elle passe, à plaisir inciter;
Et si ennui me venoit contrister,
Tant que par mort fust ma vie abattue,
Il ne faudroit, pour me ressusciter,
Que ce ris-là, duquel elle me tue.

SUR LA TRADUCTION DES PSEAUMES DE DAVID.

AU ROI FRANÇOIS PREMIER.

TANT est cet œuvre et royal et chrétien,
Que de soi-même il se dit estre tien,
Qui as par droit de très-chrétien le nom,
Et qui es roi, non de moindre renom
Que cestui-là qui mu du Saint Esprit,
A le dicter et le chanter se prit.
Donc, ô grand roi! à toi le dédier,
C'est à son point la chose approprier.
Car il fut roi, de prudence vestu,
Et tu es roi tout orné de vertu;
Dieu le donna aux peuples hébraïques,
Dieu te devoit, ce pensé-je, aux Galliques :
Il étoit roi des siens fort honoré,
Tu es des tiens peu s'en faut adoré;
Fort bien porta ses fortunes adverses,
Fort constamment les tiennes tu renverses;
Sçavoir voulut toutes les sciences bonnes,
Et qui est celle à quoi tu ne t'adonnes?
Ici n'est pas l'aventure d'Énée,
Ni d'Achilles la vie demenée :
Fables n'y sont, plaisantes, mensongeres,
Ni des mondains les amours trop légeres;
Mais ici sont les louanges écrites
Du Roi des rois, du Dieu des exercites;
Ici David, le grand poëte hébreu,
Nous chante et dit quel est ce puissant Dieu,

Qui de berger en grand roi l'érigea,
Et sa houlette en sceptre lui changea.
  Qui bien y lit, à connoistre il apprend
Soi et celui qui tout voit et comprend;
Et y orra sur la harpe chanter
Que d'estre rien, rien ne se peut vanter.
  O gentils cœurs et ames amoureuses,
S'il en fut oncq! quand serez langoureuses
D'infirmité, prison, péché, souci,
Perte ou opprobre, arrestez-vous ici :
C'est un jardin plein d'herbes et racines,
Où de tous maux se trouvent médecines.
Quant est de l'art aux Muses réservé,
Homere grec ne l'a mieux observé.
Pas ne faut donc qu'auprès de lui Horace
Se mette en jeu, s'il ne veut perdre grace;
Car par sus lui vole notre poëte,
Comme feroit l'aigle sur l'alouette,
Soit à écrire en beaux lyriques vers,
Soit à toucher la lyre en sons divers.
  Si Orphéus jadis l'eust entendue,
La sienne il eust à quelque arbre pendue;
Si Arion l'eust ouï raisonner,
Plus de la sienne il n'eust voulu sonner;
Et si Phœbus un coup l'eust écoutée,
La sienne il eust en cent pieces boutée,
Ou tout au moins eust cessé pour l'ouïr,
Afin d'apprendre et de se réjouir,
En lui quittant son laurier de bon cœur,
Comme en écrits et en armes vainqueur.

ÉPIGRAMMES IMITÉES DE MARTIAL.

Vitam quæ faciunt. Lib. x, Ep. 47.

MAROT, voici, si tu le veux sçavoir,
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir:
Successions, non biens acquis à peine,
Feu en tout temps, maison plaisante et saine,
Jamais procès, les membres bien dispos,
Et au dedans un esprit à repos;
Contraire à nuls, n'avoir aucuns contraires;
Peu se mêler des publiques affaires,
Sage simplesse, amis à soi pareils,
Table ordinaire et sans grands appareils;
Facilement avec toutes gens vivre,
Nuit sans nul soin, n'estre pas pourtant ivre;
Femme joyeuse et chaste néanmoins;
Dormir, qui fait que la nuit dure moins;
Plus haut qu'on n'est ne vouloir point atteindre;
Ne desirer la mort, ni ne la craindre:
Voilà, Marot, si tu le veux sçavoir,
Qui fait à l'homme heureuse vie avoir.

Prædia solus habes. Lib. v, Ep. 73.

TU as tout seul, Janjan, vignes et prés;
Tu as tout seul ton cœur et ta pécune;
Tu as tout seul deux logis diaprés,
Là où vivant ne prétend chose aucune;

Tu as tout seul le fruit de ta fortune;
Tu as tout seul ton boire et ton repas;
Tu as tout seul toutes choses, fors une;
C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

Litigat, et podagrâ. Lib. I, Ep. 66.

L'ABBÉ a un procès à Rome,
Et la goutte aux pieds, le pauvre homme!
Mais l'avocat s'est plaint à maints
Que rien au poing il ne lui boutte:
Cela n'est pas aux pieds la goutte;
C'est bien plutost la goutte aux mains.

A HILAIRE.

Occurris quocunque loco. Lib. II, Ep. 67.

DÈS que tu viens là où je suis,
Hilaire, c'est ta façon folle
De me dire toujours et puis:
Que fais-tu? Voilà tout ton rosle.
Cent fois le jour cette parolle
Tu me dis, j'en suis tout battu.
Quand tout sera bien débattu,
Je cuide, par mon ame, Hilaire,
Qu'avecques ton beau, Que fais-tu?
Tu n'as toi-même rien à faire.

D'UNE FEMME QUI SE VANTE.

Bella es novimus. Lib. I, Ep. 32.

Vous estes belle, en bonne foi :
Ceux qui disent que non sont bestes :
Vous estes riche, je le voi;
Qu'est-il besoin d'en faire enquestes?
Vous estes bien des plus honnestes;
Et qui le nie est bien rebelle :
Mais quand vous vous louez, vous n'estes
Honneste, ni riche, ni belle.

A MELLIN DE SAINT-GELAIS.

Versiculos in me. Lib. III, Ep. 9.

TA lettre, Mellin, me propose
Qu'un gros sot, en rime, compose
Des vers, par lesquels il me point :
Tiens-toi sûr qu'en rime n'en prose,
Celui n'escrit aucune chose,
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

Non amo te, Sabidi. Lib. I, Ep. 89.

JAN, je ne t'aime point, beau sire,
Et ne sçais quelle mouche me poind,
Ni pourquoi c'est je ne puis dire,
Sinon que je ne t'aime point.

A GEOFFROY BRUSLARD.

Mentiris juvenem. Lib. v, Ep. 90.

Tu peins ta barbe, ami Bruslard, c'est signe
Que tu voudrois pour jeune estre tenu:
Mais on t'a vu nagueres estre un cigne,
Puis tout à coup un corbeau devenu.
Encor le pis qui te soit avenu,
C'est que la mort, plus que toi fine et sage,
Connoît assez que tu es tout chenu,
Et t'ostera ce masque du visage.

SUR UN MAUVAIS RENDEUR.

Dimidium donare Lino. Lib. I, Ep. 43.

Cil qui mieux aime par pitié
Te faire don de la moitié,
Que prester le tout rondement,
Il n'est point trop mal gracieux;
Mais c'est signe qu'il aime mieux
Perdre la moitié seulement.

SUR UNE VIEILLE.

Si memini. Lib. I, Ep. 76.

S'IL m'en souvient, vieille au regard hideux,
De quatre dents je vous ai vu mâcher;
Mais une toux dehors vous en mit deux,
Une autre toux, deux vous en fit cracher.
Or, pouvez bien tousser sans vous fâcher,
Car ces deux toux y ont mis si bon ordre,
Que si la tierce en veut rien arracher,
Non plus que vous, n'y trouvera que mordre.

A ANTOINE.

Semper eris pauper. Lib. V, Ep. 112.

SI tu es pauvre, Antoine, tu es bien
En grand danger d'estre pauvre sans cesse;
Car aujourd'hui on ne donne plus rien,
Sinon à ceux qui ont force richesse.

MICHEL MAROT.

Le lieu de la naissance de ce poète, les circonstances de sa vie et l'époque de sa mort sont également inconnus. Il étoit fils du célèbre Clément Marot, et fut page de Marguerite de France en 1534.

Cinq pièces de poésies sont tout ce qui nous reste des productions de Michel Marot. Ses talents étoient certainement bien inférieurs à ceux de son père; il en convient lui-même dans son ode adressée *à la fleur des Princesses, Royne de France :*

Ma princesse,
Ma maistresse,
Je suis le fils de Clément....
Je n'ai grace
Ni l'audace
Telle que mon père avoit....

Les quatre autres pièces de Michel Marot sont des dizains fort médiocres. Il avoit pris pour devise, *Triste et pensif.*

ODE A LA FLEUR DES PRINCESSES,

LA REINE DE NAVARRE.

Ma princesse,
Ma maistresse,
Je suis le fils de Clément,
Qui sans ruse,
Par ma muse,
Salue la reine humblement.

Je n'ai grace,
Ni l'audace,
Telle que mon pere avoit,
Ni la veine
Souveraine
Dont si bien chanter souloit.

Qui me garde,
Et retarde
De m'offrir devant tes yeux?
La peur forte
Que je porte
De ne pouvoir faire mieux.

Ma pensée
Offensée,
Sans fin tourmente mon cœur,
Dont j'endure
Peine dure,
Et n'en puis estre vainqueur.

La fortune
M'importune
Par plus de cent mille maux,
Si toi, dame,
Que je clame,
Ne mets fin à mes travaux.

Mon mérite
Ne mérite
De toi ni faveur, ni bien;
Ta puissance,
Sans distance,
Peut faire beaucoup de rien.

A la voie
Qu'on m'envoie,
Sans toi ne puis parvenir;
Je me fasche,
Je me cache,
Inconnu pour l'avenir.

Mes études
Seront rudes,
Mal fréquentes désormais;
Et l'enprise,
Que j'ai prise,
Ne s'achevera jamais.

La personne,
Sainte et bonne
Qui à toi m'avoit donné,
Par loi grande,

Te commande
Que ne soie abandonné.

Ce fut celle
Qui sous l'aisle
De ton ferme appui m'a mis,
Quand la perte
Fis aperte
Du plus grand de mes amis.

S'il fut oncque
Lieu quelconque
A filiale amitié,
Prends courage
Davantage,
Et me regarde en pitié.

Grosses rentes
Bien venantes,
Je ne pourchasse d'avoir;
Car l'envie
De ma vie
Requiert plus science avoir.

Si, sans vice,
Mon service
Te peut plaire et contenter,
Dès cet heure,
Sans demeure,
Suis hardi me présenter.

FRANÇOIS SAGON.

François Sagon, et Charles de La Hueterie dont nous parlerons bientôt, acquirent de leur temps quelque célébrité par les ouvrages qu'ils publièrent contre Clément Marot. Le premier de ces poètes étoit de Rouen. Il embrassa l'état ecclésiastique, et se fit appeler l'*indigent de Sapience.* Il se qualifie *curé de Beauvais,* dans une épître adressée à Jean Bouchet. Dans ses écrits contre Marot, il ne prend d'autre titre que celui de secrétaire de Félix de Brie, abbé de Saint-Évroul, en Normandie, et grand-doyen de l'église de Saint-Julien du Mans. François Sagon commença à écrire vers l'an 1532. Il vivoit encore en 1559. Sa devise étoit *Vela de quoy.*

La querelle de Marot et de Sagon fut d'autant plus fameuse que les amis de ces deux poètes y prirent une part active. Le Parnasse françois se trouva, pour ainsi dire, divisé en deux factions, qui se signalèrent tour à tour par de nombreux écrits satiriques. Celui qui est intitulé *le Différent de Marot et de Sagon* explique ainsi la cause de leur mésintelligence : Marot se promenant un jour en nombreuse compagnie dans la cour du château d'Alençon, laissa échapper un mot que Sagon traita d'hérétique. On s'échauffa de part et d'autre ; Marot tira son poignard, et alloit en frapper Sagon, qui se déroba au coup en fuyant. Peu de temps après, obligé, pour d'autres motifs, de se retirer en Italie,

Marot adressa à François 1er une épître où il se justifioit des faits dont on l'avoit accusé. Sagon entreprit de le réfuter par une autre épître qu'il adressa pareillement à François 1er. A son retour, Marot répondit sous le nom de *Fripelippes*, son valet : il couvrit de ridicule son ennemi, qui, de son côté, répliqua par un écrit intitulé *le Rabais du Cacquet de Fripelippes et de Marot, rat-pelé, par Matthieu de Boutigny, paige de maistre Françoys Sagon, etc.* Marot avoit été *rappelé* de son exil; et c'est à ce sujet que, par un mauvais jeu de mots, Sagon lui donna le surnom de *Rat-pelé.*

Les autres productions de Sagon sont tout au moins aussi médiocres que celles dont nous venons de parler. Nous nous bornerons à énumérer ici les principales. C'est d'abord *le Blason du Pied*, imprimé à Lyon en 1537, par François Juste, avec les autres Blasons anatomiques du corps féminin ; *le Chant de Paix de France, chanté par les trois états, etc.* (Paris, in-8°, 1538 ; Denys Janot) ; un *Discours sur la vie et la mort accidentalle de Guy Morin, seigneur de Condon, avec son épitaphe* (Paris, in-16, Gilles Corrozet, 1539) ; l'*Apologie ou Défense du Roi très-chrestien François premier du nom, fondée sur texte d'Evangile, contre ses ennemis et calomniateurs* (Paris, in-8°, 1544, Denys Janot) ; la *Complainte de trois Gentilshommes françois occis au voyage de Carignan, etc.* (Paris, in-8°, 1544, Denys Janot) ; la *Rejouissance du Traité de Paix en France, publiée l'an* 1559 (Paris, Olivier de Harsy, 1559).

COUP D'ESSAY.

Aux jeux d'esbat recreans la personne
Le coup d'essay n'est jamais refusé.
S'il est bien faict, ce bien, bon espoir donne;
S'il est mal faict, ce mal est excusé.
  Si donc, lecteurs, je me suis amusé
Au premier jeu faire un coup d'aventure
Contre Marot, son venin, sa poincture,
Et les erreurs desquelz plain je le sçay,
Excusez moy par doulceur de nature,
N'estimans rien mon premier coup d'essay.

PROLOGUE.

Le sens me fault, l'esprit vital se trouble,
Craincte m'assault, honte au cueur se redouble,
La main me tremble et n'ose avant aller;
La langue bransle, et puis laisse à parler,
Danger m'estrainct de liberté la corde,
Et dedans moy je sens tant de discorde,
Que je demeure ainsi comme esbahy
(Roy bien aymé, mieulx crainct, très obey),
Pour resister je combatz en moy-mesme,
Tant que l'esprit endure peine extresme
Par accidentz de l'ennuyeux repos,
Et est contrainct mon cueur changer propos,

Ou suffocquer l'invention premiere,
Que son desir cuydoit mettre en lumiere,
Quand le cueur tend à mettre par escript,
L'affection descouraige l'esprit;
Et tout ainsi que peult humeur contraire
Corruption, et puis la fievre attraire
(Qui fait tourner l'équalité du corps),
Ainsi l'esprit assailly de discordz,
Cherchant ung point, dont son cueur le retire,
En une fievre entre, qui le martyre,
En chassant hors de céleste maison
Le franc arbitre avecques sa raison.
Dont vient cela ? de trop d'audace prise.
Qui faict la craincte ? une haulte entreprise.
Qu'ay-je entrepris ? Trop moins que mon devoir,
Plus que puissance, et oultre mon sçavoir.
Quoy ? une épistre à Marot responsive,
Blasmant la sienne en injure excessive,
Je suyvray donc : il n'en peult mal venir,
Mais au contraire il peult bien advenir
Qu'ayant si hault poursuyvy mon audace,
Du très-hault roy conquesteray la grace;
Si je ne l'ay, au moins j'y tenteray,
Et si je l'ay, je m'en contenteray.
Si non l'esprit soubz droict de conscience
Praticquera le droict de patience.
Je ne suys pas tout seul fol et hardy
De qui la plume ayt le cueur enhardy
Vouloir poursuyvre impossible entreprise.
(Roy vertueulx qu'on ayme, craint et prise),

Porte moy donc, si je fais cas pareil
A Phaëton charretier du soleil
Qu'on excusa, ou toute poësie
N'est que fainctise, et fable, et fantasie,
Où l'on ne deust si tost la foy donner,
Si vault-il mieulx suyvre qu'abandonner
De Phaëton la fable vertueuse;
Dont la vertu est très-voluptueuse,
Puis que louenge et gloire à l'homme rend
Quant sur povoir quelque chose entreprent.
Or sçay-je bien ma force estre inhabile,
Le povoir foyble, et l'esprit tant debile,
Qu'en le cuydant faire si hault monter,
Ou pretendant ma honte surmonter,
Renverseroit plustost mon esperance
Dedans l'abisme et fosse d'ignorance,
En luy laschant la bride sans sçavoir
Qu'il ne feroit d'excuse à mon debvoir,
Debvoir d'escripre, ou respondre à celluy
Qui mesdira de tous, et puys de luy:
Debvoir, de dire ainsi que par deffense
Contre Marot son erreur et offense:
Debvoir, de France en honneur maintenir
Et son hault bruyt contre luy soustenir:
Debvoir monstrant que j'ai volonté bonne
De supporter Justice et la Sorbonne:
Debvoir, de veoir si Marot a raison
D'en avoir faict ung si meschant blason:
Et toutesfoys me sentant incapable
D'assez blasmer ce Marot tant coulpable,

Et encor moins de moytié suffisant
De m'adresser à roy tant bien disant.
Je te supply, roi discret en faconde,
Roy, double roy, et roy seul de ce monde,
Qu'en acceptant ce pauvre et petit don,
Faces de grace à la muse pardon,
En supportant l'esprit du personnage,
Lequel t'adjure et prie par son aage,
Par le remors de trop peu de sçavoir,
Par l'humble acquict moindre que son devoir
Et par le bruyt de ton honneur prospere,
Dont sortira l'excuse que j'espere,
Que vueilles d'œil bien agreable veoir
Ce qui auroit grant besoin de revoir,
Premier que d'estre offert à la personne
A qui l'esprit trop hardy l'abandonne,
Entreprenant mettre au jour verité,
Ayant fiance à ton auctorité,
Que ta doulceur rend trop plus honorable,
Joinct qu'en ce lieu ma cause est favorable,
Veu qu'elle tend reveler et ouvrir
Ce que pretend pallier et couvrir
Clement Marot, soubz une epistre faincte,
Qu'il n'a escripte, à mon advis, qu'en craincte,
Ou pour monstrer qu'il ne vit qu'en langueur,
Ou que sa langue est opposite au cueur.
Tu le diras après l'epistre veue,
Comme je l'ay de response pourveue;
Ce que j'ay faict affin de mieulx juger
Lequel des deux faict plus à corriger :

Ou ce Marot qui blasme theologie,
Et dit, soubz toy justice mal regie :
Ou ce Françoys qui veult monter si hault
Que pour cuyder corriger le deffault
De ce Marot, cheoit en danger et faulte,
Qui vient souvent d'entreprinse trop haulte,
A ceulx qui n'ont la prudence ou sçavoir
De faire bien l'acquist de leur devoir.
Desquelz je suis et augmente le nombre
Quant de vertu ne puis avoir que l'umbre,
Et qu'entre biens suis comme ung Tantalus
Au labirinthe enclos de Dedalus.
Tant qu'à present le meilleur que je veoye,
C'est de chercher quelque ouverture ou voye
Pour en sortir, affin de commencer
A retourner de Marot le penser,
Où je crainctz bien d'avoir juste reprise.
Et dy en moy que soubz telle entreprise
Je tumberay : non feray. Que sçait-on?
Ou si je tumbe ainsi que Phaëton,
Au moins j'auray aulcune grace acquise
D'estre tumbé soubz tant haulte entreprise.
Or t'en va donc ma response, au hazart
De rencontrer la poincte du lizart :
Mais si tu sens que trop au vif te picque,
Revien à moy chercher picque en replicque.

RONDEAU.

De moins que rien, craincte corromt l'attente,
Que par l'effet du desir qui me tente
Je viengne aux poinctz dont me suis entremis,
Ou que l'esprit te peult avoir promis
Quant tu verras ce que ma plume attempte.

Si la carriere eust esté d'autre estente,
Elle eust rendu ma muse plus contente
De lascher bride aux cinq sens tous remis,
De moins que rien.

Ce moins que rien est de facille entente,
Je le commectz soubz ta prudente tente,
Où je n'ay rien par cy devant commis
Dont plus seray à ta bonté submis,
Si mon esprit à present te contente
De moins que rien.

DIXAIN.

Lecteurs, avant que faire jugement
Prenez loisir de veoir l'epistre entiere
De ce Marot, dont le courage ment
A l'escripture et subjecte matiere :
Voyez après la response derniere
De ce Françoys, qui vous semblera nud

Jusques à tant que l'ayez bien cogneu.
Et si les deux ne semblent gueres bonnes,
A tout le moins, par debat advenu,
Vous congnoistrez aux œuvres les personnes.

DIXAIN

ADDRESSANT AUDICT MAROT, QUI SE FAISOIT NOMMER MARO PAR SUBSTRACTION DU T, LETTRE FINALE DE SON NOM.

Maro sans T est excellent poëte,
Mais avec T il est tout corrumpu.
Il prent de T marotte pour houllette,
Et peult sans T ce que plusieurs n'ont peu.
Avec T c'est ung beau nom rompu;
Tourné sans T, c'est le latin de Romme;
Droict avec T, le françois d'ung sot homme.
Maro sans T, triumphe en latin grave,
Et avec T, demonstre en françois comme
Ung glorieux sans raison faict le brave.

CHARLES DE LA HUETERIE.

Charles de La Hueterie, secrétaire du duc de Vendôme, étoit d'Amboise, selon Duverdier, et d'Anjou, suivant Lacroix-Dumaine. Ce poète a dû toute sa réputation à la fameuse dispute dont nous avons parlé à l'article de Sagon. Pendant la retraite de Marot à Ferrare, La Hueterie s'étoit, dit-on, proposé de le supplanter dans sa charge de valet de chambre de François Ier; mais ses tentatives ayant été infructueuses, le dépit le porta à se joindre à Sagon, et il se signala bientôt après, sous le nom du *Poëte champestre*, par des satires grossières qui avoient pour but de noircir, aux yeux des amis qui lui restoient encore, un homme de génie proscrit et malheureux. C'est dans ce dessein que furent composées la *Réponse à Marot, dit Fripelippes; la Grande Généalogie de Fripelippes, etc., avec une epistre, addressant le tout à Sagon;* et plusieurs autres écrits de cette nature.

Voici cômment Marot, ou du moins l'auteur du *Rescript à Sagon et au jeune Poëte champestre*, s'amusa à crayonner La Hueterie :

Qu'on maine aux champs ce coquardeau,
Lequel gaste, quand il compose,
Raison, mesure, et texte, et glose,
Soit en balade ou en rondeau.

Il n'a cervelle, ne cerveau;
C'est pourquoi si hault crier ose
Qu'on maine aux champs ce coquardeau.

S'il veult rien faire de nouveau,
Qu'il œuvre hardiment en prose
(J'entends s'il y sçait quelque chose),
Car en rime ce n'est qu'un veau;
Qu'on maine aux champs ce coquardeau.

Charles de La Hueterie nous a laissé quelques autres ouvrages, tels que le *Contre Blason de la beauté des membres du corps féminin* (Paris, Charles Langelier, 1530); le *Concile des Dieux sur le mariage du Roi d'Ecosse* (Paris, in-8°, 1536); *le Dangereux passage du Vice et consolatif voyage de Vertu* (Lyon, 1536, in-8°; Pierre de Sainte Lucie). L'époque de la mort de La Hueterie est inconnue.

RESPONSE A MAROT.

Il est vray comme l'Evangile
Que le cler surnom de Vergile
A esté prins et usurpé
Par ung qui faict trop du huppé;
Je le puys nommer hardyment,
C'est Marot aultrement Clement,
Qui contrefaict son nom Marault
Tout ainsi qu'ung Porte Barrault,
Qui se faict nommer Sommeillier.
  Sus, bergiers, tournez ce belier,
Qui faict du ramina grobis,
Et seduit toutes noz brebis;
O qu'il mange mainte bonne herbe,
De quoy faire on peult bonne gerbe,
Mais il court et va comme ung lievre
Et en faict des crottes de chievre.
  A la fin il est retourné,
Combien que son surnom tourné
Soit (à mort) il m'entend assez,
Son nom et surnom compassez,
Ainsi qu'à mon advis me semble
Ilz font tous deux meslez ensemble,
Sans y donner autre comment,
Clement Marot, clame tourment.
  Or reconseillez ce povre homme,
Chascun luy donne quelque somme,

Devant que d'assembler la presse
Pour faire chanter une messe
Affin que le ciel abolie
De son cerveau cette follie:
Ceulx qui luy portent amytié
N'auront-ils pas de luy pitié?
  Il chante comme une corneille,
Et monte ainsi que une chenille
Pour manger les bourgeons et fleurs.
  Ha! les cousturiers feront pleurs
Mauldissans ces grandes fortunes
Que plus ne mangeront de prunes.
  Digne est-il de ce nom poëte,
Il contrefaict bien l'alouette,
Laquelle le beau temps voyant,
En l'air hault se va devoyant,
Et de son bec ung chant dehache:
Ainsi Clement va et revient.
  Pour ung Dieu gard il a souffrance,
O le beau poëte de France!
Qui les autres cuyde regler
En quoy on le veoit aveugler,
Car, sans aller chercher plus loing,
Ryma Sagoing dessus groing,
Et aultres où je ne m'arreste,
Où l'on congnoist bien qu'il est beste,
Voire en des endroictz plus de dix
Que pour ceste heure je ne diz.
  Jamais n'eust sceu jouer son rolle
S'il n'eust recité la verolle

De son evesque et le valet;
Par mon ame cela est let,
Et m'esbahiz comment il ose
Nous redire tant une chose;
Certes c'est par presumption,
Ou bien faulte d'invention.
  Luy, du renom d'autruy goulu,
A esté mal que j'ay voullu
Sa place au bon roy demander :
Il ne me sçauroit gourmander
S'il y a faulte de ma part,
Croyez que de luy elle part;
Car si scandalisé ne feusse,
Ta place demandé je n'eusse.
  Toutesfois qu'est-ce que je compte?
N'a-il perdu toute sa honte?
Je lave la teste d'eau vive
D'ung asne, y perdant la laissive.
  Que diray-je donc sur cela?
Sinon qu'il lit par cy par là
De l'Evangille les sainctz motz,
Les maschant comme font marmotz
Sans sçavoir ce qu'ilz veulent dire,
Plusieurs blasmant par sa lourde ire,
Nommant l'ung veau et l'autre beste,
Puys l'autre ung asne deshonneste;
Et plus avant parler il n'ose,
Car il n'y entend aultre chose.
  En son pathoys et fol langaige
Il fera bien ung sot ouvraige

Que l'on dira communement,
Cela est venu de Clément,
Lequel on vendra au Palais ;
Mais faire ainsi qu'ung Sainct Gelais
Qui poise comme en la balance
Ses nobles vers pleins d'eloquence,
Et sans en reserver aucun,
Il a la grace d'ung chascun :
Aussi faict ce n'est chose neufve,
Le bien voullu la Maison-neufve.
Cela qu'on le mecte dehors,
Il faict trop grand honte à Cahors,
Tout ainsi que chatz et souriz
Ilz s'entr'aiment luy et Paris.
On le hait bien ailleurs sans faulte ;
Car il est beste male et caute,
Qui ne sçauroit en lieu aller,
Si n'est pour d'autruy mal parler,
En quoy gist sa muse profunde
Pour acquerir gloire en ce monde,
Et quant blasmer veult à oultrance,
Il y pert son sens et constance
Sans y donner quelque raison
Ou autre argument d'oraison,
Et ses vers vont ainsi marchans
Comme ung oison paté aux champs.
Au demeurant bien je le sçay
Qu'il reproche le coup d'essay
A Sagon, et de son creu estre.
J'oseroye bien gaiger et mectre

Que sur tout tect, fust-il de chaulme,
L'on faict coup d'essay à la paulme,
Et devant ce sot mot j'en sçay.
Ilz disent pour le coup d'essay
On sçait qu'au monde terrien
De nouveau on ne trouve rien,
Ainsi que le recite Horace,
Qu'il n'ait eu en lumiere place,
Et contre son adolescence
Et que sa vieillesse pourpense.
Aussy tout ce qu'il faict et œuvre
Long-temps a qu'il est mys en œuvre.
Or revenons à noz moutons,
Et ce petit mot escoutons:
Ne fut-il foité à Ferrare?
Marot a affranchy la barre,
J'entendz quant il fut à Venise,
Lors plus oultre estoit sa devise:
Jamais esteuf ne fist tel bond
Que luy y estant vaccabond.
O le Clement ne dormoit pas,
Il alloit plus tost que le pas,
Saichant qu'il y estoit noté
Et prins pour un crapault boté.
A il bien mesdict du sainct pere?
Il est sa seureté prospere,
Car c'est entierement le pape
Qui a ouvert la forte trappe
Du chemin de grace françoise,
Et il demande encores noise.

Gardez bien que ce rat pellé
En ce parc françois rappellé,
Ne morde le lard du plancher
Qui luy a faict couster tant cher,
Et ne ronge la bonne femme
D'aultruy, en quoy il se diffame.
Trop il ne peult avoir d'amys,
Il n'est nulz petitz ennemys,
Comme on dict en commun proverbe.
Je m'estoys jà assis sur l'herbe,
Pensant doulcement reposer,
Mais il est venu disposer
Et me dresser une harengue,
Yssant de sa legiere langue,
Et m'alleguant quelques aucteurs.
Certes aucuns d'eux sont docteurs
Et luy monstreroient sa leçon,
Ou de bien parler la façon,
Les disant ses disciples estre
S'ilz n'avoient point eu d'autre maistre,
Il leur desplairoit grandement.
Cherché il m'a premierement
Par ses sotz escriptz qu'il recite,
Parquoy à parler il me incite.

PIERRE FABRI.

La vie de Pierre Fabri ou Le Febvre, curé de Meray, est tout-à-fait inconnue. Ce poète étoit de Rouen. Il a laissé un traité qui a pour titre *le Grant et Vrai Art de pleine Rhétorique, etc., nécessaire à toutes gens qui desirent à bien élégantement parler et écrire, tant en prose qu'en rime.* Ce traité, imprimé pour la première fois en 1521, est divisé en deux Livres. Dans le premier, Pierre Fabri insiste longuement sur la manière de composer les lettres suivant les différentes personnes à qui elles sont adressées. Le second est consacré tout entier à l'art poétique. L'auteur y désapprouve fortement l'usage alors assez commun d'associer des mots qui appartenoient à des idiomes différents, ou d'entremêler le latin et le françois, comme dans cette phrase : *De asino nostro bono, meliori et optimo, debemus* FAIRE FÊTE. Il vouloit qu'on réhabilitât certains mots que le temps a corrompus et que l'ignorance a consacrés, comme, par exemple, celui d'*amé* pour *aimé*, que nos secrétaires du roi ont si long-temps employé dans leur bizarre expression de d'*amé féal, etc.*

Quoique nourri de la lecture des anciens rhéteurs, et surtout de celle de Cicéron, Fabri manque généralement de goût, et son ouvrage est d'ailleurs fort superficiel. Il eut cependant un grand succès, puisqu'on en fit plusieurs éditions; il en existe trois de 1539.

Celle qui est in-12 fut donnée par Denys Janot, à Paris. Étienne Caveiller et Pierre Sergeant, imprimeurs-libraires de la même ville, publièrent les deux autres, qui sont in-8°.

Nous avons encore de Pierre Fabri les *Épitaphes du Roy Loys*, imprimées à Rouen, et un *Traité touchant le temps de maintenant, où sont introduits parlant ensemble onze Dames : à savoir, Naples, Venise, Rome, Florence, Gennes, Mylan, France, Espagne, Angleterre, Flandres, Autriche, et l'acteur.*

LA FONTAINE D'AMÉNITÉ,

CHANT ROYAL.

Au pied du mont de contemplation,
Humanité fut long-temps en souffrance,
Et là faisoit sa déprécation
Au sainct prieur que d'elle eust remembrance,
Disant ainsi : O prieur amyable!
Si quelque temps vers toi fuz variable,
Ne permetz pas qu'il me couste tant cher
Qu'en mon esprit n'obtienne et en ma chair
Grâce et pardon de ma coulpe excessive ;
Transmetz vers moi pour ma soif estancher
La pure source et fontaine d'eau vive.

Le bon prieur meu en compassion,
Pour luy donner de sa grâce asseurance,
Luy dict : Ma sœur, ta supplication
Vers moy obtient ta seure délivrance.

Prends bien confort, car ton corps misérable
Sera reduict en santé pardurable;
Plus ne te veuil ton malfaict reprocher;
Mais si tu veulx de moy tost approcher,
Lave ton corps de l'eau confortative
Quant affluer verras de mon rocher
La pure source et fontaine d'eau vive.

Les Hebrieux lors eurent refection
Contre la soif qui leur faisoit grevance,
Par la fontaine yssant sans fraction
Hors de la pierre Ereb en abondance,
Quant le prieur très-saint et vénérable
Vint sur icelle en puissance admirable
Gardant Sathan par dedans l'eau marcher,
Car par avant avoit voulu mercher
Qui vouldra boire au celeste convive;
Il luy convient pour reconfort chercher
La pure source et fontaine d'eau vive.

Dedans la source, en grant dilection,
Se vint former et y prendre substance
Ung saint poisson exempt d'infection,
Prefiguré en bonne convenance,
Pareil auquel Thobie, homme équitable,
Prist médecine en tous maulx profitable,
Quant à son filz il se laissa pescher.
En le voulant du danger depescher,
De l'ennemy qui de joye humain prive,
Lequel n'a sceu de venin empescher
La pure source et fontaine d'eau vive.

Par les ruysseaulx plains de perfection
De la fontaine où Dieu prist sa plaisance,
Humains dolens comblés d'affliction
Cessent leurs pleurz et chassent deplaisance.
La mer de vice et coulpe irréparable
Reçoit doulceur par grace incomparable,
Et le grand fleuve où deuil souloit coucher,
Joye y prent lieu; courroux n'y peult toucher,
Car le serpent qui contre droit estrive,
N'a peu troubler par faire Adam pescher
La pure source et fontaine d'eau vive.

ENVOI.

Prince et prieur, faictes partout prescher
Que l'ennemy n'a peu faire seicher
Cette fontaine où l'eau de grâce arrive;
Mais en enfer luy convient trébuscher
Sans nullement d'aucun vice entecher
La pure source et fontaine d'eau vive.

BALLADE.

D'ung vert esglentier espineux,
Dieu produit une blanche rose
Qui fut d'espines et de nœuds
Séparée, exempte et fortclose.
Jamais el' n'en fut agitée,
Car elle étoit de grâce enclose
La rose en Hiérico plantée.

Le Saint Esprit tout lumineux
Sur cette fleur blanche repose,
La préservant d'aer veneneux
Qui les fleurs à pourrir dispose.
Le fourmil d'enfer aussi n'ose
Et ne peult jecter sa dentée
Sur celle que la foi expose
La rose en Hiérico plantée.

Le vent infaict et pluvieux
Son aménité ne dépose,
Et le hanneton envieux
A sa beauté plus ne s'oppose.
Aux toutes fleurs Dieu la prépose
Seule de macule exemptée,
Et ce beau titre lui impose,
La rose en Hiérico plantée.

ENVOI.

Hiérico l'Eglise suppose,
Où la Vierge est tant exaltée,
Que chascun la nommer propose
La rose en Hiérico plantée.

UNE PURE ET BLANCHE LICORNE

QUI SE VINT RENDRE A PURETÉ.

Le grand veneur qui tout mal nous pourchasse,
Portant epieux agus et affilés,
Tant pourchassa par sa mortelle chasse,
Qu'il print un cerf en ses lacz et filets

Lesquels avoit par grand despit fillés
Pour le surprendre au beau parc d'innocence.
Lors la licorne en forme et belle essence
Saillant en l'air comme royne des bestes,
Sans craindre envieux et canin,
Monstrer se vint au veneur à sept testes
Pure licorne expellant tout venin.

Le faulx veneur, cornant par fière audace,
Ses chiens mordants sur les champs arrangés,
L'espérant prendre en quelque infecte place,
Par la fureur de tels chiens enragés;
Mais desconfits, las et decouragés,
Ne luy ont faict morseure ou violence,
Car le lyon de divine excellence
La nourrissoit d'herbes et fleurs célestes,
En la gardant par son plaisir benin,
Sans endurer leurs abboys et molestes
Pure licorne expellant tout venin.

Sus elle estoit prévention de grace,
Portant les traits d'innocence empanés
Pour repeller la venéneuse trace
De ce chasseur et ses chiens obstinés,
Qui furent tous par elle exterminés
Sans lui avoir inféré quelque offense.
Sa dure corne eslevoit pour deffense,
Donnant support aux bestes trop subjectes
A ce veneur cauteleux et malin,
Qui ne print onc par ses dards ni sagettes
Pure licorne expellant tout venin.

Ainsi saillit pardessus sa fallace
Et dards pointus d'archer mortel ferrez,
Se recevant sur haultaine tarrasse
Sans estre prinse en ses lacz et ses rhetz,
Lesquelz avoit fort tyssus et serrés
Pour lui tenir par sa fière insolence;
Mais par doulceur et par benivolence
Rendre le vint entre les bras honnestes
De purité plaine d'amour divin,
Qui la gardoit sans taches deshonnestes
Pure licorne expellant tout venin.

Pour estre ès champs des bestes l'oultrepasse,
Et conforter tous humains désolés,
Triomphamment seule eschappe et surpasse
Les lacz infects par icelle adnullés.
Donc ici bas nous sommes consolés
Par la licorne où gist toute affluence
D'immortel bien par céleste influence;
Car par ses faicts et méritoires gestes
A conservé tout l'orgueil serpentin
En se monstrant par vertus manifestes
Pure licorne expellant tout venin.

ENVOI.

Veneur maudit, retourne à tes tempestes,
Va te plonger au gouffre sulphurin,
Puisque n'as prins, par tes cors et trompestes,
Pure licorne expellant tout venin.

VERS ÉQUIVOQUÉS.

Ceste rime vers vous maintien
Estre équivoque par exemple :
Je te donne ce qu'en main tien,
Et de cest art en tes yeulx emple
Ces vers-cy le preuvent par eulx :
On s'en peult bien appercevoir
Par vers semblables ou par eulx
Desinement l'appert par ce voir
Autre exemple par excellence
Dans clercs nobles et le commun :
L'estat de noblesse excelle en ce
Qu'elle deffend chascun comme ung ;
Donc a privilége d'honneur,
Et Dieu, par ses nobles arroys,
Donne à noblesse pour don heur,
Tant aux princes, ducs, comme aux roys.

VERS ALTERNÉS.

Maint homme prent la mort
Par trop fort le contraindre
D'amasser la richesse
Comme avaricieux,
Et puis, quant il est mort,
Ceulx qui le deussent plaindre,

En dueil et en tristesse,
Ce sont les plus joyeux.
Je te dy vérité,
Car son humilité
Pleust si fort à mon père,
Qu'au ciel fut decreté
Par grant auctorité,
Qu'elle seroit ma mère,
Et aussi de ma part
Quant je la vy sans art
D'orgueil et de cautelle
Si très-obéissant
Et humble me rendy,
Que du ciel descendy
Pour habiter en elle,
Qui suis Dieu tout puissant.

VERS

DONT LE DERNIER MOT COMMENCE LE VERS SUIVANT.

Ainsi se sont enchaînez vers
Vers vifs engins comme je sens,
Sentz ont comment anges bien clers
Clers et luysans scientes gens.
Gents et plaisants ainsy que dis
Ditz pareilz sont à faire fors,
Fors à ceux qui y sont déduys
Déduys grans sont iceulx accors,

A corps garni de sens et plains
Plaintz s'en sont et dictz à plaisance,
Plaisance est d'en faire à deux mains
Mais dont soient selon la puissance.

AUTRES.

Ainsi se fait rithme annexée
Annexant vers à autres vers,
Versifiée et composée,
Composant telz motz ou divers
Diversement mis et repris,
Reprenant la syllabe entière,
Entièrement des vers compris
Comprinse droit vers la dernière,
Derrenier vers ou diction
Dictée ou vers la fin changée,
Changeant en variation,
Variablement arrangée.

VERS

DONT LA DERNIÈRE SYLLABE EST REDOUBLÉE.

Moi, malheureux, qui suis de complaint plains,
Confit en deuil et en ordure dure,
Et peu ou neant les maulx dont suis plains plains;
Et voy en moi toute laidure dure,
Par quoy d'enfer j'attens morsure sure,

Car c'est le lieu où sans pardon ardon.
Hélas! Jésus, mon âme impure pure,
Mère de Dieu, pour moi procure cure
De mes péchés que aye par don pardon.

L'ÉPILOGUE.

Tout ainsi se faict épylogue
Du fatras, comme je l'applique,
Tout ainsi se faict épylogue,
Soit en forme de monologue
Ou par manière du duplique,
Tout ainsi qu'il plaît au prologue,
Parler peult-on par dialogue;
En ce ne fault; point de réplique,
Mais qu'on ne soit tant fantastique,
Ou de présomption si rogue,
Qu'à son propre sens on dérogue.
Épylogue donc se explique,
Du fatras comme je l'applique.

LAZARE DE BAÏF.

Lazare de Baïf, gentilhomme angevin, abbé de Charroux et de Grenetière, conseiller au parlement de Paris, et maître des requêtes de François Ier, naquit dans sa terre des Pins, près de La Flèche, en Anjou. Envoyé à Venise en qualité d'ambassadeur, vers l'an 1530, il devint épris d'une demoiselle de condition, dont il eut Jean-Antoine de Baïf, qu'il légitima dans la suite. Peu de temps après son retour en France, Lazare de Baïf fut chargé, en 1539, d'une seconde ambassade auprès d'une cour d'Allemagne. Ménage, dans ses *Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault*, page 194, nous apprend que Baïf se trouva du nombre des huit maîtres des requêtes qui assistèrent, le 11 avril 1547, aux funérailles de François Ier. Ce poète n'étoit donc pas mort en 1545, comme l'ont affirmé quelques auteurs. Il est même certain qu'il vit les premières années du règne de Henri II.

Lazare de Baïf, que nous ne devons considérer ici que comme poète, étoit, de plus, bon jurisconsulte, habile orateur, et connoissoit parfaitement les langues anciennes. Il fit imprimer, en 1537 (Paris, in-8°, Estienne Rosset), une traduction en vers françois de l'*Electre* de Sophocle, où il s'étoit appliqué, dit Joachim du Bellay, *Défense et Illustration de la Langue françoise*, chapitre XII, à rendre son auteur *quasi vers pour vers*. Cette traduction, en effet très littérale,

est dénuée de grâce, et la versification en est si mauvaise, qu'il est impossible d'en soutenir la lecture. Notre poète se seroit probablement borné à cette traduction, si une circonstance particulière ne lui eût fait naître le désir d'entreprendre celle de l'*Hécube* d'Euripide. Voici le fait tel qu'il le rapporte lui-même dans son épître dédicatoire à Henri II. Le précepteur de ses enfants leur faisoit expliquer cette tragédie, et ceux-ci en rendoient compte à leur père en traduisant la pièce du grec en latin. Baïf fut frappé de la beauté du style de l'ouvrage grec et de la gravité des sentences qu'on y trouve : dès ce moment, il conçut le projet d'en donner une traduction. Peu de temps après, ayant lu une partie de son travail au roi, qui étoit alors malade, le prince l'engagea fort à terminer son entreprise; Baïf obéit. Sa traduction fut imprimée en 1550 (Paris, Robert Estienne); elle est en vers de diverses mesures, et généralement très mauvais : on y trouve cependant quelques passages assez remarquables par une certaine énergie.

Les autres productions de Baïf sont des poésies diverses, imprimées à la suite de sa traduction d'*Hécube;* un ouvrage latin sur *les Vaisseaux, le navigage et les habits ou vestemens, avec les figures ou portraits des choses susdites* (Paris, Robert Estienne). Camusat a donné, dans ses *Mélanges historiques* (IIe partie, fol. 143 et suiv., édit. de 1644), dix-neuf lettres que Baïf écrivit, pendant son séjour à Venise, à l'évêque d'Auxerre, alors ambassadeur de France à Rome.

Lazare de Baïf avoit pris pour devise *Rerum vices,* c'est-à-dire, toutes choses ont leur tour.

FRAGMENT D'HÉCUBE.

RÉCIT DU SACRIFICE DE POLIXÈNE.

TALTHYBIUS.

Dictes-moy, Troyennes pucelles,
Où je pourray avoir nouvelles
D'Hecuba, la royne de Troye.

LE CHOEUR.

Regarde la en ceste voye
Pres toy en terre renversée
Toute de draps envelopée.

TALTHYBIUS.

O Juppiter, qu'est-ce que je puis dire ?
Doy-je estimer que du celeste empire
Ton œil piteux regarde et considere
Les cas humains si remplis de misere,
Ou bien que faulse et temeraire soit
L'opinion de ceulx là qui reçoit
Que dieux n'y a ne déesses ès cieulx,
Mais que Fortune est regnante en tous lieux?
Quoy! n'est-ce ci la grand royne de Troye,
Femme à Priam, qui tant a eu de joye,
De biens, d'honneurs, de triomphe et puissance,
Et maintenant, par malheureuse chance,
Est sa cité destruicte et confondue,
Et elle esclave et d'enfans despourvue,

Gisante icy en terre desolée,
De vil poulsier et de terre souillée?
Helas, helas, encor que vieulx je soye,
La mort choisir de trop plus je vouldroye
Que d'endurer vile calamité.
Sus, dame, sus pleine d'adversité,
Sus, redressez cestuy vostre blanc chef.

HECUBE.

Qui est celuy qui me fait ce meschef,
Et ne permet que cy puisse gesir,
Moy qui tant ay de mortel desplaisir?

TALTHYBIUS.

Talthybius, je suis le messagier
Des puissans Grecs, qu'a voulu envoyer
Agamemnon icy par devers toy.

HECUBE.

O cher amy Talthybius, di moy
Si ordonné ils ont semblablement
De m'immoler sur le hault monument
De Pelides; helas, ceste nouvelle
Tant je desire! et si la chose est telle,
Allons y tost, va devant, je te suys.

TALTHYBIUS.

Ce n'est cela, mais envoyé je suis
Pour te querir par le filz d'Atreus,
Agamemnon aussi, Menelaus,
Et autres Grecs, afin de recueillir
Corps de ta fille et de l'ensevelir.

HECUBE.

Las! que dis tu? Doncques tu n'es transmis
Pour à la mort rendre mon corps soubmis,
Mais pour encore accroistre ma tristesse.
Helas! ma fille, en ceste dure angoisse
T'a prins la mort, et des bras de ta mere
T'a tiré hors, qui en douleur amere
D'enfans se voit désormais despourvue.
Mais or me di quelle mort elle a eue:
Di-moy, vieillard, est-ce honorablement
Ou par fureur, ainsi cruellement
Qu'on use en guerre envers son adversaire?
Las! di le moy, ne crains à me desplaire.

TALTHYBIUS.

Ung double pleur tu me veulx faire rendre:
Car le recit que me fais entreprendre
De la pitie qu'en ta fille j'ai veu,
Et la vertu qu'en elle j'ay congneu,
Larmes feront de mes yeulx decourir,
Comme desja ont faict à son mourir.

(Icy recite Talthybius la forme du sacrifice.)

Au devant du tombeau et du hault tabernacle
De cestuy sacrifice, et trop piteux spectacle,
Tout l'exercite estoit des Gregeois assistant:
Alors Pyrrhus le filz d'Achilles plus n'attent,
Mais prenant de la main ta fille Polixene,
Au plus hault du tombeau la conduit et amene.
Là il l'assiet et pose: et moy estant aupres,
Je suys, et quelques ungs qui furent par expres

Choisis jeunes et fors pour garder le saillir
De ta fille, et que peur ne la feist tressaillir,
Qui empeschast le coup : ce faict Pyrrhus prins a
Ung vaisseau de fin or, tout plein, dont arrousa
Le tombeau de son pere, et après me commande
Proclamer haultement, si que ma voix s'entende
De tous les assistans, que silence se face.
Au milieu je me dresse et esleve la face,
Et commence un tel cri, tous en ceste présence
Or oyez, or oyez, chascun face silence.
Sur ce chascun se taist; et lors Pyrrhus profere :
O filz de Peleus mon geniteur et pere,
Te soit l'oblation et offrande aggreable,
Dont les mors on evoque, et leur ire est placable,
Vien boire ce vermeil sang incontaminé,
Qui par cet exercite et par moy t'est donné
Afin que tu nous sois propice, et que secours
Donne à nostre equippage, et aux navires cours,
Et que tous nous puissions, sans plus ci sejourner,
Heureux en nos païs et maisons retourner.
Ainsi Pyrrhus parla : et tous ceulx de la place
Au ciel tendent les mains, prians qu'ainsi se face.
Cela faict, il a prins par le manche doré
Son espée tranchante, et du fourreau tiré,
Faisant signe à ceulx la qui ordonnez estoyent
Pour ta fille garder, qu'à la tenir s'employent;
Ce qu'elle congnoissant, dit lors ce qui s'ensuit:
O vous Grecs qui avez le mien païs destruit,
Bien volontiers je meurs : et pourtant n'approchez
De moy pour me tenir, ni à mon corps touchez :

Car d'assuré courage et ferme volonté
Ce mien col vous sera franchement présenté.
Et pour ce au nom des dieux moy qui suis libre et franche,
Que libre je demeure, et la teste on me tranche;
Car honte me seroit certes inestimable,
Que de serve le nom si vil et reprochable
Entre les mors acquisse, estant extraicte et née
De si haulte maison et royale lignée.
Lors le peuple à fremir commence et murmurer,
Demonstrant qu'à la vierge on doit obtemperer.
Et sur ce Agamemnon commande expressement
Que la vierge on delaisse. Et tout subitement,
Que ceulx la qui estoyent ordonnez, entendirent
Le vouloir de leur chef et prince, y obeirent.
Elle après son surcot commence à deux mains prendre
Au plus hault de son pis, et en deux pars le fendre,
Demonstrant nud son sein, et ses blanches mamelles,
Si belles que d'image on les peult dire telles.
Les genouls met en terre, et sur ce a referé
Ces derniers mots piteux, dont maint homme a pleuré:
Regarde, jouvenceau, ou bon te semblera
Le tien coup adresser, si ce pis te plaira,
Ton glaive y soit fiché : ou si plus desirée
Ma blanche gorge estoit, elle t'est preparée.
Pyrrhus prenant pitie de la noble pucelle,
Voulant et non voulant, en ce doubte chancelle.
Finablement le glaive a poulsé au travers
Des conduits de l'esprit : et le sang coule envers
Ainsi que de tuyaux : neantmoins en mourant,
Ce que l'honneur touchoit très bien rememorant,

Eut le soing de couvrir ce que dames ont cher,
Et que l'honnesteté veult aux hommes cacher.
Or après que du coup mortel eut rendu l'ame,
Il n'y eut cil des Grecs que le desir n'enflamme
Porter honneur, ou faire au corps quelques services,
Les ungs espandent fleurs, les autres bois propices
Apportent de sapin, pour le feu préparer :
Et si aulcun se veult des autres separer,
Et ne mettre la main à si honneste office,
Celuy qui le rencontre injure luy obice,
Disant : Que fais icy, lasche et de peu de cueur,
Sans à ce gentil corps faire et prester honneur?
N'iras tu pas querir quelque digne ornement,
Ou chose dont soit faict notable parement
Au corps de la plus noble, et de cueur plus sublime,
Qu'oncques pucelle fut, et la plus magnanime?
Ces choses l'on disoit de ta fille excellente,
Qui morte gist : et toy, pauvre royne dolente
Qui d'enfans as esté la plus riche et heureuse,
De toutes je te voy la plus calamiteuse.

LE CHOEUR.

Misere et malheur sourd aux Troyennes de tous lieux
Et à leur terre aussi, c'est le vouloir des dieux.

HECUBE.

O fille! je ne sçay sur quel mal et meschance
Doive mes yeux tourner, tant en ay abondance:
Car si ung mal j'attains, soubdain ung autre accourt
Qui le vient occuper, et puis derechef sourt

Autre douleur nouvelle, ou malheur qui m'oppresse:
Mal sur mal succedant, qui jamais ne me laisse:
Et ores que ne puisse oster de ma pensée
Tant piteux accident, et n'en soit effacée
En mon cueur la douleur, si ay je allegement
D'ouïr que morte sois si vertueusement.
N'est ce merveille donc qu'une terre infertile,
Aucunes fois produise ung beau fruict et utile?
Quand la saison est propre, au contraire la terre
Qui fertile est de soy, si le temps luy fait guerre,
Ne fauldra de porter et rendre mauvais fruict;
Mais à l'homme autrement advient: car tousjours nuit
Ung mauvais, qui de luy riens que mal ne peult faire.
Le bon, pour quelque temps, ou fortune adversaire
Qui luy puisse advenir, tousjours bon il sera,
Et jamais que tout bien sa bonté ne fera.
Assçavoir si cela provient de la nature
Des notables parens, ou de la nourriture?
Vrayement en ce cas bonne education
A de pouvoir beaucoup, pour la perfection
D'attaindre à la vertu: car cil qui la congnoist,
Par la mesme raison de vertu recongnoist
Que c'est que vilenie, honte, aussi lascheté,
Et tout ce qui contraire est à l'honnesteté.
Mais que sert tout cecy? mes dicts au vent je gette,
Ainsi qu'à coup perdu se tire la sagette.

Or, quant à toy, tu te retireras
Devers les Grecs, et de part moy diras,
Qu'ils facent tant, de vouloir empescher
Que nul ne puisse à ma fille toucher:

Car en ung ost de tel et si grand nombre,
Y a souvent insolence et encombre.
Et d'autre part, gens sans chef, de marine,
Plus violens sont que feu qui tout mine.
Et est entr'eulx celuy meschant clamé,
Qui a tout mal ne s'est accoustumé.
Et au regard de toy vieille servante,
Pren ce vaisseau, et soye diligente
De le plonger en mer, et puis m'apporte
De l'eaue, afin que ceste pauvre morte
Vierge non vierge, espouse et non espouse,
Dont tout sanglant le piteux corps repose
Sur le tombeau je puisse nettoyer,
Et au dernier office m'employer
Qui est requis, et dont bien elle est digne.
Las! mais ou prins? rien n'ay en ma saisine
Pour y fournir : toutesfois je feray
Selon le temps le mieulx que je pourray :
Accumulant et prenant de chascune
De celles qui ont commune fortune
Avecques moy, tous leurs accoustremens,
Riches joyaux, et plus chers ornemens,
Si d'aventure aucune sans le sceu
De son seigneur, cacher les aura peu.

(Exclamation sur sa prosperité passée.)

O beauté de maisons, ô palais somptueux,
O manoirs excellens et jadis si heureux,
O riche roy Priam, d'enfans bien fortuné,
Dont la mère je fus, comme tout est tourné
Au neant, et ce boubant où nous soûlions fier!

Et puis nous nous voulons si fort glorifier,
L'ung pour ce qu'il sera de richesse hèrité,
Et l'autre qu'en sa ville aura auctorité.
Tout cela n'est que vent et braveries pures,
Avecques fols desirs qui n'engendrent que cures:
Mais celuy seulement heureux on doit tenir,
Qui se peult jour à jour sans malheur contenir.

CLAUDE CHAPPUIS.

Claude Chappuis, que Clément Marot (*Epître de Fripelippes à Sagon*) place au nombre des meilleurs poètes de son temps, naquit à Amboise, au commencement du seizième siècle. D'abord valet de chambre et libraire de François Ier, c'est-à-dire, garde de la bibliothéque de ce prince, il se fit ensuite ecclésiastique, et fut successivement chantre et doyen de la cathédrale de Rouen. Ce poète mourut peu après l'an 1572, époque à laquelle il se démit de sa charge de doyen en faveur de Marian de Martinbos.

Les Œuvres de Claude Chappuis se composent, 1°. des *Blasons de la main, du ventre*, etc., etc., imprimés avec les *Blasons anatomiques du Corps féminin, faits par divers auteurs* (Lyon, 1537, in-16, François Juste); 2°. du *Discours de la Court* (Rouen, 1543, in-8°, Claude le Roy et Nicolas le Roux); 3°. de *l'Aigle qui a fait la poule devant le coq à Landrecy, poëme de la fuite de Charles V, empereur, devant le roy François Ier*, etc. (Paris, 1543, André Rosset); 4°. du *Sacre et Couronnement du très chrestien roi Henri II de ce nom, à Reims, l'an* 1547, etc. (Paris, 1549, in-4°, André Rosset); 5°. et enfin d'une *Harangue prononcée devant Henri II, lorsque ce prince fit son entrée à Rouen, en* 1550. Tels sont les principaux ouvrages en vers de Claude Chappuis, à qui l'on attribue encore

un petit poëme de l'an 1545, intitulé *le Grand Hercule gallique, qui combat contre deux, composé par C. C.*

Ce poète a été désigné par Rabelais (*Pantagruel*, Liv. 1, chap. 8) sous le nom du capitaine Chappuis.

PASSAGE TIRÉ DU DISCOURS DE LA COUR.

Plusieurs ont dit que fortune est portière
De ceste court, à aucuns mal traictable,
Aux autres doulce, et mère favorable;
Et qu'aux uns nuyt, et les autres supporte.
Mais quoy que soit, tout debout à la porte,
J'ay apperceu sur une boule ronde,
Une déesse en cheveleure blonde,
Qui regardoit çà et là toute nue,
Couvrant son nez, pour estre peu cogneuë,
Voulant donner ou dénier l'entrée
A qui luy plaist, quand elle est rencontrée.
Chaulve est derrière, et devant, si tu veux
L'appréhender, ce ne sont que cheveux.
Je ne sçay pas si c'est illusion,
Mais je la pris pour dame Occasion,
Qu'on doit chercher, ainsi que je l'entens,
Selon le lieu, les hommes et le temps:
Et à chacun il la convient attendre,
Pour parvenir où l'on veult entreprendre:
Car point ne faut souffler contre le vent.
Elle peut plus que la loy : bien souvent
L'on est reçeu par elle, ou rejetté, etc.

BLASON DE LA MAIN.

O doulce main, main belle, main pollye,
Main qui les cueurs faict lier et deslie,
Main qui le mien a pris sans y toucher;
Main qui embrasse et semond d'approcher;
Main qui à moy doibs ouvrir (ô main forte!)
Qui fors à moy, à tous ferme la porte;
Main qui souvent en estraygnant le doigt,
Sans dire mot, m'as dit je sçay bien quoy.
Main qui la trousse et flesche sans doubter
A Cupido seulle pourroys oster,
Dis-je la main qui Cupido feroit
Mouvoir d'amour, quant il la toucheroit.
Main qui peult seule et le soir et matin,
Laisser la mienne approcher du tetin:
Main qui permect, s'il est besoing, qu'on puisse
En se jouant sçavoir quelle est la cuisse.
Main qui souffre par foys oultre passer,
Mais ce seroit assez pour trespasser.
Main qui peult bien faire encor autre chose
Qui plaist autant, mais le dire je n'ose.
Main à qui seulle appartient qu'elle sçache
Ce qu'on ne voit, ce qu'on cherche et qu'on cache;
Main qui peult mieulx par escript asseurer
Que l'œil par voir et bouche par jurer.
O digne main qui jusqu'au ciel approche,
Main qui faitz honte à la neige et reproche,

Main qui estrainct le neu de fermeté,
Main qui chatouille en toute honnesteté,
Main que Venus veult pour sienne advouer,
Main qui du luz doulcement sçais jouer,
Main quant Orpheus mesmes l'escouteroit,
Comme vaincu sa harpe laisseroit.
Main que Pallas choisiroit pour escrire,
Main qui autant que la bouche peulx dire.
Main qui trop plus d'heur envoye en absence
Que l'œil n'en peult ottroyer en presence.
Main fretillante, ostez voz gans, ostez,
Et voz plaisirs par vos doigts me comptez;
J'entends ceulx-là dont faulx que soys tesmoing,
Et quant de toy (helas) je serois loing,
Main, je te pri, fais response à la mienne,
Main, escriz moy que soubdain je revienne.

EUSTORGE DE BEAULIEU.

On possède peu de notions sur la vie de ce poète. Il étoit, en 1522, organiste de l'église de Leictoure. Il fut quelque temps prêtre; mais, ayant embrassé dans la suite la religion réformée, il devint ministre à Genève.

Le recueil des poésies d'Eustorge de Beaulieu fut publié en 1537. Il se compose de quelques chansons à trois et à quatre parties, de plusieurs rondeaux, ballades, etc. Dans le premier rondeau, qui sert de préface à l'ouvrage, on lit les deux vers suivants, qui sont d'un genre descriptif assez singulier:

> S'ensuivent plusieurs gentillesses,
> Pour lire assis, chauffant les fesses.

Beauchamps prétend, dans ses *Recherches sur les Théâtres*, que ce poète changea son nom d'*Eustorge* en celui d'*Hector;* ce qui occasionna la méprise de Duverdier, qui a fait deux articles séparés, du même poète, sous ces deux noms. Nous voyons aussi dans l'ouvrage précité (*Recherches sur les Théâtres*) qu'Eustorge de Beaulieu composa les prologues de deux moralités intitulées, l'une, *Murmurement et fin de Choré,* etc.; l'autre, *l'Enfant prodigue.* Beauchamps attribue même à Eustorge de Beaulieu les deux pièces en entier.

BALLADE.

Veut-on sçavoir qui, aujourd'hui,
A les honneurs parmi le monde,
Et qui trouve par-tout appui?
D'abord ceux où richesse abonde;
D'autre part, celui qui se fonde
A contrefaire le grobis,
Ayant robe large et profonde:
Chacun porte honneur aux habits.

Si Dieu ressuscitoit saint Pol,
Qui n'avoit onc robe honorable,
On le chasseroit comme un fol,
Et ne seroit point agréable.
Aujourd'hui, pour estre acceptable,
Faut porter saphyrs et rubis,
Et braguer comme un connétable:
Chacun porte honneur aux habits.

Qu'un pauvre homme, bragardement
Se puisse accoustrer de sa queste,
Chacun lui dira doucement,
Bon jour, monsieur, et bonne feste;
Et combien qu'il n'ait en sa teste
Le sens de répondre, *et vobis*,
Pour lui faire honneur on s'appreste:
Chacun porte honneur aux habits.

Plusieurs disent communément
Que l'habit ne fait pas le moine;
Mais aussi voit-on bien comment,
Sans riche habit, nul n'est idoine;
Fust-on si bon que saint Antoine,
Et aussi doux qu'une brebis,
Sans estre en ordre, on perd sa peine :
Chacun porte honneur aux habits.

Un mal en ordre, et plein de sens,
N'est prisé non plus qu'une beste :
Pour ce, je veux dire et consens
Que les mieux vestus font la feste :
Maints bons esprits passent souffrette,
Et vivent de lard et pain bis,
A faute d'une robe honneste :
Chacun porte honneur aux habits.

RONDEAU.

CRÉDIT n'est plus, pour ce que les detteurs
Rompent la foi envers leurs créditeurs,
Dont ne faut point que nul fort s'émerveille,
S'on ne veut plus donner à la pareille,
Ni prester rien à un tas de flatteurs.

De babillards, gaillards et grands vanteurs
Le monde est plein, mesmement de menteurs,
Dont maint pauvre homme oit dire à son oreille :
Crédit n'est plus.

Vous trouverez de ces grands emprunteurs,
Qui même ayant pour payer leurs presteurs,
Songent plutost à vuider la bouteille,
A jeux, banquets, et chere nompareille:
Or aujourd'hui, par tels dissipateurs,
Crédit n'est plus.

RONDEAU.

Pour dire vrai, saint Jean perdit la teste;
Si ferez-vous qui dites vérité,
Ou pour le moins perdrez autorité,
Biens et honneurs, qu'en mentant on aqueste.

Le temps n'est plus qu'on fasse chere et feste
Aux vrais disans; car Dieu fut maltraité,
Pour dire vrai.

Quand un menteur pour babiller s'appreste,
Louant aucuns en leur iniquité,
Ces aucuns-là ont le cœur incité
A l'estimer, qui l'eussent tenu beste,
Pour dire vrai.

RONDEAU.

La bourse pleine ou d'or ou de monnoie,
C'est le meilleur que je souhaiteroie;
Car vignes, champs, bois, prés et héritages
Mentent souvent à plusieurs personnages,
Qui ont espoir d'y avoir gain et proie.

Voilà pourquoi je ne demanderoie
Terre, ni herbe, ains un logis voudroie,
Et des habits, et après pour tous gages
La bourse pleine;

Et un cheval pour aller longue voie,
Un petit chien pour me tenir en joie,
Et un jacquet pour faire mes messages,
Lors ne sais roi qu'avec tous ses bagages
Fust plus content, quand je me sentiroie
La bourse pleine.

RONDEAU.

Argent fait beaucoup en amours,
Si fait jeunesse, et bonne grace:
Mais argent en bien peu d'espace
Y fait plus qu'un autre en cent jours.

Beau parler, gambades et tours
N'y valent (pour bien qu'on les fasse)
Argent.

Beauté, pour avoir beaux atours,
Entre souvent dedans la nasse;
Mais dessus tous, amour fait place,
Et loge au plus haut de ses tours
Argent.

BALLADE.

On ne voit plus un tas de saintes gens
Par les déserts, comme au temps ancien;
Ni départir les biens aux indigens,
Comme jadis faisoient les gens de bien;
Aucun pasteur, sinon courtisien,
On ne voit plus, ni qui presche en la chaire;
Ains presche au peuple un moine, ou gardien,
Qui vit du pain de ceux qui lui font bien:
Et les prélats, que font-ils? grosse chere.

Pour observer les divins mandemens,
Ne laisse nul son avoir terrien,
Et n'y a plus nuls bons entendemens
Qu'à l'acquérir par maint divers moyen:
A son salut aucun n'entend plus rien,
Ains semble à maints que de Dieu n'ont que faire;
Nul ne dispute encontre un arrien,
Un idolastre ou un luthérien:
Et les prélats, que font-ils? grosse chere.

De guerroyer les Turcs et mécréans,
N'est plus propos, quoiqu'ils nous pressent bien;
Ni de mourir, comme fit saint Laurens,
Autres aussi, pour la foi d'un chrétien;
D'alimenter un pauvre comme un chien,
Ou un oiseau ou quelque bourdeillere,
Nul n'y a l'œil, ains d'un rude maintien,

Sont déchassés des huis sans dire rien ;
Et les prélats, que font-ils ? grosse chere.

ENVOI.

Prince qui es maistre astrologien,
Pour voir qui gist au cœur du peuple tien,
Tu vois qu'on met ce de devant derriere ;
Tous les états, par méchant entretien,
De t'offenser font leur quotidien ;
Et les prélats, que font-ils ? grosse chere.

CLAUDE COLLET.

Claude Collet paroît avoir rempli un emploi à la cour : François Habert le qualifie, dans une de ses épigrammes, de *maistre d'hôtel de madame la marquise de Nesle*. Il étoit de Rumilly, en Champagne, et il vivoit encore en 1553. Sa devise étoit, *C'est tout pour le mieux*.

Ce poète a traduit de l'espagnol le neuvième Livre de *l'Amadis des Gaules*, et de l'italien, l'*Histoire palladienne traitant des gestes et faits d'armes de Palladion, fils du roy Milanor d'Angleterre*.

Le recueil des poésies de Claude Collet est peu volumineux; il ne contient que l'*Oraison de Mars aux dames de la court*, la *Réponse des Dames à Mars*, et quelques poésies diverses. Les deux premiers ouvrages sont en vers héroïques, et d'une assez grande étendue. Dans l'un, Mars examine d'abord les differentes professions des hommes, et passe ensuite à la description des fatigues de la guerre, etc. L'autre est, au contraire, une apologie de la paix; la guerre y est considérée comme un fléau, et Mars comme le dieu de la destruction. On trouve dans les pièces diverses une élégie *au Peuple françois*, où l'auteur semble s'être proposé de prouver que la guerre étoit indispensablement nécessaire à la prospérité de la France. On voit que ce poète aimoit les contrastes. — *L'Amoureux de vertu, aux Dames fugitives par la guerre*, espèce de compliment aux

dames, en vers de dix syllabes; — une Épître en prose, *à M. de Maupas*, de 1548; — l'*Epistre du Coq-à-l'Asne*, *à Gilles d'Aurigny, dit Pamphile*; quelques épigrammes, plusieurs épitaphes, ballades, dixains, etc.

Collet nous apprend, dans son épître à Maupas et dans une lettre *à ses amys*, que la veille de la *Commémoration des Morts*, on lui vola tous ses manuscrits; ce qui peut faire croire que, de son temps, l'on attachoit assez de prix à ses productions, sans que cette perte puisse aujourd'hui nous paroître regrettable.

ÉPIGRAMME.

Aux Cordeliers, un peintre d'excellence
Peignoit enfer à le voir bien horrible,
Dedans lequel il mit en évidence
Papes, ducs, rois, souffrant peine terrible :
De tous états il y mit le possible.
Quelqu'un, voyant cela, lui fit demande
Pourquoi c'étoit qu'en cette peine grande,
En ce palud et horrible manoir,
Un cordelier, un moine blanc ou noir,
N'y étoit peint? Lors le peintre répond :
Il y en a, mais on ne les peut voir,
Pource qu'ils sont cachés au plus profond.

DIXAIN.

De quoi vous sert ma mort tant déplorer,
Vu que par elle ai le souverain bien ?
De quoi vous sert le gémir et plorer,
Vu que cela ne peut servir de rien ?
Ces choses font le Juif et le payen,
Et autres gens remplis de cécité.
Pleurez plutost à la nativité,
Lorsque l'homme entre en misère profonde,
Et soyez tous en joie et en gaîté,
Quand la mort vient pour l'oster de ce monde.

VICTOR BRODEAU.

VICTOR BRODEAU, père de Jean Brodeau qui se rendit célèbre par ses vastes connoissances dans les langues hébraïque et grecque, naquit à Tours, d'une famille distinguée. Il fut valet de chambre et secrétaire de François Ier et de Marguerite de Navarre. Il mourut au mois de septembre 1540.

Ses productions sont en petit nombre; on ne connoît de lui que quelques pièces très courtes, qu'on trouve disséminées parmi les poésies de ses contemporains, et un poëme en vers de dix syllabes, qui a pour titre *les Louanges de Jesus-Christ, nostre Sauveur*, et qui parut en 1540, à Lyon.

La Croix du Maine parle, à l'article de ce poète, d'une pièce intitulée *Epistre du Pescheur à Jesus-Christ;* mais il ne dit pas si cette épître est en vers ou en prose. Elle fut censurée par la Faculté de Théologie, de 1541 à 1546.

Le peu qui reste des poésies de cet auteur nous fait regretter qu'elles ne soient pas plus nombreuses. Sa versification est riche d'idées, son style coulant, naïf et spirituel. Ce poète avoit quelque chose de la touche de Clément Marot : aussi avoit-on généralement attribué à ce dernier le charmant huitain que Brodeau composa pour deux frères mineurs.

HUITAIN.

A DEUX FRÈRES MINEURS.

Mes beaux peres religieux,
Vous disnez pour un grand merci :
O gens heureux ! ô demi-dieux !
Plust à Dieu que je fusse ainsi !
Comme vous, vivrois sans souci ;
Car le vœu qui l'argent vous oste,
Il est clair qu'il défend aussi
Que ne payez jamais votre hoste.

RONDEAU.

Au bon vieux temps, que l'amour par bouquets
Se démenoit, et par joyeux caquets,
La femme étoit trop sotte, ou trop peu fine :
Le temps depuis, qui tout fine et affine,
Lui a montré à faire ses acquets.

Lors les seigneurs étoient petits nacquets :
D'aulx et oignons se faisoient les banquets ;
Et n'étoit bruit de ruer en cuisine,
Au bon vieux temps.

Dames aux huis n'avoient clefs ni loquets ;
Leur garderobe étoit petits paquets
De canevas, ou de grosse étamine :
Or, diamants, on laissoit en leur mine,
Et les couleurs porter aux perroquets,
Au bon vieux temps.

LYON JAMET.

Lyon Jamet, seigneur de Chambrun et secrétaire de madame Renée de France, duchesse de Ferrare, étoit de Sanzay, petite ville du Haut-Poitou, près de Lusignan. Ce poète, qui fut intimement lié avec Clément Marot, florissoit, au rapport de La Croix du Maine, vers l'an 1550. Il a composé des épîtres, des épigrammes et l'épitaphe de Marot, qui fut gravée dans l'église de Saint-Jean de Turin. Quelques unes des épîtres de Jamet ont été imprimées parmi celles de Marot. Charles Fontaines, dont nous parlerons plus loin, a fait mention de notre poète dans ses œuvres. L'époque de la naissance et celle de la mort de Lyon Jamet sont inconnues.

ÉPITRE A CLÉMENT MAROT.

SUSCRIPTION.

Va, lettre, va, va-t-en à l'adventure
Droit à Clément, et s'il en fait lecture,
Recorde toy de luy faire semonse
Joyeusement, de te donner response.

Mais voirement, amy Clément,
Tout clayrement, dy moy comment
Tant, et pourquoy tu te tiens quoy,
D'escrire à moy, qui suis à toy?

T'ay-je laissé par le passé ?
T'ay-je offensé ou courroussé ?
Ay-je à tor dit, et intendit ?
En fait ou dit, rien contredit ?
Ay-je à ton nom donné renom
Aultre que bon ? tu sçais que non ;
Ny ne vouldrois, ny ne sçaurois,
Tant sont tes droits justes et droits.
Devant les yeux de tous les dieux,
Et demy dieux, jeunes et vieux,
J'atteste et jure, et en rejure,
Qu'aucune injure, ou mal, augure,
Nul laps de temps, ne lieux distans,
Escrits latens, ne vieux satans,
N'ont pu avoir force et pouvoir,
De concevoir, c'est à sçavoir,
Un seul congé, qu'aye songé,
En son plongé, d'avoir changé,
Ne rien osté, de mon costé
En loyaulté et féauté
De nostre amour, pas un seul tour
Depuis le jour de ton retour.
Mais tant s'en fault, qu'un tel défault,
En froid, ou chauld, ait faict le sault
En mon pourpris, que n'ay repris,
Qui ne t'ha pris pour un grand pris.
Or donq, amy, de ton amy,
Qui ennemy n'as un demy,
Que veulx-tu dire ? est-ce pour rire,
Que de proscrire, et interdire

Une amour vieille ? O grant' merveille !
Quand je sommeille, elle m'esveille,
Et dy ainsy : Dieu qu'est cecy ?
Cest homme icy, est-il transy,
Ses bons esprits, ses beaulx escrits,
De si hault pris, sont-ilz prescrits ?
Son cueur humain, tant pur, et plein
De bon levain, changé de main
Auroit-il bien, pour quelque bien
Qu'il se void sien ? je n'en croy rien.
Car les effets, de ses beaulx faits
N'ont esté faits, si contrefaits.
Et quant et quant, il m'ayme tant,
Que luy estant bien mal content,
Il ne sçauroit, quand il voudroit,
Or qu'il eut droit, en mon endroit,
S'en ressentir, ne consentir,
Sans en mentir, à moy martyr,
Car sçait-il pas que tous nos pas,
En tous nos caz, sont par compas
Comptés, nombrés et denombrés,
Puis obumbrés et adombrés ?
Si fait, si fait, bien il le sçait :
Le tout parfait, bien luy ha fait
Voir et comprendre et tant apprendre
Qu'il en peult vendre, et en espandre.
Et davantage, il est de l'aage
Et du pellage où l'homme est sage,
Ou jamais non. Et puis son nom
D'estre tout bon ha le renom.

Or doncq Clément, tout clerement
Bien seurement, et promptement,
Escry pourquoy tu te tiens coy,
De tenir loy au second toy,
Qui est icy, sans grand soucy,
Là Dieu mercy, et toy aussy.
C'est à Ferrare, au huictieme an
De la sienne proscription,
Mais à la tienne intention
Que ce soit le dernier. Amen.

ÉPIGRAMME.

DU FRÈRE LUBIN.

Frère Lubin revenant de la queste,
Avoit tout beu et mangé par la voye,
Quand fut venu, comme une pauvre beste,
Tout le couvent paistre aux champs le renvoye.
Frères, j'ay prins une tant belle proye,
Dict-il, monstrant une fille couverte
D'ung habit gris; lors tous remplys de joie,
Très vouluntierz luy ont la porte ouverte.

QUELLE DOIBT ESTRE UNE AMYE.

Je ne veulx point pour mon playsir
Femme qui soit par trop lubricque;
Je ne veulx point aussi choysir
Femme par trop chaste et pudicque:

Car en l'amoureuse praticque
Toutes deux n'entendent point l'art;
L'une trop tost veult qu'on la picque,
L'aultre le veult faire trop tard.

BALLADE SUR LA VIERGE.

Qui me créa, je l'ay conçu,
Par singuliere humilité.
Et pour ce que je l'ai conçu
En humaine fragilité,
Il m'a doué d'agilité.
Aujourd'huy doncques, au surplus,
Je suis en immortalité
Mère de Dieu : que veult-on plus?

Il me nourrit, je l'ai repu;
Et pour ce qu'en bénignité,
Je luy ay fait ce que j'ay pu,
Par doulce consanguinité,
Pour l'amour de maternité,
Par laquelle tant je luy plus,
Je suis en son éternité
Mère de Dieu : que veult-on plus?

Je l'ay couvert; il a vestu
De gloire mon humanité.
Et qui plus est, par la vertu
De sa haulte divinité,
M'a mis en telle dignité,
Que suis par sus tous les élus,

Le plus près de la Trinité,
Mère de Dieu : que veult-on plus ?

ENVOI.

Qui veult avoir mon amitié,
Tant soit-il de grace fictus,
Vienne à moi ; je suis par pitié
Mère de Dieu : que veult-on plus ?

GILLES D'AURIGNY.

Gilles d'Aurigny, dit le Pamphile, naquit à Beauvais, et fut avocat au parlement de Paris. Il vivoit encore au commencement de l'an 1553; mais il est dit dans l'édition de ses ouvrages, qui fut donnée sur la fin de la même année, qu'on l'avoit enrichie des pièces trouvées dans les papiers de l'auteur après sa mort. Cette édition contient d'ailleurs plusieurs épitaphes que quelques uns des amis de Gilles d'Aurigny composèrent à sa mémoire.

François Habert parle de cet auteur, dans son *Epître sur l'immortalité des Poètes françois*, comme d'un jeune homme qui donnoit les plus hautes espérances, lorsqu'il fut moissonné à la fleur de son âge. Voici ce qu'en dit François Habert :

De d'Aurigny fut donné jugement,
Qu'il avoit jà heureux commencement,
Avec espoir de futur avantage,
Lorsque la mort le ravit avant âge.

La plus considérable des productions de notre poète est *le Tuteur d'Amour*, poëme en quatre chants et en vers de dix syllabes, qui fut adressé à Maupas, abbé de Saint-Jean-de-Laon. On trouve dans cet ouvrage une imagination riche et fleurie, de l'intérêt dans les détails, de la facilité et de l'élégance dans le style, qui l'ont fait regarder, par quelques littérateurs, comme la meilleure production du siècle.

D'Aurigny suppose qu'en entrant dans le monde, le récit des maux causés par l'Amour l'a vivement affligé

et lui a inspiré le dessein de désarmer ce dieu. Il s'en rend maître en effet ; et, après l'avoir dépouillé de ses ailes et de ses armes, il l'enferme dans un château, où, aidé du secours de Mercure, il le retient captif pendant trois ans. Cependant Vénus trouve le moyen de s'introduire dans le château, habillée en chasseur, et d'en retirer son fils, tandis que le *Tuteur d'Amour* dormoit sans méfiance. Celui-ci ne pense plus, à son réveil, qu'à se soustraire au courroux de la déesse; mais, au moment où il s'y attendoit le moins, elle se venge en lui faisant aimer une jeune personne qui le paye d'insensibilité. L'analyse que Henri Simon, ami intime de d'Aurigny, a faite de ce poëme, mérite d'être connue.

L'enfant Amour, tant inhumain fust-il,
N'avoit onc eu du tuteur cognoissance ;
Et le tuteur, plus jeune que subtil,
A eu vouloir de régir son enfance.
Ce qu'il a faict est de telle prudence,
Qu'il tint Amour longuement souffreteux ;
Mesme son dard flambant et dangereux,
Sans estre veu fust long temps inutile :
Mais à la fin il fust si furieux,
Que du tuteur il en fit un pupille.

Les autres poésies de Gilles d'Aurigny sont : des épîtres, des élégies, des épigrammes sur l'amour, plusieurs épitaphes, parmi lesquelles on distingue celle qu'il composa pour Clément Marot, et celle qu'il fit pour François de Montholon, garde des sceaux de France, etc.; des *estrennes*, des chants royaux, quelques oraisons, le blason de l'ongle, des ballades, des rondeaux, des dixains, etc., et plusieurs épigrammes traduites de Martial.

LE TUTEUR D'AMOUR,

POËME EN QUATRE CHANTS.

CHANT PREMIER.

Ayant un temps occupé mon esprit
A concevoir ce qu'ont plusieurs écrit
Touchant Amour, je sentis que feroit
Grand bien à tous, qui l'Amour dompteroit;
Et dès-lors j'eus une volonté haute
De vaincre Amour, de lui montrer sa faute,
Et quelque peu son vouloir surmonter,
Par le moyen que je te veux conter.
Sachant qu'Amour souloit hanter provinces,
Entrer aux cours des rois, dames et princes,
Je soupçonnai que cet enfant perdu
Pourroit bien estre en la cour descendu:
Et c'est le lieu, où si souvent j'entrai,
Et jour et nuit, que je l'y rencontrai.
Incontinent que j'eus jeté ma vue
Sur son maintien, sur sa chair blanche et nue,
Sur ses deux yeux d'un linge blanc bandez,
Sur ses traits d'or tant bien recommandez,
Sur son carquois qui pendoit avec grace,
Et sur son arc porté d'un air d'audace,
Je pensai bien que celui mesme étoit,
Qui tant de maux au monde commettoit:

Je connus bien que c'étoit le forsaire
Auquel j'avois si grandement affaire.
Après avoir plusieurs fois envoyé
Mon vif regard sur l'enfant dévoyé,
Après qu'il eut plusieurs traits décochés,
Et plusieurs cœurs de part en part touchés,
Tout doucement je me hasarde et j'ose
M'en approcher, sans craindre nulle chose.
Quand je fus près, sans lui donner loisir,
Par le bras droit, le viens soudain saisir:
Puis j'empoignai ses fleches et carquois,
Et lui laissai seulement l'arc turquois,
En lui disant : « O petite puissance,
« Qui toutefois portes tant de nuisance!
« C'en est donc fait, je te tiens en mes lacs,
« Petit trompeur, qui ne fus jamais las
« De nous blesser ! Que viens-tu faire ici ?
« Sais-tu pas bien, si l'on te voit ainsi
« Entrer tout nud aux royales maisons,
« Cherchant le coin des chambres et donjons,
« Pour accomplir ta volonté tant fausse,
« Qu'on te peut mettre au fond de quelque fosse?
« Pourquoi viens-tu tant de cœurs émouvoir,
« Pour en aimant, tant de tourmens avoir?
« Pourquoi prends-tu d'un enfant la figure?
« Vu que tu es aussi vieil que nature?
« Puisque d'enfant le nom te veux donner,
« Comme un enfant je te veuil gouverner :
« Parquoi, Amour, ne t'attends désormais
« Faire un seul pas, si je ne le permets :

« Ne t'attends plus le gibier approcher,
« Comme soulois, pour dessus décocher :
« Il est besoin autre coutùme apprendre,
« Puisque je veuil en ma charge te prendre. »
Quand cet Amour mes propos entendit,
Par grand fureur l'autre bras étendit
Qui tenoit l'arc, et mit toute puissance
De le casser et d'y faire nuisance.
Mais ayant moins de force que courage,
Endommagea seulement le cordage ;
Puis son regard de ce linge caché
Jetta sur moi, pour me rendre fasché,
En me disant : « O homme plein d'audace,
« Homme insensé, homme de fausse race,
« D'où te provient telle témérité,
« Que de toucher à ma divinité ?
« Qui t'a donné si folle hardiesse
« De profaner ma divine jeunesse ?
« T'appartient-il de connoistre mes faits,
« Et de savoir ce que j'ai fait ou fais ?
« Te soucies-tu que je cherche en ces lieux ?
« Te soucies-tu si je suis jeune ou vieux ?
« Songe, crois-moi, à me rendre ma trousse,
« Tout promptement ; car si je me courrousse,
« Tu connoistras quel mal il peut venir
« De me fascher, et mes dards retenir. »
En ce disant comme homme furieux,
Par grand dépit débanda ses deux yeux ;
Mais connoissant son vouloir quelque peu,
Engardai bien qu'il n'achevast son jeu ;

Je le tins court, prenant garde toujours
A son maintien, à ses ruses et tours :
Puis je fis tant par diligence et peine,
Qu'en un chasteau promptement je l'ameine.
Il s'apperçut alors et connut bien
Que son effort ne lui servoit de rien,
Et qu'il falloit pour son utilité,
Qu'il inventast autre subtilité :
Donc modérant quelque peu son langage,
Me regarda doucement au visage,
En me disant, d'une voix fort humaine :
« Puisque rigueur sous ton effort m'ameine,
« Et que bien peu me sert le résister,
« Je te requiers, ami, de me conter
« A tout le moins qui tu es, et pourquoi,
« Comme captif, tu me tiens avec toi.
« Que t'ai-je fait ? Ai-je point d'aventure
« Navré ton cœur de quelque fleche dure ?
« Si j'ai atteint ton cœur sans connoissance,
« As-tu pas eu entiere jouissance ?
« Si ne l'as eue, oubliant tout esmoi,
« Je te supplie, ami, pardonne-moi :
« Tu n'es pas seul de ce brandon atteint
« Qui par moi brusle et par moi est éteint.
« Ne veuille pas estre cause en ce jour
« Qu'on puisse dire, or est captif Amour.
« Hélas ! ami, ce grand mal ne permets,
« Car prisonnier encor ne fus jamais :
« Si tu te rends, aussi-tost je m'apreste
« D'asseoir ton cœur en un lieu si honneste,

« Que n'auras point, pour le plaisir d'aimer,
« Ce grand travail de traverser la mer :
« Tu n'auras point la fatigue ou la peine
« Qu'eut le Troyen, pour avoir ton Héleine;
« Et si tu crains n'y pouvoir parvenir,
« Je la ferai moi-mesme ici venir,
« Je la mettrai, si tu veux, toute nue
« Entre tes bras, ou richement vestue. »
Aussi-tost qu'eut achevé ce trompeur
Ses mots dorés, il fit frémir mon cœur;
Et s'il eût eu quelque fleche là preste,
De mon vaincu je restois la conqueste.
Mais je lui dis : « Ce n'est pas de cette heure
« Que tromperie en ton esprit demeure.
« Tes mots dorés sont chargés de poison :
« Jamais n'as sçu ce qu'étoit que raison,
« O fol amour ! mais dedans peu de temps,
« Tu l'entendras ainsi que je l'entends.
« Ingrat, dit-il, de mes faveurs indigne,
« A qui pourtant mon pouvoir je résigne !
« Garde-moi bien, prince des inhumains;
« Car s'une fois j'échape de tes mains,
« Je te ferai, pour m'avoir tant méfait,
« Ce que je n'ai encore à homme fait :
« Mon feu ardent te rendra consumé,
« Aimant toujours, sans jamais estre aimé;
« Car tu n'es pas digne assez de savoir
« Quel est le bien qu'un amant peut avoir;
« Mais tu sauras quel mal c'est, si je puis,
« Que d'irriter un dieu tel que je suis.

« O vous, Vénus, ma mere tant aimée!
« Oyez-vous point le bruit et renommée
« De vostre enfant, prisonnier à grand tort?
« Vous a-t-on point encore fait rapport
« De mes douleurs en ma captivité?
« Vous a-t-on point encore récité
« Par quel moyen, pourquoi ce fut et comme
« Je suis sujet au vouloir d'un seul homme?
« Vénus, Vénus, pas ne savez ceci;
« Si le saviez, bientost seriez ici,
« Et avec vous Cyclopes et Vulcains,
« Pour consumer et brusler les humains.
« Me lairez-vous, puissant dieu Jupiter,
« Par un mortel si durement traiter?
« Permettrez-vous, quand en aurez nouvelle,
« Que malgré moi on me tienne en tutelle? »
Quand j'entendis les menaces d'Amour,
Je pensai bien que, sans plus long séjour,
Il me falloit le moyen inventer,
Pour Jupiter et Vénus contenter.
Je pensai bien qu'il étoit nécessaire
Les appaiser, quand ils sçauroient l'affaire,
Leur remontrant la perte et le dommage
Qu'Amour faisoit et feroit davantage,
Si l'on n'osoit y mettre empeschement.
Lors j'enfermai Amour étroitement,
Lui d'un costé, et d'un autre ses dards:
Puis le faisant garder par des soudards,
En lieu secret soudain je me vins mettre,
Pour à Vénus adresser une lettre;

Et cela fait, il me fallut songer
Aller dehors chercher un messager.
  Desja s'étoit en l'Océan plongé
Le clair Titan, quand je fus délogé;
Vrai est qu'avois Diane la déesse
Pour me conduire et mettre en mon adresse.
Tant cheminai cette nuit toutefois,
Que j'apperçus près de moi quelque bois;
J'entrai dedans, et vins un lieu choisir,
Pour reposer mon esprit à loisir:
Sitost que fus couché pour prendre somme,
J'ouïs du bruit par le parler d'un homme,
Qui seul étoit, et chantoit faisant feste
Comme content; lors je levai la teste,
Et apperçus, à l'habit qu'il portoit,
Que pélerin d'étrange terre étoit:
Je me levai, en ayant fait devoir
De saluer, et je voulus savoir
D'où il venoit, où il alloit ainsi,
Qui il étoit, et son état aussi.
Après qu'il m'eut regardé longuement,
Il me sourit assez honnestement.
« Je viens, dit-il, des basses régions,
« Où j'ai pu voir cent mille légions
« D'esprits divers maculés et souillés,
« Mais de leurs corps toutefois dépouillés;
« J'ai vu Pluto portant barbe chenue,
« Qui de ses gens faisoit une revue.
« Or maintenant je m'en retourne aux cieux,
« Pour ce que suis le messager des dieux,

« Et mon message ai bien exécuté.
« Je t'ai, ami, tout mon fait récité :
« Dis-moi le tien, car tel je puis bien estre,
« Que tu seras content de me connoistre.
« Je comprens bien, dis-je, qu'estes Mercure,
« Qui pour les dieux prend toute charge et cure;
« Et ce bourdon est le saint caducée
« Pour endormir des humains la pensée :
« Je connois bien que vous estes celui
« Que j'ai cherché jusques à ce jourd'hui.
« Je vous pri' donc qu'il vous plaise accepter
« Ce mien écrit pour l'aller présenter
« A Citherée. Or si voulez entendre
« A quel propos, je m'en vais vous l'apprendre.
« J'ai tant hanté gens d'esprit et d'honneur,
« Gens vertueux, gens savans et de cœur;
« J'ai tant hanté gens où science abonde,
« Que j'ai connu ce qu'étoit que le monde;
« Mais j'ai connu qu'Amour l'enfant perdu,
« Duquel le bruit est par-tout épandu,
« Non-seulement tous autres maux excede,
« Mais que c'est lui dont tout le mal procede.
« L'ayant trouvé, j'ai bien voulu songer
« D'en prendre soin et le bien corriger;
« J'ai bien osé son vrai tuteur me dire
« Pour corriger sa fureur et son ire;
« Mais j'ai pensé qu'il falloit prévenir
« L'ire qui peut à sa mere venir.
« O messager Mercure! pour ce faire,
« Il vous plaira lui exposer l'affaire,

« En lui donnant la lettre que voilà. »
Incontinent, après ce discours-là,
Ma lettre prit, et comme bien secrette
La mit au fond de sa bouge ou malette.
Au départir, me fit grande accolée,
Puis fendit l'air pour prendre sa volée,
En me disant que dedans la huitaine
J'aurois de tout réponse bien certaine.
  Lors tout content je me transporte au lieu
Auquel étoit prisonnier l'enfant dieu.
Incontinent que le traistre me vit,
Mille bons jours, force Dieu-gards me dit.
On me conta qu'il avoit demandé
Ses dards aigus et son arc débandé;
On me conta mille fausses caresses
Qu'il avoit fait avecque des promesses;
On me conta ses invocations
A tous les dieux, sans conjurations
Au dieu Vulcain, et la complainte amere
Que nuit et jour il faisoit à sa mere.
Quand j'eus tout sçu, pour l'oster hors d'émoi,
En un jardin allasmes lui et moi
Pour passer temps, non pas sans entamer
Propos divers, mesme de l'art d'aimer;
Et me conta comme il prenoit vengeance
De qui osoit mépriser sa puissance.
  Après qu'Amour m'eut au long récité
Tout ce qu'il fait quand il est dépité,
Pour à son point d'heure en heure approcher,
Me demanda son arc pour décocher

Un trait ou deux, au blanc ou au plus droit:
Mais, connoissant que par ce tour adroit
Il ne songeoit qu'à se mettre à l'écart,
Lui répondis qu'il étoit déjà tard,
Et que le temps se montroit tout changé
Par le soleil, en l'Océan plongé:
Dont de dépit son couloure visage
M'a de son cœur manifesté la rage;
Il maudissoit sa vie et sa puissance,
Déesses, dieux et divine puissance,
De n'avoir eu pouvoir ou volonté
De le remettre en pleine liberté.
Il ne vouloit ouïr parler de rire,
Il ne vouloit à grand peine un mot dire:
Et ne cherchoit que toute occasion
De se nourrir en deuil et passion.
Pensez un peu que si j'étois fasché
A le veiller, j'étois plus empesché
A me garder de ses ruses et tours,
Pour n'estre atteint de ce flambeau d'amours;
Et toutefois son ombre seulement
M'aiguillonnoit les esprits tellement
Que bien souvent je me trouvois transi
Quasi tout prest à lui crier merci;
Et l'eusse fait, n'eust été l'aventure
Que j'attendois, par l'exploit de Mercure.

CHANT II.

INCONTINENT que Mercure en présence
De Jupiter, eut demandé silence,
Eloquemment il montra les erreurs
Que Cupido faisoit dans tous les cœurs,
Et qu'oppressant ainsi l'humanité,
Il abusoit de la divinité;
Puis dit ainsi : « O dieux, et vous déesses,
« A qui Amour a fait tant de rudesses!
« Ne pourroit-on accorder la demande
« D'un pauvre humain qu'à vous je recommande?
« Ne pourroit-on à sa juste priere,
« De Cupido dompter l'ame si fiere?
« Si foi donnez à mes opinions,
« Je vous dirai qu'aux basses régions
« On s'hébahit, qui est un grand injure,
« Qu'un tel enfant aux dieux fasse blessure. »
Sitost ne fut la harangue achevée
Devant les dieux, que Vénus s'est levée,
En grand fureur, d'un siege triomphant,
Disant ainsi : « Faut-il que mon enfant,
« Qui des hauts cieux bonne part doit avoir,
« Qui sur les dieux et hommes a pouvoir,
« Qui peut troubler palais, trosne et autel,
« Soit prisonnier sous un simple mortel?
« Ha! non sera. Par ma beauté, je jure
« De mettre fin à l'humaine nature,

« Si l'on ne donne à mon fils un vengeur. »
En ce disant, sortit en grand' fureur,
Et dans son char d'un plein saut se jetta;
Mais Jupiter promptement l'arresta :
Car lui sachant, et voyant son courage
Estre rempli de fureur et de rage,
Assez pour perdre et monde et les humains,
Bien doucement la prit par les deux mains,
La ramenant au divin consistoire,
Et lui disant : « Où est votre mémoire,
« Fille Vénus, où est vostre savoir?
« Où est l'honneur que vous devez avoir
« Et démontrer en ces divines places ?
« Où sont déjà vos charites et graces ?
« Les avez-vous par votre ire égarées,
« Ou pour un temps sont-elles séparées ?
« Je crois qu'oui; Vénus, Vénus, hola !
« Modérez-vous; car ce n'est pas par-là
« Qu'on peut gagner le chasteau de faveur;
« Ce n'est ici qu'on use de rigueur :
« Sommes au lieu, exempt de noise et guerre,
« Quand les mortels ont des procès en terre:
« Il faut premier savoir l'intention
« De tous les dieux, et leur opinion. »
Lors se leva Phœbus, qui pour venger
Ce tort qu'Amour lui fit de lui changer
En un laurier le gent corps de s'amie,
Commence ainsi sa harangue ennemie :
« On ne doit pas s'étonner qu'en tous lieux
« On craigne Amour et ses dards furieux;

« Non-seulement de ses maux est transi
« Tout cœur humain, mais ses parens aussi.
« Et qu'ainsi soit, je parle à vous, sa mere :
« Combien de fois sa fleche apre et amere
« A-t-il passé tout outre votre cœur,
« Pour y laisser douleur, peine et rigueur !
« Donc ne soyez, ô déesse de prix !
« Faschée en cœur si votre enfant est pris ;
« Nul mal n'aura de mon consentement,
« Mais il aura si bon gouvernement.... »
Alors Vulcain, ainsi que courroussé,
S'approche étant le plus intéressé ;
Car plus qu'à tous lui touchoit la matiere,
Pour ce qu'Amour, par sa ruse et maniere,
Fit coucher Mars et sa femme Cypris
Dedans un lit où ils furent surpris ;
Or de ce fait voulut rendre guerdon
Tout promptement à l'enfant Cupidon,
Disant tout haut, avec un air grondeur :
« O dieux ! il faut lui trouver un tuteur. »
Vulcain n'eut pas son propos achevé,
Que le dieu Pan s'est tout soudain levé,
Disant ces mots pour son opinion :
« Onc plus que moi nul n'eut occasion
« De se fascher et se plaindre d'Amours ;
« Car je me sens encore de ses tours.
« Un jour étant sur les hauts monts d'Arcade,
« N'ayant l'esprit qu'à sonner quelque aubade
« De mes flajeols, pour moutons réjouir,
« Me vint navrer, sans me faire jouir,

« En l'amitié de Syrinne la belle ;
« Et qui pis est, fit fuir la pucelle
« Dedans des eaux et lieux marécageux,
« Auxquels j'entrai ardent et amoureux,
« Pensant avoir de son corps le plaisir;
« Mais, quand je vins pour son gent corps saisir,
« Entre mes bras ne trouvai que roseaux.
« Voilà les dons et gracieux joyaux
« Que les hauts dieux ont de ce traistre-là!
« Donc pour donner bon ordre à tout cela,
« Commettre faut gens forts et furieux,
« Pour l'engarder de navrer les hauts dieux.
« Gardez-vous bien d'y mettre des humains;
« Mais mettez-y Cyclopes et Vulcains,
« Gens endurcis et plus que diables pires.
« Si vous voulez j'y mettrai mes Satyres....
« Mais ce sont gens plus apres à cela
« Que les mortels. N'y mettez ces gens-là;
« Car pour Amour cesseroient leur office,
« Et pour le sien lairoient notre service. »
Ainsi que Pan son propos achevoit,
Déjà Juno pour parler se levoit;
Mais elle vit le vieillard Saturnus
Qui disputoit déjà contre Vénus,
La reprenant que sans cause et raison
Vouloit tirer son fils hors de prison.
Après ces mots, Juno fort tourmentée,
En grand' parade aux dieux s'est présentée,
Montrant en soi, par l'aspect de ses yeux,
Que haïssoit le petit-fils des dieux.

Puis, en jettant de son estomac tendre
Un haut soupir, sa voix a fait entendre :
« Il faudra donc que le moindre de tous
« Ait liberté et puissance sur nous
« De nous navrer de quelque fleche amere.
« Si ce n'étoit pour l'honneur de sa mere,
« Je le dirois corrupteur des humains,
« Pour ce qu'honneur souvent meurt dans ses mains. »
Lors Jupiter, de son sceptre d'ivoire
Frappa trois coups, qui signe étoit notoire
Qu'il le falloit en silence écouter;
Puis s'écria : « Plus ne pourras monter,
« Enfant Amour, aux régions célestes,
« Parce que trop les souverains molestes.
« Fasché j'en suis pour mainte jouissance
« De corps humain qu'il mit en ma puissance.
« Mais de son arc plus ne doit décocher
« Dessus les dieux, ni les cieux approcher;
« Non que privé soit de divinité,
« Mais plus n'aura aux dieux affinité.
« Pour son tuteur, qui tant a entrepris,
« Nous ordonnons, craignant qu'il ne soit pris
« Par ses fins tours, que l'éloquent Mercure
« Avecque lui en aura soin et cure ;
« Et lui sera l'affaire tant connue,
« Qu'il ne perdra l'enfant Amour de vue,
« Faisant au monde entiere résidence,
« Tant qu'en ayons plus ample connoissance.
« Et quant aux dards, aux fleches, aux carquois,
« Pareillement au petit arc turquois,

« Portés seront au trosne déifique,
« Comme trésor puissant et magnifique.
« Pour éviter les futures querelles,
« Mercure aura la charge de ses aisles,
« En lui tenant ses yeux clos et bandés,
« Puisque ce sont ses droits recommandés;
« Et s'il advient qu'il demande ouverture,
« Nous en laissons la puissance à Mercure. »
O qui eust vu, après ce jugement,
Vénus entrer en son ire et tourment;
Qui eust pris garde à ses yeux d'aventure,
Perdant du tout la douceur de nature,
Qui en eust vu les regards inconnus,
Il eust bien dit, ce n'est pas là Vénus.

CHANT III.

Déja étoit tout équipé Mercure,
Pour s'en venir vers moi, quand, d'aventure,
Il lui souvint d'une petite lettre
Qu'entre les mains de Vénus devoit mettre;
Mais il pensa que la lui présenter
Ne serviroit que son ire augmenter:
Donc s'en abstint, et les cieux fit ouvrir,
Pour le bas monde à l'aise découvrir;
Puis fendit l'air, et prenant sa volée,
Vint droit descendre au fond d'une vallée,
Où le grand chaud n'eust sçu faire dommage,
Pour le rocher qui lui prestoit ombrage,

Au haut duquel étoit un édifice
Plaisant à voir, et de grand artifice.
En ce lieu là tenois secrétement
L'enfant Amour, qui parfois grandement
Me tourmentoit par ses tours cauteleux,
Par son parler fin et malicieux.
En ce moment, jà le luisant soleil
Etoit sorti de son doré sommeil;
Je me levai pensif et soucieux
Plus qu'autrefois; car je craignois qu'aux cieux
Ne fust Mercure arresté pour mon fait,
Et que pour moi n'eust encore rien fait,
Ou que Vénus, pour son fils irritée,
Encontre lui ne se fust dépitée.
En mon esprit je faisois ce discours,
En maudissant cet enfant dieu d'amours,
Quand, près du mont regardant d'aventure,
Je vis venir le gentil dieu Mercure.
Ce dieu pour lors avoit un vestement
De riche étoffe, ouvré bien finement,
Et qui d'or fin étoffé et tissu,
Démontroit bien d'où il étoit issu.
A son costé pendoit un badelaire
Que par Vulcain le roi des cieux fit faire,
Et étoit tel qu'on le prisoit trop plus
Que la richesse ou trésor de Crésus:
Sur l'allemele étoit taillé l'histoire
Des fiers géans, qui par orgueil et gloire
Firent effort contre les puissans dieux
Pour usurper le royaume des cieux;

Mais par les dieux de ce cas dépités,
En un moment furent précipités.
Après qu'il fut jusqu'à moi parvenu,
Dieu sçait s'il fut de moi le bien venu,
Quand, me montrant des haut dieux la sentence,
Me dit ces mots : « Certes, ami, je pense
« Que tu es plus aux cieux favorisé
« Que Cupido n'est au monde prisé :
« Par quoi, ami, montre moi vistement
« Le lieu auquel Amour étroitement
« Est détenu, afin d'exécuter
« Le mandement du tonnant Jupiter. »
Lors promptement avec moi je le meine
En une tour où l'on entroit à peine.
Cette tour-là étoit sans menterie
En puissant lieu assise en batterie,
Où gens étoient pour faire guet les nuits,
Et par dedans fermée à trois grands huis,
Bandés de fer, dont l'entrée étoit faite
Expressément difficile et étroite.
Pas n'avois peur qu'ennemis de plein saut
Pussent ravir et prendre Amour d'assaut :
Dedans j'entrai, et Mercure après moi,
Auquel montrai Amour en grand émoi,
Plein de souci, si triste et ennuyeux
Qu'en nous voyant les larmes eut aux yeux.
Puis, du profond de son cœur irrité,
Me dit ainsi : « Suis-je donc arresté
« Entre tes mains, sans espoir d'allégeance ?
« N'aurai-je point quelque jour délivrance ?

« Si longuement je suis captif ici,
« Eh ! que diront les dieux, ma mere aussi?
« Que feront-ils? Prendront-ils point vengeance
« De tout le mal, ennui et violence
« Que tu me fais ? Ha ! malheureux tuteur !
« Jamais ne fus logé dedans ton cœur,
« Car s'une fois j'y eusse trouvé place,
« Tu n'oserois inventer cette audace
« De retenir ma puissance et mon corps.
« Si ai-je espoir un jour estre dehors
« Pour me venger, non de toi seulement,
« Mais des humains : or, sais-tu bien comment
« Me vengerai de si cruelle injure ?
« Mes dards aigus, qui d'amour font blessure,
« Je changerai et tirerai sans peine,
« D'ennui, langueur et de cruelle haine.
« Tout beau, tout beau! ce lui dit lors Mercure :
« Si de tes faits on n'avoit soin et cure,
« Tu pourrois bien faire ce que tu dis :
« Mais quand sauras que du haut paradis
« Tu es banni, par le consentement
« De tous les dieux, tu diras autrement.
« Et qu'ainsi soit, si tu ne m'as connu,
« Je t'apprendrai que Mercure est venu
« Pour te montrer que tu as un tuteur
« Duquel Mercure est le co-adjuteur.
« Çà, livre-moi tout maintenant tes aisles
« Pour les cacher, et afin que sans elles
« Nous échappant, tu ne puisses voler. »
En ce disant, vint Amour accoller,

Et tant tira et moi d'une autre part,
Que de son corps chaque aisle se départ.
Lors qui eust vu ce Dieu qui fut grand maistre,
Il eust jugé qu'il ne faisoit que naistre,
Car il étoit si piteux devenu,
Qu'en le voyant on l'auroit méconnu.
Quand Mercure eut le pennage d'Amour,
Il eut vouloir de se mettre au retour;
Mais il falloit qu'en ses mains fust remis
La trousse et l'arc, qu'à l'écart j'avois mis.
Quand je lui eus donné tout l'équipage,
Il me laissa sa parole pour gage
Qu'il reviendroit vers moi le même jour.
Et cependant demeurai près d'Amour,
Non sans avoir à son maintien égard :
Mais lui, étant de plus en plus hagard,
Avoit les yeux ardens en face nue,
Comme un faucon tiré hors de la nue,
Un geste froid, un dépité maintien,
La face pasle, et rude l'entretien;
Puis on n'eust sçu, tant il étoit farouche,
Un seul propos tirer hors de sa bouche.
Voyant cela, tout seulet le laissai,
Puis, à part moi, quelque peu je pensai
A son vouloir et à mon entreprise,
A sa puissance et force sitost prise;
Mais je ne pus estre pour lors si fin
Que de penser quelle en seroit la fin.
Incontinent que Mercure eut laissé
Le ciel d'azur, soudain s'est abaissé,

Puis droitement au jardin me vint prendre,
Où, sur sa foi, l'étois venu attendre;
Et près d'Amour nous fismes résidence,
Trois ans entiers, ou plus, comme je pense.
Or cependant que menions ces débats
Mercure et moi, Vénus ne dormoit pas;
Car tous les jours ne cessoit d'inventer
Nouveaux moyens pour Mercure enchanter.
Tant travailla au ciel et en la terre,
Qu'elle excita entre les dieux la guerre.
Voici comment. Depuis qu'on eut donné
L'arrest par qui Amour fut condamné,
Vénus, faschée à l'encontre des dieux,
Trouva moyen d'abandonner les cieux
Secrétement, et pour exécuter
Ses hauts projets, vint la terre habiter.
De là, un jour, aux enfers descendit.
Près de Pluto, dès qu'elle se rendit,
Ce Dieu charmé lui fit une caresse
Telle qu'on fait à déesse ou princesse;
Et lui offrant tout son puissant domaine,
Lui dit ces mots : « Vénus, qui vous ameine
« En mon royaume, où ne futes jamais,
« Dont en vos mains ici je me démets?
« Que cherchez-vous au lymbe Plutonique? »
Vénus alors répond : « Mon fils unique
« Est détenu, sans cause et sans raison,
« Par gens méchants, en étroite prison.
« Mesme les dieux, pour croistre mon ennui,
« Ont prononcé sentence contre lui.

« Par quoi je suis contrainte de descendre
« Aux bas enfers, pour secours en attendre;
« Et pensez bien que jamais n'aurai joie,
« Que tous les dieux mutinés je ne voie. »
Pluto ne fut pour ce plus étonné;
Mais promptement sa réponse a donné,
En lui disant : « Combien que soye vieux,
« Et que je craigne à irriter les dieux,
« Qui ont pouvoir les enfers abismer,
« Vous, trop plus qu'eux, j'aime et veux estimer;
« Or, si pouvez délivrer en mes mains
« Par bon moyen Ciclopes et Vulcains,
« Pour faire foudre et garder ma personne,
« L'armet prendrai, pour quitter la couronne;
« Et ne dusse-je en mes limbes rentrer,
« Contre les dieux je sçaurai me montrer. »
De ce propos fut Vénus contentée,
Et aussitost qu'elle fut absentée,
Vint assembler Pluto, de toutes parts,
Tous les Vulcains et Ciclopes hagards,
Leur commandant faire, pour l'amour d'elle,
Que son enfant fust mis hors de tutelle;
Et ce faisant, s'offroit les appaiser,
A leur retour, d'un gracieux baiser,
Qui en ce temps étoit prisé trop plus
Que la richesse ou trésor de Crésus.
Tous d'un vouloir et gracieux courage
Ont équipé et troussé leur bagage;
Puis, s'élançant sur terre furieux,
Ont au combat provoqué tous les dieux.

Lors Jupiter en fut si étonné,
Qu'après avoir les cieux abandonné,
Plein de fureur descendit en la terre,
Pour à Pluton faire mortelle guerre.

CHANT IV.

Et cependant la déesse Vénus,
Sachant les dieux et déesses venus,
Court dérober arc, carquois et pennage
De son enfant, qu'on détenoit pour gage;
Ce qu'elle fit, et sans empeschement.
Quand elle eut fait et pris entiérement
Ce qu'au trésor lui sembloit nécessaire,
Elle songea ce qu'elle pourroit faire
Pour cautement son enfant retirer
Hors de nos mains, et les dieux martyrer.
Ayant changé sa beauté tant venuste,
Se transforma en un chasseur robuste;
Du poil avoit attaché à sa face,
Long, noir, hideux et de mauvaise grace;
En lieu d'habits et précieux atours,
Avoit son corps couvert d'une peau d'ours;
Fort grande étoit, et ses jambes velues
Ne cachoit point, ains étoient toutes nues;
Bref, à la voir en sa forme nouvelle,
Son propre enfant se fust effrayé d'elle.
Lors d'un épieu tranchant et acéré
Arma ses mains; puis, d'un front assuré,

Vint en un bois descendre, et près du lieu
Où nous tenions ce tant redouté dieu;
Et sçavoit bien tous les dieux estre en terre,
Bien empeschés à leur nouvelle guerre;
Pas n'avoit peur qu'ils vinssent au secours,
Pour empescher de délivrer Amours.
Or, pour venir jusques à son enfant,
Fit sortir hors un cerf grand et puissant,
Lequel se mit devant elle à la fuite,
Et elle après joyeuse à la poursuite;
Le cerf couroit ainsi qu'on peut penser,
Mais de deux pas ne la pouvoit passer;
Elle à tous coups lui donnoit quelque atteinte,
En lui faisant la peau de son sang teinte
Par son épieu, qui tellement coupoit,
Que bien souvent en ses flancs se trempoit;
Par quoi le cerf, travaillé de courir,
Devant nos yeux, près de nous vint mourir.
Et puis, en lieu de sonner la curée,
L'adroit chasseur, d'une voix assurée,
Ce vint nous dire : « O seigneurs que je voi!
« Je vous suppli' que fassiez tant pour moi,
« De prendre en don ce grand cerf que voici;
« Je vous le donne, et si voulez, aussi
« Le porterai jusques là où vous estes.
« Pas ne devez, si estes gens honnestes,
« Ce beau présent refuser en mon nom :
« Dites bientost si le voulez ou non;
« Car autre part transporter je me veux. »
Oyez un peu le parler rigoureux

De ce chasseur; s'y prend-il assez bien?
Et pour entrer n'est-ce pas bon moyen?
Si son parler eust été d'autre sorte,
On ne lui eust sitost ouvert la porte.
Mercure n'eut l'esprit lors de connoistre,
En la voyant, ce qu'elle pouvoit estre;
Mais n'estimant son visage trompeur,
Pensant aussi de vrai qu'il fust chasseur,
Lui dit : « Ami, si ce bien nous veux faire
« De l'apporter, nous n'irons au contraire.
« Tu montres bien que libéralité,
« Contre nature, est vue en pauvreté.
« Viens, viens; ce n'est à des gens de ta sorte
« Que nous voulons défendre notre porte. »
Quand Vénus vit qu'il étoit temps et heure
De se haster, ne fit longue demeure;
Mais, pour avoir plus libérale entrée,
Toute sa force et puissance a montrée,
Portant le cerf aussi facilement
Comme on feroit la peau tant seulement.
En la voyant fiere et épouvantable,
Je craignis lors que ne fust quelque diable
Notre ennemi, de la gent Vulcanus,
Qui fust venu de la part de Vénus;
Mais son parler d'assurance pourvu
Fit oublier ce qu'en avois prévu;
Son doux parler, et la feinte raison
Qu'elle alléguoit, cachoit la trahison.
Voilà qui fut la cause entiérement
De tout mon mal, regret, peine et tourment.

Bref, cela fut cause du grand martyre
Que j'ai souffert avant que de l'écrire.
  Quand vint le soir, ayant pris le plaisir
De deviser tout à notre loisir,
Allames voir l'enfant tant renommé,
Ainsi qu'avions toujours accoutumé,
Sans oublier la fausse compagnie
De sa Vénus, de trahison munie,
Qui ne changea de semblant et faconde,
Voyant l'enfant que mieux aimoit au monde;
Et tant bien sçut nous couvrir son vouloir,
Qu'il ne s'en put lui-mesme appercevoir;
Ains estimoit qu'il fust portier ou garde,
Expressément pour à lui prendre garde.
Nous retirés, une chambre donnames
A ce chasseur, où tout seul le laissames;
Mais aussitost que nous l'eumes laissé,
Incontinent vers nous s'est adressé,
Non pas si laid que le chasseur robuste,
Mais aussi beau que la Cypris vénuste,
Laquelle ayant sa main blanche avancée,
Nous vint frapper du divin caducée,
Qui lors étoit sur une table mis,
En nous rendant par sommeil endormis.
O le grand bien qu'alors Vénus m'eust fait,
Si promptement elle eust mon corps défait;
Convertissant en une mort subite
Ce doux sommeil, pour lequel ne suis quitte!
Mon pauvre cœur, qui en aimant trop dure,
N'auroit la peine et le mal qu'il endure;

Mes yeux éteints et confits en malheurs
Ne jetteroient tant de larmes et pleurs;
Ma bouche pasle, hélas! seroit exempte
De souhaiter le bien qui me tourmente;
Et mon esprit, qui fait tant de discours,
Ne seroit plus si tourmenté d'amours.
Or est Vénus maistresse entièrement,
Or est Vénus hors de son grand tourment;
Or a Vénus tant fait, par ses fins tours,
Qu'elle a gagné son enfant dieu d'Amours.
Puisque la mere et l'enfant sont ensemble,
Je dois mourir de crainte, ce me semble;
Et m'ébahis comment les puissants dieux
Pourront avoir assurance aux hauts cieux,
Vu qu'ils se sont montrés formellement
Ses ennemis, et pour moi seulement.
Pourtant Amour, de l'aveu de sa mère,
A autre temps différa sa colere;
Et nous laissant par sommeil enchantés,
Se sont de nous assez tost absentés.
Mercure alors, du profond de son cœur,
Me dit ces mots : « Hélas, ami tuteur,
« Non plus tuteur, mais homme condamné
« A plus de maux qu'à lui n'en as donné!
« Que feras-tu? Las! que ferai-je aussi,
« D'avoir laissé Vénus entrer ici?
« Contraint serai de prendre forme humaine,
« La plus étrange et la plus incertaine
» Que je pourrai en ce monde choisir,
« Afin qu'Amour ne me puisse saisir.

« Adieu. Il faut que m'absente de toi;
« Car il est temps que je regarde à moi. »
Quand de Mercure abandonné je fus,
Je n'étois pas moins fasché que confus;
De longs regrets étoit mon ame atteinte,
Je ne vivois qu'en soupçon et en crainte.
Voilà comment j'étois, en attendant
Mon désespoir prochain; et cependant
Amour étoit dans l'isle de Patmos,
Près de sa mere en devis et propos;
Non de sa trousse ou précieux pennage,
Non de son arc qui tant fait de dommage,
Non de ses dards, non de sa torche ou flamme,
Mais de trouver quelque cruelle dame
Qui eust les yeux pleins d'amour et pitié,
Pour mieux couvrir une feinte amitié;
Ce qui fut fait : or sçachons donc comment.
Vénus avoit un puissant bastiment,
Fait et construit sur le haut mont Bacchus;
Là, maints amans, de son brandon vaincus,
Souventes fois la venoient adorer,
Et de joyaux son temple décorer.
En ce lieu là, Vénus, de sa mamelle,
Avoit nourri la jeune damoiselle
Qui cause fut de ma peine et langueur.
En son vouloir cachant toute rigueur,
En ses deux yeux avoit douceur si grande,
Qu'il n'étoit cœur qui ne lui fist offrande:
Son port hautain, son marcher étoit grave,
Et ne tenoit ni du fier ni du brave;

Son entretien étoit si amiable,
Qu'on estimoit son cœur estre semblable;
Mais des amans elle attristoit la vie :
Voilà pourquoi de Vénus fut choisie.
J'avois le cœur plus serré que le marbre,
Toujours tremblant, comme la feuille en l'arbre;
Je ne dormois le jour ni la nuitée,
Non plus qu'une ame aux enfers tourmentée;
Quand je voyois un seul oiseau voler,
Subitement je perdois le parler;
Car je pensois toujours que ce dust estre
L'enfant Amour qui se fist apparoistre.
Or, pour un peu diminuer mes maux,
Pour soulager mes peines et travaux,
Je fus tenté d'aller visiter celle
Qui me navra de sa vive étincelle.
Après que j'eus de sa beauté la vue,
Jusqu'à baiser sa face blanche et nue
J'eus le vouloir ardent et curieux
D'en impétrer ce qui valoit trop mieux.
En ce vouloir je sentois allégeance
De mon travail, ennui et doléance.
Mais Cupido, qui ne s'endormoit point,
Me vint trouver près d'elle tout à point.
Quand il me voit, de son carquois il tire
Un dard trempé en langueur et martyre;
Puis, le mettant subtilement en coche,
Tout au travers de mon cœur le décoche;
Et non content, pour croistre le meschef,
Il en tira une autre derechef,

Non pas sur moi, mais dans le cœur de celle
Qui maintenant est ma mort naturelle;
Et de ce coup lui fit changer la face,
En la rendant plus froide qu'une glace.
Ainsi navra de diverse pointure,
Moi de chaleur, et elle de froidure.
Quand il eut mis à exécution
Sa volonté et fausse intention,
Se mit en l'air et d'un vol se jetta
En cour royale, où long-temps arresta,
En attendant le temps et assurance
Qu'envers les dieux useroit de vengeance;
Et j'étois, las! plein de douleur et honte,
De celle aimer, qui de moi ne fit compte;
J'étois honteux d'aimer tant sa beauté,
Qui ne cachoit pour moi que cruauté,
Et toutefois, pour croistre mon tourment,
M'étoit permis la voir à tout moment;
J'avois loisir, en parlant, d'appaiser
Mon mal couvert, même de la baiser.
Plus je pensois la vaincre et convertir,
Plus je sentois son vouloir divertir.
Mais, ô douleur! son gracieux visage
Me stimuloit à l'aimer davantage;
Son doux parler, qui mon cœur attiroit
A son vouloir, par trop me martiroit,
Et m'eust été impossible de vivre
Un demi-jour sans la voir ou la suivre;
Puis, la voyant comme poison cruelle,
Bruslois en feu et en flamme nouvelle.

Voilà comment j'étois mené d'Amours,
Voilà le bien et gracieux secours
Que j'en avois, et qu'en ai pu avoir,
Toujours l'aimant et faisant mon devoir :
Quand, sous couleur de l'Amour contenter,
Voulut de moi son gent corps absenter,
En me faisant accroire que l'absence
Rendoit d'Amour parfaite connoissance,
Et qu'on n'osoit, en voyant le visage,
Tout déclarer ainsi que par message.
Je fus contraint au départ consentir,
Dont peu après me fallut repentir;
Car elle étant absente de mes yeux,
Plus qu'autrefois en devins amoureux;
Et ne pensois, pour soulager mon cœur,
Fors à mourir, ou à vivre en langueur.
Outre le mal que je souffrois les nuits
Sans reposer, ne vivois que d'ennuis;
Je ne fuyois que liesse et plaisir,
Et ne voulois que tristesse choisir,
Et estimois gracieux le secours
D'estre tout seul pour penser en amours.
Tant me dura cette passion dure,
Que maintenant encore je l'endure;
Et ne voudrois, tant est enracinée,
En mon esprit qu'elle fût terminée.
Si mon desir ne se peut donc changer,
Si ma douleur ne se peut étranger,
Et si je n'ai espoir de plus grand bien,
Peut-on trouver un mal tel que le mien?

Puis donc qu'elle est en sa douceur cruelle,
Puisque ne puis divertir mon cœur d'elle,
Puisque n'en puis tirer d'autre secours,
Jugez comment je dois finir mes jours!

ANTOINE DUMOULIN.

ANTOINE DUMOULIN, valet de chambre de la reine Marguerite de Navarre, dont il recueillit et publia une partie des œuvres en 1547 (Lyon, in-8°, Jean de Tournes), étoit né à Mâcon, au commencement du seizième siècle.

Cet écrivain laborieux, à qui nous devons quelques éditions de nos anciens poètes, a fait beaucoup de traductions. On trouve dans le recueil de la reine de Navarre, que nous venons de citer, un grand nombre de chansons d'Antoine Dumoulin, réunies sous le titre collectif de *Déploration de Vénus sur la mort du bel Adonis*, etc.; quelques unes de ces pièces sont de l'invention de l'éditeur; les autres sont extraites ou imitées de *Palmerin*, d'*Amadis*, de *Boccace*, de *Bembo*, et d'autres auteurs. Antoine Dumoulin a aussi imité en partie le *Chant des sereines*, recueil imprimé à Lyon en 1548, et qui se compose d'un grand nombre de complaintes et de chansons galantes.

CHANSON.

Un jeune chasseur demandoit
A une dame instruite et sage,
Si la chasse qu'il pretendoit
Pourroit trouver, n'en quel bocage;
Et comme il avoit grand courage
De gagner ceste venaison
Par toute voye de raison,
Elle luy a dit : Monseigneur,
De la prendre est bien la saison;
Mais vous estes mauvais chasseur.

Telle ne se prend par courir
Ne par vouloir d'homme du monde,
Ni par torment, ni par mourir,
Et si ne faut point que l'on fonde
Sa prise fors qu'au donateur;
Peu vaut l'effort auquel n'abonde
Le don de grace et de valeur;
Or en serez-vous possesseur,
Si de David avez la fonde;
Mais vous estes mauvais chasseur.

Ce que cherchez est dans le bois
Où ne va personne infidele,
C'est l'aspre buisson de la croix,
Au meschant estrange et nouvelle;
Les bons chasseurs la trouvent belle,

Tel torment leur est à plaisir;
Dont si vous aviez bon desir
D'oublier tout pour tel honeur,
Autre bien ne voudriez choisir;
Mais vous estes mauvais chasseur.

Lors quand le chasseur l'entendit
Il mua toute contenance,
Et comme courroucé luy dit:
Parlez-vous par outrecuidance?
Il faut que je destourne et lance
Le cerf, et que je coure apres,
Et puis me dites par expres
Qu'il ne se prend par mon labeur;
Seigneur, luy di-je; il est bien prés,
Mais vous estes mauvais chasseur.

S'il vous plaisoit seoir et poser
Dessus le bord d'une fontaine,
Et corps et esprit reposer,
Puisant de l'eau tres-vive et saine,
Certes, sans y prendre autre peine,
Le cerf viendroit se rendre à vous,
Et pour l'arrester ne faudroit
Que le rets de vostre humble cœur,
Ou par charité se prendroit;
Mais vous estes mauvais chasseur.

Lors, dit-il, si ne croy-je pas
Que l'on acquiere ou bien ou gloire
Sans travailler ne faire un pas,
Seulement par aymer et croire,

De telle eau n'entens-je de boire,
Pour le travail le vin vaut mieux.
Elle respond : De terre et cieux
Seriez-vous rendu possesseur
Si la foy vous ouvroit les yeux;
Mais vous estes mauvais chasseur.

Le cerf est si humain et doux,
Que si vostre cœur venez tendre,
Par amour se rendra à vous,
Vous prenant, vous vous lairrez prendre;
Alors vous pourra-il apprendre
De manger sa chair et son sang;
Dont vous trouvant en ce beau reng
Serez tout rempli de douceur,
Vos desirs courans à ce blanc;
Mais vous estes mauvais chasseur.

Le chasseur entendit la game,
Et descouvrit la poësie,
Dont soudain luy a dit : Madame,
J'abandonne ma fantasie :
De la foy mon ame est saisie,
Qui trompe et cors me fait casser,
Colliers, coubles, laisses laisser;
Croyant la voix de mon Sauveur,
Autre cerf ne veux plus chasser
Pour n'estre plus mauvais chasseur.

Empereurs, roys, princes, seigneurs,
A vous ma parole s'adresse,

Vous tous, piqueurs, chasseurs, veneurs,
Renoncez travail et destresse,
Dont en lieu de plaisir, tristesse
Vous raportez le plus souvent,
Las ! vostre plaisir n'est que vent;
Laissez, comme moy, ce mal-heur;
Autre je suis qu'auparavant,
Pour n'estre plus mauvais chasseur.

Venez, veneurs, venez, venez,
A la salutaire curee;
A laisser ce monde apprenez
Qui est de si courte duree;
Car charité immesuree
De son tout nous fait le present;
Vostre rien il met à neant,
Vous comble tout de sa douçeur;
De moy, je m'y rends à present,
Pour n'estre plus mauvais chasseur.

BÉRENGER DE LA TOUR.

Bérenger de la Tour étoit d'Albenas en Vivarais; il a vécu sous François Ier et Henri II. Ce poète comptoit au nombre de ses amis Antoine Dumoulin, Charles Fontaine, Guillaume de La Perrière, Laurent de La Gravière, etc.; sa devise étoit *Soupir d'espoir.*

Nous avons de Bérenger de la Tour quatre recueils de poésies diverses; le premier est intitulé *le Siècle d'or;* le second, *Choreïde ou Louange du bal, aux dames;* le troisième, *l'Amye des Amyes;* et le quatrième, *l'Amye rustique.*

Le *Siècle d'or,* imprimé en 1551 (Lyon, in-8°, Jean de Tournes), est une description de l'âge d'or, d'après les idées généralement adoptées par les poètes de tous les temps. Cet ouvrage est suivi d'autres pièces, parmi lesquelles se trouvent un *Chant élégiaque de la république,* sur la mort de François Ier; quelques *Epitaphes* sur le même sujet; six épîtres, dont une a pour titre *Coqs-à-l'asne; les Regrets de Thisbé sur la mort de Pirame;* plusieurs chansons galantes, des épigrammes, le blason du miroir, etc., etc.; l'épître dédicatoire de ce recueil est datée d'Albenas le 1er mai 1551.

La *Choreïde* est un poëme en vers de huit syllabes; le but de l'auteur est de justifier la danse, et cela par des raisons plus singulières les unes que les autres. Il cite, par exemple, le cours du soleil et de la lune, David dansant devant l'arche, les exercices militaires, etc. On

trouve à la fin de ce recueil, qui est de 1556 (Lyon, in-4°, Jean de Tournes), quelques unes des pièces qui avoient déjà été imprimées dans le précédent, et plusieurs autres qui n'avoient pas encore paru, telles que six épigrammes, dont une sur les antiquités de la ville de Nîmes, *à J. Robert, juge criminel audit lieu*, etc.; la *Naseïde*, poëme burlesque, *dédié au grand roi Alcofeibas Nazier*, où Bérenger de la Tour ne donne à l'exil d'Ovide d'autre cause que la grandeur de son nez, qui faisoit trembler Auguste.

L'Amye des Amyes, imitation de l'Arioste, divisée en quatre livres, fut encore imprimée à Lyon (1558, in-8°, Robert Granjon). Ce poëme est suivi de quelques pièces, dont voici les principales : *Chant de vertu et honneur;* des billets en vers sous le titre de *Vers épars;* et la *Moscheïde*, autre poëme burlesque qui a pour sujet le *Combat des mouches et des fourmis;* cet ouvrage est tiré de la *Moschea*, de Merlin Coccaïe, poëme macaronique élégiaque en trois Livres, que Bérenger de la Tour a réduit en un.

Nous ne connoissons point *l'Amye rustique*, quoique Duverdier ait assuré qu'elle fût imprimée.

LA CHOREÏDE,

OU LOUANGE DU BAL.

AUX DAMES.

Blame tant qu'on voudra la danse,
J'ay espoir mettre en évidence
Sa louenge, et veus soutenir
Qu'on ne doit rien plus cher tenir,
Ne croire plus utile, comme
Ayant naissance avecques l'homme,
Avec l'homme et avec le monde,
Et croy bien que sa forme ronde
Promptement on verra cesser
Quand on laissera de danser.
Son cours, mes dames, est plus long
Qu'on n'a cru. L'ignorance donq
Avoit la rumeur esventée
Qu'Israël l'avoit inventée,
Et la mit sus tout de nouveau
Le jour qu'il adora le veau;
Mais mile et mile ans par dela
Eut origine; et pour cela
Aydez-moy, Muses, aydez-moy
A chanter son loz; car je voy
Hors mis propos qui tousjours tencent
Le lieu, le jeu et ceus qui dansent,

L'instrument, le temps, l'assistance
Et l'invention de la danse.
Les Muses qu'en mes vers j'apelle,
C'est bien une troupe autant belle
Que belle on void la Parnasside.
Vienne donq troupe qui reside
En ces monts, Muses baladines,
Et fassent que mes vers soient dines
De chanter le val honoré
Seul fragment du siecle doré.
Susanne, Alix, Jane et Thomine,
Louïse, Blanche et Maximine,
Votre plaisir soit d'avancer
L'euvre que je veus commancer.
Les cieus ont esté les premiers
Et seront aussi les derniers
Qui ont dansé et danseront;
Et quand plus ce trein ne feront,
Quand plus ne verrons les adresses
Des sept planettes danseresses,
Leur accord, leur tour, leur cadence,
Et de tout point lairront la danse,
Tout mourra; car finie icelle,
Sera la fin universelle.
Ils dansent la volte de grace,
Et le corps infime à leur trasse
Reçut la danse, il la reçut
Lorsque mis en essence fut.
Le feu, élément plus subtil
Et le plus léger, ne fait-il

Danser ses flammes, qui ne peuvent
Faire que tousjours ne se meuvent?
Les vents dansent et font danser,
Et les eaus on void s'avancer
D'un long branle, et au rang des ondes
Se conforment les forètz blondes.
Les feuilles voletans par l'aër,
Ne vous semblent-elles baler?
Et pour aus animaus descendre,
Qui les pourroit au milieu fandre,
Il verroit un bal ordinaire
Au poulmon, au cœur, en l'artere,
Lequel on ne peut destourner
Sans cette vie abandonner.
Le bal est le propre de l'ame;
Mais pourquoy donques on le blame?
Mais pourquoy dit-on tant de maus
D'un bien commun aus animaus,
Qu'on voit avec la vie naistre,
Et sans quoy elle ne peust estre?
Or fut ce bal interieur
Vray patron de l'exterieur:
Vray patron il en a esté;
Car chacun d'une gayeté
Saillit, voltige, court et fait
Les tours que par nature il sait.
Le poisson se guinde sur l'eau,
La biche aussi et le taureau;
A leur mode dansent-ils pas?
Le milan, quand void ses appas,

Ne fait-il mile tourdions
Des ailes, des yeux espions,
Tout ainsi que les amans font
Quand auprès de leurs dames sont,
Et au bal d'une oblique fuite
Se pressent l'un l'autre à la suite ?
Encores baler ne vous semble
L'oiseau à qui la queue tremble ?
L'homme donq, tant plus digne il est,
D'autant plus la danse lui plait,
Ou lui doit plaire comme celle
Par qui vit et meurt avec elle.
Et pour ce que le mouvement
Est du bal le seul fondement,
Le milieu et la fin aussi,
Son loz dilateray ainsi :
Ce bal divin et gracieus,
Prenant son origine aus cieus,
Dont les louenges sont esparses
Par delà les regions arses,
Et se fait partout recevoir
Où les corps se peuvent mouvoir ;
Tout ainsi, dames, qu'il procede
Du mouvement, faut qu'il précede
Tout ce qu'à plus grand bien on tient.
Le grand tout, de qui tout provient,
L'auteur fut, il en fut l'auteur,
Se nommant le premier moteur.
Par luy donq la chose creeée,
Aus humeins yeus plait et agrée ;

Le brave cheval si galoppe,
Ou d'une nue s'enveloppe
De poussiere en l'air s'eslevant
Quand tient pié, par sa course, au vent,
Plus beau et plaisant ne vous semble
Que cent troupeaus d'asnes ensemble?
Le prompt levrier, arquant ses pas
Après sa proye, n'est-il pas
Plus delectable que la trope,
Semblable au viel nocher d'Europe,
Quand de Phenice elle passa
Le Bosphore, et vint par deçà?
Le coureur, sailleur, le luteur,
Plaisent mieus, voire l'orateur,
En leurs mouvemens, que ne font
Les corps qui de poix grave sont,
Alentis, sots, rudes et lourds;
Le badin, par ses menus tours,
Plait mieus, et plus d'aise en nous reste,
Que de voir quelque grave geste.
Si donq tant de bien nous départ
Le mouvement cru, et sans art,
Combien plus nous en recevons
De celui que par reigle avons?
Combien plus nous convient et duit
Celui qui par art est conduit,
Comme est la danse tant louée,
Et d'infiniz titres douée;
Qu'ayant vu à plein les faits siens,
Les siecles les plus anciens

Ont une Muse imaginée,
Par qui est conduite et menée.
Aussi fut si bonne et si belle,
Qu'au temps de l'antique Cybelle,
Dont la race a si longue traite,
Eut cours en Phrygie et en Crete;
A quoy les peuples exercez,
Estans les debats commencez
Entre les Dieus, s'entrebatoient
Des glaives dont armez estoient,
Et des boucliers retentissans;
Si que par ces boufons dansans,
Par Jupiter fut évité
Le courrous du père irrité.
Tant eut après de cours la danse,
Que tous les hommes d'aparance,
Jusques aus rois de ces païs là
S'y exerçoient; et pour cela
Le grec poëte vient hausser
Merion par son beau danser;
Car par cela il évitoit
Les trets qu'en guerre on lui getoit:
Du fils d'Achile on dit autant;
Mais Lacedemone ajoutant
A ce bal les vers poëtiques,
Aussi les instrumens antiques,
Conduisoit par mesmes accords
La voix, le pié et tout le corps;
Et à ce trein acoutumée
Alloit contre la troupe armée

Des adversaires, où la gloire
Couronnoit tousjours la victoire,
Et c'estoit cariatiser :
C'est ainsi qu'on vint batiser
La forme ; car source elle print
En Carie, et Castor l'apprint
Aus Laconiques, qui depuis
Plusieurs moyens ont introduis
Pour hausser l'honneur de la danse,
L'ordre divers, la contenance,
Le dous son, la prinse et la course;
D'eus aussi la coutume eut source
De ranger leurs troupes jumelles,
Les masles avec les femelles.
Licurge fit ainsi son horme,
Dedale donna mesme forme
Au bal d'Ariadne, et Ulisse
De chose qu'en Pheaque il visse,
N'eut plaisir tel que de la danse,
Tant par sa mesure et cadance,
Que l'agréable mouvement
Des piez conduis hativement.
Aus royaumes Thessaloniques,
Les gouverneurs des republiques
Pour grand honneur on apela
Danseurs ou sailleurs, et cela
Des vielles statues est pris,
Où tels mots sont trouvez escrits.
Je say bien qu'aus antiques festes
Ceremonies n'estoient faites

Sans la danse, et par le danser
On venoit à les commencer.
L'orgie des dieux fut ainsi,
En Delou on dansoit aussi
A l'entour de leur sacre autel
Avec la lyre; et moyen tel,
Les Indiens tiennent encore,
Là où le soleil on adore;
Car, retournez vers l'Orient,
En dansant ils le vont priant.
Et si exemple ailleurs faut querre,
L'Ethiope en ses faits de guerre,
Par la danse, à quoy pronte estoit,
Ses ennemis espouventoit.
Le soudart n'osoit descocher
Sa flesche, voire l'arracher
De ses cheveus, ou, pour pharetre,
Toutes à rang les venoit mettre
Sans baler, et venoit ce faire
En mespris de son adversaire.
Encore on void quelque aparance
Aus fiers escadrons de la France,
De ce bal, leur pas d'ordre hastant,
Quand l'ennemi vont combatant;
Ce moyen donq encore observent,
A quoy les tabourins leur servent,
Les flutes, clairons, les trompettes
Et aus guilidins les musettes.

N'estimez-vous point la coutume
Introduite jadis par Nume,

Au nom de Mars, quant à la danse?
Devant qui, par longue observance,
Les prestres dansoient? O bal donques
Plus saint que chose ne fut onques,
Dont jadis Socrate se print
A te louer, voire l'aprint
En ses derniers ans; car sans toy
S'estimoit estre rien; par quoy
Entre les arts il t'eslevoit,
Que plus en estime il avoit;
Et si beau tu n'estois encores
Ne si parfait que tu es ores.
Combien plus donq il t'aymeroit
A présent et t'estimeroit!
Non seulement voudroit t'aprendre,
Mais qui plus est, la peine prendre
D'en tenir escolles publiques.
Et voulant les gestes comiques
Aprocher de toy, heureux bal,
On verroit par cours inégal
Toy durer, et l'autre s'abatre,
Ainsi que leur emphiteatre,
Dont l'aise donné s'extermine
Avec la caduque ruine.
Le bal donques est quelque chose
En qui plus de grace est enclose
Qu'en l'autre : aussi n'a pas esté
D'aucun sens humain inventé.
Ce grand roy, et prophete ebrieu,
Sait on qu'il aye en aucun lieu

Fait du comique, ou du farseur?
Et toutefois il fut danseur.
Les rengs de l'Eglise, et des anges
Chantans les divines louenges,
Sont nommez chœurs, car on void en ce
L'accord imité de la danse.
Romme estant au point de son heur,
Avoit les danseurs en honneur :
En honneur les eut, et dit-on
Qu'on en vit un, vivant Neron,
Qui montroit par ses trets connus
Les amours de Mars et Venus :
Et comme leurs moyens couvers
Par Phebus furent descouvers,
Lui honteus, elle honteuse aussi
De s'estre laissée prendre ainsi
Au mari, marri de se voir
A son ingrate decevoir :
Et cette histoire il enseignoit,
Tant de grace il accompagnoit
Sa danse : or l'accompagnoit tant,
Que fut dit du prince assistant,
Qu'il parloit des piez et des mains.
De ce bien rare les Romains
En confermerent l'aliance
Du Pont-Euxin. Dont par la danse
Clerement nous sont demontrées
Les meurs en l'ame penetrées,
L'afeccion, l'aise, le dueil;
Et s'en trouverent qui à l'œil

Montroient (chose plus rare) encore
La doctrine de Pithagore
Par gestes, dont apelez furent
Chrisophes, d'autant qu'ils surent
User des mains avec prudence:
Chose remontrant que la danse
Est estimée proufitable,
Autant ou plus que delectable.
L'exercice y recommandé
Rend le corps d'autant emendé,
Qu'il le purge de ses humeurs,
Et s'en font meilleures les meurs.
Puis les pas, espars par compas,
Les tours sur un pié, n'ont-ils pas
Grace? Ne l'ont-ils pas aussi
Les sauts? Et cet œil éclairci,
OEilladant çà et là ses flammes,
A quoy tant vous plaisez, mes dames,
Danseur le faites devenir,
Et accord avec vous tenir.
La danse qu'en mes vers je loue,
Ce n'est pas non celle qui couve
Tant de maus, et qui moyen donne
D'abolir celle qui est bonne.
Ce n'est point la danse ionique,
N'aussi d'Herodie l'inique;
Elle est en son heur plus heureuse,
Que l'autre en son mal malheureuse:
Mais de mesler on ha coutume
La douceur avec l'amertume;

A la danse et sa pureté,
Quelque propos mal arresté.
Quant à la notre où qu'elle soit,
Vice aucun jamais ne reçoit ;
Et si quelcun si entremesle,
Des danseurs provient, et non d'elle :
Dont ses biens de tant plus s'avancent,
Que bons sont trouvez ceus qui dansent.

ÉPIGRAMME.

DES ANTIQUES DE NISMES, A J. ROBERT, JUGE CRIMINEL AUDIT LIEU.

L'ANTIQUITÉ, pour se rendre immortelle,
Et son renom par siécles alonger,
Maint euvre fit, où se voulut loger,
Lequel chacun encor reconnoit d'elle.
Nismes est l'un ; car sa tour maigne est telle,
Qu'on ne pourroit l'artifice songer ;
Et moins encor, comme on ha peu ranger
Le temple saint de Diane la belle.
L'amphitéatre est tres superbe et grand ;
La basilique admirable se rend ;
Les sept aussi montagnes emmurées :
Mais certes toy, plus grand te manifestes,
De nous remettre en leur entier les restes
Qui jusque icy nous estoient demeurées.

ÉPIGRAMME.

QU'IL N'EST BON PAR TROP LOUER SA MAITRESSE.

Quand par escrit, ou par vive parole,
Je veus louer la grace, et estimer
De ma maitresse, en cela je m'afole,
Car je convie un chacun à l'aymer.
Comme l'oiseau, je suis donq à blamer,
Qui aus chasseurs, chantant, son nid decelle:
Tant plus je veus belle la renommer,
Tant plus chacun à la servir j'apelle.

ÉPIGRAMME.

A MAD. THO. DU POET., SA SEUR D'ALIANCE.

Ce beau jardin où nous entrons, ma seur,
Est plein de fleurs richement colorées,
Dont la plus part sont blanches ou dorées,
Et le printemps en est le possesseur:
Puis en hyver fletrissent, et suis seur
Qu'ainsi en prend à la jeunesse blonde;
Car elle va, et s'enfuit comme l'onde:
Beauté s'efface, et se perd d'heure en heure.
Or cueillez donq son fruit; car en ce monde
Mort le pouvoir, le regret nous demeure.

ÉPIGRAMME.

DES CHEVEUS DE LOUÏSE.

Le poil doré, cler et luisant,
Qui fait un front beau et plaisant
A Louïse, est sien comme dit:
Ce qu'est vray, car j'estois présent
Quand le marchant les lui vendit.

ÉPIGRAMME.

A MADAME MARTHE DE SAINT-MARTIN, DE SON DUEIL PAR LA MORT DE SA SEUR.

Ces yeus versans un deluge de pleurs,
Tirez du cœur par l'ardeur de sa pleinte,
Sont presque esteints, comme par eau esteinte
Au chaud midi est la beauté des fleurs;
Et semble, à voir le trein de vos douleurs,
Que votre vie à mort mesme est contreinte;
Que cette là pour qui de dueil ateinte,
De mort avez jà prinses les couleurs.
Mais cette face en son teint palle et blesme,
Vous va disant prodigue de vous mesme,
Et trop severe encontre l'amitié.
De vos amans la poursuite est donq vaine,
Et vain l'amour qu'ont en vous; car à peine
Secourt autrui qui n'a de soy pitié.

ÉPIGRAMME.

A UNE MESDISANTE.

Echo demeure solitaire,
Et rapporte ce qu'elle entend;
Mais vous en faites bien autant,
Car jamais ne vous pouvez taire.

ÉPITAPHE D'YSABEAU,

QUAND SERA MORTE.

Regreter on doit Ysabeau,
N'agueres mise en ce tombeau;
Car si grand memoire avoit elle,
Que pour lors que mort la tenoit,
De tous ses faits se souvenoit,
Hormis du temps qu'estoit pucelle.

MAURICE SÈVE.

Maurice Sève ou Sceve, qu'on fait descendre de l'ancienne maison des marquis de Sceva, exerça la profession d'avocat à Lyon, où sa famille étoit venue s'établir; il fut aussi conseiller échevin de cette ville. Lorsque Henri II et Catherine de Médicis sa femme, y firent leur entrée solennelle, en 1548, Maurice Sève fut chargé, par ses compatriotes, de diriger les fêtes publiques qui furent données à cette occasion.

Voici ce que dit de ce poète Lacroix du Maine: « C'étoit un homme fort docte et fort bon poëte fran-« çois, grand rechercheur de l'antiquité, doué d'un es-« prit esmerveillable, de grand jugement et singulière « invention. » Duverdier nous dit qu'il étoit *petit homme en stature, mais du tout grand en savoir.* Nous pourrions joindre à ces témoignages des talents de ce poète ceux de Clément Marot, qui, pendant son séjour à Lyon, s'étant étroitement lié avec Sève, trouva en lui un ami dévoué et un juge éclairé, à qui il dut de très bons conseils sur la poésie.

Maurice Sève vivoit encore en 1562. L'époque de sa mort est inconnue.

Nous avons de lui deux églogues; l'une a pour titre *Arion*, et l'autre *la Saulsaye, éclogue de la vie solitaire.* La mort du dauphin, fils de François Ier, arrivée en 1536, fait le sujet de la première; la seconde est un dialogue entre les deux bergers *Antire* et *Philerme. Antire* tâche de consoler son ami des rigueurs de sa

bergère, et s'efforce de l'arracher des lieux solitaires où il est allé porter sa douleur. Cette pièce est assez bien versifiée; elle fut imprimée à Lyon en 1547. Dans une seconde édition, qui est de 1549, Maurice Sève ne se nomme pas; mais il s'y désigne par ces mots qu'il avoit pris pour devise : *Souffrir, non souffrir.*

Délie, object de plus haute vertu, autre production de notre poète, est un recueil de dixains et d'emblèmes sur l'amour, qui n'a rien de remarquable, si ce n'est son excessive étendue. Le *Blazon du front*, celui du *sourcil* et celui de la *gorge*, ainsi que la traduction de la *déplorable fin de Fiammette*, de l'espagnol, sont aussi des ouvrages fort médiocres.

Mais le poëme du *Microcosme ou petit Monde* n'est pas sans mérite; on y reconnoît un esprit philosophique, et il offre parfois de l'intérêt. Il est écrit en vers héroïques, et divisé en trois Livres. Le premier traite de la création de l'univers, de celle de l'homme et de la femme, de leur chute et de leur condamnation. Dans le second, Adam voit en rêve tous les événements qui ont précédé la venue de Jésus-Christ et l'établissement du christianisme; enfin, dans le troisième, il rend compte à sa femme de sa vision; il lui fait ensuite une longue dissertation sur l'astronomie, l'astrologie, la chimie, etc. Ce poëme, dont la première édition est de 1562, se termine par les trois vers suivants :

Universelle paix appaisoit l'univers,
L'an que ce microcosme, en trois livres divers,
Fut ainsi mal tracé de trois mille et trois vers.

On attribue encore à Maurice Sève la traduction de quelques psaumes.

ÉPIGRAMME.

AMOUR perdit les traits qu'il me tira,
Et de douleur se prit fort à se plaindre :
Vénus en eut pitié, et soupira,
Tant que par pleurs son brandon fit éteindre;
Dont l'archier fut sans trait, Cypris sans flamme.
Ne pleure plus, Vénus, mais bien enflamme
Ta torche en moi; mon cœur l'allumera :
Et toi, enfant, cesse, va vers ma dame,
Qui de ses yeux tes fleches refera.

ÉPIGRAMME.

AMOUR, bruslant de se voir en portrait,
Bien eust voulu qu'Appelle fust en vie;
A son défaut, autre peintre il convie,
Lequel déjà achevoit arc et trait,
Croyant avoir portraiture accomplie,
Quand je lui dis : Ami, que fais-tu là ?
Pour le bien peindre, efface tout cela,
Et seulement peins vite ma Délie.

DIXAIN.

DÉLIE, aux champs troussée et accoustrée,
Comme un veneur, s'en alloit esbattant.
Sur le chemin, d'Amour fut rencontrée,
Qui par-tout va jeunes amans guettant;
Et lui a dit, près d'elle voletant:
Comment vas-tu, sans armes, à la chasse?
N'ai-je mes yeux, dit-elle, dont je chasse,
Et par lesquels j'ai maint gibier surpris?
Que sert ton arc, qui rien ne te pourchasse,
Vu que par eux toi-mesme je t'ai pris?

ÉTIENNE FORCADEL.

ÉTIENNE FORCADEL naquit à Beziers, d'Imbert Forcadel et d'Isabelle Cabestain. Son père, homme de beaucoup d'esprit, et qui lui avoit inspiré le goût de la poésie, le destina au barreau. Il fit ses études de droit, et fut dans la suite docteur en droit civil et canon, et lecteur à l'université de Toulouse. Mais, quoique cette université l'eût préféré au célèbre Cujas pour remplir une chaire, alors vacante, il n'en étoit pas moins un fort mauvais jurisconsulte.

Ses productions ne donnent pas une meilleure idée de ses talents poétiques. Elles sont, pour la plupart, au-dessous du médiocre ; il en convient lui-même : mais il espère que *ces petits labeurs, qui sont le fruit de ses heures perdues, seront pris en plus dextre partie qu'il ne pensoit.* Sa devise, qui étoit *espoir sans espoir,* est encore un témoignage du peu d'importance qu'il y attachoit.

Les OEuvres de Forcadel se composent du *Chant des trois Syrènes, filles d'Acheloüs et de Calliope ;* — du *Chant d'excellence divine, comprenant la chayne d'or du très sçavant poëte Homère ;* — du *Chant comparant l'amour à un fleuve ;* — du *Chant triste de Médée abandonnée de son aymé Jason ;* — de quelques pièces sur Jésus-Christ, qu'il appelle le *nouveau Phœnix ;* — de plusieurs élégies, épigrammes, complaintes, épitaphes, etc. du *Blazon de la nuit ;* — du *Pleur d'Heraclitus et du Riz de Democritus, philosophes ;* —

de la *Dissencion des quatre Élémens*; — du *Baiser de la Lune et du pasteur Endymion*, etc.; — et enfin de quelques traductions de Virgile, de Pétrarque, de Lucien, d'Ovide et de Lactance.

Forcadel se proposoit de réunir ces divers ouvrages et quelques autres dans un même recueil, lorsque la mort vint le surprendre, en 1573. Ce ne fut que six ans après, en 1579, que son fils mit ce projet à exécution. Cette édition est dédiée à Charles de Bourbon, fils de Louis de Bourbon, prince de Condé.

ÉPITAPHE.

Vous ne sçavez qui gist ici :
C'est le gentil Guyon Preci,
Qui mille fois de soif mourut,
Ains que du monde il disparut.
Oh ! qu'il avoit mûr jugement
A bien décrire proprement
La couleur, framboise et le goust
D'un vin rassis, faunet, ou moust !
Bref, Silenus fut un resveur,
Auprès de ce subtil buveur.
Donc, si la terre rend de mesme
Le fruit pareil au grain qu'on seme,
Nous verrons, ô quelle merveille !
De son tombeau sourdre une treille.

ÉPIGRAMME.

Je n'ai procés, de meurtre, ni poison,
Mais au libel trois chevres je demande,
Que mon voisin embla de ma maison;
Et sur le point où faut que l'on défende,
Pour contester, tu me dis que j'entende
Comme Hannibal, Sylla, César, et maints
Furent vaillans: tu tempestes des mains,
Et, en criant, tords mon droit, et tes levres.
J'entends, Helin, les hauts faits des Romains;
Mais réponds-moi à propos des trois chevres.

ÉPIGRAMME.

Ondes, souffrez, disoit l'amant Léandre,
Que vers Héro j'aborde sûrement;
Et si je puis entre ses bras me rendre,
Au revenir me noyez seulement.

COMPLAINTE SUR LA MORT D'UN PERROQUET.

Pleurez, serins, linots, pivers,
Pleurez, oiseaux jaunes et verts:
La mort a eu, bon gré ma vie!
Sur notre papegault envie.

O mort cruelle, trop habile,
Pour un, tu as blessé cent mille;
Tu as blessé tous les oiseaux
De l'air, des forests et des eaux.
Je veux mourir, si tu n'as tort.
Que n'as-tu montré ton effort
Contre les corbeaux dissolus,
Qui vivent maints ans révolus,
Sans métier autre que rapine!
A nous ravir tu es encline
Ce qui n'apporte nul danger.

O qu'il sçavoit dire et ranger,
François, toscan, latin et grec,
Bégayant un peu de son bec!
Si bien façonnoit le gosier,
Dans sa prison de franc osier,
Qu'il aima plus que liberté,
D'autant qu'il y fut mieux traité
Par blanche main, et bon desir
D'elle, qui prend peine et plaisir
A lui redire sa leçon,
A fresle voix et petit son,
Que de peu près il imitoit;
Quelquefois mesme il ajoutoit.

Il sauteloit, puis çà, puis là,
Et voltigeoit, criant hola!
Qui frappe l'huis? Vive le roi!
Est-ce vous, monsieur? est-ce toi?
Voire, quand la mort le somma,
Par exprès sa dame nomma,

Disant adieu, maistresse, adieu.
Si que le cygne n'a plus lieu
De se vanter l'oiseau unique
Qui, chantant, sa fin pronostique.
   Celui-ci sa mort annonça,
Et ses obseques prononça,
Degosillant mille propos,
Indices d'éternel repos,
Indices d'éternel silence.
Il déprisoit, par contenance,
Le bien fragile et terrien,
Ne laissant en ce monde rien,
Non pas un sol, comme je cuide,
Hormis sa cage veuve et vuide.
   O ne fust-il jamais venu!
Si ma dame ne l'eust connu,
N'auroit regret de son ramage,
Ni de son précieux pennage.
Cent fois je vis le paon cacher,
Honteux, ce crois-je, d'approcher
Le perroquet tant coint, tant miste,
Qui ores va au chemin triste,
Dont ne peut ame revenir.
Quelqu'un a daigné soutenir
Que les oiseaux, heureux jadis,
L'ont mis dedans leur paradis.

ÉPIGRAMME.

A L'AUTEUR.

De notre temps se loue l'abondance
Des bons esprits, écrivant doctement:
Mais sur iceux, la vulgaire ignorance
Se veut mesler d'en faire jugement;
Ce qui souvent est le retardement,
Que ne voyons de plusieurs les écrits:
Mais celui-ci, entre les bons esprits,
N'a point douté nous faire ses vers lire,
Certain d'avoir des savans los et prix,
Et qu'ignorans n'y verront que redire.

RÉPONSE DE L'AUTEUR.

Tu as, Aimar, monté sur quelque Ovide
Le tien dixain, d'art et d'engin doué.
Vu sa douceur, vu sa grace, je cuide
Que Marot l'eust pour un sien avoué.
Vu que tu m'as en icelui loué,
Louer ne puis ce qu'as sçu inventer:
Mais suis ton heur, fais ta muse chanter
En autre endroit, et si feras entendre
Que l'ignorant ne te peut imiter,
Et le sçavant n'y voit rien à reprendre.

GUILLAUME DE LA PERRIÈRE.

Guillaume de La Perrière, licencié en droit, naquit à Toulouse vers l'an 1500. Ses ouvrages offrent un vaste recueil d'emblêmes, de sentences, d'apophthegmes et de quatrains moraux; genre d'écrits alors fort en vogue.

Il avoit plus de cinquante ans lorsqu'il donna sa traduction de *la Morosophie*. La même année, en 1552, furent imprimées ses *Considérations des quatre mondes, à sçavoir est : divin, angelique, celeste, et sensible*, etc. Cet écrit se compose d'un grand nombre de quatrains, qui contiennent, d'après l'auteur, *la cresme de divine et humaine philosophie*. En tête de chaque centurie est un discours en prose où l'auteur en expose le sujet; et chacune de ces centuries se termine par un épilogue en vers adressé au lecteur.

Nous avons encore du même poète une pièce intitulée *Invective satyrique*; — un *Dialogue moral de la lettre qui occit et de l'esprit qui vivifie*; — *le Petit Courtisan*; — et *le Théatre des bons engins*, dédié à Marguerite de Navarre. Cet ouvrage est encore un recueil de cent emblêmes expliqués par un nombre égal de dixains.

Guillaume de La Perrière avoit pris ces mots pour devise : *Redime à calumniis hominum*. On ne connoît pas l'époque de sa mort.

EMBLÊME.

L'HOMME coupable, ou bien noté de crime,
Se voit pareil au lievre en tout propos,
Qui a le cœur toujours pusillanime,
Et ne peut pas dormir de bon repos.
Toujours craindra que viennent les suppots,
Pour le livrer aux mains de la justice.
L'homme innocent, pur, et net de tout vice,
Ne craint l'assaut des malins et pervers:
Le lievre montre à gens de maléfice,
Qu'il leur convient dormir les yeux ouverts.

EMBLÊME.

LE roi d'échecs, pendant que le jeu dure,
Sur ses sujets a grande préférence;
Si l'on le matte, il faut bien qu'il endure
Que l'on le mette au sac sans différence.
Ceci nous fait notable démontrance
Qu'après le jeu de vie transitoire,
Quand mort nous a mis en son répertoire,
Les rois ne sont plus grands que les vassaux;
Car dans le sac, comme à tous est notoire,
Rois et pions en honneur sont égaux.

EMBLÊME.

Le lion est, de cœur et de nature,
Fort et puissant, noble, vaillant et preux;
Le renard est, de sa propre nature,
En tous endroits subtil et cauteleux:
Le prince doit ressembler à tous deux,
S'il veut en los conquester mer et terre;
S'il veut pays en triomphe conquerre,
Et mériter un honneur non pareil,
Montrer se doit, comme vrai chef de guerre,
Lion en force, et renard en conseil.

CONSIDÉRATION.

Si nous voulons l'ennemi surmonter,
Aux dits de Christ il nous faut condescendre;
Et ne pouvons dessus les cieux monter,
Que par celui qui en voulut descendre.

FRANÇOIS HABERT.

François Habert, né à Issoudun en Berri, fit ses études à Paris. Son père, étant mort sans fortune, François Habert fut obligé de quitter Toulouse, où il avoit été envoyé pour étudier la jurisprudence. De retour à Issoudun, presque sans ressources, ayant quatre sœurs à soutenir, il prit l'emploi de secrétaire. Attaché, en cette qualité, auprès de plusieurs prélats, et ensuite auprès du duc de Nevers, qui le produisit à la cour, il y fut favorablement accueilli de François Ier; Henri II l'honora dans la suite du titre de son poète. Nous ignorons l'époque et le lieu de la mort de François Habert; il vivoit encore en 1561.

Ce fut en 1541, et pendant son séjour à Toulouse, que notre poète publia ses premières productions sous le titre du *Banni de lyesse*. Ce recueil, où il prit pour devise *Fy de soulas*, est divisé en deux parties; la première se compose de plusieurs épîtres, rondeaux, ballades, épitaphes, etc. La seconde contient le *Livre des Visions fantastiques*, espèce d'imitation du sixième chant de l'*Enéide* de Virgile; une traduction de *Pyrame et Thisbé;* de la fable de *Narcisse*, etc., etc.

La même année, fut imprimée la *Suite du banni de lyesse*, où se trouvent le *second Livre des Visions fantastiques* et le *Jugement des trois déesses Juno, Pallas et Vénus*, etc.

En 1543, parut un troisième recueil intitulé *le*

Voyage de l'homme riche, faict et composé en forme et maniere de dialogue; le but de ce poëme allégorique est de prouver que *contentement passe richesse.*

Les autres productions de François Habert sont encore très nombreuses; les principales sont : *la Déploration poëtique* sur la mort du chevalier Antoine Duprat, en 1545; — le *Temple de la Chasteté,* en 1549 : cet ouvrage est suivi de trente épîtres, de plusieurs épigrammes, cantiques, déplorations, épitaphes, éclogues, ballades; du *viel Chevalier présenté à M. le prince de Melfe,* et d'une *Exhortation sur l'art poëtique;* — deux recueils de pièces diverses, en 1551, qui contiennent des épîtres, héroïdes, etc. La plus intéressante de ces épîtres est celle sur l'*Immortalité des Poëtes françois;* elle est adresée à Mellin de Saint-Gelais. — Les deux Livres de *la Misère de l'homme naissant en ce monde* sont de la même année.

François Habert a laissé un recueil de fables, dont quelques unes ont été depuis traitées par La Fontaine.

DU COQ ET DU RENARD.

FABLE.

Le renard, par bois errant,
    Va quérant,
Pour sa dent, tendre pasture,
Et si loin en la fin va,
    Qu'il trouva
Le coq par mésaventure.

Le coq, de grand peur qu'il a,
    S'envola
Sur une ente haute et belle,
Disant que maistre renard
    N'a pas l'art
De monter dessus icelle.

Le renard, qui l'entendit,
    Lui a dit,
Pour mieux couvrir sa fallace:
Dieu te garde, ami très-cher!
    Te chercher
Suis venu en cette place,

Pour te raconter un cas
    Dont tu n'as
Encore la connoissance;
C'est que tous les animaux,
    Laids et beaux,
Ont fait entre eux alliance.

Toute guerre cessera;
Ne sera
Plus entr'eux fraude maligne ;
Sûrement pourra aller
Et parler
Avecque moi la geline.

De bestes un million,
Le lion
Mene jà par la campagne;
La brebis avec le loup,
A ce coup,
Sans nul danger s'accompagne.

Tu pourras voir ici bas
Grands ébats
Démener chacune beste:
Descendre donc il te faut
De là-haut,
Pour solemniser la feste.

Or fut le coq bien subtil :
J'ai, dit-il,
Grande joi' d'une paix telle ,
Et je te remerci' bien
Du grand bien
D'une si bonne nouvelle.

Cela dit, vient commencer
A hausser
Son col et sa creste rouge,
Et son regard il épard

Mainte part,
Sans que de son lieu se bouge.

Puis dit : J'entends par les bois
Les abbois
De trois chiens qui cherchent proie ;
Ho ! compere, je les voi
Près de toi ;
Va avec eux par la voie.

Oh ! non ; car ceux-ci n'ont pas
Sçu le cas
Tout ainsi comme il se passe,
Dit le renard : je m'en vas
Tout là bas,
De peur que n'aye la chasse.

Ainsi fut, par un plus fin,
Mise à fin
Du subtil renard la ruse.
Qui ne veut estre déçu
A son sçu,
D'un tel engin faut qu'il use.

DU LION, DU LOUP ET DE L'ASNE.

FABLE MORALE.

Le fier lion, cheminant par la voie,
Trouva un loup et un asne basté,
Devant lesquels tout court s'est arresté,
En leur disant : Jupiter vous convoie.

Le loup, voyant cette beste royale
Si près de soi, la salue humblement :
Autant en fait l'asne semblablement,
Pour lui montrer subjection loyale.

O mes amis ! maintenant il est heure,
Dit le lion, d'oster les grands péchés,
Desquels nos cœurs se trouvent empêchés :
Il est besoin que chacun les siens pleure.

Et pour avoir, de la majesté haute,
Du dieu des cieux, pleine rémission,
Besoin sera qu'en grand' contrition
Chacun de nous confesse ici sa faute.

Ce conseil fut de si grand' véhémence
Qu'il fut soudain des autres approuvé,
Dont le lion fort joyeux s'est trouvé ;
Et ses péchés à confesser commence :

Disant qu'il a, par bois, montagne et plaine,
Tant nuit que jour, causé, las ! divers maux,
Et dévoré grand nombre d'animaux,
Bœufs et chevreaux, et brebis portant laine.

Dont humblement pardon à Dieu demande,
En protestant de plus n'y retourner.
Ce fait, le loup le vient arraisonner,
Lui remontrant que l'offense n'est grande.

Comment, dit-il, seigneur plein d'excellence,
Puisque tu es sur toutes bestes roi,
Eh ! qui pourra te donner quelque loi,
Lorsque sur nous tu as toute puissance ?

Il est loisible à un prince de faire
Ce qu'il lui plaît, sans contradiction:
Partant, seigneur, je suis d'opinion
Que tu ne peux, en ce faisant, mal faire.

Ces mots finis, le loup, fin de nature,
Vint réciter les maux par lui commis:
Premiérement, comme il a à mort mis
Plusieurs passans pour en avoir pasture.

Puis, que souvent, trouvant en lieu champêtre
Moutons camus, de nuit, en clos et parcs,
Il a bergier et les troupeaux épars,
Pour les ravir, afin de s'en repaistre.

Enfin, qu'il a, en suivant sa coutume,
Fait plusieurs maux aux jumens et chevaux,
Les dévorant et par monts et par vaux:
Dont il en sent en son cœur amertume.

Sur ce, répond, en faisant bonne mine,
Le fin lion: Ceci n'est pas grand cas;
Ta coutume est d'ainsi faire, n'est-ce pas?
Puis, à cela t'a contraint la famine.

Lors dit à l'asne: Or, conte-nous ta vie,
Et garde bien d'en omettre un seul point;
Car si tu faux, je ne te faudrai point:
Tant de punir les menteurs j'ai envie.

L'asne craignant de recevoir nuisance,
Répond ainsi: Mauvais sont mes forfaits,
Mais non si grands que ceux-là qu'avez faits;
Et toutes fois j'en reçois déplaisance.

Quelque temps fust que j'étois en servage
Sous un marchand qui bien se nourrissoit,
Et au rebours pauvrement me pansoit,
Combien qu'il eust de moi grand avantage.

Le jour advint d'une certaine foire,
Où, bien monté sur mon dos, il alla;
Mais arrivé, à jeun me laissa-là,
Et s'en va droit à la taverne boire.

Marri j'en fus, car celui qui travaille,
Par juste droit doit avoir à manger.
Or, je trouvai, pour le compte abréger,
Ses deux souliers remplis de bonne paille.

Je la mangeai sans rien dire à mon maistre,
Et ce faisant, l'offençai grandement;
Dont je requiers pardon très-humblement,
N'espérant plus telle faute commettre.

O quel forfait! ô la fausse pratique!
Ce dit le loup fin et malicieux;
Au monde n'est rien plus pernicieux
Que le brigand, ou larron domestique.

Comment! la paille au soulier demeurée,
De son seigneur, manger à belles dents?
Et si le pied eust été la-dedans,
La tendre chair eust été dévorée!

Pour abréger, dit le lion à l'heure,
C'est un larron, on le voit par effet,
Or je crois juste, et j'ordonne de fait,
Suivant nos loix anciennes, qu'il meure.

Plutost ne fust la sentence jettée,
Que maistre loup le pauvre asne étrangla;
Puis, de sa chair chacun d'eux se soula:
Voilà comment elle fut exécutée.

Par quoi appert que des grands on tient compte;
Qu'en faisant mal, ils sont favorisés;
Mais les petits, sans cesse méprisés,
N'ont pour loyer que la peine et la honte.

DE L'ARAIGNÉE, DE LA GUESPE ET DE LA MOUCHE.

FABLE.

L'ARAIGNE avoit sa belle toile ourdie,
Et l'achevant, pour un temps la laissa;
Mais il survint une guespe étourdie,
Qui la rompit, et par dedans passa.

L'araigne à doncq bien fort se courrouça
De voir ainsi gaster son petit bien:
Le sens défaut, alors qu'on perd le sien.

Elle lui dit: Qui te meut de défaire
A coup, cela que j'ai fait à loisir?
Répond la guespe: Et qu'en as-tu affaire?
Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour plaisir.

Ah! dit l'araigne: or je vois bien gesir,
Morte à l'envers droiture et équité;
Car de pécher les gros ont liberté.

Bientôt après, une mouche petite,
Cuidant passer, dedans s'enveloppa;
Dont folle fut : car l'araigne despite,
Dedans ses retz promptement l'attrapa;

Et si souvent son tendre corps frappa,
Qu'il demeura presque tout assolé.
Le plus petit est toujours plus foulé.

JACQUES GOHORRY.

Jacques Gohorry, professeur de mathématiques, naquit à Paris d'une famille originaire de Florence. Cet écrivain fécond a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont en latin, et traitent de la philosophie et de la chimie, sciences dans lesquelles il paroît avoir été très versé pour son temps. Il y prend souvent le titre de *Leo-Suavius solitarius*, avec ces trois lettres J. G. P., qui étoient les initiales de son nom et du lieu de sa naissance; sa devise étoit *envie, d'envie en vie*. Il mourut à Paris le 15 mars 1576.

Ses meilleures poésies sont incontestablement celles qui se trouvent dans sa traduction des dixième, onzième, douzième et quatorzième Livres de l'*Amadis des Gaules*.

CHANT RUSTIQUE.

Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.
L'autre hier, trouvai Sylvette,
Son petit troupeau gardant:
Quand je la trouvai seulette,
S'amour allai demandant.
Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.

A quoi pensez-vous, bergere,
En cette fleur de quinze ans ?
La beauté passe légere,
Comme la rose au printemps.
Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.

Fille qui ne fait ami
De tout son desir content,
On ne fait cas ni demi
De son teint, de son corps gent.
Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.

Il vous donnera ceinture
Demi-ceint ferré d'argent,
Rouge cotte, et la doublure
Plus que l'herbe verdoyant.
Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.

A la feste aurez la danse,
Et le joyau triomphant :
Lors vis à sa contenance
Qu'elle s'alloit échauffant.
Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.

Répond qu'elle est si jeunette,
Que n'entend mon preschement;
Mais qu'on dit qu'en amourette
N'y a que peine et tourment.

Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.

Depuis, l'épie au passage,
Tant que la trouvai filant
A l'orée du bocage,
Près de son troupeau beslant.
Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.

Dieu gard, dis, la filandiere,
Et celui qui la surprend!
Elle regarde derriere,
Et un doux salut me rend.
Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.

Voici un chapeau de paille,
Un couvre-chef tavolant;
Combien que le don peu vaille,
Le cœur est franc et vaillant.
Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.

Je l'affuble, et lui déclaire
Que de soif allois mourant;
Me mene à la source claire,
Où lui dis le demeurant:
Adieu, ville, vous command;
Il n'est plaisir que des champs.

CHANSON.

LA jeune vierge est semblable à la rose,
Au beau jardin, sur l'épine naïve;
Tandis que sûre et seulette repose,
Sans que troupeau ni berger y arrive,
L'air doux l'échauffe, et l'aurore l'arrose,
La terre, l'eau, par sa faveur l'avive;
Mais jeunes-gens et dames amoureuses,
De la cueillir ont les mains envieuses.
La terre et l'air, qui la souloient nourrir,
La quittent lors, et la laissent flétrir.

LA PUISSANCE DE L'AMOUR.

L'AGE d'or précieux
Délaissant la terre ronde,
Saturne, chassé des cieux,
Laissa l'empire du monde.

Et lors ses trois fils pervers,
Avançant leur héritage,
Départirent l'univers,
Chacun selon son partage.

Jupiter eut par hasard
Le ciel tournoyant la terre,
Et fortifia sa part
Des foudres et du tonnerre.

Neptune fut président
Des mers pleines de naufrages,
Et s'arma d'un fort trident,
De tempestes et d'orages.

A Pluton, le sort donna
L'enfer plein de félonies,
Lequel il environna
D'eaux noires et de furies.

Il sembloit qu'à Cupidon
La terre fust réservée;
Mais, non content de ce don,
Il prit tout gai sa volée.

Et vint, au milieu des cieux,
A Jupiter mener guerre,
De son feu domptant les feux
Des foudres et du tonnerre.

De là, vers le président
Des mers vint ce dieu volage,
Et fit ardre son trident,
Sa tempeste et son orage.

Puis, ès enfers ténébreux
Il vint élancer ses flammes,
Malgré tout le peuple ombreux,
Mattant le fier roi des ames.

Ainsi tu peux enflammer
Amour, de tes étincelles,
Le ciel, l'enfer, et la mer,
Et les choses plus rebelles.

Donc à bon droit, nous humains,
Adorerons ta puissance,
Vu que les dieux souverains
Te rendent obéissance.

CHANSON D'ARLANG.

Arlang, par foi, travaux et larmes,
Tira tels assauts et alarmes
A Clio, qu'il sçut de son cœur,
Par temps, amollir la rigueur.

Et qui eust été la cruelle,
Voyant mourir l'ami fidelle,
Qui sa vie n'eust racheté,
Fust-ce au prix de sa chasteté?

Ce fut au secret cabinet
D'un délicieux jardinet,
Qui côtoyoit un clair ruisseau
D'une vive et argentine eau.

D'autre côté, le verd bocage
Le couvroit de son frais ombrage,
Dont les oiseaux, au bruit et son
De l'onde, accordoient leur chanson.

La terre étoit là, par fleur mainte,
D'odeur pleine et de couleur peinte;
Mais tout effaçoit une rose
Qui par Amour y fut enclose.

Arlang trouva Clio, s'amie,
Sur l'herbette mal endormie,
De qui ses yeux tant se repurent,
Que du tout éblouis en furent.

Elle tiroit soupirs divers,
Témoins de ses désirs couverts,
Et dormoit, réclamant par fois,
Arlang, Arlang, de foible voix.

Ce mot le fait à terre fondre,
Où d'un baiser lui va répondre,
Découvrant sa blanche poitrine,
D'où sortit une odeur divine.

Son beau sein doucement ondoie,
Comme au rivage la mer coie,
Comme ondoie un champ de haut blé,
Par le vent battu et soufflé.

Clio s'éveille au baiser prendre,
Qui n'est pas ingrate à le rendre,
Entr'ouvrant l'œil dont elle voit
Celui à qui elle le doit.

Tandis que la vermeille bouche
Des amans l'une et l'autre touche,
Les esprits sont confus ensemble,
Tant corps de près à corps s'assemble.

Les deux ames ne sont plus qu'une,
Spirant une halene commune,

Et sont, par union d'esprits,
Les membres de fureur épris.

Vrais amoureux, seuls vous sçavez,
Qui de ce miel gousté avez,
Comme une double volonté
S'unit confite en volupté.

Vénus, de qui tiens ma victoire,
Pour en consacrer la mémoire,
Je pends à l'autel de ton temple
Un cœur jumeau, des deux exemple.

CHANSON.

O combien est heureux
Celui qui se contente
Des biens si plantureux
Que nature présente !
Autres biens que ceux-ci
Sont meslés de souci.

J'ai toute suffisance
Que la vie requiert :
Qui abonde en chevance,
Pour autrui en acquiert.
Trésors de plus qu'assez
En vain sont amassés.

Qui se fonde en l'honneur,
A Fortune se joue,

Qui, du haut de bonheur,
Jette au bas de sa roue;
La foudre va toujours
Frapper les hautes tours.

O combien est heureux
Celui qui se contente
Des biens si plantureux
Que nature présente !
Autres biens que ceux-ci
Sont meslés de souci.

HUGUES SALEL.

Hugues Salel, abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Cheron, à Chartres, naquit à Cazals en Quercy, vers l'an 1504; il fut valet de chambre de François Ier, et l'un des grands maîtres d'hôtel de ce prince. Olivier de Magny lui donne encore, dans une de ses épîtres, le titre de conseiller et aumônier de la reine. Après la mort de François Ier, Hugues Salel se retira, en 1547, à son abbaye de Saint-Cheron, où il mourut en 1553, dans la cinquantième année de son âge.

Ce poète traduisit, sur la demande de François Ier, les douze premiers Livres de l'*Iliade* d'Homère. Il fit aussi une traduction de l'*Hélène* d'Euripide; mais on assure que ce dernier ouvrage ne fut pas imprimé. Ses autres productions consistent en un grand nombre de dixains et de huitains, etc. Il composa aussi le blason de l'*Anneau* et celui de l'*Épingle*, ainsi qu'une imitation de la sixième idylle d'Ausone, intitulée *Chant poëtique, auquel Cupido est tourmenté par Vénus*, etc. Enfin le recueil de ses poésies se termine par le *Chant royal de la conception de la vierge Marie.*

Hugues Salel paroît avoir joui, de son vivant, et même après sa mort, d'une grande réputation : les éloges les plus flatteurs lui furent prodigués par Clément Marot, Olivier de Magny et plusieurs autres poètes distingués; nous nous bornerons à transcrire ici

une des nombreuses épitaphes composées en son honneur ; elle est de Jodelle.

Quercy m'a engendré, les neuf Sœurs m'ont appris,
Les roys m'ont enrichi, Homère m'éternise,
La parque maintenant le corps mortel a pris ;
Ma vertu dans les cieux l'ame immortelle a mise.
Donc ma seule vertu m'a plus de gloire acquise,
Plus de divin sçavoir, plus de richesse aussi,
Et plus d'éternité, que n'ont pas fait ici
Quercy, les Sœurs, les roys, l'Iliade entreprise.

CHANT POÉTIQUE,

AUQUEL CUPIDO EST TOURMENTÉ PAR VÉNUS.

IMITATION DE LA SIXIÈME IDYLLE D'AUSONE.

Aux champs de deuil, où la forest sacrée
A Cupido, pleine de myrthes verds,
Les clairs esprits des amoureux récrée,
Comme Virgile a chanté par ses vers,
Près d'un ruisseau coulant tout à travers,
Se promenoient les dames amoureuses,
Qui autrefois ont, par moyens divers,
Senti d'amour les flammes vigoureuses.

Jettant soupirs dessus le verd rivage,
Cueilloient bouquets de diverses couleurs,
Qui leur donnoient plus ample témoignage
Combien on souffre, en amour, de douleurs.
O fait piteux, de voir changés en fleurs
Les plus beaux corps de tout ce mortel monde !

Or cet aspect mettant leurs yeux en pleurs,
Fait qu'en regrets, hélas! leur cœur abonde.

Premiérement, la blanche Semellé
Se complaignoit d'avoir été déçue,
Montrant son corps du tonnerre bruslé,
Par jalousie encontre elle conçue;
Car quand Juno eut l'amour apperçu
Que Jupiter portoit à la très-belle,
La suborna, et par fraude tissu
Subtilement, lui causa mort cruelle.

Puis Cénéis, nymphe de Thessalie,
Du dieu marin si très-bien guerdonnée,
Que de femelle élégante et jolie,
A sa requeste, en masle fut tournée,
Faisant regrets, maudissant la journée
Que Cupido de son dard la blessa;
Car se voyoit en femme retournée,
Bien que fust masle au temps que trépassa.

Héro portoit en sa main le brandon
Que Léander disoit son pole arctique,
Lorsqu'il mettoit sa vie à l'abandon
Pour traverser la mer hélespontique.
Trop fut le vent et contraire et inique
Qui l'amortit; car la dame ennuyée,
Voyant l'ami mort, comme frénétique,
Chut en la mer, où elle fut noyée.

Les piteux vers que Sapho récitoit
Pour amollir un cœur de diamant,

Montroient assez l'amour qu'elle portoit
Envers Phaon, le déloyal amant:
Toujours étoit son Phaon réclamant,
Bruslant d'ardeur plus que démesurée,
Avec maintien dont on l'alloit blasmant,
Non d'amoureuse, ains de désespérée.

Encore étoit chose plus pitoyable,
Voir le maintien des trois dames de Crete,
L'une souffrant d'amour assez louable,
Les autres deux d'amour très-indiscrete,
Ariadné incessamment regrette
Son Théséus, Phédra son Hyppolite,
Et Pasiphé, sans se tenir secrete,
Suit pas-à-pas son grand taureau d'élite.

Mais qui croira que la très-claire lune
Laissa souvent son beau manoir céleste,
Errant çà-bas autant ou plus que l'une
Que le dur trait de cet archer moleste.
Il n'est besoin qu'en ceci l'on conteste;
On la voit là desirant son ami
Endymion, qui souvente fois reste
Au clair giron de la belle endormi.

Or, de vengeance un désir furieux
Vint à la troupe ainsi déconsolée;
Et il advint que droit, en mesmes lieux,
Le dieu d'Amour prit alors sa volée:
Tost fut connu de toute l'assemblée,
Au beau carquois, au brandon et aux aisles,

Et ne sçut tant se cacher à l'emblée,
Qu'il ne fust pris des gentes damoiselles.

Ce petit dieu étoit lors ressemblant
Un malfaiteur par justice attrapé,
Pasle en couleur, et en maintien tremblant,
Qui bien voudroit estre loin échappé.
Je ne sçaurois dire s'il fut frappé
En lui ostant l'arc et trousse garnie;
Mais il fut bien soudain enveloppé,
Et amené parmi la compagnie.

Les bras liés sur le dos, d'une corde,
L'ont aussi-tost en un myrthe pendu :
Il crie, il pleure, et veut miséricorde,
Mais on est sourd; il n'est point entendu:
Du tout chargé, et de rien défendu,
Les condamnans sont juges et partie;
Chacune veut du crime prétendu
Toute la coulpe estre en lui convertie.

Divers propos, pour ses fautes juger,
Furent ouverts parmi cette assistance;
Chacune veut de mesme se venger,
Comme elle est morte, et baille sa sentence:
L'une un licol, l'autre une épée avance;
L'autre le veut faire choir d'un rocher;
Qui lui prépare un feu pour récompense,
Et qui le veut faire en mer trébucher.

Une fut là non pas moins dépiteuse,
Mais quelque peu à pitié plus encline,

Ayant horreur de peine si honteuse,
Qui conseilla que, d'une tendre épine,
On le piquast sur sa blanche poitrine,
Pour en tirer, sans trop grieve contrainte,
Un peu de sang, et de liqueur divine,
Dont nous voyons ainsi la rose teinte.

Pendant ceci, pour le trouble augmenter,
Et rengréger de plus en plus la peine,
Dame Vénus se vint là présenter,
Très-indignée, et de grand courroux pleine;
Son doux regard, sa face plus qu'humaine,
Étoit alors d'elle bien estrangée,
En désirant, par colere soudaine,
Estre du fils cruellement vengée.

O faux garçon, ô géniture ingrate!
O cruauté sous beau semblant cachée!
Que gagnes-tu de ton feu qui tout gaste,
Me rendre ainsi dépiteuse et faschée?
Par ton moyen, m'est souvent reprochée
La douce nuit que Vulcain le boiteux,
Entre les bras de Mars me vit couchée,
Dont lui et moi sommes encor honteux.

Ainsi disoit la dame de beauté,
Lui reprochant des maux à grand foison,
Une malice, une déloyauté,
Une inconstance, un trouble de raison,
Un miel confit en amere poison,
Un assurer hors de toute apparence,

La liberté plus dure que prison,
Un foible espoir plein de désespérance.

Et non contente, après ces grands outrages,
Pour le punir de tous ses démérites,
Fait amasser de ces roses sauvages
Un grand bouquet par l'une des Charites,
Entremeslant œillets et marguerites,
Avec lequel le tourmente et le fesse
Sur bras, sur corps, sur ses jambes petites:
Il crie, il pleure, et sa faute confesse.

Tant le battit, que sa chair précieuse,
Près du tetin, fut un peu entamée,
Dont en sortit liqueur délicieuse,
Un sang divin, une humeur embaumée,
Qui rendit lors couleur plus consommée
Aux francs œillets et aux roses vermeilles:
La marguerite en est plus renommée,
Et n'ont ces fleurs, au monde, leurs pareilles.

La cruauté, la mortelle menace,
Et la fureur à vengeance inclinée,
Soudainement abandonnent la place;
Miséricorde et pitié l'ont gagnée;
La peine semble aux dames éloignée
De l'équité, et passer le péché;
Et eussent lors volontiers condamnée
Vénus la mere, et le fils relasché.

A jointes mains, et les larmes aux yeux,
Vont requérant pour Cupido la grace,

Comme innocent, et aiment beaucoup mieux
S'en accuser, pour couvrir sa fallace :
Adonc Vénus, montrant joyeuse face,
Lui fait pardon, le délie, et le baise,
Lui rend son arc, son carquois, et l'embrasse.
Or devinez si Cupido fut aise.

O noble sexe ! ô vertu féminine !
Pouvant choisir maints exemples divers,
J'ai entrepris de montrer, par mes vers,
Comme pitié en vos esprits domine.
Je n'ai point lu grecque histoire ou latine,
Faisant récit de pitié plus extresme,
Qu'est pardonner un malfaiteur insigne,
Et, pour défendre autrui, blasmer soi-mesme.

MICHEL NOSTRADAMUS.

Michel de Nostre Dame, dit Nostradamus, docteur en médecine, né en 1504, à Salon de Craux en Provence [1], passa pour le plus grand astrologue de son temps, et jouit à ce titre d'une considération dont il seroit difficile de se rendre raison, si l'on ne se reportoit à l'époque où il vivoit. L'astrologie judiciaire étoit alors regardée comme une science certaine, et Nostradamus s'étoit acquis la réputation d'avoir pénétré les plus secrets mystères de cette science. Henri II, qui avoit lu les sept premières Centuries de ce prétendu prophète, voulut en connoître l'auteur; il le fit venir à la cour et lui donna deux cents écus d'or. Charles IX, à son passage en Provence, le combla de marques d'estime. Cependant, le sieur du Pavillon fit imprimer à Paris, en 1560, un ouvrage intitulé *les Contredits de Nostradamus;* et Étienne Jodelle composa contre l'inspiré provençal ce fameux distique latin, qui fut attribué, par quelques auteurs, à Charles Ustenhove, poète Gantois, et à Théodore de Bèze, par quelques autres.

Nostra damus, cùm verba damus, nam fallere nostrum est:
Et cùm verba damus, nil nisi nostra damus.

[1] Selon Falconet, Nostradamus étoit né à Saint-Remi en Provence, de race juive, de la tribu d'Issachar, à ce qu'il prétendoit, citant le passage des *Paralipom.*, Liv. 1, chap. 12, v. 32, *de filiis Issachar viri eruditi.*

Michel de Nostre Dame mourut en 1566, dans la soixante-deuxième année de son âge.

Les ouvrages de ce poète eurent une vogue prodigieuse ; il en existe un grand nombre d'éditions, faites en divers lieux et à différentes époques. Ils se composent de quatrains ou prophéties, d'almanachs, pronostications et présages, *plusieurs exquises receptes sur la maniere de faire divers fardemens et senteurs pour la face*, etc.

Nous terminerons cet article en rapportant le passage suivant, qui est tiré d'une dissertation que Petit, intendant des fortifications, fit imprimer à Paris en 1666, chez Jean Cusson. « Quand je vois, dit cet au-« teur, page 45, quand je vois des personnes admirer « quelquefois la rencontre de certains quatrains de « Nostradamus, avec quelques événements singuliers « (je parle de ses véritables quatrains, et non pas « d'une infinité qu'on suppose selon les occurrences), « je m'étonne de leur admiration. S'ils avoient bien « considéré que ce fou a fait entrer dans ses méchants « vers, sans rime et sans raison, tous les noms des pays, « des villes, des maisons et des grandes familles qui « sont en Europe, et principalement en France, et « qu'il en a fait des galimathias qui ne signifient rien, « et qui signifient ce que l'on veut, quand quelque chose « est arrivé qui a de l'affinité avec ses termes obscurs « et barbares, ils ne s'étonneroient pas comme ils le « font, et ne diroient pas que la chose y est entière-« ment prédite, etc., etc. »

PROPHÉTIES.

L'AUANTURIER six cens et six ou neuf,
Sera surpris par fiel mis dans vn œuf,
Et peu apres sera hors de puissance
Par le puissant empereur general
Qu'au monde n'est vn pareil ny esgal,
Dont vn chacun luy rend obeïssance.

Au grand siege encor grands forfaits,
Recommançans plus que iamais
Six cens et cinq sur la verdure,
La prise et reprise sera,
Soldats ès champs iusqu'en froidure
Puis apres recommencera.

Nouueau esleu patron du grand vaisseau,
Verra long-temps briller le cler flambeau
Qui sert de lampe à ce grand territoire,
Et auquel temps armez dessous son nom,
Ioinctes à celles de l'heureux de Bourbon
Leuant, ponant, et couchant sa mémoire.

En octobre six cens et cinq,
Pouruoyeur de monstre marin,
Prendra du souuerain le cresme;
Ou en six cens et six, en iuin,
Grand' ioye aux grands et au commun,
Grands faits apres ce grand baptesme.

Au mesme temps vn grand endurera,
Ioyeux mal sain, l'an complet ne verra,
Et quelques vns qui seront de la feste,
Feste pour vn seulement, à ce iour,
Mais peu apres sans faire long seiour,
Deux se donront l'vn l'autre de la teste.

Considerant la triste Philomelle
Qu'en pleurs et cris sa peine renouuelle,
Racourcissant par tel moyen ses iours,
Six cens et cinq, elle en verra l'issuë,
De son tourment, ia la toille tissuë,
Par son moyen senestre aura secours.

Six et cinq, six cens et six et sept,
Nous monstrera iusques à l'an dix-sept,
Du boute feu l'ire, hayne et enuie,
Soubz l'oliuier d'assez long-temps caché.
Le crocodril sur la terre a caché,
Ce qui estoit mort, sera lors en vie.

ANTOINE DU SAIX.

Antoine du Saix, chanoine régulier de Saint-Antoine, abbé de Chesery et commandeur de Bourg en Bresse, naquit dans cette ville vers l'an 1505, d'une famille distinguée. Charles, duc de Savoie, dont il étoit le précepteur et l'aumônier, l'envoya en France en qualité d'ambassadeur. Il mourut vers l'année 1579. Les armes de sa maison étoient *d'argent tout plein*, avec cette devise : *Utcunquè sors tulerit*, qu'il traduisit ainsi : *Quoi qu'il advienne.*

Ses principales productions sont :

La traduction de deux traités de Plutarque; l'un a pour titre la *Touche naive ou la manière de discerner l'ami d'avec le flatteur, dédié à François Ier;* et l'autre, *de l'Utilité qu'on peult tirer de ses ennemys;* — *l'Esperon de discipline, en vers françois*, dédié à Charles, duc de Savoie; c'est une espèce de traité sur l'éducation des princes; — un recueil de *diverses pensées et épigrammes, en latin et en françois*, ou *petit fatras d'un apprentif surnommé l'Esperonnier de discipline* (*Lyon*, 1538); — une *Oraison funèbre faicte et prononcée aux obsèques et enterrement de très illustre princesse Marguerite d'Autriche.*

L'Esperon de discipline, poëme divisé en deux parties, et qui paroît avoir été composé pour Charles de Savoie, est une espèce d'encyclopédie : sciences, mœurs, éducation, théologie, etc., y sont traitées d'une

manière un peu diffuse. La seconde partie est spécialement consacrée à l'éducation de la noblesse, qui, selon le poète (et ce poète étoit titré), n'est que méprisable si elle n'est accompagnée de vertus et d'instruction. Cet ouvrage est suivi de cinq pièces, dont l'une est consacrée à la mémoire de quelques amis de l'auteur, tels que Guillaume du Bellay, seigneur de Langey; Jean du Bellay, évêque de Paris, etc. La seconde contient le récit des exploits de Jacques de Chabannes, maréchal de France, tué à la bataille de Pavie; les autres n'offrent rien de remarquable.

Nous avons vu comment l'un de nos troubadours, Pierre de Corbian (*Voy.* tome Ier, page 245), avoit expliqué le mystère de l'*immaculée conception;* voici de quelle manière Antoine du Saix a reproduit la même figure, en traitant le même sujet:

Comme en la fleur descend doulce rosée,
Dont fruit procede et vient en la saison;
Comme au miroir entre face opposée,
Et doulcement comme pluie en toison;
Comme une voix pénetre en la maison,
Sans ouverture, et au cœur la pensée,
Soleil en vitre, et par ce n'est percée:
Ainsi Jesus, pour prendre humanité,
Vint en Marie, et n'en fust onc blessée,
Mais demeura mere en virginité.

ÉPITAPHE DE FEU M. LE PRÉSIDENT LE VISTE,

FAITE A CLÉRY.

C'EST un arrest, que le dépositaire
Est obligé de tout ce qu'a reçu;
Et lui convient fournir son inventaire,
Ou autrement il s'en trouve déçu.
Puis donc que tel arrest par-tout est sçu,
Il faut si bien à point son compte faire,
Qu'on puisse au monde et à Dieu satisfaire.
Ainsi celui qui cy est rédigé,
En a usé, laissant le globe immonde;
L'ame à Dieu rend, pour plus n'estre obligé,
Le corps à terre, et les procès au monde.

SUR LA DURÉE DE LA VIE.

PERTE du temps, en festins de grand' chere,
Sera toujours la dépense plus chere.
Papes et rois, ducs, nobles, artisans,
Ne vivent pas plus de quatre-vingts ans,
Dont la moitié il faut premier rabattre
Au lit, à table, et à s'aller esbattre.
Durant huit ans, sommes presque en enfance,
Et davantage en folle adolescence.
Or, à seize ans on ne sçait besogner
Chose qui vaille : on a beau s'y soigner;

Car jeunes-gens sont fols, quoi qu'on leur die.
Trois ou quatre ans s'en vont en maladie.
Or, pour montrer ma raison apparente,
De quatre-vingts, rabattez-en quarante;
Car à dormir, manger, et au séjour,
Va la moitié de la nuit et du jour;
Puis seize et quatre, et comptez vingt en somme.
Par ce moyen, si bien calculez, l'homme,
Qu'elle lui soit ou tost ou tard ravie,
Ne vit jamais la moitié de sa vie.

MORALITÉ.

QUE LES PARENS DOIVENT MONTRER BON EXEMPLE A LEURS ENFANS.

C'est un grand point que parler doctement;
Mais qui voudra m'instruire utilement,
Doit faire bien le métier dont se mesle :
Faire est le masle, et le dire est femelle.
Montrez par faits chose qu'avez ouïe :
Preuve de l'œil vaut mieux que de l'ouïe.
L'on peut sa voix mentir ou déguiser,
Mais par les faits on ne peut abuser:
Parquoi je dis qu'à leçon de science,
Faut joindre encor celle d'expérience.
Celui a beau bien dire et bien prescher,
Qui par effet ne veut avant marcher;
Et après tout, science sans pratique
Est un beau bras qui est paralytique.

Quand vous direz : Enfans, vous n'estes rien,
Si, avant tout, vous n'estes gens de bien.
C'est fort bien dit, cela ne peut que plaire;
Mais aux propos faut joindre l'exemplaire.
Petits enfans, singes souples et gais,
Merles, linots, pies et pape-gais,
Disent et font ainsi qu'ils ont vu faire,
A tout le moins, le veulent contrefaire.
Les voulez-vous prescher de netteté,
Si estes pleins de malhonnesteté ?
Celui a beau parler d'estoc et taille,
Qui le premier s'enfuit de la bataille;
Socrate a dit, de sagesse pourvu,
Sois toujours tel que tu veux estre vu.

LA BORDERIE.

La parfaicte Amye d'Antoine Heroet venoit de paroître, et ce poëme, nouveau quant au fond, avoit valu à son auteur une grande réputation, lorsque le seigneur de La Borderie, né en 1507, se distingua à son tour par *l'Amye de court.* Cet ouvrage est composé dans des principes tout opposés à ceux d'Heroet; on y trouve une imagination plus riche, plus de gaîté, et plus d'intérêt dans les détails.

L'Amye de court est une espèce de coquette qui recherche avec avidité l'hommage de tous les hommes, sans jamais s'attacher à aucun. Selon elle, cet amour tant chanté par les poètes n'a existé que dans leur imagination, c'est une pure chimère; aussi ne se fait-elle aucun scrupule de se moquer de ces amants transis qui passent leur temps à déplorer les rigueurs de leur belle. Je crois, dit-elle,

> Je crois le tout n'estre que poésie,
> Ou, à mieux dire, humaine frénésie.

Dès ses jeunes ans, elle mit tout en usage pour plaire; elle se vit entourée d'une nombreuse cour: de pareils triomphes avoient de quoi flatter sa vanité; mais son cœur resta insensible, parce qu'elle avoit eu, nous dit-elle, la sage précaution de le loger dans la *tour de fermeté*, dont la garde étoit commise à *Honneur*, *Crainte* et *Innocence*, et à la défense de laquelle veilloit *Chasteté*, *Foy*, *Tempérance*, etc.

La Borderie fut disciple de Marot, qui l'estimoit beaucoup et l'appeloit son *mignon.*

Quelques biographes ont pensé que La Borderie, qui a composé *l'Amye de court,* n'est pas le même que l'auteur du *Voyage de Constantinople,* qui étoit le seigneur de Borderie. Cependant ce *Voyage de Constantinople* se trouve imprimé, avec *l'Amye de court,* dans un recueil intitulé *Opuscules d'amour, par Heroet, La Borderie et autres divins poëtes* (Lyon, Jean de Tournes, 1547); et les deux pièces portent le même nom d'auteur, *le seigneur de Borderie.* C'est par cette raison que nous avons cru devoir également placer dans notre recueil, à la suite des fragments de *l'Amye de court,* la pièce entière qui a pour titre : *Discours du voyage de Constantinople, envoyé dudit lieu à une demoiselle de France.* Cet ouvrage est en vers de dix syllabes; il offre de l'intérêt, et la versification en est souvent heureuse de tournure et d'expression.

COMMENT LES FEMMES

DOIVENT ENVISAGER L'AMOUR.

EXTRAIT DE L'AMIE DE COUR.

Je m'ébahis de tant de faux esprits,
Se complaignant d'amour estre surpris,
De tant de voix piteuses et dolentes,
Qui plaintes font des peines violentes
Qu'un Dieu d'aimer, comme ils disent, leur cause.
Je ne sçaurois bien entendre la cause
De cette peine, encore moins sçavoir
Quel est en eux de ce dieu le pouvoir;
Quel est son arc, qui fait si grandes bresches,
Ni de quel bois peuvent estre ses fleches.
Je ne l'ai point ni pour archer connu,
Ni pour enfant qui soit aveugle ou nu;
Et de sentir ne fus oncque sujette,
S'il brusle en flamme, ou s'il blesse en sagette.
Je crois le tout n'estre que poésie,
Ou, à mieux dire, humaine frénésie.
Or donc, ce mal qu'on trouve tant amer,
Le nomme dieu qui le voudra nommer.
J'appellerai telle divinité
Plutost folie ou infélicité,
Pour tous ceux-là qui s'en laissent saisir,
Et pour moi seule agréable plaisir;
Pour moi, qui sçais comme il la faut conduire,
Et son tourment en liesse réduire.

Et supposons qu'il le faille dieu croire,
Lors je mettrai mon trophée et ma gloire
A pouvoir vaincre, étant femme mortelle,
Par artifice, une déité telle.
S'il est volant, je sçais le filet tendre,
Pour tel oiseau attraper et surprendre;
Et s'il a l'œil bandé, je le débande,
Et lui fais voir, parmi toute sa bande,
Que je suis seule exempte de ses armes,
Que je ne crains ses assaux et alarmes.
Jeune, Dieu sçait combien prompte j'étois
Croire le bien que de moi j'écoutois!
L'on n'en pouvoit tant dire, que mon âge
Ne cuidast bien en avoir davantage.
Je mettois peine à porter proprement
Mes blonds cheveux et mon acoustrement,
A posément conduire mes yeux verts
Pleins de douceur, ni peu ni trop ouverts.
Vrai est que lors je n'avois point d'envie
D'estre priée, et moins d'estre servie:
Je ne sçavois si priere et service,
Comme je sçais, étoient vertu ou vice.
Mais ma beauté, qui crut en très-grand prix,
En peu de temps me l'eut assez appris.
Gagnant les cœurs d'une grand' multitude
De serviteurs, qui mettent leur étude,
Chacun pour soi, d'avoir ma bonne grace,
Je retiens tout, et personne ne chasse,
Fondant ma gloire et louange estimée,
Sans aimer nul, estre de tous aimée.

Depuis le temps, dames, que je me hante,
Je me connois ; de moi je me contente :
Je me sens forte, instruite et bien apprise,
Pour prendre autrui, et n'estre jamais prise.
Toujours la dame, à qui nul ne s'adresse,
Qui des amans avisés fuit la presse,
S'anonchalit, et tant se laisse aller,
Qu'il ne lui chaut de bien ou mal parler,
De décorer son corps ni son esprit :
Par quoi sa grace en peu de temps périt.
S'il est donc vrai que ceux-là qui me servent,
En ma beauté eux-mesmes me conservent,
Pour durer belle, il m'est doncque permis
De recouvrer infinité d'amis.

Toutes les fois que l'un j'entretiendrai,
Pour ami seul de bouche le tiendrai,
Et non de cœur ; car je résous ce point,
D'amis aimés jamais n'en avoir point :
Mais je feindrai, selon mon assurance,
Toujours douter de sa persévérance,
Faisant semblant craindre qu'il me lairra,
Ayant eu ce que jamais il n'aura ;
Qui me sera une apparente excuse,
Si le parti qu'il prétend, je refuse.
Lui, sur ce point, qui demi-mort sera,
Par ses sermens jamais me laissera ;
Nous mentirons tous deux à bien jurer,
Moi de l'aimer, lui de persévérer.

S'IL EST PERMIS

A UNE FEMME DE RECEVOIR DES PRÉSENTS.

EXTRAIT DE L'AMIE DE COUR.

Si quelqu'un vient ici pour me reprendre,
Que je ne puis honnestement rien prendre,
Disant que femme, en présent recevant,
Au sien donneur se donne ou bien se vend,
Je lui réponds que telle loi fut faite
Par quelque sotte amoureuse imparfaite,
Qui n'entendoit où git le fondement
De vertueux et sage entendement:
Mais je veux bien que l'on sçache ce point,
Que le désir d'estre si bien en point
Ne me sçauroit cette loy ordonner,
Qu'en prenant d'eux, je leur doive donner;
J'entends du bien dont je dois estre avare,
Qui tant en moy est excellent et rare,
Que si donné je l'avois, ou vendu,
Il ne me peut jamais estre rendu.
Or cessent donc de me calomnier
Les médisans, qui ne peuvent nier
Que la vertu, s'ils la sçavent comprendre,
N'est offensée à donner ni à prendre.
O grands resveurs! ils ne connoissent pas
Que la vertu me conduit pas-à-pas,
Qui est ma vieille et ma jeune compagne,
Qui, en tous lieux, en tout temps, m'accompagne,

Et que l'honneur, toujours devant mes yeux,
Va le premier, et me guide trop mieux,
Au droit chemin de bien honneste vie,
Que si j'étois de cent vieilles suivie.
Mais pensent-ils que les gardes soigneuses,
Les preschemens des vieilles ennuyeuses,
Les grosses tours, les menaces infâmes,
Puissent garder la volonté des femmes?
La femme doit par sa seule nature
Estre gardée, et non par prison dure.
Enfermez-la quelque part que voudrez,
Il est bien vrai que le corps vous tiendrez;
Mais son esprit en liberté vivra,
Et malgré vous son naturel suivra,
Lequel, s'il tend à chasteté louable,
La liberté le rend plus immuable;
Ni plus ni moins qu'un cheval, par nature,
Fort à tenir, mal aisé d'embouchure,
Quand on lui tient la bride trop sujette,
Plus veut courir, plus se lance et se jette;
Et ne sçauriez de lui mieux vous aider,
Qu'en liberté à plein mors le guider.

SUR LE CHOIX D'UN MARI,

RICHE OU PAUVRE.

EXTRAIT DE L'AMIE DE COUR.

Toujours vertu me sçaura faire aller
Par-tout sans crainte, et franchement parler.
Il y en a qui font tant les sucrées,
Qui contrefont des vestales sacrées,
Tant qu'à parler à peine ouvrent la bouche;
Et si quelqu'un du petit doigt les touche,
Vous jugerez, à voir leur mine étrange,
Qu'on a touché quelque précieux ange.
Mais au dehors femmes si difficiles,
Par le dedans je les crois plus faciles.
Je ne suis point difficile en devis;
A toutes gens je leur dis mon avis;
Et s'il me vient un bon mot pour en rire,
Je le dirai, quoi qu'on en doive dire;
Car n'étant point de mes serviteurs serve,
L'autorité sur eux je me réserve,
Et ne sçaurois plus grand heur demander,
Qu'estre obéie, et toujours commander.
  Tandis que l'un m'appellera cruelle,
L'autre dira que je suis la plus belle
Dans tout le monde, et qu'en moi l'on peut voir
Combien nature a de grace et pouvoir.
Ainsi me loue, et tantost il m'accuse:
L'autre veut seul ce qu'à tous je refuse,

Et veut donner bien moins qu'il ne demande:
L'un se complaint, l'autre se recommande;
L'un de l'œil pleure, alors que le cœur rit;
L'autre est malade, et soudain se guérit.
Mais en oyant leurs plaintes et clameurs,
Aucunes fois de rire je me meurs.
  Jeunes et vieux, petits, grands et menus,
En mon endroit sont tous les bien venus;
En un chacun qui m'entretenir ose,
Sans aimer tout, j'aime bien quelque chose.
J'aime de l'un une grace bien bonne,
Douce, agréable, et qui point ne s'étonne;
De l'autre j'aime une langue mectable,
Un parler prompt, fécond et délectable:
Beauté me plaist où qu'elle soit choisie;
Là, la douceur; ici, la courtoisie:
Chacun, de moi, en effet est loué,
Selon qu'il est par nature doué;
Jusques aux sots, leur sottise m'agrée,
Et avec eux, par fois, je me récrée.
Si c'est amour que d'aimer tout cela,
J'en aime plus de mille çà et là:
Mais le plaisir d'aimer ainsi finit
A mon oreille, à l'œil et à l'esprit.
  Mais connoissant que le temps est mobile,
Faveur muable, et jeunesse débile,
Et que beauté ne peut toujours durer,
Contre ce doute il me faut assurer:
Mon assurance est le seul mariage,
Qui est le but où toute femme sage

Doit, pour son bien, de bonne heure viser.
C'est un grand mal un fascheux épouser,
Comme j'ai dit, filles, auparavant,
Et grand plaisir d'avoir mari sçavant,
Honneste, sage, et plein de bonne grace:
Mais s'il falloit qu'un sot de bonne race,
Riche de biens, et pauvre de sçavoir,
Me demandast et me voulust avoir,
D'avis serois que plutost on le prist,
Qu'un plus sçavant, qui n'a rien que l'esprit.
Qu'autre femme aille, au riche préférant
L'honneste ami, qui va son pain quérant;
Et puis après, il faut vivre d'amours,
Ou bien apprendre à passer les longs jours
En peine extresme et langoureuse vie.
D'un tel malheur, je n'en ai point d'envie;
Car, étant là, plus froide je serois
Que n'est Vénus sans Bacchus et Cerès.
Quant à mari, je résous donc ce point,
De l'avoir riche, ou de n'en avoir point.

DISCOURS DU VOYAGE DE CONSTANTINOPLE.

Laissant la France à nulle autre seconde,
La plus fertile et fameuse du monde,
Laissant le roy mon seigneur et mon prince,
Pour son service en estrange province,
Perdant de veue et messieurs ses enfans,
Et de sa court les honneurs triumphans:

Et me voyant privé de la lumiere,
D'une qui est en beauté la premiere,
Le sang esmeu par amour naturelle,
Commence en moy une forte querelle :
J'ay d'une part vouloir de satisfaire
A mon devoir, et service au roy faire
Pour luy donner certaine congnoissance,
Que mon vouloir surmonte ma puissance :
D'autre costé, mes sens sont esbahis
De l'eslongner, ensemble mon païs,
Pour accointer une terre incongnue,
De nation infidele tenue,
Contraire à moy de foy et d'alliance,
Où je n'espere amytié ne fiance.
Et tout ainsi comme le jeune autour,
Volant de branche en branche tout autour
Des bois loingtains, qui eslongne son aire,
Se void laissé et de pere et de mere,
Et luy convient seul apprendre à voler,
A seul se paistre, à seul se consoler :
Ainsi à moy, jeune de sens et d'age,
Convient errer loingtain pelerinage,
Et loing d'amys, de voysins et parens,
Suyvre païs estranges apparens,
Mettre en oubly le naturel ramage,
Changer de mœurs, d'habitz et de langage.
Tous ces labeurs remplis d'estonnement,
Sont au partir en mon entendement;
Mais la raison me va dire, au contraire,
Que rien ne m'est tant propre et nécessaire

Que visiter diversitez de lieux ;
Et que n'en puis enfin que valoir mieux,
Ayant congneu mainte façon de vivre.
Ne plus ne moins que par lire maint livre,
L'on peult attaindre à parfaicte science :
Ainsi de l'œil la longue experience,
Le cours des lieux et le divers usage,
C'est ce qui rend enfin l'homme tres sage.
Avec cela que l'honneur ne s'acquiert
Que de celuy qui par peine le quiert.
  Ainsi m'asseure, ainsi me reconforte,
Raison du tout; fors d'une peine forte
A resister à son dire obstinee,
Qui me demeure au cœur enracinee.
Ce n'est, amye, autre peine que celle
Que je conceu par l'ardante estincelle
De voz beaux yeux, quand l'amour que je sens
Vint occuper la force de mes sens,
Qui tellement de mon cœur se feit maistre,
Qu'autre que vostre il ne peult vouloir estre.
Car nonobstant que la mer et le vent
Portent mon corps es païs de Levant,
Le cœur pourtant que voz graces ont poinct,
Me dit tout court qu'il ne me suyvra point,
Si ne permets que cinq cens fois le jour,
Il voyse faire auprès de vous sejour.
Très-voluntiers je luy donne licence :
Mais au retour il dit que mon absence
Me causera, par la longueur du temps,
Perte du bien que de vous je pretends ;

Et qu'un qui n'ha jamais en vous pensé,
De mes labeurs sera recompensé,
En recevant sans vous avoir servie,
L'heureuse paye à ma foy deservie.
Voyla comment le cœur ne me dit chose,
Où ne soit doubte et crainte froide enclose :
Sans me sçavoir, qui plus me desconforte,
Dire comment vostre beauté se porte.
Que pleust à Dieu que mon corps peust aller
Si aisément, ou par terre, ou par l'air,
Comme vont tost mon cœur et ma pensee,
Au lieu où fut leur peine commencee.
Je compterois souvent au roy nouvelles;
Souvent verrois la plus belle des belles,
A qui pourrois de bouche à l'aise dire
Ce que, contraint, suis en peine d'escrire.
Car pour tromper, amye, les ennuys
Que j'ay en cœur et les jours et les nuictz,
Je n'ay moyen, fors escrire en la carte
Les lieux loingtains où de vous je m'escarte :
Pour vous donner entendre le discours
De mon voyage, allant droict où prent court
Soleil levant, lequel par accident
Je vois cherchant, laissant en occident
Autre soleil, qui cestuy ci surpasse
De vertu claire, et vive bonne grace.
S'il reste en vous encor quelque amytié,
Vueillez donc voir cest escrit par pitié,
Où vous verrez couchez sommairement
Tous mes travaux, depuis le partement

Des deux vaisseaux, où de Melphe le prince
Et duc de Somme, allans à leur province
Avecques eux m'embarquerent, pour cause,
Que de present vous escrire je n'ause.
  Après avoir, au partir de Marseille,
Pris du biscuit et de l'eau mainte seille,
Dedens noz deux galeres, bien munies
De gens de guerre, et de vivres fournies;
Au moys d'octobre, entree de l'yver,
Droict à Tolon nous vinsmes arriver.
Puis en mer haulte après nous engoufrasmes,
Et de Leon au gouffre nous entrasmes.
Vinsmes passer, sans prendre ou toucher terre,
Près la Dardeine et l'isle de Sainct Pierre.
Corsegue aussi à main gauche laissasmes,
Et puis d'Enfer le gouffre traversasmes;
Jusques à tant que nous veismes l'antique
Terre et païs de la coste d'Afrique;
Au mesme endroit où fut la grand' Carthage
De Dido regne et fameux heritage.
Semblablement où d'Afrique la ville
Faicte aux Rommains tributaire et servile,
A Scipion donna bruit et renom,
Et d'Africain le louable surnom.
Nous costoyans doncques la Barbarie,
Passasmes pres de la Panthelerie,
Isle qui est des chrestiens habitee,
Puis Lampedouse, isle deshabitee.
Du mesme vent qui en mer nous exalte,
Sommes conduitz entre Suile et Malthe,

Où sont manans Rhodiens chevaliers
De nostre foy colomnes et piliers,
Depuis le temps que les Turcs leur osterent
Rhodes par force et d'eux la conquesterent.
Las quand je vey l'autre terre fertile,
La tres riche isle, royaume de Sicile,
Je ne me peuz tenir de dueil et d'ire
Dedens mon cœur de trahison mauldire,
Par laquelle ha tant de fois esté France
Mise en danger et non deue souffrance.
Saches, amye, autrefois que par guerre
Les preux François conquirent celle terre;
Mais trahison qui procede d'envie,
La leur fit perdre avec leur propre vie;
Car en un jour tous furent à mort mis
Secretement par traistres ennemis,
Qui font encor leurs successeurs infames
Du dueil qu'en ont en memoire les femmes.
Suyvant propos les vents qui lors regnerent
Mestral, ponant, tant à poinct nous menerent
Par les endroictz où fut nostre entreprise,
Qu'eusmes entree au goufre de Venise,
Au grand danger des prochains ennemis,
Qui leur armee à Messine avoient mis,
Et au danger du goufre spatieux
Souvent esmeu, bouillant et furieux;
Mais Dieu, qui sçait les siens tousjours conduire,
Feit que pour lors rien ne nous y peut nuire.
Le vent est frais en poupe qui nous meine;
La mer bonasse attrempee et sereine,

Tant que passez nous sommes sans ennuys,
Six cens mille oultre en trois jours et trois nuictz,
Ayans nagé paravant dix mil mille
Sans entrer port, chasteau, terre ne ville.
Adonc paroist la bossue Albanie,
L'isle de Gente et la Chassalonie,
Isles qui sont par renommee anciennes,
Et de long temps bonnes Veniciennes.
Nous les laissons six mil pres à main droite,
Et au canal où la mer est estroite,
Prenons la volte au long d'Esclavonie,
Droict à Corfou, ville forte et munie
De gens de guerre, armes et chasteau fort,
Où le grand Turc en vain feit son effort,
Huyt ou dix jours avant nostre arrivee.
Nous là venus d'une amytié privee
Dedens l'esquif envoyons gens en terre,
Tant pour sçavoir nouvelles de la guerre,
Que pour prendre air et rafraichissement;
Mais il est vray que nouveau pensement
Vient à ceux là qui ont fresches nouvelles.
Il nous fut dit que les turcquesques voilles
Se retiroient droict à Constantinople,
Et le seigneur par terre à Endrenople,
Qui nous donna un grand contentement
D'estre certains du prompt departement
Que Turcs faisoient hors la terre chrestienne;
Car nous estions, quelque chose qu'on tienne,
Là envoyez pour un effect semblable,
A tous chrestiens utile et profitable.

Mais congnoissans l'entreprinse rompue,
Le temps changé, la voulenté nous mue,
Plus n'esperions r'avoir ceste saison
Ce qui est nostre à trop juste raison;
Mais presumans qu'une annee oportune,
Dieu au bon droict donra bonne fortune,
Nous concluons soudain fresches eaux prendre,
Et de trouver nostre armee entreprendre.
Lors les ruraux gouverneurs de la ville,
Venitiens de condition vile,
Userent bien de rusticité telle,
Qu'à Latona la deesse immortelle
Feirent jadis les villains de Lycie,
Dont ne resta leur offense impunie,
Car tost apres que leur faulse malice
Eut apperceu la deesse sans vice,
De boire au lac par refus estrangee,
Leur forme fut en grenouilles changee;
Si que depuis au parfond se musserent,
De mesmes eaux qu'à grand tort refuserent,
Laquelle peine et transmutation
Puisse venir à celle nation
Qui nous nia, non vivres seulement,
Mais eau qui est un commun element.
Nous donc venus en l'ingrate contree
Sans avoir eu en aucun port entree,
Fors à Courfou, où nous ne fusmes guiere,
Vinsmes prendre eau au port de la Figuiere.
Puis à virer les proues commençasmes
En faisant force, et tant nous avançasmes,

Que de Patras au goufre nous nous mismes,
Et la turcquesque armee descouvrismes,
Surgie en mer, en troupe espouventable,
Dont le regard n'est pas moins veritable
Ne moins estrange à l'œil qui le contemple,
Qu'est incroyable au monde le bruit ample
Des hommes, nefz et galeres sans nombre,
Mettant le goufre et les poissons à l'ombre,
Si qu'au travers l'onde marine verte
Ne pouvoit estre à mes yeux descouverte;
Et me sembla, des le premier arrest,
Que je voyois une grande forest
Qui paroissoit couppee de nouveau,
Où l'on avoit laissé maint baliveau;
Tant y avoit d'arbres et de longs mastz,
Qu'à les nombrer on n'eust sceu faire amas
De la moytié, non pas du demy quart,
Y eust Argus ses cent yeux à l'escart.
A l'arriver, les galeres françoises
Nous saluans, feirent grand bruit et noyses;
Forsatz, captifz, trompettes et haultbois,
Coups de canons font entendre leur voix.
Turcs en après tout en un mesme instant
Mirent le feu et en feirent autant,
Tant qu'à l'entour de l'armee qui bruit,
L'air est si plein et de flamme et de bruit,
Que l'on n'eust pu entendre Dieu tonner,
Ne se garder à peine d'estonner.
Cela passé, esquifz en mer boutez,
Nous ont soudain en leurs vaisseaux portez,

Où voyons cas estranges et divers,
Qui seroient longs d'escrire par mes vers.
Je laisse là leurs institutions,
Leur faulse loy, leurs superstitions,
Leur vestement, la façon de manger,
Le recueil faict par eux à l'estranger.
Je me reserve une fois le plaisir
De vous compter les choses à loysir;
Suffise vous entendre pour ceste heure,
Qu'apres avoir faict avec eux demeure
Huit ou dix jours, et traicté les affaires
Au bien public de nous tous necessaires,
Prismes congé et resolution
De retourner à nostre nation.
Voyans le temps favorable et propice,
Chascun s'appreste à faire son office.
Forsatz aux rames, aux tymons tymonniers,
Proues en proue, aux canons canonniers
Courent soudain, et mariniers aux voiles,
Pour du bastard construit de maintes toiles,
Donner aut vent, le large, et spacieux,
Au vent le vey souef et gracieux,
Que les Latins zephyrus appellerent.
Ses doulx souspirs adoncques nous coulerent
Paisiblement par la mer Thyrrenee,
Où Æneas, par fortune effrenee,
Souffrit jadis diverse affliction,
Cherchant aux siens nœuve habitation.
La mer, tranquille alors, ne nous moleste;
Parmy son bleu, couleur vive et celeste,

Voyons poissons au plonge qui se jouent;
Oyseaux divers par l'air serain qui rouent;
Le ciel est cler, la terre faict silence;
Tous elements cessent leur violence,
Et chascun d'eux s'embellit tout autour,
Pour nous donner agreable retour.
O quel plaisir, amye, ce m'estoit
De voir le temps qui au beau se mettoit,
Favorisant la mienne affection
Pour tost revoir vostre perfection.
Mais cependant la fortune, ennemye
De si grand bien, n'estoit pas endormye;
Car dès le temps de ma jeunesse tendre,
Elle souloit à me nuyre pretendre,
Et pour plustost à ses fins arriver,
Avoit brassé mes jeunes ans priver
Du ferme espoir que moy, foible, avois mis
Aux eslevez miens parens et amys;
Faisant leur vie en guerre terminee,
Et mon attente avec eux ruinee,
Pour me garder en après de venir,
Et en ses fers esclave me tenir
Ne plus ne moins que l'orme qui surmonte
La vigne estant autour de luy, qui monte,
Par ses rameaux espars à la rengette,
Là vous contraint de demourer subjette,
Et ne permet jamais qu'elle paroisse.
  Fortune aussi, par ses branches d'angoisse,
Par ses rameaux portans fruicts de douleur,
Ha tousjours mis obstacle de malheur

A mes vouloirs, non en terre addonnez,
Mais pour attaindre à l'honneur ordonnez.
O quantesfois de vertu la contraire
S'est envers moy declairee adversaire!
Combien d'assaultz, quantes peines diverses
M'ont inventé ses finesses perverses!
Et mesmement en la juste entreprise,
Que soubz attente honneste j'avois prise
Pour en noz mains, amye, mettre gage,
Qui d'amour porte un certain tesmoignage,
Et par effect la foy vous asseurer,
Que j'ay promis éternelle durer,
Où long-temps ha j'eusse heureuse fin mise,
Si la fortune à nous deux l'eust permise.
Il me suffit que vous ayez peu veoir
La faulte en elle, et non en mon devoir.
Laquelle ayant mon heur ainsi deffaict,
Sçavez-vous bien en après qu'elle ha faict?
Si tost qu'elle eust le lien empesché,
Qui noz deux corps peult joindre sans peché,
Et qu'elle eust terme ordonné des six moys,
Pour reculer le bien que tant j'aymois;
Afin du tout m'en frustrer et chasser,
Elle me va à la court pourchasser,
Soubz ombre d'estre un mien advancement,
Nouvelle charge et nouveau pensement,
Me contraingnant laisser maistre et amye,
Pour me soubmettre au danger de ma vie.
Laquelle tost voulant la faulse estaindre,
Aux bas enfers se despescha d'attaindre,

Où de la mort s'accointa tellement,
Qu'elle la feit venir secrettement
Cacher aux montz d'Albanie, à l'endroit
Où je devois prendre mon chemin droict
Par celle mer qui bat les propres montz,
Y pretendant me submerger aux fonds;
Mais cependant que va elle inventer?
Voyant des miens en ce monde rester
Un seul amy, un mien prochain parent,
Qui de long temps, par service apparent,
Avoit acquis honneur, bruit et estime
Envers son prince et païs legitime,
Et promettoit, par merites anciens,
Une esperance heureuse à tous les siens,
Elle le vous attire pas à pas,
En l'Albanie, où mort ne dormoit pas,
Laquelle estant de frapper tres experte,
Feit de sa vie à France et à moy perte.
De tel apast, la mort affriandie,
Court par le camp turcquesque à l'estourdie,
Et vous transmet de foy mainte ame nue,
Aux bas enfers dont elle estoit venue.
Puis espiant si point en mer je nage,
Y veult venir faire un nouveau mesnage;
Devant le camp Saincte Maure nommé,
Où elle esmeut le combat renommé
Entre Andre Dore, ayant pour lors bon heur,
Et Courly Turc, de Rhodes gouverneur;
Et comme elle est souvent favorisante,
Moins au bon droict qu'à la force puissante,

Faisant du nombre et des plus fors rampart,
Elle se paist de la plus foible part.
Ce temps pendant que ces choses susdictes,
Telles estoient que je les ay escriptes,
Et que mes deux mortelles ennemies,
A me guetter n'estoient point endormies;
Amour, lequel, au partir de la France,
Meu de pitié pour ma juste souffrance,
Et comme Dieu qui toutes choses voit,
La trahison de Fortune sçavoit;
Avoit promis de ne m'abandonner,
Ains en tous cas du secours me donner,
M'ayant ainsi du tout pris en sa charge,
Me conduisoit par la mer ample et large,
Si seurement qu'assez près des cruelles
Oultrepassay, sans estre apperceu d'elles;
Mais au retour, comme j'ay desja dict,
Ayans du ciel la faveur et credit,
Et sur le poinct que par doulx soufflemens
Favorisez estions des elemens,
L'horrible mort, très infecte et puante,
Dressa sa teste, estant encor sanglante
De sang turcquesque, et voit en pleine mer
Tous noz vaisseaux, pour lesquelz escumer
Elle se plonge et nage entre deux eaux.
O combien lors de changemens nouveaux
Vindrent soudain en ce cler hemisphere!
Neptune à soy estimant vitupere
Souffrir ce monstre en son regne abordant,
Frappa trois fois les eaux de son trident,

Et commanda yssir hors la tourmente,
Pour publier son ire vehemente.
Lors Eolus voyant l'emotion
De ce grand roy, congneut l'intention,
Et va soudain ouvrir porte et caverne,
Où sont encloz les grands vents qu'il gouverne,
Laschant la bride à leur fureur legere,
Pour courir sus celle beste estrangere,
Près de laquelle il n'y ha poisson tel
Qui eviter puisse son dard mortel.
Soit la balaine estrange de corsage,
Comme le moindre elle meurt au passage.
Mesme daulphins fuyans l'orde et immonde,
Sortoient en troupe à grands saultz dessus l'onde;
Manifestans avoir desir d'aller
Hors de la mer, s'ilz eussent peu voler.
Tous les poissons qui fuyans s'esvanterent,
Eurent tel peur qu'oncque puis n'en parlerent.
Tant estoit grande, effroyable et horrible,
Qu'elle bouta en un trouble terrible,
Non point la terre, ou la mer seulement,
Mais du hault ciel le plus cler element.
Car Apollo abhorrant tel spectacle,
Devint obscur en un rien par miracle;
Et retirant en son divin manoir
Ses luisans rays, s'abilla tout de noir.
Le dieu des dieux, le puissant Juppiter
Voulut aussi soudain se despiter
Contre Pluton, d'avoir laissé sortir
La fiere mort, sans point l'en advertir;

Et feit ouyr son horrible tonnerre
Jusques au fondz du centre de la terre,
Espouventant les enfers inhumains,
Lesquels il tient, comme nous, en ses mains.
D'autre costé, fortune detestable,
Qui tousjours roule ou volle comme instable,
Par mer, par terre et par l'air tracassoit,
Vapeurs de pluye et de gresle amassoit:
En nous forgeant byrrasques et cyons,
Qui est l'horreur dont plus nous soucions:
Tres estonnez de veoir à l'œil piteux
Contraires vents et tourbillons hydeux,
Encontre nous faire courir fortune,
Pour nous verser dedens l'onde importune,
Dedens laquelle Atropos attendoit
Mon foible corps qui ne se defendoit,
Fors par l'espoir eslevé vers les cieux,
Requerant ayde et temps plus gracieux.
Où est le cœur plein d'asseurance forte,
Voyant ces cas qui ne se desconforte?
Et qui n'espere en noyse tant haultaine,
Plustost la fin que la vie certaine?
La mer qui fut pleine comme campaigne,
Est jà reduite en diverse montaigne.
Jusques au ciel galeres sublimees
En un instant semblent estre abysmees,
Plus du bastard on ne fait voile à mont,
Ny de la bourde, et moins de l'artimont.
Le seul trion en carré mesuré,
Est plus au vent constant et asseuré.

Dangereux est navigage de l'hoste,
Et que galere aupres d'elle s'acoste.
Chascun s'escarte à la mercy du vent,
Regnant siroc le prochain du levant;
Lequel ayant la grand force brisee
Des autres vents, et la mer maistrisee,
Nous conduisoient vacabonds et errans,
Où sa fureur avoit gaigné les rangs.
En tel tourment que chascun peult sçavoir,
Trop plus plaisant à reciter qu'à voir,
Fusmes à tant que Phebus ayant faict
Son cerne rond, de nous se fut deffaict.

Lors estonnez de la nuict qui survient,
Et que tousjours la mer grosse devient,
Voyans aussi que la forte tourmente,
A chascun coup brise la palemente,
Baigne forsatz, entre de toute part,
Et qu'il n'y ha obstacle ny rampart
Qui sceust garder le tymon qui nous guide,
Que bien souvent de sa place ne vuide:
Tous mariniers commencent à crier
Misericorde, et à genoulx prier,
L'un saincte Barbe, et l'autre sainct Antoine;
L'autre faict vœu de s'aller rendre moyne
Incontinent qu'il aura repris terre:
L'un son salut recommande à sainct Pierre;
L'autre promet de donner à sainct Cyre
Sa pesanteur, et quantité de cire.
Tous en effect faisoient riches les sainctz,
Mais qu'à bon port peussent arriver sains.

Ce n'est pas tout, les admirations,
Exhortemens et conjurations
Faictes par eux contre toutes gropades,
Qui nous donnoient soudaines astrapades,
Tant pleines sont de folle moquerie,
Que quand j'y pense il fault que je m'en rie.
Combien qu'alors je n'avois, à vray dire,
Aucun desir de chanter ne de rire;
De peur aussi ne fus tant surmonté,
Que tousjours n'eusse espoir en la bonté
Du grand patron, qui en plus fort orage
Ha tous les siens preservez de naufrage.
Lors envers luy j'addressay mes prieres,
Sans m'effrayer du bruit qui ne sert gueres,
Disant : Seigneur, ton bon plaisir soit faict
Sur moy ton serf, de peché très infect.
Si à ce corps est venue son heure,
Veuilles au moins que l'ame point ne meure,
Et qu'il te plaise, ô mon Dieu debonnaire,
Me pardonner mon offense ordinaire.
Semblables motz où ma fiance touche,
Je proferois plus de cœur que de bouche;
Sans adherer à la clameur des gens
Plus effrayez qu'au besoing diligens;
Estans les uns si très loing d'esperance,
Qu'ilz observoient la derniere apparence
De se jetter en l'horrible deluge,
Mettans à non leur inutil refuge.
Voilà l'estat et le piteux sejour
Où toute nuict fusmes jusques au jour,

Que du grand vent la fureur fut passee,
Et courte joye en noz cœurs amassee;
Car si siroc au poinct du jour cessa,
La transmontane aussi tost se dressa,
Soufflant si fort et de telle maniere,
Qu'elle nous feit retourner en arriere,
Changeant en dueil nostre attente tarie,
De prendre terre es portz de Barbarie,
Esquelz siroc nous avoit quasi mis
En seureté de mer et d'ennemys;
Mais vent contraire à l'heure nous redouble
Plus que devant en l'esprit crainte et trouble,
Nous ramenant par les voyes hydeuses,
Ja de noz yeux congneues perilleuses.
Comme Theseus en persant les tenebres
Des bas enfers, pleins de dangers funebres,
Se trouva plus au retour estonné,
Voyant des dieux estre à luy ordonné
De repasser par les monstres iniques,
Qu'il avoit veu en ces lieux plutoniques.
Aussi nous fut la peur plus effroyable,
Renavigans par mer non navigable;
Par gouffre egal au grand gouffre d'enfer,
Qui se peult dire estage à Lucifer;
Et pis encor, car en enfer les ames
Sont seulement tourmentees aux flammes.
Mais en celle eau les ames et les corps
Sont agitez par contraires accords;
Or pense, amye, en quelz dangers se mettent,
Qui follement en la mer se commettent;

Par faulte d'eau ou par trop d'abondance,
Prochaine mort leur est en evidence;
Vivres faillans en lieu non secourable,
Causent de faim la langueur miserable.
Au feu surpris remede ne se treuve;
Bienheureux est qui n'en ha faict la preuve;
Vents violents soufflent par si grand erre
Que bien souvent forcent investir terre,
Des ennemys la crainte est éternelle;
Voilà comment, soubz attente mortelle,
Navigateurs au peril sont soubzmis,
De faim, soif, mer, feu, vents, terre, ennemys.
Pour retourner au propos precedent,
Estans rengez en un tel accident,
Et jà voyans les constrates des mers,
Nous presentans leurs breuvages amers,
Soudain pilotz font yssir le carnal
Et allumer en poupe le phanal
Pour esclarcir l'obscurité qui nuit,
Deliberez faire force la nuict.
Galeres lors observerent l'addresse
Du feu luysant en la capitainnesse.
Ayant conclud, chascun en son endroict,
N'aller ailleurs sinon au phanal droict;
Mais comme on void en horrible bataille,
Après avoir frappé d'estoc et taille,
Et que meslez sont ensemble ennemys,
Les uns blessez, les autres à mort mis;
Les bons souldars qui sont encor vivans,
A l'œil l'enseigne ou guidon poursuivans,

Ont entrepris ne le perdre de veue;
Et toutesfois par la grand foulle esmeue
Des combatans qui font en plein jour sourdre
Obscurité d'elation de pouldre,
Le plus souvent demeurent separez
De l'estandart, au combat esguarez.
Ainsi advint à noz foibles vaisseaux,
Mis au conflict des vagues et des eaux.
Par vents, par flotz, par constrates adverses
Furent contraintz suivre voyes diverses,
Et ne voir plus leùr flamboyante enseigne,
Qui le chemin nagueres leur enseigne.
  Adonc la mort voyant mis à l'escart
Le seul vàisseau du baron Sainct-Blanquart,
Chef de l'armee où j'estois embarqué,
Qu'elle tousjours avoit bien remarqué,
Se va penser l'heure estre tout à poinct
Qu'elle pourroit parvenir à son poinct;
Mais s'efforçant venir secrettement,
Fut de nous tous congneue appertement;
Car les monceaux des grands vagues haultaines,
Nous donnoient bien congnoissances certaines
Que là dessoubz la mort estoit absconse;
La froide peur sur ce poinct nous annonce
Un desespoir de salut impossible.
  Ha, dy-je lors, que le monde passible
Est remply d'heur, en qui les destinees
Ont pour l'honneur ses fins determinees!
O bienheureux qui perdirent la vie
Devant les yeux de leur prince à Pavie,

Dont le clair bruit jamais ne perira,
Tant que le nom de François florira,
Et la memoire en sera plus heureuse
Qu'onques ne fut leur peine douloureuse.
Que n'ont les dieux plustost à moy permis
D'estre desfaict par Flamans ennemys
Ou Piedmontois ? à l'heure honnestement
L'ame eust peu prendre hors du corps partement.
Mais maintenant, las! il fault que ma gloire
Soit de peril par force de trop boire,
Et que poissons, au lieu d'hommes vaillans,
Soient de mon corps les hardis assaillans.
O dieux haultains, qu'avons-nous tant commis?
Est-ce Juno qui nous pense ennemis,
Pour ce que yssus sommes du sang de Troye?
Helas! il fault que la deesse croye
Que ne venons en l'Itale contre elle
Renouveler ceste antique querelle.
Nous sçavons bien que trop legerement
Fut par Pâris donné le jugement,
Et que les maux par l'offense irritez,
Que noz majeurs les avoient meritez,
Nous le sçavons; mais aussi luy suffise
D'en avoir Troye à sang et à feu mise;
Suffise luy du tant piteux oultrage
Faict aux Troyens par si cruel naufrage,
Qu'en ce lieu propre où sommes agitez,
Deux vaisseaux pleins furent precipitez.
Veult-elle encor de ce peu nombre-cy
Paistre son cœur contre nous endurcy?

Certes le sang d'Ilion descendu
Trop amplement pour l'heure est espandu,
Pour en nous seulz estaindre l'origine.
O vous, Venus! ô deesse divine!
Qui fustes source à telle inimitié,
Vueillez nous veoir de vos yeux de pitié,
Avant du tout que soyons desconfitz.
S'il est ainsi qu'OEneas vous fut filz,
Comme font foy les livres apparens,
Sommes-nous pas voz très povres parens?
Mais il suffit si vous faictes tant d'heurs
Nous advouer pour humbles serviteurs,
Et que pour nous employez la puissance
Qu'avez en mer où vous pristes naissance.
Ces motz à peine eu-je parachevez,
Que dessus nous nous vismes eslevez
Flambeaux ardens tout autour du cordage,
Que vieux pilotz prindrent à bon presage,
Estre affermans le vray feu sans fantosme,
Des bienheureux Damian et sainct Cosme.
Autres disoient, ayans les livres leuz,
Que c'estoit feu de Castor et Pollux,
Freres gemeaux; après un bien grand trouble
Monstrans en mer heureuse clarté double;
Mais les clairs feuz qui estoient là venus,
N'estoient sinon les flambeaux de Venus,
Qui, par pitié et par compassion,
Venoit chasser ma dure passion.
Entrant en moy spirituellement
Par les conduitz de mon entendement,

La bonne dame en mon cœur arriva,
Où tout soudain esveiller elle va
Son filz Amour, qui dormoit là tout nud
Secrettement, de peur d'estre congneu.
Amour voulant d'elle le cas entendre,
Incontinent commence à son arc tendre,
Et du carquois vingt traictz esmouluz tire,
Tous bien forgez à preuve de martyre;
Sort, et s'en va tant despit qu'il se mord,
Deliberé de combatre la Mort,
Laquelle ayant sa sortie esventee,
Devant les traictz ne s'est pas presentee,
Et n'osa pas respondre à ces alarmes;
Mais s'enfuyant, luy quitta tost les armes,
Non point pour peur qu'elle avoit de mourir,
Car ce mal peult par soy seule encourir;
Mais trop craingnant le martyre d'aymer,
L'estimant plus que le sien estre amer;
Et mesmement congnoissant sa nature
De tant hydeuse, et tant laide figure,
Que si d'amours elle estoit animee,
Jamais de nul ne pourroit estre aymee;
Ainsi n'ayant remede periroit,
Et de ce mal jamais ne gueriroit.
O folz mortelz! si Mort doibt Amour craindre,
Laquelle peult nostre nature estaindre,
Comment au preis osons-nous en tout lieu
Si priveement accointer ce grand dieu?
Mort voyant donc son dard n'avoir puissance
A l'immortel Amour faire nuysance,

De grand effroy, de rage et de despit,
Au fondz de l'eau, honteuse se guerpit,
Où de nager et fuyr ne cessa,
Jusques à tant qu'à Modon traversa,
Au port duquel l'Otomane assemblee
Estoit surgye. Adonc Mort à l'emblee
Pour descharger son crevecœur hydeux,
Vous meit à fons galeres vingt et deux.
Peu s'en falut que celle ou Barberousse
Fut embarqué, n'endura la secousse;
Voilà comment son despit desgorgea,
Puis là print terre et viste deslogea.
Amour, tandis qui par la mer voloit
Par çà, par là de tous costez alloit,
Fort courroussé qu'il ne la peult trouver
Pour ses effortz encontre elle esprouver.
Quand il l'eut bien cherchee en toutes pars,
Il s'en va droict à ces grands ventz espars,
Où peu s'en fault que sur eux ne descoche,
En leur disant vilenie et reproche.
Les ventz, tremblans de peur, se humilierent,
Et du passé mercy luy supplierent,
Eux excusans sur le commandement
De cil qui ha sur eux gouvernement.
Allez, dit-il, que plus ne vous advienne,
Et que Æolus de ce faict se souvienne;
Car par les fers des flesches que je porte,
Il en sera puny de telle sorte,
Qu'il congnoistra qu'il ne se doit jouer
A ceux que miens il me plaist advouer.

Amour ayant le tout rendu tranquille,
S'en est r'entré au propre domicile,
Où promis ha de loger jusque à tant,
Qu'il paiera l'hoste, et le rendra contant,
Si finement que nul veoir ne l'ha sceu,
Ny au partir ou rentrer aperceu,
Fors moy tout seul, qui graces luy rendois
De plus de biens que je ne pretendois,
Et par serment luy fus encor jurant,
Que si j'estois mil annees durant
Tousjours son serf serois maugré l'envie,
Puis qu'au besoing m'avoit saulvé la vie.
Nous donques tous qui fusmes presque pris,
Passé le mal, reprismes noz espritz.
Au port du Jon chascun se rassembla,
Fors deux vaisseaux que le temps nous embla,
Desquelz n'avons nouvelles ni advis,
S'ilz sont sauvez, s'ilz sont ou mortz ou vifz.

Après avoir à Dieu rendues graces,
Ayans repris en nous joyeuses faces,
Chascun du temps recite un nouveau compte;
Chascun ses peurs et fortune racompte.
L'un recitoit comme la vague grande
Avoit porté la galere à la bande;
Et sans celuy qui le tymon guidoit,
De ce grand choc le vaisseau se perdoit.
L'autre avoir veu traverser la grosse eau
De poupe en proue, au beau long du vaisseau.
Un autre dit que plusieurs tourbillons
Avoient brisez cordes et cordillons,

Et de fureur la voile en mer jettee.
Villiers jura, sa galere agitee,
Avoir esté sans tymon demye heure.
Il n'y ha nul qui confus ne demeure
A telz recitz, bien que l'on doive croire
Des maux passez doulce estre la memoire.
Nous advisons qu'en France s'en aller
Pour cest yver il n'en fault point parler;
D'autre conseil est besoing que l'on use,
Puis qu'en ce poinct la saison nous refuse.
Nous retournons à Patras r'abiller
Vaisseaux froissez et nous r'avitailler,
Où fut conclud à la ville famee,
Constantinople, amener nostre armee.
Tout preparé faisons voile, et devant
Prenons la volte envers soleil levant,
De coste en coste au long de la Moree,
Region riche, antique et decoree
Par maint autheur, Peloponese dicte,
Dont mainte histoire est au long bien escrite.
Tout autour d'elle est la mer espandue,
Fors un destroit qui comprent d'estendue
Six mil sans plus, Ysthmon dict et nommé,
Où de Corynthe est le lieu renommé,
Ville jadis la premiere en delices,
En grans tresors et pompeux edifices.
Nous donc suyvans la pointe en costoyant
Celle Moree, et maint beau lieu voyant,
Venons au port de Modon, ville forte,
Clef de Turcquie où fault que chascun sorte,

Qui veult entrer es fins de mer Ægee.
Là nous voyons la piteuse rengee
De vingt et deux galeres que la Mort,
En s'enfuyant, brisa dedens le port;
Dont estonnez du cas esmerveillable,
Chascun de nous se trouve espouventable;
Rememorant du passé accident,
Le grand peril, à l'exemple evident,
Qui en un port donne assez à congnoistre
En quel estat nous pouvions en mer estre.
Droict à Corron nous suyvons en après,
Autre lieu fort de Modon cent mil près,
Duquel les Turcs Andredore priva,
Quand leur chesbi en Hongrie arriva;
Mais d'iceluy ne fut pas l'empereur
Si bon gardien que subtil conquereur;
Le laissant perdre à sa faulte et grande honte,
Qui aux chrestiens non peu de perte monte.
De là au cap Metapan arrivasmes,
Où le vent frais par proue nous trouvasmes,
Dont le retour convenoit esperer;
Mais n'ayant plage où pouvoir repairer,
Gaignons vogans sans controversité,
Faisans vertu de la necessité.
Tant que la turme, à force de tirer,
Gaigna la pointe et se vint retirer
Oultre le cap, au port de Portecaille,
Lieu où l'on prend l'annee mainte caille;
Car là si tost ne sommes arrivez,
Que des haultz montz nous voyons derivez

Grecz à foison, descendans les vallees,
Portans barilz pleins de cailles sallees,
Ayant taxé la douzeine à un sol,
Dont maint de nous en eut le ventre saoul.
C'est aussi là où les sacres legers,
Sors et sagartz, et sacretz estrangers,
Après avoir passé la mer entiere,
Sont attrappez et pris à la panthiere.
Plus nous en fut d'iceux porté à vendre,
Que nous n'avions d'argent pour y despendre,
Combien que tant en estoit vil le preis,
Que pour l'escu aviez le sacre pris,
Qui couste quinze et par fois vingt en France.
Là sejournans pour la trop grande oultrance
Du vent contraire, attendons que le temps
De sa faveur nous vinst rendre contens;
Lequel venu commençons à serper,
Sortir du port et à voile couper
Le fil de l'eau, dressans les esperons
De noz vaisseaux droict où nous esperons.
Bien tost passons près l'isle Cÿtheree,
Où fut Venus autresfois adoree,
Qui du lieu print le nom qui dure encore,
Et de son bruit celle terre decore,
Temples ayant propres aux sacrifices,
Desquelz encor restent les edifices.
Lors je m'encline en grand' humilité
Pour reverer là sa divinité;
Priant de cœur la deesse puissante,
Que tout ainsi qu'elle me fut aydante

Au trouble grand du dangereux orage,
Elle le soit à tout le navigage,
Et me permette, en heureuse santé,
Revoir les lieux où je n'ay liberté
Que d'envoyer à present mes pensees,
Qu'elle peult rendre en heur recompensees.
Lors me sembla que le vent renforçoit,
Et que de mer l'onde s'adoulcissoit
Pour nous couler plus favorablement;
Car nous perdons tost et en un moment
L'isle susdicte, appellee en la charte
Cypre; mais tost après nous voyons Sparte,
Lacedemone antiquement nommee,
Siege des roys de Grece renommee,
Ville où regnoit ensemble double prince
Qui commandoient à toute la province,
Selon les loix par lignage ordonnees,
Heureusement à ce peuple donnees,
Leur acquerant la reputation
De vertueuse et sage nation.

De vous cômpter quelles furent les loix,
De vous compter les noms de tous les roys,
Leurs gestes, faitz et choses memorables
Selon le vice ou la vertu muables,
Les stades mis et les justes distances
De lieu en autre, et leurs appartenances,
De vous escrire en un compte parfaict
Tous ces cas-là, je n'aurois jamais faict.

Suffise vous que recit je vous face
De cela seul qui mon sçavoir ne passe;

Et si le tout, d'antiquité notoire,
Je n'approprie à la fresche memoire,
Mon esprit foible ore excuse à l'escrire,
Qui sçait trop mieux bien aymer que bien dire.
  Nous donc, suivantz la terre d'Achaïe,
Mesme Moree, autrement Laconie,
Venons surgir en l'isle de Servy,
Isle qui n'ha pas ce nom deservy;
Car nul sesbi n'y ha point habité,
Mais bien des ratz une grand quantité
Par les buissons, où nos chiens les chasserent,
Et là le temps maintz mariniers passerent
A la lueur de la lune plaisante,
Jusques à tant que l'aurore luysante
Vint annoncer Phœbus prest à sortir,
Admonestant comites de partir,
Desquelz chascun aux forsaires commande,
Mettre soudain galeres à la bande,
Et au dedens les esquifz retirer,
Puis faire voile, et la voile tirer.
De Malvoysie en grec dicte autrefois
Monembassia, c'est à dire en françois,
Un seul acces, pour ce que leans droict
Vous n'y entrez que par un seul endroict.
Là fut trouvé, selon aucun auteur,
Le premier plant de la bonne liqueur
Qui du lieu print le nom de Malvoysie,
Et fut porté au royaume Candie;
Crete lors dit, habité de cent villes,
A Juppiter subjettes et serviles.

Sans prendre port à ce lieu fort ancien,
Modernement rendu Venicien,
Prenons le vent, de peur qu'il ne se change,
Et advansons outre le cap Sainct-Ange,
Que l'on disoit jadis le promontoire
De Malea, où toute la nuict noire
Nous navigeons jusques au poinct du jour,
Que nous entrons en un fascheux sejour
D'un port qu'estoit appellé Porteboute,
Où sejourna dix jours l'armee toute,
Par un siroc qui vint à l'opposite,
Nous contraingnant faire là nostre giste,
Jusques à tant qu'un ponant gracieux
Rompit l'esfort du vent audacieux,
Venant exprès pour nous lever le siege,
Et de nager donner le privilege,
Moderement souspirant parmy l'aer
Pour nous conduire où desirons aller.
Soubz sa faveur nous entrons aux campaignes
De la mer calme, et laissons ces montaignes
De Porteboute, esquelles fut un temple
De Juppiter Epidaure très ample,
Où Apollo, tout ainsi qu'en Delphos,
Donnoit oracle et respondoit aux folz,
Les cas futurs curieux de sçavoir,
Dont le seul Dieu ha notice et pouvoir.
Ja commençons la terre d'Achaïe
A delaisser et voir la Romanie,
Oultre le gouffre à Corinthe qui va
Respondre à l'autre à Patras qui rive ha.

Naples voyons, grand port, où l'equipage
De tous les Grecz, utile au navigage,
Souloit jadis demourer en repos,
Pour estre prest quand viendroit à propos;
Bien nous sembla du lieu forte la marque,
Inaccessible à nef, galere ou barque.
Et en ce poinct à l'œil là conduisant
Par un temps calme et soleil reluysant,
Gaignons païs tant que nous sommes mis
En l'Egina, isle près Salamis,
Où fut desfaict par les Atheniens
Xerces ayant sept centz mille Persiens,
Par la conduite et invincible arroy
Du très vaillant Themistocles leur roy;
L'Egina fut superbe Athenienne,
Et de present povre Venicienne,
Ayant changé sa premiere puissance
Au dernier faix de serve obeïssance.
L'horreur en moy et la pitié domine,
Voyant à l'œil celle triste ruïne,
Hors de laquelle au matin nous partons,
Et du chemin un peu nous escartons
Pour prendre egade aux salines prochaines
De Megara, où sont claires fontaines,
Qui leur doulceur meslent en l'onde amère;
Chascun de sel fournit lors sa galere,
Et sans arrest gaignons tousjours avant,
Voyant maint lieu et mainte isle souvent
Estrange à nous et de nom incongneue.
Eleüsis à nos yeux est venue

Sans la congnoistre, où Ceres et Pallas
Eurent un temple, auquel n'estoient pas las
Sacrifier autrefois les Argives,
Aux pourtraitz mortz de leurs deïtez vives.
Deux jours, deux nuitz, sans prendre port ou plage,
Ayant le vent propice au navigage
Nous emplions, tant qu'avons repos euz
En terre attique au port de Pyreüs,
Porteleon nommé par les modernes.
L'excellent port de la cité d'Athenes,
Mere et fontaine aux lettres liberales,
Où florissoient les loix philosophales,
Qui par Draco bien escrites au long,
Furent au peuple, en après pàr Solon,
Veues au long et mieux amplifiees,
Puis peu à peu au monde publiees;
Dont nous humains leur sommes tous debteurs,
Qu'ilz ont esté, non des loix inventeurs
Tant seulement, mais aussi des usages
D'huiles, de vins, de semer labourages,
Par l'industrie ague et singuliere
De Triptoleme et Pallas, qui premiere
Nomma la ville Athina, qui reserve
Encor ce nom, signifiant Minerve.
Athenes serve, à present mise en friche,
Fut tant d'honneur et de faconde riche,
Que dicte estoit à bon droit fleur du monde;
Mais maintenant elle est la plus immonde,
La plus abjecte, asservie et foulee
Qui soit en terre, et la plus desolee.

Ses bastimens qui furent excellens,
Theatres grands où estoient vigilans
Au bien public les areopagites,
Sont ruïnez en maisons bien petites,
Esquelles Grecz povres et miserables
Payent tributz et tailles incroyables;
En chascun feu un soultanis pour teste;
Un aspre aussi paye chascune beste;
L'un un ducat, l'autre vault dix deniers.
Atheniens qui furent les premiers
Et plus anciens gentilzhommes de Grece,
User des droitz ne peuvent de noblesse,
Ains son contraintz à tous ars mechaniques
Eux asservir, selon les loix iniques
Du grant tyrant qui les detient petis
Pour les renger plus serfz et plus craintifz.
Nous n'eusmes pas un demy jour loysir
De voir ce lieu où prenons grand plaisir,
Voyant encor de la cité superbe
Les fondemens tous entiers couvers d'herbe;
Leur grand dessaing assez donnoit entendre
Qu'elle pouvoit grand espace comprendre.
Ayant aussi un theatre apperceu,
Que le long temps desmolir n'avoit sceu;
Sur grands piliers de marbre bien assis,
Seize de long et de fronc six à six,
Duquel les Grecz avoient faict à leur guise
De Sainct André une nouvelle eglise,
Ayant un mur au dedens faict en cerne,
Que l'œil jugeoit assez estre moderne.

Après avoir en celle terre argive
Bien refreschi noz galeres d'eau vive,
Du gros canon la retraicte sonnasmes,
Et tout soudain les voiles nous donnasmes
Aux ventz legers qui feirent escumer
Soubs noz vaisseaux les undes de la mer,
Joyeusement en tranquilité bonne,
Oultre nageans près du cap de Colonne,
Cap erigé sur la mer eminent,
A trente mil d'Athene continent,
Auquel y ha six colonnes marbrines,
D'antiquité et de memoire dignes,
Estans encor d'un.temple les reliques,
Où tous les ans souloient les Argoliques
Venir Ceres la deesse invoquer.
Près dudit cap le vent vint à manquer,
Mer s'adoulcir, augmenter la chaleur,
Temps pour accroistre aux forsatz leur malheur,
Qui tout soudain les rames enpongnerent,
Et de voguer jour et nuict ne cesserent.
O sort inique ! ô gens infortunez,
A tel labeur estans predestinez !
Or pense, amye, icy la grand misere
De ces forsatz condemnez en galere ;
Mais quant et quant vueilles penser aussi
Que plus grand est mon mal que leur soulci,
D'autant que plus est fort et vehement
De l'esperit que du corps le tourment ;
Et si verrez par raison naturelle,
Si n'estes trop endurcie et cruelle,

Que plus dure est la mienne affliction
Que n'est la leur serve condition.
Chascun d'eux est nommé serf et forsaire,
Serf non forsé je suis, mais voluntaire,
Bien que l'effort de vostre grand beauté
M'ayt asservy soubs vostre cruauté;
La liberté d'iceux n'est asservie
Que pour un temps, la mienne pour la vie.
Ilz sont puniz pour leur grand demerite,
Je n'ay faict grande offense ny petite,
Dont peine doive estre à moy recompense,
Si trop aymer vous n'appellez offense;
Ilz ont au moins quelque soulagement
D'avoir plusieurs egaux en leur tourment,
Nul n'est egal à moy d'amytié forte;
Personne aussi mon mal ne reconforte;
Les ventz legers souvent leur favorisent,
Les ventz à moy n'aydent et si me nuysent;
Car avec eux et leur legereté
N'ha rien commun ma stable fermeté.
Les povres gens sont par serve rigueur
Liez au pied, et je le suis au cœur,
Qui est du corps trop plus noble partie.
Leur prison n'est autrement admortie
Que par l'effect de mort ou de pitié,
Quand à ce point nous partons par moytié,
Et avec eux n'ay point de conference,
Fors qu'à ce but d'une mesme esperance;
Mais regardez lequel plus de mal sent,
Ou eux pecheurs, ou moy povre innocent,

Et lequel mieux à pitié vous attire,
La juste peine ou le juste martyre.
Revenons donc aux povres malheureux,
Qui par effort penible et douloureux
De l'Archipel mainte isle oultrepasserent,
Et de tirer tant le corps se lasserent,
Que de sueur et d'angoisse lavez,
De Chastelroge au port sont arrivez,
Ville qui est sur un mont situee,
De Grecz et Turcs ensemble habituee.
Premierement au pied de la montaigne
Carystes dicte, assise en la campaigne
D'Euboea, isle très-renommee,
Qui maintenant Negrepont est nommee;
Terre de blez opulente et fertile,
Non de grandeur moindre que la Sicile,
Pour qui ont eu Lacedemoniens
Maintz differens avec Atheniens,
Dont cruauté s'en est telle ensuyvie,
Que plusieurs Grecz y laisserent la vie,
Comme l'on voit au livre Thucydide.
L'autre cité où le saniac reside,
Capitale est, dicte aussi Negrepont,
Où ont les Turcs basti un nouveau pont,
Oultrepassant de l'isle en terre ferme.
Nous congnoissans noz vivres estre à terme,
Et de biscuit le pagtot quasi vuide,
Sainct Blanquart, chef qui mieux fourny se cuyde,
Soudain envoye en la susdicte ville
Charger biscuit des quintaux quatre mille;

Que Pierrebon et Villiers acheterent,
Et dedens trois galeres apporterent,
Dont nul n'y ha qui asseuré ne soit
Contre la feim, qui ja nous menassoit.
Bien que ce fust assez peu de viande
Pour tant de gens, d'une armee si grande,
Où fault nourrir six mille que nous sommes,
Compris forsatz, mariniers, gentilzhommes;
Mais nous avons de gaigner esperance
De Chio l'isle, où prenons asseurance
Tant d'amytié trouver en celle gent
Qu'il ne nous peust manquer pain ny argent;
Car les Chios sont chrestiens secourables,
Et aux François de tout temps favorables,
Ce que congneu avons bien par exprès,
Comme il sera declairé cy après.

Nous donc ayans du biscuit fourniture,
Avec du temps tranquille l'adventure,
Du fons de l'eau les ancres retirons,
Sortans du port à force d'avirons.
Comites lors de leurs siflets esveillent
Forsats captifz, à fin que mieux travaillent,
Et ne sont pas les povres exemptez
De l'anguillade au travail tourmentez,
Ains leur convient entendre à coups de foytz,
Que passer vogue il leur fault plusieurs fois,
Pour parvenir en diligence toute
Au lieu qui peult asseurer nostre doubte,
Et prevenir par paisible sejour
Le froid yver qui croist de jour en jour,

Accompaigné de vents et de tourmentes,
Pour la galere un peu trop vehementes.
Ainsi vogans de force à qui mieux mieux,
Tout l'Archipel se presente à noz yeux;
Terres de loing semblent nous approcher,
Autres fuyr et point ne nous chercher.
Nous descouvrons Andria la vaillante,
Qui fut jadis de dames abondante,
A divers jeux d'instrumens bien apprises,
Des jeunes gens par la Grece requises,
Donnant plaisirs non tant de leurs accords
Que du naïf instrument de leur corps.
Puis escartans çà et là noz œillades,
Voyons en mer les esparses Cyclades,
Où mainte terre en un rond habitee
De vagues est tout autour agitee :
Isles jadis errantes et instables,
Si croire on doibt aux poëtiques fables.
Lors je m'enquiers où est l'isle sacree
Dicte Ortygie, à Phœbus consacree,
Où Æneas l'oracle visita,
Et sceut les lieux que depuis habita;
Mais nul ne sceut par preuve de clergie
Me dire au vray laquelle est Ortygie,
Car comme moy tous son pleins d'ignorance.
Puis il y ha bien grande difference
De motz receuz en ce moderne usage
Envers ceux là de l'antique langage.
Noz mariniers toutesfois usitez
Es lieux qu'ilz ont autrefois visitez,

Font seurement noz galeres aller
Sans heurter coup et sans les encaller.
Eux d'assez loin Methelin me monstrerent,
Lequel Lesbos les anciens appellerent,
Où ce bon vin croist tant delicieux,
Qu'on dit nectar et breuvage des dieux.
Paros aussi, isle ronde et jolie,
De marbre blanc abondante et polie,
Et mainte autre isle ayant nom incongnu,
Au moins depuis je ne l'ay retenu.
Finablement les vents et mariniers
Les dieux de nous guides, et tymonniers
Nous furent tant propices et aydans,
Que des perilz en la mer evidens,
Durant trois moys, en santé nous tirerent,
Et de Chio au port nous situerent.
Dedens lequel soudain qu'arrivez sommes,
Voyons à nous sortir femmes et hommes,
Non asseurez ny certains par rapport
Quelz gens pouvoient aborder à leur port;
Leur premier doubte en crainte converti,
Les ha de nous approcher diverti.
Les uns couroient aux armes necessaires,
Nous estimans venus comme adversaires,
Et s'apprestoient de bien nous recueillir,
Si nous eussions voulu les assaillir;
Autres montoient sur les murs et rampars
Pour ministrer deffence en toutes pars,
Voulans mourir tous d'un zele bellique,
Pour conserver une leur republique.

Femmes au bruit craintives et tremblantes
Sont à chercher leurs enfans vigilantes,
Lesquelz sans crainte à veoir se delectoient
Noz galeres que les vents agitoient.
Les bons viellarts de combatre exemptez,
Se sont à peine aux eglises portez,
Recommandans de cœur devotieux
Leur grant foiblesse à la force des cieux.
Une rumeur effroyable à merveilles
Saisit de tous les cœurs et les oreilles,
Laquelle quand nous eusmes apperceüe
Avoir ainsi toute l'isle deceüe,
Du gros canon par trois fois nous tirasmes;
Et comme amys noz amys asseurasmes.
A ce salut citoyens asseurez
Ont de plus près noz vaisseaux mesurez
Des yeux doubteux, et en eux recongnu
Les fleurs de lys, present du ciel venu,
Dont le regard est craint et honoré
En tous climats de ce siecle doré.
Lors sans delay viennent nous presenter
Tout ce qui peult gens de mer contenter;
Port asseuré, vivres, logis en terre,
Ayde d'argent, asseurance de guerre.
Certes, s'il fault confesser verité,
Nous eussions eu sans eux necessité;
Car d'amys est aux nations barbares
Petit le nombre, et bourses y sont rares,
Dont nous reduitz à l'extreme souffrance
De tous les biens dont abonde la France,

Ne trouvons nul qui secourir nous voyse,
Fors les Chios, nation genevoyse,
Qui tout soudain en terre nous menerent,
Et privément par tout nous pourmenerent,
Nous faisans monstre avec offre civile
De tout le riche et plus beau de leur ville.
Le peuple en crainte au paravant espars,
Accourt vers nous joyeux de toutes pars,
Nous caressoit de cœur et de visage,
S'esbahissant d'ouïr nostre langage;
Des habitz courtz dont nous sommes couverts,
Qu'ilz trouvent tant estranges et divers,
Comme trouvons diverses leurs façons,
Et d'eux aussi nous nous esbahissons,
Non toutesfois tant de leur nouveauté,
Que de penser celle communauté
Pouvoir regner si long temps belle et riche
Parmy les Turcs, sans estre mise en friche,
Chose qui semble estre plus impossible,
Que la brebis pouvoir vivre paisible
Parmy les loups; car Turcs, d'ancienneté,
Sont pis que loups envers la chrestienté.

Or estans lors contens noz esperitz
D'avoir en mer fuy tant de perilz,
Nous trouvons tant le repos agreable,
Le changement de vivres favorable,
Tant nous est doulx en terre le dormir,
Hors du tourment de branler et vomir;
Un air de terre, une doulceur benigne,
Tant nous agree au pris de la marine,

Que seulement aspirer, sans le reste,
Nous nourrissoit comme manne celeste.
Qui eust veu lors toute nostre brigade
Qui paravant avoit faulte d'egáde,
De Malvoysie et vin cler se remplir,
Le jour entier à bien boire accomplir,
Il eust jugé les festes honorees
Du dieu Bacchus estre là restaurees,
Tant y faisoit tout le monde grant chere,
Sans y trouver marchandises trop chere.
Dames d'honneur et de beauté douees,
De leurs maris sont aussi advouees
A caresser l'humanité françoise.
Chascun de nous, en langue genevoyse,
Va deviser privément avec elles,
Excepte moy; car, bien qu'elles soient belles,
Laides les trouve, et leur civilité
Estre me semble une imbecilité,
Tant impossible est qu'en mon cœur je sente
Aucun plaisir où vous estes absente,
Qui me contraint absenter tous deduitz,
Et solitaire avoir mes sens reduitz
Au seul plaisir de pensee secrette.
Je vois, je viens, j'espere, je regrette,
Je considere et voy la constructure
Des bastimens de ce lieu de nature,
Du port l'entree et combien de vaisseaux
Peuvent surgir en ces tranquilles eaux.
Ores m'enquiers des statutz de la ville,
De quel tribut elle est au Turc servile;

Combien de feux toute l'isle comprend;
Quel revenu la seigneurie en prend;
Puis je me fais conduire es lieux plaisans
Où le mastic se produit tous les ans,
Gomme qui sort de petis arbrisseaux
Qu'à peine on peult recueillir à pleins seaux,
Chose pour vray de grand' merveille digne.
J'advise puis quel vent en mer domine,
Si c'est siroc, mydi, le beix ponant,
Mestral le grec, transmontane ou levant,
Et me delecte à veoir voiles enflees,
Des mesmes vents en mer haulte soufflees;
Tantost j'attens les vagues fluctueuses
Encontre moy ruans impetueuses;
Si que par fois l'onde mon pied surprend,
Quand assez tost sa desmarche il ne prend,
Tantost j'escry, et en vers je compose
Ce que l'œil void, ce que l'erreur propose.
Ainsi souvent passant ma fantasie,
Un jour à l'œil j'ay la rive choysie
Où Theseus, qui fut à mon advis
Plus dur que n'est rocher que là je veis,
Laissa la povre Ariadne ravie
En la Candie, où elle sauva la vie
A ce meschant, qui pour toute desserte
La laissa seule en celle isle deserte,
Entre animaux, esquelz plus de pitié
Elle trouva, qu'au traistre d'amytié.
O malheureux! ô traistre miserable!
Est ce la foy promise inviolable?

Qui doibt tant estre observee entre amys,
Que la loy saincte où Dieu nous ha soubmis;
Est ce le lieu où tu doibs laisser seule
Celle qui t'ha seul tiré de la gueule
Du Minotaure, et qui voulut instruire
Le tien recteur, et moyen de destruire
Ce monstre horrible alors qu'il s'apprestoit
Faire de toy ce que bien meritoit
Ton cœur ingrat! ô guerdon execrable!
O femme folle en amours excusable!
Ton infortune assez donne à entendre
Que mal pour bien ne se doibt jamais rendre.
Certes, amye, au lieu que je vous dis
Je fey en moy des discours plus de dix,
Rememorant l'histoire trop enorme
De Theseus : la façon et la forme
Comment pouvoit vivre la povre dame
Dedens ceste isle, où ne demouroit ame.
Et là dessus je comprens en moy mesme
Que c'est grand perte et pitié trop extreme
De ceux qui ont fondé leur loyauté
En cœur ingrat rempli de cruauté.
Et doibt on bien, si amour le permet,
Choisir le lieu où c'est que l'on se met,
Qui est un poinct où fort je me contente,
Quoy qu'il advienne en fin de mon attente;
Et en cela j'estime mon grand bien
D'avoir choisi, ce me semble, très-bien,
Lors que je fey de celle election
Qui de ce monde est la perfection;

Et ne me puis, quelque mal que j'endure,
Persuader que sa cruauté dure;
Car son esprit, qui tant de grace herite,
Un jour verra son tort et mon merite.
Mais revenons à vous parachever
Que je devins le reste de l'hyver:
Voyant l'armee à l'ancre, je concluds
Ne sejourner oysif en ce lieu plus.
Puis un desir bien grand me solicite
Aller droict là où le grand Turc habite:
Pour acquiter mon humble obeïssance
Envers qui ha me commander puissance,
En preferânt par devoir le service
De monseigneur au sejour et delice.
Bien que devant le partir je prevoye
En temps d'hyver difficile la voye;
Et que la terre en ces lieux estrangers
Autant que mer soit pleine de dangers,
Mesmes à moy n'ayant pratique aucune
Avec les Turcs, ny langue à eux commune;
J'ay toutesfois de servir tel desir,
Que tous travaux ne me sont que plaisir;
Tous les hasars me servent d'asseurance
Que je viendray au but de l'esperance:
Par ainsi, rien tant soit espouventable
Ne divertit mon vouloir immuable.
Je me fournis d'un truchement expert:
Et un matin, comme le jour appert
Et que l'aurore à poindre coustumiere
Avoit desjà de sa clere lumiere

Ouvert la terre et le ciel rendu vuide
De sa triste umbre, obscurcie et humide,
J'entre dedens une barque petite,
Et me metz hors de la cité susdite.
Cent mil de mer loing de l'isle jolie,
Passer me fey ces fins de Natolie,
Minerasie, autrement appellee,
Où pour parfaire en brief temps mon allee,
Je me fournis de chevaux de louage
Pour porter moy, ma garde et mon bagage.
D'un Turc aussi, pour seureté plus grande,
Je m'accompaigne; ainsi à peu de bande
Commencement je donne aux destinees
Qui celle part m'estoient determinees.
Je perse temps, montaignes et vallees,
En costoyant près les undes sallees,
Non sans sentir la prochaine froidure
Des montz vestuz de blanche couverture.
Divers casats, bourgades et villages,
Lieux incongneuz s'offrent à noz visages;
Cameaux chargez en chemin se presentent,
Turcs viateurs congnoissent et bien sentent
Que je ne suis, à me veoir à ma mine,
Extraict de leur naturelle origine,
Et voyent bien que l'habit que je porte
Au naturel du cœur ne se rapporte.
Mon truchement en leur turquesque voix
Leur compte lors dont je viens où je vois,
Et les raisons qui m'ont meu d'entreprendre
Si long voyage en jeunesse si tendre.

Smyrne, qui est par flotz de mer touchee,
Nous ha receuz la premiere couchee,
Ville jadis, soubz Jesu Christ choisie,
L'une des sept eglises de l'Asie,
Pour l'entretien de son divin service,
Dont sainct Jean parle en son Apocalypse,
Où maintz martyrs souffrirent mort inique,
Comme l'on void en l'Ecclesiastique.
C'est celle aussi qui se vante estre mere
A l'excellent premier poëte Homere,
Hors de laquelle au matin nous partons;
Et, chevauchans, d'elle nous escartons
Suyvans la terre et le chemin plus droict,
Qui sans faillir nous guide au mesme endroict
Où du grand Turc le filz aisné demeure.
Magnesie est appellee à ceste heure
Une cité qu'autrefois on nomma
Anthillios, ainsi que dict on m'ha,
Qui sans soleil en nostre langue sonne,
Pource qu'un mont si très hault l'environne,
Que le soleil presque le long du jour
Ne faict dedens ne clarté ne sejour.
Pour prendre là nostre plus droicte voye,
Nous traversons près de l'antique Troye
Par la duché d'Ephesos, où vivoit
Le bon sainct Paul du temps qu'il escrivoit;
Nous descouvrons les montaignes Idees
Où Pâris ha maintes bestes guidees,
Lors que berger il trompa d'amour feinte
OEnone, avant que Troye fust estainte,

Et que luy juge aux trois deesses nues
Meut le principe aux guerres survenues;
Nous descouvrons les campaignes et champs
Où les Grecz ont donné maints coups tranchans,
Où Achilles et Hector, les plus fors,
Feirent armez, maintz belliqueux effors.
Ainsi passant parmy celle contree
Qui des Gregeois fut si mal accoustree,
Je considere, amye, les douleurs,
Les accidens, les peines et malheurs
Que peult causer un amour illicite;
Et au rebours combien vault et profite
En cœur honneste une amytié louable,
Comme est la mienne à jamais immuable.
Suyvant propos, sultan Mostafa, filz
Du grand Seigneur, à qui le dieu gard' feis,
Nous feit donner en la ville susdite
Un saufconduit, auquel fut interdite
Deffense à ceux de son gouvernement
De nous donner empesche aucunement,
Et que tous Turcs eussent à nous deffendre
Dessus la vie, et point ne nous offendre.
Bon faisoit veoir la suyte et l'equipage
Du jeune prince, et son beau personnage,
Qui monstre bien, au visage severe,
Lequel dejà chascun craint et revere,
Qu'il pourra faire au grand presbtre rommain
Un jour du mal, si Dieu n'y met la main,
Combien que luy asseurément n'espere
D'estre empereur après la mort du pere,

Qui est un cas le plus abominable
Qui soit au monde, et le moins raisonnable;
Car s'ilz estoient ou vingt ou trente freres,
Celuy qui peult gaigner les genisseres
Et occuper le siege imperial,
De cœur felon, cruel et desloyal,
Fera soudain le reste mettre à mort,
Sans de son sang avoir aucun remort.
O loi perverse! ô tyrannie dure,
Quand cruauté tant execrable dure!
Que la grand faim de regner sur l'or cher
N'ha point d'horreur de devorer sa cher!
Quatorze jours du lieu de Magnesie
Nous chevauchons par la mineure Asie,
Tant qu'arrivons à la grande cité;
Mais si voulez que vous soit recité
Du traictement, de la façon de vivre
Qu'il nous failloit, durant la voye suyvre,
Vous jugerez que de France opulente
Nul ne congnoist la richesse excellente,
Les grands thresors, les delectations,
Qui n'a point veu estranges nations.
Durant vingt jours, tout ainsi qu'à la guerre,
Toujours vestu je couchois sur la terre;
Car de trouver couches molles et belles,
Il n'en est point en ce lieu de nouvelles.
Vivres aussi frians et savorables,
Là nous estoient autant peu recouvrables,
Bien que de soy le païs soit fertille
Et abondant de toute chose utile;

Mais le peuple est si povre et mechanique,
Tant oppressé de tyrannie inique,
Qu'il n'ha pouvoir les beaux champs cultiver,
Ny se loger à peine pour l'hyver.
Leurs maisons sont basses, à simple estage,
Où vous verrez en un mesme mesnage
Souvent le Turc et le Grec habiter,
Chascun sa loi sans contrainte imiter.
Si que j'ay veu maintes femmes grequesques
Ayans maris subjectz aux loix turquesques;
L'un Machomet par foy recongnoissant,
L'autre adorant Jesu Christ tout puissant,
Chose qui semble estre non moins estrange
Que veoir ensemble un dyable avec un ange.
Nous trouvons vins assez delicieux
Aux logis grecz; car les Turcs vicieux
A boire vin si fort offenseroient,
Que par leur loy punissables seroient.
Des que l'aurore au matin se monstroit,
Chascun de nous sur son cheval montoit;
Et sans troter, allans toujours le pas,
Sur le mydi prenions nostre repas
Dessoubz quelque arbre, où la chaleur haultaine
Ne nous nuysoit, pres de quelque fontaine.
Là repaissions, Dieu sçait comment traictez;
Si nous avions quelques vivres portez,
Nous les mengions sans linge ne sans table,
Ny sans loger noz chevaux à l'estable.
  Ainsi allans avec peine infinie,
Oultrepassons toute la Bithynie,

Tant qu'à present, par la divine grace,
Sommes dedens la grand cité de Thrace,
Où je veux bien, si mon sens peult suffire,
Ce que je voy m'essayer vous descrire.
Constantinople est une ville antique
De Constantin excellente fabrique,
Anciennement dicte Bysantion,
Dont maint autheur fait mainte mention,
La mieux assise et la mieux situee
Sur toute ville au monde habituee,
Faicte en triangle et limitee en trois,
Dont en deux pars la mer par ses destroitz
Va tout au tour, le tiers est terre ferme
Qui les derniers confins d'Europe ferme,
Auquel costé y ha de grans fossez
A fons de rive, et deux murs bien pressez,
Au bout desquelz, à l'endroit du ponent,
Le vieil palais royal est eminent,
Qui sur la mer devers mydi regarde,
Où le tresor du seigneur est en garde.
Vers l'orient, tout autour de la ville,
Est le saray superbe et très utile
Pour bien defendre et l'accés empescher
A tous vaisseaux qui vouldront approcher
Tout vis à vis la mer Orientale,
Se part en trois, l'une part vient egale
Se reunir dedens la mer Pontique,
Que mer Majeur autrement on explique;
Par un destroit qui les deux mers embrasse,
Nommé jadis le bosphore de Thrace.

L'autre moytié tient à mer Hellesponte,
Destroit auquel perdit honneur et honte
Hero la fille, alors que Leander
Ne peult à soy ny aux eaux commander.
Le tiers finit de son cours le repaire,
Entre les deux Constantinople et Pere,
Galatas dicte au temps d'antiquité,
Ville prochaine à la grande cité,
Où de present trafiquent marchandise,
Chrestiens vivans soubs la rommaine eglise,
Temples ayans propres aux oraisons,
Femmes, enfans, mesnages et maisons
Estans, sans plus, au grand Turc tributaires,
Selon le taux des tributz ordinaires,
Lequel canal en l'eau doulce redonde,
Et faict un port le plus riche du monde.
Riche je dy pour la commodité
Du lieu si propre, où peult la quantité
De mille nefz à l'aise reposer,
Pouvans la poupe à bort terre poser;
Riche par un excellent edifice
D'un arsenac à recevoir propice
Deux cens vaisseaux, galere ou galiace,
Et très aisee et bien fort seure place,
D'artizans riche et de tous garnimens
De palemente et autres fournimens.
Le long du port, au costé de main droite,
Est la montaigne haulte non point estroite,
Servant d'obstacle aux vens impetueux,
Où sont les beaux jardins voluptueux.

Tout vis à vis de Pere, à l'opposite,
Est le grand cloz de la cité susdite,
Au grand Paris egal en quantité,
Mais non si bien basty et habité,
Dedens lequel y sont montaignes sept,
Où Machomet, Selin et Bajaset,
Et Solyman, quatre Turcs empereurs;
Feirent dresser quatre temples pour eux,
Qu'en langue turque ilz appellent Masquees,
Excellemment en rondeur fabriquees.
Des autres trois montaignes est en l'une
Le vieil palais, maison à tous commune.
Là de present sont boutiques patentes,
Où l'on besongne aux pavillons et tentes;
Et la seconde est le siege papal,
Du patriarche en Grece principal,
Vivant leans avecques certains moynes,
Colonges dictz, qui s'estiment idoynes
De dignité cardinale, combien
Que nul n'en ha ny le nom ny le bien.
Luy reformé au plus hault de la ville,
Paye au seigneur des ducatz quinze mille,
Pour le tribut des eglises gregeoyses
Dont il est chef, n'ayant gueres ses ayses.
En la troisieme et montaigne derniere
Est la masquee, à present coustumiere
Du grand seigneur, dicte Sainte-Sophie,
Superbe tant que mon sens ne se fie
Vous en pouvoir d'elle rendre bon compte;
Car ce subject toutes langues surmonte:

Elle qui fut la metropolitaine
De toute Grece, eglise souveraine,
Souloit avoir, qui est merveilleux cas,
De revenu trois cens mille ducatz.
Et si souloit, comme on m'ha faict entendre,
Plus d'un grand mil en son cerne comprendre,
Tant grande estoit, magnifique, ample et forte,
Qu'on y entroit par cent et une porte;
Mais maintenant les deux grandes parties
Sont en ruïne et des Turcs amorties,
Qui en ont faict bastir et dresser sus
Leurs temples beaux que j'ay dit cy dessus,
Bien que ce peu qui encores abonde
Soit des plus beaux edifices du monde.
Le cœur, qui est seul entier demouré,
Lequel j'ay veu, suyvi et mesuré,
A six vingtz piedz de long et cent de large,
Hault eslevé, tout rond, à double estage,
Pavé de marbre uny, cler et glissant,
Le hault doré, en voulte flegissant,
Sur double ranc de piliers asseuré,
Piliers qui sont de diaspre azuré,
Jaspe et porphyre estimez de grand somme;
Longs et massifz de deux brassees d'homme,
Sur chascun d'eux soustenant la masquee,
Une pierre est grande et large, plaquee
De marbre gris, serpentin ou fauveau,
Pour decorer ce faix riche et nouveau,
Toutes au mur de bronze encousturees
D'antiquité et de preis honorees.

Le hault estage est aussi de piliers
Environné, riches et singuliers,
A ceux d'embas moindres en quantité;
Mais en richesse egaux et dignité,
Faisans autour une ronde ouverture,
Où l'on peult veoir de près la couverture,
De laquelle est la voulte magnifique,
D'or marqueté à la vray moysaïque,
En divers lieux painte de beaux ymages,
Dont les Turcs ont effacé les visages,
Ne pouvans veoir ny souffrir pourtraicture
De ce qui est produit par la nature.
Certes, amye, il fault que je confesse
N'avoir jamais veu pareille richesse,
Ny edifice estoffé de la sorte.
Sortant duquel, de fonte la grand' porte
Est de porphyre excellent couronnee,
Aux deux costez de colomnes ouvree,
Ayant pres soy cinq grandes autres portes
De mesme fonte, espesses et tant fortes,
Que sans engins et poulies subtiles,
A les serrer elles sont immobiles.
  Droit au devant ceste eglise angelique
S'estend en carre une place publique,
Où l'œil y peult trois grandeurs estimer,
Le grand palais, l'eglise et la grand' mer.
Ce palais est très-fort pour batterie,
Tout à l'entour garny d'artillerie
Sur l'avantmur qui le beau jardin cerne,
Où l'œil, de loing, maintz beaux cypres discerne,

Non apparens en ce lieu seulement,
Mais de la ville eu tous lieux tellement,
Que l'on diroit à veoir celle cité,
Que c'est un parc de maisons habité,
Rendant à l'œil plaisante perspective,
En ce saray, maison recreative,
Deux grands portailz on vient à rencontrer,
Et double court avant que d'y entrer.
Aux portes sont pendus les arcs turquoys,
Flesches et dardz, cymeterres, carquoys;
Car à nul d'eux est licite et permis
Armes porter, sinon contre ennemis.
La grande court que l'on trouve premiere,
A recevoir chevaux est coustumiere
Des courtisans qui vont faire la court.
En l'autre endroit de la seconde court,
Où du logis est la magnificence,
Y sont bachas qui donnent audience,
Qui sont trois chefz, gouverneurs de l'empire,
A qui l'honneur et la fortune aspire
De grands proffitz, de grands dangers aussi,
Si le seigneur trouve en eux aucun sy;
Eux eslevez aux autres apparens,
Jugent proces, debatz et differens,
Non tous les jours, mais trois fois la sepmaine,
En celle court de peuple toute pleine,
Les uns assis demeurent en silence,
Autres debout sans aucune insolence.
Coustume à eux autant ou plus louable,
Que moins elle est à la nostre semblable;

Car la verrez dix mille genissaires,
Qui du seigneur sont gardes ordinaires,
Assis en terre en croisant leurs genoux,
Ne faire tant de bruit que six de nous.
De vous ouvrir les raisons necessaires
Pour bien sçavoir qui sont ces genissaires,
Comment ilz sont par la Grece levez
Des leur enfance, et de la loi privez;
Consequemment de vous rendre raison
De tous estatz qui sont en la maison
De ce grand Turc, de son obeïssance,
De ses tresors, de toute sa puissance,
De son recueil trop plus grave qu'humain,
Quand estrangers luy vont baiser la main;
De ses deduitz, de ses garsons infames,
De ses jardins, de ses quatre cens femmes,
De ses statutz modernes et anciens,
De quelles loix il gouverne les siens,
De Machomet, de ses religions,
De ses confins, païs et regions,
De sa justice et de sa tyrannie,
Il me fauldroit une bible infinie.
Je m'abstiendray, pour la prolixité,
'A vous narrer celle diversité;
Soubs un espoir que le plaisir de Dieu
Sera de brief me r'appeller au lieu
Où vous serez aise de tout sçavoir
De moy, qui plus le seray de vous veoir.
Aussi je doy quelque cas retenir
De nouveauté pour vous entretenir,

Lors que d'amour l'estincelle insensee
Viendra troubler ma voix et ma pensee.
Car si voulois, amye, vous compter
Tel que peult bien le grand nombre monter
Des cas divers, dignes de grands merveilles,
Veuz de mes yeux, ouys de mes oreilles,
Depuis le temps que suis en ce païs;
Autant seroient voz espritz esbahis,
Comme les miens empeschez de bien mettre
Si long discours en si sommaire lettre,
Qu'il vous plaira recevoir en ostage,
Du temps qui peult me donner l'avantage
De vous revoir aussi saine et contente,
Qu'à moy fascheuse en restera l'attente.
Vous suppliant pour la fin humblement
Vouloir à moy permettre seulement
Que si les mers et les ventz furieux
Ont eu pouvoir m'eslongner de voz yeux,
A tout le moins ilz n'ayent la puissance
De m'eslongner de vostre souvenance,
Et qu'autant loing je suis de vostre face,
Autant sois près de vostre bonne grace.

JEAN DORAT.

Si Jean Dorat, l'un des hommes les plus savants de son temps, fut un poète médiocre, quoique ses contemporains l'aient surnommé le *Pindare françois*, il eut la gloire de former les Ronsard, les Baïf, les Remi Belleau; et il fit partie de la Pléïade françoise. Plus que ses talents poétiques, ces considérations nous ont engagés à lui consacrer une place dans notre Recueil. Dorat ou Daurat naquit à Limoges, vers l'an 1508 [1], d'une famille connue depuis le commencement du quatorzième siècle, et que quelques auteurs ont prétendu mal à propos être originaire de l'Italie, à cause du nom de *Dinemandi* qu'elle portoit anciennement. Ce mot, qui, en langage limousin, signifie *dîne-matin*, étoit un sobriquet donné à quelques uns des Dorat par les gens du pays. Ce qui le prouve, c'est que les neveux de notre poète obtinrent, en 1605, des lettres de Henri IV pour reprendre leur véritable nom. Quoi qu'il en soit, Jean Dorat, qui étoit noble du côté de son père (Pierre Dorat), vint à Paris en 1537, et y resta chargé de l'éducation de Jean-Antoine de Baïf, jusqu'en 1544, époque à laquelle il quitta cette profession pour servir sous Henri II, qui étoit alors dauphin. Il se retira du service en juillet 1547,

[1] Lacroix du Maine et l'abbé Joly, qui placent également la mort de Dorat en 1588, prétendent que ce poète n'étoit né qu'en 1517.

et fut nommé, cinq mois après, principal du collége de Coqueret. C'est là qu'il compta au nombre de ses disciples Ronsard, Belleau, etc. Appelé à la cour, vers l'an 1553, pour être précepteur du duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II, Dorat y donna des leçons aux trois filles du roi. On lui accorda, en 1556, une chaire de professeur de langue grecque au collége royal, qu'il remplit avec beaucoup de distinction jusqu'en 1567, qu'il la remit à son gendre Nicolas Goulu. Il se retira peu de temps après dans une maison située au cloître de Saint-Jean-de-Latran, où il continua à prendre des pensionnaires. Il mourut le 1er novembre 1588, âgé de quatre-vingts ans, suivant son épitaphe qu'on lisoit dans l'église Saint-Benoît, où il fut enseveli.

Dorat ne fut pas moins estimé de Charles IX et de Henri III, qu'il ne l'avoit été de Henri II. Le premier de ces princes lui donna le titre de poète royal en 1567.

Les douze ou quinze mille vers latins qu'a laissés Jean Dorat n'étoient, selon lui, qu'une foible partie des productions de sa muse. Parmi ces poésies latines, qui ne répondent pas à la haute réputation de leur auteur, se trouvent quinze pièces en vers françois, peut-être encore plus mauvaises que les premières, dont elles sont imitées ou traduites. Les moins insignifiantes sont, une élégie, des vers sur le mariage de Henri, roi de Navarre, et de Marguerite de Valois; un épithalame sur le mariage d'Anne, duc de Joyeuse, et de Marie de Lorraine; un *chant triomphal sur les victoires de Charles IX*; et un autre *chant triomphal sur les victoires du duc d'Anjou*, etc., etc.

CHANT DE JOYE A NOSTRE DAME DE LIESSE,

POUR LA VICTOIRE DU TRÈS HEUREUX ROY HENRY III; HENRY, DUC DE GUISE, CHEF DE SON ARMEE.

CHANTONS d'un cry joyeux la dame de Liesse,
Par qui nous recevons triomphe si joyeux.
Mors sont ceux qui portoient armes contre les cieux,
Par l'heur du roi Henry, de Guise la prouësse.

Henry tiers de ce nom, que le ciel favorise,
Roy de Dieu bienheuré par nombre bienheureux,
Aux saincts combats pour Dieu tousjours victorieux,
A donné son bonheur au vaillant duc de Guise.

Duc en devotion l'exemple et le modelle
De son pere François, en guerre à luy pareil :
Dechassant l'estranger, l'a mis dans le cercueil,
Avec l'heur de son roy, et force paternelle.

Donnant depuis Liesse aux ennemis la chasse
Jusqu'à Chasteau Tierry, où la mere de Dieu
Renforceant nos soldats, a faict que dans ce lieu
Mille et mille ennemis rendent la terre grasse.

Le reste s'est rendu, et mettant bas les armes
Est demeuré vivant, par la douceur du roy,
Qui l'a prins à mercy et renvoyé chez soy,
Delivrant son païs de l'horreur des gendarmes.

Chante trois fois Io, Io trois fois, ô France!
Henry duc vient vainqueur par l'heur du roy Henry :

Ja le ciel nous monstroit qu'il estoit favory
De Dieu, alors qu'il print aux Lorrains alliance.

L'Anglois se veit chassé par Janne la pucelle,
Nee de Vaucouleurs au bon païs lorrain :
Ores s'enfuit chassé nostre ennemy lointain
Par toy de Vaudemont, des roynes la plus belle.

Le destin ordonna que la fleur franciale,
Le beau lys virginal par vierges fut sauvé :
La France est le terrouer par vierges preservé,
Et pource est appellé la terre virginale.

Jadis la Vierge mere eut des François la garde,
Ores la Vierge mere a les François gardé :
Elle a gardé le duc qui s'estoit hazardé,
Par belliqueuse ardeur ne prenant à soy garde.

Lors qu'il fut transpercé par la senestre jouë,
Avec un plomb tiré d'une sinistre main;
Mais qui, n'estant mortel à ce grand duc lorrain,
Fait que pour vray enfant de son pere on l'advouë.

Sous le grand roy François, François duc en jeunesse
Jadis reçeut un coup de lance dessous l'œil,
Tesmoing de sa vertu, son fils à luy pareil
Portera dessous l'œil du pere la prouësse.

Si naguiere il fut beau, il est beau davantage :
Une marque de force aux forts ne messiet pas.
Un boiteux grec disoit : Tant que je fay de pas,
Autant j'ay de tesmoings de mon vaillant courage.

Annibal perdit l'œil passant en Italie,
Qui fut marque honorable à chef si valeureux :

Ton pere n'en eut moins, ce grand duc genereux:
D'un coup tel que le sien ta face est ennoblie.

Si ou Charles ton oncle, ou bien François ton pere
Te voyoit à present à la face navré,
L'un se recognoistroit en son fils figuré,
L'autre s'esjouiroit voir au nepveu son frere.

Que di-je? ils sont voyans et l'un et l'autre encores,
Et le pere le fils, et Charles son nepveu:
Charles, helas! duquel ma muse eut cest adveu,
Qu'il fut vif son espoir, et mort est son deuil ores.

Lequel tressainct prelat, de la foy la defense,
Et pource justement entre les saincts admis,
Luy et son frere aussi, de leur maison amis,
Envoyent leur faveur du ciel par elle en France.

Et ne doit on douter que tels patrons en guerre,
Estans des deux costez de leur vaillant nepveu,
N'ayent à ceste fois à luy si bien pourveu,
Que d'un laurier lorrain le roy son chef enserre.

Or toy, ô grand Henry! de Dieu la juste cure,
Lequel et jour et nuict devot tu vas priant,
Tu vois, tu vois qu'en vain tu n'es allé criant
Par vœuz journels à Dieu, qui ton salut procure.

Tu n'as en vain lissé le seuil pierreux des temples,
Par trasse de tes pas les saincts lieux visitant:
Et de tes grands thresors de jour en jour offrant
A Dieu, qui t'a rendu recompenses si amples.

Les deux ostz combattoient par grand' puissance d'armes:
Mais tes devots autels l'estranger ont deffaiet:

Tes vœuz espars au ciel, soudain (merveilleux faict)
L'ennemy fut espars par soudaines alarmes.

O Dieu, ô la pieté, vertu la plus certaine!
O vœuz non jamais vains de la bouche des roys!
Tel Moyse soustenu de deux, les bras en croix,
Israël estendit Amalec sur la plaine.

Tu as ainsi vaincu par vœuz en ton absence,
Dieu au duc et soldats pour toy estant present:
Le proverbe commun n'est vain qui va disant,
Que les roys ont les mains d'une longueur immense.

Icy tu priois Dieu, plus de quarante mille
Esloigné de ton camp, de combattre envieux:
Mais estendant tes mains et tes bras jusqu'aux cieux,
Tu nous as rapporté grand joye en ceste ville.

Tu nous as rapporté duc et trouppe sauvee,
Jusques au ciel chantans d'accord les deux Henris:
Henris et roy et duc, de Dieu les favoris,
Duc par le roy vainqueur, par le duc son armee.

MICHEL D'AMBOISE.

Michel d'Amboise, écuyer, qui prenoit, en tête de ses ouvrages, le titre de *seigneur de Chevillon*, étoit fils naturel de Chaumont d'Amboise, amiral de France, et lieutenant-général du roi en Lombardie; il naquit à Naples dans les premières années du seizième siècle. A peine au sortir du berceau, son père l'envoya à Sagonne, dont il étoit seigneur, pour y être élevé avec George d'Amboise, son fils légitime, qui n'étoit guère plus âgé que lui. En 1511, Michel perdit son père, qui l'aimoit tendrement, et cette mort fut si prompte, que ce dernier n'eut pas le temps de faire des dispositions en sa faveur. Amené à Paris peu de temps après, on le fit étudier avec son frère George. Ses parents, qui le destinoient au barreau, le mirent chez un procureur; mais, au lieu de s'appliquer à l'étude du droit, Michel suivit son penchant pour la poésie, et, malgré les représentations qui lui furent faites, et le peu de succès qu'obtinrent ses premiers ouvrages, il continua de faire des vers, contre le gré de ses parents qui l'abandonnèrent. La bataille de Pavie lui enleva son frère, et par cette perte il fut privé de tout secours. Il ajouta à l'embarras de sa position, en épousant une femme sans fortune; le seigneur de Barbezieux, son parent, le renvoya de chez lui. Il perdit, au bout de deux ans de mariage, son épouse et un fils qu'elle lui avoit donné; de nouveaux chagrins vinrent l'assaillir; il fut enfermé deux fois, et manqua souvent

du nécessaire. Tant de malheurs abrégèrent ses jours, et il cessa de vivre, ou plutôt de souffrir, à la fin de l'année 1547. Michel d'Amboise avoit beaucoup de facilité; mais, travaillant pour vivre, il ne corrigeoit jamais ses productions, qui consistent en *Complaintes de l'Esclave fortuné*, Paris, 1529, in-8°; *la Panthaire de l'Esclave fortuné*, Paris, 1530, in-8°; *les Bucoliques de Baptiste Mantuan, traduites du latin en rime françoise*, Paris, 1530, in-4°; *cent Epigrammes, traduites du Mantuan, et la fable de Biblis et de Caunus, traduite d'Ovide*, Paris, 1532, in-16 et in-8°; *les Epistres vénériennes de l'Esclave fortuné*, Paris, 1532, 1534, et 1536, in-8° : ces épîtres sont des plaintes ou des demandes d'amour, où l'auteur s'exprime avec une licence extrême; *le Babylon, autrement la confusion de l'Esclave fortuné*, Paris, 1535, in-16 et in-8°, sans date; *le Blason de la dent*, dans le recueil intitulé *les Blasons anatomiques du corps humain; les Contre-Epistres d'Ovide*, Paris, 1546, in-16 et in-12; *Secret d'amour*, Paris, 1542, in-8°; *Déploration de la mort de messire Guillaume du Bellay, seigneur de Langey*, Paris, 1543, poëme en vers héroïques; *quatre Satyres de Juvénal* (les 8, 10, 11 et 13) *translatées en rime françoise*, Paris, 1544, in-16; *le Ris de Démocrite et le Pleur d'Héraclite, sur les folies et miseres de ce monde, traduit de l'italien d'Antonio Phileremo Fregoso, en rime françoise*, Paris, 1547, in-8°, et Rouen, 1550, in-16; et enfin, une traduction du dixième Livre des *Métamorphoses* d'Ovide. Michel d'Amboise avoit pris pour surnom ou devise l'épithète d'*Esclave fortuné*.

BLASON DE LA DENT.

Dent qui te monstres en riant
Comme ung dyamant d'Orient,
Dent precieuse et desliée,
Que nature a si bien liée
En celuy ordre où tu repose,
Qu'on ne peult voir plus belle chose;
Dent blanche comme crystal, voire
Ainsy que neige ou blanc yvoire;
Dent qui sens bon comme faict baulme,
Dont la beauté vault ung royaume;
Dent qui fais une bouche telle
Comme faict une perle belle,
Ung bien fin or bouté en œuvre;
Dent qui souvent cache et descœuvre
Ceste bolievre purpurine,
Tu fais le reste estre divine,
Quand on te voit à descouvert;
Mais dent, quand ton prix est couvert,
Le demourant moins beau ressemble,
Car son honneur est, ce me semble,
Luysant ainsy que perle nette,
Qui reluit comme une planette,
Encores plus fort que la lune,
En tout le monde n'en est qu'une
Qui soit si parfaicte que toy.
Je te prometz quand je te voy,

Comme au premier que je te vey,
Je suis tout transsy et ravy,
Et cuide au vray te regardant,
Que ce soit ung soleil ardent
Qui se descouvre des nuées
De sombres brouillards denuées,
De l'audeur qui belle dent rache,
Garde toy bien qu'on ne t'arrache,
Car, pour vrai, qui t'arracheroit,
Plusieurs et moy il fascheroit :
Pourtant que l'arracheur méchant
Arracheroit, en t'arrachant,
La beaulté de toute la face,
Qui n'ha sans toy aulcune grace.

ÉTIENNE DOLET.

Étienne Dolet naquit à Orléans, vers l'an 1509, d'une très bonne famille. Il fut envoyé à Paris à l'âge de douze ans, y fit sa rhétorique sous Nicolas Berault, et se livra avec ardeur à l'étude des belles lettres. Il alla ensuite à Padoue pour s'y perfectionner dans l'éloquence; mais la mort de Simon de Villeneuve, dont il avoit suivi les leçons pendant trois ans, lui rendit le séjour de cette ville insupportable : il étoit sur le point de retourner dans sa patrie, lorsque Jean de Langeac, ambassadeur de France à Venise, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire. Étienne Dolet en remplit les fonctions durant un an, ce qui ne l'empêcha pas de profiter des leçons de Baptiste Egnatio, qui expliquoit alors le poëme de Lucrèce et les Offices de Cicéron. De retour en France, à la suite de Jean de Langeac, il s'occupa à recueillir les nombreux matériaux de ses Commentaires sur la langue latine, ouvrage qui est encore fort estimé. Peu de temps après, dans l'espérance de parvenir plus facilement, Étienne Dolet se rendit à Toulouse pour y étudier le droit. Les élèves de cette faculté avoient formé à cette époque plusieurs assemblées particulières où se réunissoient ceux qui étoient du même pays. Chacune de ces assemblées avoit son orateur. Dolet fut revêtu de ce grade par les François; mais, s'étant permis dans l'un

de ses discours de s'élever contre le Parlement, qui avoit cru devoir s'opposer à leur réunion, il se vit arrêté, bientôt après mis en prison, et condamné à ne plus reparoître dans Toulouse. Il se retira à Lyon, où il publia quelques discours et quelques satires contre les Toulousains. En 1534, Étienne Dolet fit un voyage à Paris, et y mit au jour plusieurs autres écrits. A son retour à Lyon, en 1536, il eut le malheur de tuer un homme, qui, disoit-il, avoit voulu attenter à sa vie. Ce meurtre l'ayant obligé à prendre la fuite, il revint à Paris, et se présenta à François Ier, qui lui accorda sa grâce. Dolet en profita pour établir une imprimerie à Lyon, où il se maria en 1539. Mais ses opinions théologiques et son esprit satirique lui attirèrent bientôt de nouveaux malheurs. Il avoit déjà été arrêté une fois à Lyon et une autre fois à Paris, lorsqu'il le fut encore dans la première ville, au commencement de janvier 1544. Sa captivité ne fut pas longue; trois jours après son arrestation, ayant fait consentir son geôlier à le conduire chez lui, pour y terminer une affaire importante, il s'évada et se retira en Piémont. C'est là que notre poète s'occupa de son *second Enfer*. Cet ouvrage, qui est le meilleur de ses écrits, se compose de neuf épîtres en vers, dont nous donnons la première adressée à François Ier. Dolet nous apprend, dans son épître dédicatoire, qu'il avoit déjà fait un *premier Enfer*, pendant sa détention à la Conciergerie de Paris, où il avoit passé quinze mois, et qu'il se disposoit à le publier lorsqu'il fut arrêté à Lyon en 1544. Cette épître dédicatoire est ainsi datée : *Escript en ce monde, ce premier jour de may l'an de la rédemption humaine* 1544. Les neuf autres épîtres sont adressées, l'une,

à François Ier ; l'autre, au duc d'Orléans ; la troisième, au cardinal de Lorraine ; la quatrième, à la duchesse d'Estampes ; la cinquième, au Parlement de Paris ; la sixième, aux chefs de la justice de Lyon, etc. ; la septième, à la reine de Navarre, *seule Minerve de France ;* la huitième, au cardinal de Tournon ; et enfin la dernière, aux amis de notre poète. Toutes ces épîtres se ressemblent quant au fond ; le but unique de Dolet est d'y prouver que son arrestation étoit illégale ; que ses ennemis, dans le dessein de le perdre, avoient expédié de Lyon à Paris, deux ballots de livres, l'un renfermant des ouvrages sortis de son imprimerie, et l'autre des écrits hérétiques venus de Genève, et que les deux ballots sur lesquels on avoit eu le soin de mettre son nom, ayant été saisis à Paris, on avoit obtenu du Parlement un ordre pour le faire arrêter, etc., etc. Dolet vint en secret à Lyon pour y faire imprimer son *second Enfer;* il en envoya un exemplaire au roi, avec une traduction de deux dialogues qu'il attribuoit à Platon. Revenu à Paris, il fut accusé d'hérésie, et mis en prison. Son procès fut instruit, et il fut condamné à être brûlé comme hérétique. La sentence fut exécutée le 3 août 1546, jour de la fête de Saint-Étienne, sur la place Maubert. Un moment avant son exécution, Étienne Dolet adressa une prière à Dieu et aux saints, il invoqua la Vierge, et protesta que ses livres contenoient beaucoup de choses qu'il n'avoit jamais entendues. Il n'étoit alors âgé que de trente-sept ans.

Le *Cantique* qui suit l'Épître à François Ier n'a point encore été imprimé. Le manuscrit autographe de l'auteur nous a été communiqué par M. Van Praët, qui depuis nombre d'années s'est acquis tant de droits à la

gratitude publique, pour les services qu'il rend chaque jour aux sciences et aux lettres. Heureux de pouvoir lui exprimer ici les témoignages durables de notre reconnoissance particulière !

AU TRÈS CHRESTIEN

ET TRÈS PUISSANT ROY FRANÇOYS,

ESTIENNE DOLET, TRES HUMBLE SALUT ET OBEISSANCE DEUE.

Mes ennemys non contentz et saoullés
(Roy tres chrestien, seul support des foullez)
De m'avoir ja tourmenté quinze moys,
Se sont remys à leurs premiers abboys,
Pour me remettre en ma peine premiere,
Si ta doulceur, et bonté singuliere
Ne rompt le coup de leur caulte entreprise,
Que je te veulx declairer sans faintise,
Affin que juge en ma cause tu sois,
Et puisses veoir si en rien te deçois.
Ces malheureux ennemys de vertu
Crevantz de dueil qu'ayt esté rabbatu
Leur grand effort, par lequel ilz cuydoient
(Comment cuyder?) mais par lequel tendoient
Me mettre à mort oultrageuse et villaine,
Mieulx que devant ont reprins leur halaine.
Pour m'opprimer à la fin laschement.
Cela conclud, sire, voicy comment
Ilz ont bien sceu trouver moyens subtilz,
Et mettre aux champs instruments et oultilz,

Pour donner umbre à leur faict cauteleux,
Et m'enroller au renc des scandaleux,
Des pertinax, obstinés et mauldicts,
Qui vont semant des livres interdicts.
  Suyvant ce but, ilz font dresser deux balles
De mesme marcque, et en grandeur esgalles,
Et les envoyent à Paris par charroy.
Prends garde icy, Françoys, vertueux roy,
Car cest le point qui te faira entendre
Trop clairement l'abuz de mon esclandre.
  Ces deulx fardeaulx furent remplis de livres
Les ungs maulvais, et les aultres delivres
De ce blazon que l'on nomme heretique.
Le tout conduict par grand ruze et praticque.
  Et ce fut faict, affin de myeulx trouver
L'occasion de te dire et prouver
Que c'estoit moy qui les balles susdictes
Avois remply de choses interdictes.
  Les livres doncq de mon impression
Estoient dans l'une, ô bonne invention!
Et l'aultre balle, et c'est dont on me greve,
Remplie estoit des livres de Genesve;
Et à l'entour ou bien a chasque coing
Estoit escript, pour le veoir de plus loing,
Dolet, en lettre assez grosse et lysable.
  Qu'en dictes vous, prince à touts equitable?
Cela me semble ung peu lourd et grossier,
Et fusse bien ung tour de patissier,
Non pas de gens qui taschent de surprendre
Les innocents, pour les brusler ou pendre.

Je leur demande icy en demandant,
Pour me defendre en mon droict defendant,
Eusse ay je bien esté si estourdy,
Si les fardaulx, qu'or en droit je te dy,
J'eusse envoyés à Paris ce grand lieu,
Que n'eusse sceu trop mieulx jouer mon jeu,
Que de marcquer au dessus mon surnom
En grosse lettre? A mon advis, que non,
Trop fin je suys, et trop fin on me tient,
Pour mon nom mettre en cela qui contient
Quelque reproche. Et pas ne le feroit,
Qui de cerveau une bonne once auroit.
Et d'adventage, il est assez notoire,
Comme d'ung cas de recente memoire,
Que je ne fais que de prison saillir.
Vouldrois je doncq ou mesprendre ou faillir
Si tres soubdain? Vouldrois je retourner
A faire cas qui me feist enfourner
Pour mon meffaict, dedans la tour carée;
Ou en une aultre encores mieulx barrée?
Si ung levrier a esté eschauldé,
Ou à grands coups de baston pelaudé,
En faisant mal, il crainct bien de meffaire,
Pour ne tomber après en telle affaire.
Et en cela n'y a rien que nature
Qui le corrige, et luy face ouverture
De ressentir que du mal vient le mal.
Et moy qui suys raisonnable animal,
N'ay ie pas bien en moy la cognoissance
D'eviter mal, pour n'entrer en souffrance?

Ayme je tant des prisons la langueur,
Où nul esprit ne demeure en vigueur?
Ayme je tant tomber entre les mains
De ces mastins concierges inhumains?
Ayme je tant, helas! user ma vie
Comme une beste à touts maulx asservie?
Ayme je tant à l'appetit d'ung rien
Si follement ruiner tout mon bien?
Ce sont abuz, ou ung asne mordroit.
Or debattons leur indice et mon droict.
Que disent ils? c'est Dolet, pour certain,
Qui a transmis à Paris ce butin;
Car il y a de ses livres grand nombre.
Est ce là tout? n'avez vous point d'aultre umbre
Pour colorer vostre maligne entente?
Respondez moy, n'ay je oncques mys en vente
Des livres telz qu'à ce coup seulement?
Cela est faulx; car j'ay publicquement,
Depuis six ans, faict trein de librairie,
Mettant dehors de mon imprimerie
Livres nouveaux, livres vielz et antiques;
Et pour les vendre, ay suivy les trafficques
D'ung vray marchant, en vendant à chascun,
Tant que souvent ne m'en demeuroit ung;
Faisant cela, chascun s'en est fourny,
Et moy j'en suys demeuré desgarny.
Qui garde doncq que quelque aultre marchant,
Faisant ce trein et son proffict cherchant,
Ou bien plus tost quelque envyeux maling,
Voulant sur moy desgorger son venin,

N'ayt peu dresser ces deulx balles icy,
Dont sans raison on me mect en soucy?
Et qui plus est, la lettre de voicture
Faict elle foy que c'est mon escripture?
Je sçay que non. Qui est doncques la cause
Qui cest esclandre et ce trouble me cause?
Je n'en sçay point, et point n'en ay commise,
Sinon que cest malheur, qui à sa guise
Me va vexant, et m'a ja vexé tant,
Que de mes maulx debvroit estre content.
Pour ces fardeaulx les seigneurs de Paris,
Fort courroucés contre moy, et marrys,
Sans aultre esgard despeschent une lettre
Pour en prison soubdain me faire mettre,
Ce qui fut faict; et en prison fus mys.
O quel plaisir eurent mes ennemys!
Autant pour vray que j'eus de desplaisir
Quand on me vint au corps ainsi saisir;
Car à cela allors point ne pensoys,
Et de crier le *Roy boyt* m'avançoys.
Brief, je fus prins et en prison serré,
Non toutesfoys aultrement resserré.
Je voys, je viens çà et là tout pensif
Ronflant de dueil, comme ung cheval poulsif,
Et me despite en moy mesme trop plus,
Que quand je fus à l'aultre foys reclus,
Tant aux prisons de Paris qu'à Lyon,
Car j'ignoroys allors ung million
De bien bons tours qu'on apprend en peu d'heure,
Si aux prisons quelque temps on demeure.

Mon naturel est d'apprendre tousjours;
Mais si ce vient que je passe aucuns jours
Sans rien apprendre en quelque lieu ou place,
Incontinent il fault que je desplace.
Cela fut cause, à la verité dire,
Que je cherchay, très-debonnaire sire,
Quelque moyen de tost gaigner le hault,
Puis aux prisons ne faisoit pas trop chault;
Et me morfondre en ce lieu je craignois,
En peu de temps, si le hault ne gaignois.
De le gaigner prins resolution,
Et avec art et bonne fiction
Je preschay tant le concierge, bon homme,
Qu'il fut conclud, pour le vous dire en somme,
Qu'ung beau matin irions en ma maison
Pour du muscat, qui estoit en saison,
Boire à plein fonds, et prendre aucuns papiers,
Et recepvoir aussi quelques deniers
Qu'on me debvoit; mais que rendre on vouloit
Entre les mains de monsieur, s'il alloit
A la maison, et non point aultrement.
Ce qu'on faisoit pour agensissement
De mon emprinse, et pour mieulx esmouvoir
Le bon concierge à faire son debvoir.
Et sur cela Dieu sçait si je me fains
De requerir avecques serments maints
Ledict seigneur, à ce qu'il ne retarde
Que puisse avoir les deniers qu'on me garde.
Cela promis, le lendemain fut faict;
Et dès le soir feit venir, en effect,

Quelques sergents, qui avec nous souperent,
Et le matin aulx prisons se trouverent.
Pensez comment je dormis ceste nuict,
Et quel repos j'avois ou quel deduict.
  L'heure venue au matin sur la brune,
Tout droictement au coucher de la lune
Nous nous partons, cheminant deux à deux;
Et quant à moy, j'estois au milieu d'eulx
Comme une espouse, ou bien comme ung époux,
Contrefaisant le marmiteux, le doulx,
Doulx comme ung chien couchant, ou ung regnart
Qui jette l'œil çà et là à l'escart,
Pour se saulver des mastins qui le suyvent,
Et, pour le rendre à la mort, le poursuyvent.
  Nous passons l'eaue, et venons à la porte
De ma maison, laquelle se rapporte
Dessus la Saosne; et là, venuz que fusmes,
Incontinent ung truchement nous eusmes,
Instruict de tout, et faict au badinage,
Lequel sans feu, sans tenir grand langaige,
Ouvre la porte, et la ferme soubdain,
Comme remply de courroux et desdaing.
  Lors sur cela j'avance ung peu le pas,
Et les sergents, qui ne cognoissoient pas
L'estre du lieu, suyvent le myeulx qu'ilz peuvent;
Mais en allant, une grand porte ilz treuvent
Devant le nez, qui leur clost le passage.
Ainsy laissay mes rossignolz en cage,
Pour les tenir ung peu de temps en mue.
  Et lors Dieu sçait si les pieds je remue

Pour me saulver. Oncques cerf n'y feit œuvre
Quand il advient qu'ung lymier le descœuvre;
Ny oncques lievre en campaigne elancé
N'a myeulx ses pieds à la course avancé.
Mais quoy? doibt on pour ce me donner blasme?
Ay-je forfaict? ay-je faict tour infame?
Ung cordelier, homme de conscience,
Le feroit bien, s'il avoit la science.
Les animaulx et les oyseaulx des champs,
Quand ilz sont prins, ne sont rien recherchants
Que liberté. Suys-je aultre qu'une beste,
Ou ung oyseau qui se rompt corps et teste
Pour se trouver hors de captivité?
Venons au poinct : ce qui m'a incité
De me tirer hors des mains de justice,
N'est poinct que sente en moy forfaict ou vice.
Je n'ay rien faict, quant à ce qu'on m'accuse.
Mais je sçay trop comme en justice on use
De mille tours, que je crains et redoubte.
Je sçay comment le bon droict on reboutte
D'ung criminel, et comment on le traicte,
Si, tant soit peu, quelqu'ung sa mort affecte,
Qui ayt credit et pouvoir suffisant
Pour le fascher, et l'aller destruysant
En biens ou corps; car s'il ne peult venir
Jusques à là qu'il luy face finir
La vie, alors il trouve la cautelle
De luy causer prison perpetuelle,
Ou pour le moins de si longue durée,
Que myeulx vauldroit que sa mort eust jurée;

Car la prison est espece de mort;
Ains plus que mort, quand il vient au remort
A ung esprit de nature gentille,
Qu'il fault que là il demeure inutile,
Et qu'en langueur il passe ainsi sa vie,
A l'appetit d'une meschante envye.
O quel regret, quel despit, quelle rage
Il vient au cueur d'ung gentil personnage,
Quand il se voit sans cause ainsi vexé,
Et de touts maulx sans forfaict oppressé!
Quand est de moy, je sçay que vault cela;
Sçavoir le doibs : on ne le me cela
Lors que j'estois entre les mains des hommes.
Et sur mon doz on eust mys plus grands sommes,
Et plus lourds faix de toute adversité,
Si ta clemence et grande humanité
N'y eust pourveu, dont je te remercye;
Et l'Eternel humblement je supplie
Qu'il te maintienne en santé longuement,
En accroissant la France tellement,
Qu'aultre que toy n'y ayt roy en ce monde,
Comme vray roy de la machine ronde,
Pour les vertuz qui en toy estincellent
Trop plus qu'en aultre, et qui sur tous excellent.
J'ay dict mon grief : venir fault au remede.
Il n'est nul mal qui le remede excede,
Sinon la mort. Or quel remede doncq
A ce forfaict, que je ne commis oncq?
Le remede est, s'il vous plaist y entendre,
Que vous faciez expressément defendre

Au parlement de Paris, qu'il desiste
De me poursuyvre, et contre moy n'insiste;
En declairant que retenez à vous
Toute ma cause, et qu'inhibez à touts
Là congnoissance, entre aultres, de mon cas.
  Lors sans babil, et sans grand altercas,
Je vous diray la verité du faict,
Et j'ay espoir que ce sera tost faict.
Car si au monde il est ung juste juge,
Je vous tiens tel, et pour tel on vous juge;
Et quant à moy, du faict suis innocent:
Or, ung bon juge à l'innocent consent
Que de justice il sorte nect et quitte,
Et contre luy ne s'altere ou irrite.
  Si ce moyen assés bon ne vous semble,
Je suis d'advis qu'en ung bloc on assemble
Tout ce qu'on dict que j'ay faict et commys
Touchant la foy, et que le tout remys,
Et aboly jusque à heure presente,
Par cy apres contre moy on intente
Chose qui soit, sinon que derechef
Touchant cela feisse quelque meschef.
  Quant à la foy, on ne m'accuse point,
Pour ceste foys, que je tienne ung seul poinct
D'opinion erronee ou maulvaise.
  Mais quelques gens ne sont point à leur aise
De ce que vends et imprime sans craincte
Livres plusieurs de l'escripture saincte.
  Voyla le mal dont si fort ilz se deulent;
Voyla pourquoy ung si grand mal me veulent;

Voyla pourquoy je leur suis odieux;
Voyla pourquoy ont juré leurs grands dieux
Que j'en mourray si de propos ne change.
N'est ce pas là une rancune estrange?
 Et toutesfoys rien n'est que je ne face
Pour d'ung chascun avoir la bonne grace;
Car je ne veulx pour le peuple mourir,
Ny aultre mal, si je puis, encourir.
 Vivre je veulx, non point comme ung pourceau,
Subject au vin et au friand morceau;
Vivre je veulx pour l'honneur de la France,
Que je pretends, si ma mort on n'avance,
Tant celebrer, tant orner par escripts,
Que l'estrangier n'aura plus à mespris
Le nom françoys, et bien moins nostre langue,
Laquelle on tient pauvre en toute harengue.
 Quant au surplus, je m'en deporteray,
Et ton vouloir en tout je parferay;
Car s'il te plaist me defendre tout court,
Que veu le bruit qui par tout de moy court,
Je n'aye plus à livres imprimer
De l'escripture; on me puisse opprimer,
Si de ma vie il en sort ung de moy,
Et si j'en vends, tomber puisse en esmoy
De mort villaine, ou de flamme, ou de corde,
Et de bon cueur à cela je m'accorde.
 C'est assés dict: je suis trop long du tiers:
Je reviens doncq à cela que je quiers.
 Fay, je te pry, prince plein de doulceur,
Prince divin, des lettrés defenseur,

Fay que je soys par ton vouloir absouls,
Et tu voiras, si bien tost me resouls
Dedans Lyon faire ma residence,
Pour myeulx poulser, que devant, l'eloquence,
Tant en latin qu'en françoys, que myeulx j'ayme,
Et que je veulx mettre en degré extreme
Par mes labeurs, soit comme traducteur,
Ou comme d'œuvre, à moy propre, inventeur.
  Permettras tu que ceste voulunté
Ne sorte effect par moy jà attenté?
Permettras tu que ce courage honneste
Ne face ung fruict de si grande requeste?
Permettras tu que ce desir louable
Ne mette à fin son effort proffitable?
Permettras tu que par gens vicieux,
Par leur effort lasche et pernicieux,
Les gens de bien et les gens de sçavoir,
Au lieu d'honneur, viennent à recepvoir
Maulx infiniz et oultrages enormes?
  Il n'est pas temps ores que tu t'endormes,
Roy nompareil, des vertueux le pere.
Entends tu point au vray quel vitupere
Ces ennemys de vertu te pourchassent,
Quand les sçavantz de ton royaulme ilz chassent,
Ou les chasser à tout le moins pretendent?
  Certes, grand roy, ces malheureux entendent
D'anihiler devant ta propre face,
Et toy vivant, la bienheureuse race
Des vertueux, des lettres et lettrés,
Qui soubs ton regne en France sont entrés,

Si ta prudence à ce ne remedie.
Tu le voys bien; point ne fault que le dye.
  Mais, seulement pour ma derniere clause,
Je te priray, que comme je propose
Par cy après vivre sans forfaicture,
Mais en vertu et en toute droicture,
Passant mes ans en l'augmentation
Du bien public, et decoration
De nostre langue, encores mal ornée,
D'aussi bon cueur ta majesté sacrée
Me vueille oster de la peine où je suys,
Et m'octroyer le retour que poursuys;
Car vivre ailleurs qu'en France je n'espere,
Et la requiers pour mon dernier repaire.

CANTIQUE D'ESTIENNE DOLET,

PRISONNIER EN LA CONCIERGERIE DE PARIS, L'AN 1546.

SUR LA DÉSOLATION ET SUR LA CONSOLATION.

Si au besoing le monde m'habandonne
Et si de Dieu la volunté n'ordonne
Que liberté encores on me donne
    Selon mon veuil,

Doibs-je en mon cueur pour cela mener dueil
Et de regrets faire amas et recueil?
Non pour certain, mais au ciel lever l'œil
    Sans aultre esgard.

Sus donc, esprit, laissez la chair à part,
Et devers Dieu qui tout bien nous départ
Retirez vous comme à votre rempart,
Votre forteresse.

Ne permettez que la chair soit maistresse,
Et que sans fin tant de regrets vous dresse,
Si vous plaignant de son mal et destresse
De son affaire.

Trop est connu ce que la chair sçait faire.
Quant à son veuil c'est toujours à refaire,
Pour peu de cas elle se met à braire
Inconstamment.

De plus en plus elle acroist son torment,
Se débattant de tout trop aigrement.
Faire regrets c'est son allégement
Sans nul confort.

Mais de quoy sert ung si grand desconfort?
Il est bien vray qu'au corps il greve fort
D'estre enfermé si long-temps en ung fort
Dont tout mal vient.

A ferme corps grand regret il advient
Quand en prison demourer luy convient,
Et jour et nuict des plaisirs luy souvient
Du temps passé.

Pour ung mondain, le tout bien compassé,
C'est ung grand dueil de se veoir dechassé
D'honneurs et biens pour ung voirre cassé
Ains sans forfaict.

A ung bon cueur certes grand mal il faut
D'estre captif sans rien avoir mesfaut,
Et pour cela bien souvent, en effet,
Il entre en rage.

Grand douleur sent ung vertueux courage
(Ce fust ce bien du monde le plus sage)
Quand il se veoid forclus du doulx usage
De sa famille.

Voyla les gousts de ce corps imbécille
Et les regrets de ceste chair débille,
Le tout fondé sur complaincte inutille,
Plainte frivole.

Mais vous, esprit, qui sçavez la parolle
De l'Eternel, ne suivez la chair folle,
Et en celui qui tant bien nous console
Soit vostre espoir.

Si sur la chair les mondains ont pouvoir,
Sur vous, esprit, rien ne peuvent avoir;
L'œil, l'œil au ciel, faictes vostre debvoir
De la entendre.

Soit tost ou tard ce corps deviendra cendre,
Car à nature il fault son tribut rendre,
Et de cela nul ne se peult deffendre,
Il fault mourir.

Quant à la chair il luy convient pourrir,
Et quant à vous, vous ne pouvez périr,
Mais avecq Dieu tousjours debvez flourir
Par sa bonté.

Or dictes doncq faictes sa volunté,
Sa volunté est que ce corps dompté
Laissant la chair, soyez au ciel monté
Et jour et nuict.

Au ciel monté c'est que premier deduict
Aux mandements du Seigneur qui conduict
Touts bons esprits, et à bien les reduict
S'ils sont pervers.

Les mandements commandent es briefs vers
Que si le monde envers nous est divers,
Nous tourmentant à tort et à travers
En mainte sorte.

Pour tout cela nul ne se desconforte,
Mais constamment ung chascung son mal porte,
Et en la main la main de Dieu tant forte
Il se remette.

C'est le seul poinct que tout esprit delecte,
C'est le seul poinct que tout esprit affecte,
C'est où de Dieu la volunté est faicte,
C'est patience.

Ayant cela ne fault aultre science
Pour supporter l'humaine insipience,
Nul mal n'est rien, nulle doubte si en ce
L'esprit se fonde.

Il n'est nul mal que l'esprit ne confonde
Si patience en luy est bien profonde;
En patience il n'est bien qui n'abonde,
Bien et soulas.

En patience on voit coure, hélas!
De ce muny l'esprit n'est jamais las,
En tes vertus bien tu l'entremis, las!
    Dieu tout puissant.

De patience ung bon cueur jouyssant
Dessoubz le mal jamais n'est fléchissant,
Et désolant ou en rien gémissant
    Tousjours vainqueur.

Sus, mon esprit, monstrez vous de tel cueur
Vostre asseurance au besoing fort cogneue.
Tout gentil cueur, tout constant belliqueur
Jusqu'à la mort sa force a mainteneue.

BONAVENTURE DESPERRIERS.

Bonaventure Desperriers, valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, naquit à Arnay-le-Duc, vers la fin du quinzième siècle. L'époque de sa mort n'est pas connue; il paroît certain néanmoins qu'il ne vivoit plus en 1544, lorsque Antoine Dumoulin publia le recueil de ses poésies. Henri Étienne assure, dans son apologie pour Hérodote, que ce poète, devenu fou, se perça de son épée. Ce fait peut être placé de 1539 à 1544. Desperriers fut l'ami intime de Clément Marot, et il ne craignit pas d'embrasser sa défense dans une pièce intitulée *Pour Marot absent contre Sagon*. Sa devise étoit : *Loisir et liberté*.

Ses ouvrages, qui, comme nous l'avons déjà dit, furent recueillis par Antoine Dumoulin, sont dédiés à la reine de Navarre. Ils se composent du *Lysis* de Platon, traduit en prose; de la *Queste d'amitié*, à la reine de Navarre; d'une relation d'un *Voyage de Lyon à Nostre-Dame de Lisle, en* 1539; — du *Blason du nombril;* — d'un conte *sur la foiblesse des Femmes en amour;* — d'un *Chant de vendanges;* — des *Malcontens;* le but de cet écrit est de prouver que personne n'est content de son sort; — de la traduction de quelques cantiques; — de la *Prognostication des prognostications,* sorte de déclamation contre les astrologues; — d'un assez grand nombre de chansons, épigrammes, rondeaux, épitaphes, etc.; — du *Caresme prenant, en*

tarantara ; ce mot de *tarantara* a servi à désigner les vers de onze syllabes dont le repos se trouvoit après la cinquième.

On possède encore de Desperriers une traduction en vers de l'*Andrienne* de Térence, et une paraphrase du cantique de Moïse.

On a publié sous son nom un recueil de contes, intitulé *Nouvelles Récréations et joyeux Devis*, dont il ne pourroit avoir composé qu'une partie, puisque la plupart des événements mentionnés dans ce recueil sont postérieurs à sa mort. Dans le vingt-neuvième conte, par exemple, il est question de la mort de Réné du Bellai, arrivée en 1556. Desperriers n'existoit déjà plus, au moins depuis douze ans.

On pourroit lui attribuer avec plus de fondement le *Cymbalum mundi*, où se trouvent *quatre Dialogues poëtiques fort antiques, joyeux et facétieux*, imprimé en 1537, et publié sous le nom de *Thomas du Clavier*, comme la traduction d'un ouvrage latin trouvé dans un monastère. L'imprimeur, Jean Morin, fut arrêté et mis en prison ; le parlement déclara, par un arrêt du 7 mars 1538, que l'ouvrage contenoit *de grands abus et hérésies*. Jean Morin, obligé d'en faire connoître l'auteur, nomma Desperriers. Quoi qu'il en soit, ces quatre Dialogues, où l'on prétendit trouver des principes favorables à la religion réformée, sont tout-à-fait inintelligibles pour nous.

A JEANNE, PRINCESSE DE NAVARRE.

Un jour de mai, que l'aube retournée
Rafraischissoit la claire matinée,
Afin d'un peu récréer mes esprits,
Au grand verger, tout le long du pourpris,
Me promenois par l'herbe fraische et drue,
Là, où je vis la rosée épandue,
Et sur les choux ses rondelettes goutes
Courir, couler, pour s'entrebaiser toutes :
Le rossignol, ainsi qu'une buccine,
Par son doux chant, faisoit au rosier signe
Que ses boutons à rosée il ouvrît,
Et tous ses biens au beau jour découvrît;
L'aube naissante avoit couleur vermeille,
Et vous étoit aux roses tant pareille,
Qu'eussiez douté si la belle prenoit
Des fleurs le teint, ou si elle donnoit
Aux fleurs le sien, plus beau que mille choses :
Un mesme teint avoient l'aube et les roses.
Jà commençoient à leurs aisles étendre
Les beaux boutons; l'un estoit mince et tendre,
Encor tapi dessous sa coëffe verte;
L'autre montroit sa crete découverte,
Dont le fin bout un petit rougissoit :
De ce bouton la prime rose issoit;
Mais celui-ci démeslant gentement
Les menus plis de son accoustrement,

Pour contempler sa charnure refaite,
En moins de rien fut rose toute faite :
En un moment devint seche et blesmie,
Et n'étoit plus la rose que demie.
Vu tel meschef, me complaignis de l'age,
Qui me sembla trop soudain et volage,
Et dis ainsi : Las! à peine sont nées
Ces belles fleurs, qu'elles sont jà fanées.
Je n'avois pas achevé ma complainte,
Qu'incontinent la chevelure peinte
Que j'avois vue en la rose brillante,
Tomba aussi par chute violente
Dessus la terre, étant gobe et jolie,
D'ainsi se voir tout à coup embellie
Du teint des fleurs chutes à l'environ,
Sur son chef brun et en son vert giron.
Tant de joyaux, tant de nouveautés belles,
Tant de présens, tant de beautés nouvelles,
Bref, tant de biens que nous voyons fleurir,
Un mesme jour les fait naistre et mourir :
Mais si des fleurs la beauté si peu dure,
Ah! n'en faisons nulle plainte à nature.
Des roses l'age est d'autant de durée
Comme d'un jour la longueur mesurée;
Dont faut penser les heures de ce jour
Estre les ans de leur tant brief sejour;
Elles sont jà de vieillesse coulées,
Sans qu'elles soient de jeunesse accollées.
Celle qu'hier le soleil regardoit
De si bon cœur que son cours retardoit

Pour la choisir parmi l'épaisse nue,
Du soleil mesme a été méconnue
A ce matin, quand plus n'a vu en elle
Sa grand' beauté qui sembloit éternelle.
Or, si ces fleurs un seul instant ravit,
Ce néanmoins, chacune d'elles vit
Son age entier. Vous donc, jeunes fillettes,
Cueillez bientost les roses vermeillettes,
Puisque la vie, à la mort exposée,
Se passe ainsi que roses ou rosée.

A JEAN DE TOURNES, IMPRIMEUR.

Veux-tu garder que perte ne t'advienne,
Ou que n'en sois de regrets morfondu?
Ne te dis point que ta chose soit tienne:
S'elle se perd, tu n'auras rien perdu;
Et pour tout dire, à un mot entendu,
Tout mal se moule en la forme du dire:
Car si tu dis, en ton cœur rempli d'ire,
Que l'on te hait, le bien en mal prendras;
Et si tu dis que chacun te peut nuire,
Le tien ami pour ennemi tiendras.

SUR UNE FESTE QU'ON CÉLEBRE A LYON.

DISTANT la Saone
Du Rhone
Une lieue ou environ,
Est l'isle,
L'isle gentille,
Dedans son moite giron;

Où l'enfant
Tant triomphant,
Par sa mort trop plus qu'amere,
A des autels
Immortels,
Pour soi, sa grand, et sa mere.

Là sa notoire
Mémoire,
Quand l'année a fait le tour,
Annonce
La grand semonce
De son céleste retour.

Lors Lyon,
Plus qu'Ilion
En toute sorte admirable,
Fait son devoir
De revoir
Ce saint temple vénérable.

L'aube vermeille
Réveille
Du verd rosier les jettons;
Rosée
S'est ja posée
Autour des petits boutons.

Maint batteau
Est dessus l'eau,
Qui les attend et ne bouge:
L'un est couvert
Tout de vert,
L'autre tapissé de rouge.

Mes dames fraisches,
Les fleches
D'Apollo ne vous nuiront:
Mais celles
D'amour cruelles,
Ne sçais ce qu'elles feront.

Sus, allons,
Si nous voulons,
Tandis que la fraischeur dure:
Le plaisant lieu!
Hé! mon Dieu!
Qu'il fait bon voir ta verdure!

Oyez-vous
Ce bruit tant doux
Décliquer de la gorgette
Du geai mignot,

Du linot,
Et de la frisque allouette?

Papillons
Et oisillons
Voletans par la montagne;
Les tant folets
Agnelets
Sautelans en la campagne.

Chacun convoie
La joie
Des Lyonnois, que Dieu gard:
Les bestes
Dressent leurs testes,
Pour en avoir le regard.

Les poissons
Viennent aux sons
Des resbecs et épinettes,
Et loin du fond
De l'eau, font
Petites gambadelettes.

Et Cerès
Se tient exprès
Près des passans, file à file,
Pour iceux voir,
Et sçavoir
Des nouvelles de sa fille.

Ce verd pré,
Plus diapré

Que les hauts chefs des princesses,
Bien voudroit
Qu'en tout endroit
On lui pillast ses richesses.

A telle feste
S'appreste
Le Dieu de joie et de pleurs,
Des aisles
Toutes nouvelles,
Faites de roses et fleurs.

Le friand
S'en va riant;
Mais de nuire ne se soule:
Il se gaudit,
Et brandit
Ses flammes parmi la foule.

Sous tes ris
Doux et chéris,
Lances-tu douleur amère,
Cruel Amour?
Au retour,
Nous le dirons à ta mere.

Tel le menace
D'audace,
De qui peut-estre le cœur
L'estime
Son légitime
Et invincible vainqueur.

Tel le fuir,
Et le haïr
Le cuide, qui le pourchasse :
Tel l'est chassant
Et poussant
Au loin, qui de près l'embrasse.

A LA REINE DE NAVARRE.

Si le prévost des maréchaux venoit,
Vu que je suis maintenant sans rien faire,
Considéré que point ne me connoist,
Il n'est pas sûr que n'eusse de l'affaire :
Je ne pourrois répondre ou satisfaire,
S'il me trouvoit vagabond et oiseux;
Et me prenant, comme un de ces noiseux,
En moins qu'avoir dit une patenostre,
Il me mettroit captif avecques eux,
Sans regarder que je suis jà le vostre.

GILLES CORROZET.

Gilles Corrozet, qui se rendit également recommandable par ses écrits, et par l'exercice de l'art de l'imprimerie, étoit né à Paris, le 4 juillet 1510. Son éducation avoit été fort négligée : parvenu à un âge mûr, il sentit le besoin de s'instruire, et, animé d'une ardeur infatigable, il apprit, sans le secours d'aucun maître, les langues latine, italienne et espagnole. Les divers ouvrages qu'il a publiés prouvent qu'il étoit parvenu à acquérir des connoissances étendues. Cet écrivain laborieux mourut à Paris le 4 juillet 1568. Son corps fut enseveli chez les Carmes de la place Maubert, où on lisoit l'inscription suivante :

L'an mil cinq cent soixante et huit,
A cinq heures devant minuit,
Le quatrième de juillet,
Décéda Gilles Corrozet,
Agé de cinquante-huit ans,
Qui libraire étoit en son temps.
Son corps repose en ce lieu ci :
A l'ame Dieu fasse merci.

Gilles Corrozet a laissé beaucoup d'ouvrages en vers, et d'autres en prose. Au nombre de ces derniers se trouve : *Fleur des antiquités et singularités de la noble et triomphante ville et cité de Paris*, etc. (Paris, in-16. Guillaume Bossozel, 1533). Cet écrit est encore généralement estimé des personnes qui s'occupent de ces matières.

Les principales productions poétiques de Gilles Corrozet sont : une traduction du *Tableau de Cébès, ancien philosophe, et disciple de Socrate;* une version des *Fables d'Esope; la Tapisserie de l'Eglise chrétienne, ou Huitains pour l'intelligence des figures de l'histoire de notre Seigneur;* les *Exemples des œuvres de Dieu et des hommes;* la *Doctrine de vérité extraite de Salomon;* des *Vers moraux;* la *Fleur des Sentences*, etc., tirées des auteurs anciens et modernes; des *Epitaphes;* des *Chants royaux;* les *Fleurs de Poësies;* le *Jeu de Cartes*, etc., etc., et enfin le *Conte du Rossignol*, imprimé à Paris, par l'auteur lui-même, en 1546. De toutes les productions de Corrozet, le *Conte du Rossignol* est la meilleure. Ce conte est très bien narré; et comme nous l'offrons tout entier au lecteur, nous nous abstiendrons d'en faire l'analyse.

LE CONTE DU ROSSIGNOL.

Puis qu'ainsi est que j'ay l'intention
De mettre en vers ceste narration
De deux amans, dont la vie amoureuse
Eut une fin honneste et vertueuse :
A toy, amour très-pudique et sincere,
Que tout cœur chaste ayme, adore et revere,
Veux adresser mon invocation,
Pour mener l'œuvre à sa perfection.
Car icy n'est autre chose depainte
Qu'un vray subjet d'une amytié très-sainte,
Object visible à chacun d'ainsi vivre,
Et tes guidons d'honnesteté ensuyvre,

Mettant à l'œil des dames l'exemplaire
De delaisser Venus, pour te complaire.
Donques, Amour, tout plein de doux attraict,
Portant le feu et le gracieux traict,
Donne faveur à ceste mienne histoire,
Pour en laisser aux successeurs memoire.
Long temps n'y ha qu'en la ville plus grande,
Sur qui le roy de la France commande,
Fut une bonne et belle damoyselle,
Noble de sang, et de vertueux zelle,
Belle de corps, de hault port et maintien,
De doux accueil, et bening entretien,
D'un beau parler, d'une grande sagesse,
Le tout tesmoing de sa vraye noblesse.
Elle qui tant d'honneur et bien sçavoit,
La court du roy aucunes fois suyvoit,
En se trouvant aux banquetz et convis,
Aux jeux, au bal, aux propos et devis
Qu'on y faisoit, où tant modestement,
En ris, en geste, et en accoustrement
Se maintenoit, qu'aux plus haultes princesses
Elle egaloit ses mœurs et gentillesses.
En court aussi un jeune homme hantoit,
Qui de maison et de hault lieu estoit,
Nommé Florent, suyvant le train des armes,
Dur aux assaultz, et hardy aux alarmes,
Ce qu'il avoit par exercice appris,
Dont il obtint des courtisans le preis.
Chanter sçavoit, et baler, et danser,
Et en tous jeux honnestes s'avancer.

Tenir propos, et deviser long temps,
Ce luy estoit singulier passetemps,
Et bien souvent s'araisonnoit à celles
Qu'on estimoit de la court les plus belles,
Où se trouvoit la pucelle estimee,
Dont j'ay parlé, Yolande nommee,
Qui d'ans completz n'avoit gueres que vingt.
D'elle Florent tant amoureux devint,
Et se trouva si soudainement sien,
Qu'en elle assit tout son heur et son bien.
Lors commença à sentir la pointure
Du traict d'amour volant à l'avanture;
Captif se veit, saisy par violence,
D'une beauté et grace d'excellence,
Qui maintz assaultz et combatz luy donnerent,
Et soubz mercy son cœur emprisonnerent.
Luy se voyant d'un feu nouveau espris,
Et d'un lien indissoluble pris,
Ne pardonna, à chose qu'il peust faire,
Pour à l'amour et à soy satisfaire.
Il s'adonnoit à joustes et combatz,
A la musique, à mille autres esbatz,
A fin de plaire à sa belle maistresse,
Qui detenoit son cœur en grand destresse:
Pour alleger encores ses douleurs,
Il inventoit meslange de couleurs,
Changeoit d'habitz bien propres et bien faitz,
S'accompaignoit des hommes plus parfaitz;
Brief il vouloit tous gentilz faitz comprendre,
Rien ne faisant dont il fust à reprendre.

Certes l'amour, qui au cœur le pressoit,
De jour en jour incessamment croissoit,
Comme le feu s'alume bien souvent
Dans le fourneau par la force du vent.
Et nonobstant telle ardeur vehemente,
Qui ne rendoit sa volunté contente,
Il sçavoit bien son fait dissimuler :
Mais devant elle il ne le peut celer
Si longuement qu'il ne s'en descouvrist,
Et le secret du cœur ne luy ouvrist.
Donques un jour la trouvant à par elle,
Voulant trouver à l'amytié nouvelle
Grace et mercy, avec la face basse,
Luy dist ces motz, en voix tremblante et casse.
J'ay veu la France, et toute l'Allemaigne,
Le Portugal, l'Italie, l'Espaigne;
Mais je n'ay point une pucelle veue
De telle grace et de beauté pourveue,
Que vous, ma dame, à qui je me dedie,
Moy, mon honneur, et mon corps, et ma vie,
Pour estre vostre à pouvoir commander
Par dessus moy, sans me le demander.
Oyant ces motz la pucelle Yolande,
D'un sens rassis bassement luy demande :
Comment, monsieur, je ne sçay dont ce vient :
Le dites vous à vostre bon escient?
Je ne sçay pas dont procede l'audace
De vous gaudir de moy en ceste place :
Mais je sçay bien qu'entre nous femmes sommes
Le passetemps d'entre vous gentilz hommes ;

Et ne sçavez, quand estes en repos,
Sinon de nous, tenir autre propos,
En nous donnant quelque faulse louange,
Ce que je trouve en mon endroit estrange :
Vous avisant que me vueillez laisser,
Et telz propos jamais ne m'adresser,
Vous merciant de l'offre par vous faite
A moy, qui suis de toutes l'imparfaite.
  Adonc Florent sa crainte delaissa,
Et plus hardy à dire commença :
  Amour, qui fait que mainte creature
Est transmuee en sa propre nature,
Qui les couars fait devenir hardis,
Et les puissans il rend encouardis,
Qui d'assaillir tous les hommes s'efforce,
Ha prins en moy une si grande force,
Pour la beauté, qui de son lustre esclaire
Tout vostre corps, et vostre face claire,
Qu'en delaissant en oubly ma personne,
Du tout à vous, non à autre, me donne.
  N'estimez point que je sois un moqueur;
Car vous pourriez lire dedens mon cœur
Un long penser, causé d'affection,
De joye peu, beaucoup de passion,
Une foy forte, et ferme loyauté,
Et plus qu'amour aymant vostre beauté.
Ma liberté de tous costés je fuis :
Je suis en vous, et non en moy je suis :
Tel, que pour vous mettray l'ame et la vie,
Dont vous serez jusqu'à la mort servie :

Vous suppliant que vostre humanité
Donne pardon à ma temerité.
Certes, respond Yolande la belle,
Si vous souffrez passion tant cruelle,
Que recités, pour un je ne sçay quoy,
Que vous voyez, ce dites vous, en moy,
Vous et non moy en estes seul coulpable;
Et qu'ainsi soit, vostre arbitre est capable
De recevoir l'amour, ou refuser:
Dire autrement, ce seroit abuser
De la raison, qui doit estre la guide
Du corps humain, soubz une estroite bride.
De me nommer belle de corps et face,
Et me louer, il vient de vostre grace:
Telle beauté en moy je ne congnois.
Et s'ainsi est, mon Dieu je recongnois
Le seul autheur de beauté et bonté;
Ce sont rayons de sa haulte clarté:
Me confiant qu'avec l'ayde de luy
Me garderay de la fraude d'autruy.
Si vous perdez ainsi la liberté,
Par obstinee et ferme volunté,
Vous seulement en forgés les liens,
Et d'estre serf vous cherchez les moyens;
Mais la prison, Dieu mercy, est ouverte:
Je ne veux point de gaing pour vostre perte.
Que dy je gaing? si au vent j'avois mis
Le mien honneur, ce qui ne m'est permis,
J'aurois acquis perte si grande et telle,
Que l'infamie en seroit immortelle.

L'honneur perdu par quelque meschant œuvre,
A grande peine et bien tard se recœuvre.
Vous estes serf, ainsi que dit m'avez,
Mais c'est à vous que vous mesmes servez,
A vous, suyvant tous voz mondains plaisirs,
Voz appetitz et sensuelz desirs.
Quant est à moy, je domine sur eux,
Dont tous mes faitz se trouvent bienheureux.
Ma volunté je vous ay esclarcie :
Si vous m'aymez, je vous en remercie;
Vous suppliant, non point pour mes merites,
Ains pour me plaire, ainsi comme vous dites,
De non jamais me parler de cela.
Adonc Florent tout estonné parla,
Disant ainsi : Comment pourroit l'amant
Celer le feu qui le va enflamant
Depuis le corps jusques au fons de l'ame?
Ne pensez point, ô ma très-chere dame,
Que je sois seul coulpable de ce fait :
Certes non moy, mais amour ha ce fait,
Qui me tient pris, et me contraint de sorte,
Qu'il fault du cœur que la parole sorte
Pour le servir en ce cas d'ambassade,
Et reciter comment il est malade :
Malade, helas! voire malade et mort,
Mort qui ne sent sinon que le remort,
Et souvenir de beauté, qui le poingt :
De sentiment en luy autre n'ha point.
Vostre beauté est un soleil luisant,
Plaisant aux yeux, à l'arbitre nuisant;

Car à vous voir je vous loue et vous prise,
Et cependant ma volunté est prise;
Et quand je veux telle amour oublier,
Vostre beauté la fait multiplier.
  Ma fermeté est envers vous si stable
En nourrissant l'amour insupportable,
Que Zephirus, le vent doux et leger,
Auroit plus tost les Alpes fait renger
En terre pleine, ou obscure valee,
Que ceste amour de moy s'en fust allee.
  Plus tost la mort donne fin à ma vie,
Que de tromper les dames j'aye envie.
Tous ceux qui ont ainsi deceu les femmes,
Pour leur loyer sont demeurez infames.
  Quant est à moy, mon cœur s'est avoué
De vous, sans plus, à qui il s'est voué,
Non point voué seulement, mais offert,
Dont maint tourment angoisseux ha souffert,
Ne vous osant declairer sa tristesse.
Mais maintenant, ma très-belle maistresse,
Envers laquelle ay osé entreprendre
Tous mes plaintifz, et larmes faire entendre,
Je vous supply de me faire cest heur
D'estre de vous le petit serviteur,
Pour vous servir de cœur et de puissance,
En attendant finale jouyssance
De mes desirs, qui jamais n'estaindront,
Tant que tous vifz mes membres s'estendront.
  Lors Yolande à demy rigoureuse,
Sentoit en soy la pitié amoureuse,

Qui combattoit pour entrer jusqu'au lieu
Où se vouloit loger ce petit dieu :
Mais chasteté, qui ne fut onc oultree,
Puis crainte et honte en deffendoyent l'entree
Si vivement, que l'amour n'y entra.
La jeune dame adonques remonstra
Au gentilhomme, en quel cas d'infamie
Elle cherroit, pour estre ainsi s'amye :
Et quand ce point elle consentiroit,
Que trop grand playe à son honneur feroit;
Luy deffendant mesmement d'y penser,
S'il ne vouloit grievement l'offenser;
Et que si plus il en faisoit poursuite,
Les siens parens, dont elle avoit grand suite,
Tous gens d'honneur, et de noblesse haulte,
Le puniroyent d'une si lourde faulte.
Car son honneur, ainsi qu'elle disoit,
Entre les mains de ses parens gisoit.
Sur ce propos la dame à qui trop grieve
Tel entretien, de sa place se lieve,
Et laisse là du tout abandonné
Florent, confuz, pensif et estonné,
Lequel estant revenu en soymesme,
Par l'aguillon de ceste amour extreme,
Plus que devant fut sa pensee attainte,
Et de son cœur jetta mainte complainte;
En fin conclud l'entreprinse poursuyvre
Jusques au bout, et ses desirs ensuyvre,
Disant en soy, la tour bien assiegee,
Peult estre en fin prinse et endommagee.

Et n'est rempart ny boulevart tant fort,
Qui longuement peust porter un effort,
Quand l'assiegeur à l'encontre s'obstine.
Mesmement l'eau avec le temps ruine
Le dur caillou, en tombant goutte à goutte.
Je mettray donc ma force et vertu toute
Pour la changer, et vaincre son propos.
Ainsi Florent, sans prendre aucun repos,
Vagoit en soy, faisant mille discours,
Pour à son mal trouver quelque secours.
Aucunes fois en deffiance estoit;
A l'autrefois jouyr se promettoit.
D'un seul penser avoit joye et douleur,
Qui luy causoit changement de couleur.
S'il la voyoit devenoit tout transi;
Et s'il oyoit nommer son nom aussi,
Il rougissoit, et comme transporté,
Estoit joyeux, et puis desconforté.
Raison souvent taschoit à le distraire,
Mais son amour batailloit au contraire.
Mort se souhaite, et en si griefz ennuiz
Se consumoit, et les jours et les nuitz,
En se sentant dedens le cœur blessé
D'avoir esté de sa dame laissé.
O fol Amour! tu ressembles Circes,
Qui transmua les soudars d'Ulixes
En ordz porceaux et especes de bestes;
Car tu induis à vices deshonnestes
Tes poursuyvans, tant que tu les transmue
Au sensitif de chasque beste mue.

Ainsi Florent à demy hors de soy,
A Cupido rendit hommage et foy,
Tirant au but de jouyr de la belle
Dont il avoit response si rebelle.
Et nonobstant qu'elle luy eust monstré
Signe de dueil, et très bien remonstré
Le grand danger et peril hazardeux
Où ilz cherroyent par ceste amour tous deux,
Il ne cessa en parole et en geste
De plus en plus le rendre manifeste,
En la pressant de regardz et de signes,
D'un homme sage et raisonnable indignes.
Elle, voyant le train qu'il maintenoit
Pour l'amour d'elle, et qu'il l'importunoit
Trop ardamment, voulut en patience
Encore un coup luy prester audience;
Non pour lier sa propre volunté,
Mais pour donner au malade santé.
Donques un jour tout de son gré permit
Que le jeune homme à raisonner se mist
Avecques elle, en faisant sa demande
Plus que devant importune et plus grande.
O pleust à Dieu que toutes filles feissent
Comme Yolande, et qu'elles ne se meissent
Facilement à escouter les ditz
Des jeunes folz amoureux estourdiz;
Sinon à fin de donner guerison
A l'abreuvé d'une telle poison!
Et pour le mieux, à toutes je conseille
Qu'à telz causeurs ne prestent point l'oreille;

Car il est bien malaisé d'approcher
Du feu ardent, sans sentir en sa chair
Quelque chaleur : et qui ne s'en recule,
En s'embrasant à la fin il se brusle.

Or ceste cy toutesfois comme sage,
Se garda bien d'estre prinse au passage :
Car, quand l'amant luy eust fait sa priere,
Le rejetta par telz propos arriere.

Florent, dit elle, il appert clairement
Que vous n'avez esgard aucunement
A mon honneur, qui le voulez [illegible]
Pensez vous bien que je [illegible]
Ce hault vouloir, et que je [illegible]
Ce que jamais homme ne [illegible]
Asseurez vous que [illegible]
Bague, joyau, [illegible]
Ne fera point ma [illegible]
Et qui plus est, [illegible]
N'avons nous pas [illegible]
Du Seigneur Dieu [illegible]
Et que ceulx [illegible]
Peché charnel, le Dieu [illegible]
Je vous pry donc, [illegible]
Changer l'amour en [illegible]
A fin que Dieu [illegible]
En sa faveur vous [illegible]

Lors tout [illegible]
Or suis je bien [illegible]
Puis que [illegible]
Parente [illegible]

Le beau parler, la passion aussi,
N'ont sceu trouver vers ma dame mercy.
Tous les oyseaux, tant privés que sauvages,
Poissons hantans les fons et les rivages,
Bestes des champs sans danger se frequentent,
Et par amour l'un avec l'autre hantent :
Et nous ayans franchise et volunté,
N'osons jouyr de nostre liberté.
Or bien, dit-il, je n'ay donc plus d'envie
D'avoir jamais plaisir en ceste vie;
Vivre me fault longuement en langueur,
Par impitié et cruelle rigueur,
Jusques à tant que la mort ayt tant fait,
Que mon corps soit roide, pasle et deffait.
Et neantmoins combien que cruauté
Soit repugnante à mon grand' loyauté,
Je demourray en propos immuable
De vous aymer et de me rendre aymable,
Si constamment que plus tost nageroyent
Poissons sur terre, et bestes mangeroyent
Au fons de l'eau, que mon desir attaint
D'un feu si chaud, soit à jamais estaint.
Quand Yolande aperceut l'asseurance
Enracinee en la perseverance
De tel amour, pour de luy se deffaire,
Elle luy va telle requeste faire.
Puis qu'ainsi est que l'amour et la foy
Vous ont donné et asservy à moy,
La passion, qui vostre cœur afflige,
Vostre me fait et envers vous m'oblige;

Mais pour autant qu'il est vituperable
Pour volupté laisser vertu louable,
Et que du nom de noble est devestu
Qui pour plaisir delaisse la vertu,
Aussi qu'amour d'une femme bien nee
A homme ignare est très mal assignee,
Non que pour tel je vous vueille estimer,
Si vous voulez faire estat de m'aymer
Et mettre en fait ma persuasion,
Je veux qu'amour vous soit occasion
D'avoir vertu, qui l'homme deïfie,
Estudiant en la philosophie
De double nom, morale et naturelle;
Et s'il advient que vous soyez par elle
Rendu sçavant, ainsi que je desire,
Lors congnoistrez n'avoir esleu le pire,
Et que sçavoir plus que lasciveté,
Aura le don de mercy merité.

Florent, qui veit l'intention honneste
Qu'avoit sà dame et qu'elle l'admonneste
De profiter aux lettres et aux artz
Pour parvenir aux amoureux hazardz,
Joyeusement accepta la demande;
Et tout ainsi que la belle commande,
Delibera, puis qu'il falloit ainsi
Pour obtenir l'amoureuse mercy,
D'y obeïr et prendre discipline,
Estudiant en humaine doctrine;
Et pour ce faire il delaissa la court,
Print robe longue et laissa l'habit court,

Puis s'adonna de tous pointz à l'estude,
Avecques soing et grand' solicitude.
Les anciens poëtes ont descrit
Que Minerva, deesse de l'esprit,
Aussi les sœurs Muses, de bon sçavoir,
Ne peurent onc et ne pouvoyent avoir
Avec Venus quelque societé;
Mais le contraire au vray ha cy esté,
Pour ce qu'amour sur Florent dominoit,
Et nul repos l'estude luy donnoit;
Et neantmoins que difficile il semble
En cest amant se trouverent ensemble,
Et qui plus est, d'autant que grand' estoit
L'amour en luy, l'estude s'augmentoit,
Si que pour vray amour fut la nourrice
De son sçavoir et maint autre exercice.
Trois ans durant aux lettres dedia
Tout son esprit, et tant estudia
En Aristote, en Ciceron et Pline,
Et en Platon la science divine,
Que par labeur d'un esprit travaillé,
Après avoir et nuict et jour veillé,
Il fut sçavant, ayant la renommee
D'avoir acquis science consommee,
Dont luy sembla avoir fait tel devoir,
Que le guerdon d'amour en deust avoir.
Pour parvenir à ce desiré poinct,
Voulant trouver son Yolande à point,
Revint en court, et luy estre arrivé,
Choisit le temps pour parler en privé

Avecques elle, et voulut la fortune
Luy donner jour avec heure opportune;
Et lors qu'il fut venu en sa presence,
Luy dit telz motz après la reverence.
J'ay de long temps en mon cœur allumé
Un feu caché qui n'est point consumé,
Lequel me suis très-efforcé d'estaindre;
Mais mon arbitre à ce n'ha sceu attaindre,
Et neantmoins, veu le bien qu'il m'ha fait,
Serois marry de n'avoir satisfait
A cest amour dedens moy demourant,
Qui d'homme lourd, les lettres ignorant,
M'ha fait sçavant par art et discipline
En naturelle et morale doctrine;
Par le moyen de vous, ma seule dame,
Que j'ayme plus beaucoup que ma propre ame,
Qui de ce faire en amour m'enchargeastes,
Et par amour aussi vous obligeastes,
Qu'ayant vaqué aux lettres quelque temps,
Rendriez l'amour et mes desirs contens.
Acquittés vous donques de la promesse,
Et pardonnés à ma grand' hardiesse,
Qui est conduite avec perseverance,
Pour parvenir où tend mon esperance.
Mon doux amy, respondit Yolande,
A bien bon droit fondés vostre demande;
Et si serois dite ingrate de tous,
Si je n'estois gracieuse envers vous;
Mais je vous prie, autant que je puis faire,
De me vouloir en un point satisfaire,

Car femmes sont de sçavoir curieuses,
Puis qu'ainsi est qu'aux estudes fameuses
Avez esté pour sciences apprendre,
Ne vous soit grief me donner à entendre
Que c'est que fait, quand de couple charnelle
Le rossignol depart de sa femelle;
Et si cela de vous je puis sçavoir,
Tous voz desirs de moy pourrez avoir.

Le jeune amant tomba en grand pensee,
Voyant l'amour n'estre recompensee
Que par ce poinct, et l'heure estant tardive,
La question difficile et hastive
Le feirent taire et demourer pensif,
Comme frustré de son plaisir lascif;
Et sur le champ d'avec elle se part,
Bien ententif de sçavoir quelle part
En quel autheur sçauroit ceste raison;
Dont s'en alla ainsi en sa maison,
Triste et dolent, visiter chacun livre
Pour y respondre, ou ne vouloir plus vivre;
Et ne trouvant, tant sceust les visiter,
Chose qui peust ses esprits contenter,
Se proposoit une mort voluntaire,
Considerant comme l'avoit fait taire
Une pucelle, et l'avoit surmonté,
Luy qui estoit tant experimenté.

En ce penser du tout desesperé
De parvenir au poinct tant desiré,
Errant s'en va comme la nef portant
Un pesant faix, dessus la mer flottant,

Qui ne sçait point sa fortune future;
Si rencontra au chemin, d'aventure,
Une vieillotte au visage ridé,
Qui plus sçavoit que Florent n'eust cuydé.
  Elle voyant la contenance triste
Du jeune amant, qu'elle avoit vu tant miste,
Luy demanda s'il souffroit quelque perte,
Dont il monstrast tristesse si aperte;
S'il avoit eu aucune adversité
En sa richesse ou en sa parenté.
Non, respond il. Donques quelle tristesse,
Dit elle alors, trouble tant ta jeunesse?
Je te supply ne m'en celer la cause.
O malheureux, dist il, helas! je n'ause
Le reveler; car aussi bien seroit ce
Parler en vain et croistre mon angoisse;
Que pleust à Dieu n'avoir onc esté né!
  La vieille oyant tel propos destourné
De la raison, fut de pitié attainte,
Et tant pressa Florent, que de sa plainte
La cause sceut, et comment la pucelle
Luy avoit fait demande si nouvelle.
  O que je suis venue bien à poinct!
Dist elle adonc; ne te contriste point;
Tu ne perdras, par icelle ignorance,
Le don auquel as eu tant d'esperance.
Entens, mon filz, que la coustume est telle
Du rossignol, que jamais à femelle
Ne se conjoint que sus un rameau verd,
Aupres duquel, à plein et descouvert,

Sera un sec, et quand l'oyseau petit
Ha consommé son charnel appetit,
Le rameau sec incontinent il cherche,
Dessus lequel fait un vol et s'y perche,
Où il agence et polit son plumage:
Chante enroué et change son ramage,
Puis court à l'eau pour se laver bien net.
J'ay retenu dedens le cabinet
De mon esprit, depuis mon jeune temps,
Ce beau secret, et autres que j'entens,
Que j'ay apprins d'un philosophe sage,
Que je servois quand j'estois en bas aage.
Sois asseuré que ce que je t'ay dit
Satisferoit, voire sans contredit,
Non seulement à ta dame et amye,
Mais à la grande et noble academie
Des gens sçavans; or t'en va donc en paix.
Alors Florent, deschargé d'un grand fais,
Remercia la vieille sans attendre,
Et sur ce poinct feit à sa dame entendre
Qu'il estoit prest dessus sa question
De luy donner la diffinition.
Le jour esleu, aussi l'heure assignee,
S'en vint l'amant, la fresche matinee,
En un jardin, paré d'arbres et entes,
D'herbes et fleurs très-odoriferentes,
Qui decoroyent par l'œuvre de nature
Tout le parterre, enrichy de verdure;
Là les amans ensemble se trouverent,
Mille bons jours et salutz se donnerent,

Avec regards, les uns simples et bas,
Les autres pleins des amoureux combats:
Et quand les cœurs et les affections
Eurent monstré diverses passions,
Qui combattoyent, les uns pour abuser,
Les autres non, mais pour y refuser,
Le jeune amant, qui du profond souspire,
Va commencer à voix basse luy dire.
  Belle aux doux yeux, le temps est accomply,
Qui me doit rendre assouvy et remply
De mes desirs, et combien que subtile
Fust ta requeste, et à moy difficile,
Amour pourtant m'ha tant poingt et pressé,
Mesme en l'esprit, qu'onques je n'ay cessé
De travailler, pour mettre à la lumiere
La question, et voicy la maniere.
  Lors recita la response inventee,
Ne plus ne moins, que la vieille esdentee
Luy avoit dit, faisant conclusion,
Qu'ayant trouvé ceste solution,
Il devoit estre en possession mis
Des biens d'amour, comme elle avoit promis.
  Voyant adonc Yolande l'affaire
Venue au poinct que plus n'y sçait que faire,
Loue Florent, loue sa diligence,
Ayant trouvé si prompte intelligence.
Et neantmoins qu'elle se voye preste
D'estre surprise : ainsi comme la beste
Des chiens suyvie, et jusqu'aux flans attainte,
Cherche sa ruse, et veult user de feinte

Pour eschapper et allonger sa vie :
Ainsi la dame en amour poursuyvie,
D'un esprit prompt et de prudence aussi,
Soudain s'arma, si luy va dire ainsi.
Mon cher amy, je ne sçaurois assez
Tous voz labeurs rendre recompensez,
Et ne vous puis loyer plus grand donner
Que cestuy cy, que je veux ordonner
Pour le repos de voz affections;
Lequel s'il est, hors toutes passions,
Bien digeré, l'ennuy vous ostera
Que vous portez, et si surmontera
Les chaudz desirs qui vous pressent si fort,
L'acte faisant d'homme prudent et fort.
Amy, tous ceux qui se joingnent à femmes,
En charnel acte et par amours infames,
Sont tout ainsi que rossignolz plaisans
Sur rameau verd, qui se vont deduisans
En leur luxure et amour sensuelle;
Puis quand prend fin la volupté charnelle,
Tombent soudain dessus le rameau sec,
Laissans l'amour et le plaisir avec.
Ce rameau sec pour sa signifiance
Note d'honneur et d'amour l'oubliance;
Où tombent ceux qui, pleins de leurs plaisirs,
Ont accomply tous leurs vilains desirs.
Je te supply de considerer comme,
Pour mon amour, tu es devenu homme,
Homme prudent, loué et estimé;
Et ce pendant qu'ainsi tu as aymé,

Et aymeras d'amour saint et pudique,
Tu as esté au vivre politique
Perseverant, et seras davantage,
Pour la haulteur du vertueux courage
Nourry d'amour, qui fait qu'à fin soyent mises
Les faitz d'honneur et grandes entreprises.
Par cest amour feras œuvres louables,
Dignes tousjours d'estre recommendables;
Mais si l'amour et la volupté tienne,
Ce que je prie à Dieu que point n'avienne,
S'estoit saoulee au plaisir de la chair,
Il ne faudroit desormais plus chercher
En toy le bien que l'amour y ha mis,
Et deviendrois lasche, vain et remis.
  Donques, amy, craingnant de t'avenir
Un si grand mal, il te doit souvenir
Du rossignol, du rameau verd, et puis
Du rameau sec où il se met depuis;
Cela rendra ta personne contente.
  Vy donc, amy, en amoureuse attente;
Et pour plaisir si soudain abattu,
Ne pers l'honneur et l'acquise vertu,
Qui te rendra cent fois plus glorieux
Et plus content que l'amour furieux,
Dont ne despend que triste fascherie,
Et puis en fin la honte et moquerie.
  Quand Yoland la belle se fut teue,
Florent devint ainsi qu'une statue,
Tout immobile, et pensa longuement
A ce qu'il ha ouy diligemment.

Puis tout ainsi qu'un homme qui traveille
Par un vain songe, et du dormir s'esveille,
Il commença premier à se mouvoir,
Et l'amour fol, lequel souloit avoir,
S'esvanouit comme un songe menteur :
Puis l'amour saint, de tant de biens autheur,
Entra chez luy, avecques fermeté
De non jamais tenter la chasteté
De telle dame, à laquelle il voua
Le chaste amour, et elle l'avoua.
Ainsi l'amour lascif et sensuel,
En un instant devint spirituel,
Ferme trop plus qu'onques n'avoit esté,
Tant que raison vainquit la volupté.

CHARLES DE SAINTE-MARTHE.

Charles de Sainte-Marthe, docteur en droit, lieutenant criminel d'Alençon, et maître des requêtes de Marguerite, reine de Navarre, naquit à Fontevrault, en Poitou, l'an 1512, de Gaucher de Sainte-Marthe, sieur de la Rivière, homme recommandable, et qui dut à sa fidélité et à son dévouement les emplois considérables qu'il occupa sous les règnes de Henri III et de Henri IV. Charles eut quatre frères qui furent également distingués dans les sciences et les lettres.

Charles de Sainte-Marthe vint à Lyon, et y fut honorablement accueilli. Chargé d'enseigner les langues hébraïque, grecque, latine et françoise, dans le collége de cette ville, il s'en acquitta avec distinction. Ce poète mourut d'une hémorrhagie, en 1555, dans la quarante-troisième année de son âge.

Ce fut en 1540 que Charles de Sainte-Marthe fit imprimer le recueil de ses poésies françoises (*Lyon, in-8°, Leprince*). Ce recueil, divisé en trois Livres, est adressé à la duchesse d'Étampes, qui protégeoit les gens de lettres, et dont notre poète avoit reçu de grands bienfaits. Le premier Livre renferme des épigrammes; le second sé compose de rondeaux, de ballades et de chants royaux; le troisième contient des épîtres et des élégies. Dans la plupart de ces pièces, Charles de Sainte-Marthe célèbre une demoiselle, d'Arles en Provence, qu'il désigne sous le nom de *Beringue*. Plusieurs autres pièces

sont adressées à Marguerite de Navarre, à la duchesse d'Étampes, à François I[er], et à quelques parens ou amis du poète. Dans quelques unes, il se glorifie de se placer au nombre des disciples de Marot, qu'il appelle son père d'alliance, et à qui il recommande ses œuvres. Sur un faux bruit de la mort de ce poète, Charles de Sainte-Marthe lui envoya les vers suivants:

Il fust un bruit, ô Marot, qu'estoit mort,
Et ce faux bruit un menteur assura:
L'un, d'un côté, se plaignoit de ta mort,
Faisant regret qui longuement dura;
L'autre par vers piteux la déplora,
Jettant soupirs de dur gémissement.
Moy de grand deuil plorant amérement,
Duquel estoit ma triste ame saisie;
Las! dys-je, mort est notre amy Clément,
Morte doncque est françoise poësie.

Tout le monde connoît la charmante pièce que Marot adressa à Francois I[er], à l'occasion d'un vol que lui avoit fait son valet. Voici une épigramme que Charles de Sainte-Marthe envoya à son ami, dans une circonstance tout-à-fait semblable:

Ton serviteur le mien avoit appris,
Ou tous deux ont esté à même eschollе.
J'y ay esté, comme toy, si bien pris,
Qu'il ne m'est pas demeuré une obolle.
Le tien estoit de faict et de parolle
Un vrai gascon. Si le mien ne l'estoit,
A tout le moins bonne mine portoit
D'estre de meurs au tien fort allié.
Gascon ne fut, mais son gascon sentoit
Jouant un tour d'un moyne resnié.

Charles de Sainte-Marthe fut aussi lié d'amitié avec les plus grands poètes de son temps. Il ne laissoit échap-

per aucune occasion de rendre témoignage à leur talent. Nous avons cru devoir rapporter ici le morceau suivant, dans lequel il attribue à Étienne Dolet le mérite d'avoir, le premier, donné aux François le goût de la véritable éloquence.

Demosthene vivant, qui n'eut oncques second,
Les Grecs eurent jadis éloquence entre mains.
Luy mort, au monde vint Ciceron le facond,
Lequel avecques soy ſa porta aux Romains :
Après luy, elle fut transportée aux Germains,
Où toujours demoura tant qu'Erasme a heu vie.
De là s'en retourna visiter l'Italie,
Et avoit prins manoir chés Bembe et Sadolet :
Mais depuis peu de temps leur a esté ravie
Et tout droit amenée en France par Dolet.

La plus importante des productions de Charles de Sainte-Marthe est son *Élégie du Tempé de France, en l'honneur de madame la Duchesse d'Estampes*. Il y fait connoître les principaux poètes de cette époque, en assignant à chacun d'eux un caractère particulier. Enfin, le recueil de Charles de Sainte-Marthe se termine par le *Livre de ses amys*, collection de pièces composées par divers poètes, à la louange de Sainte-Marthe, ou à celle de sa maîtresse.

DE LA PRUDENCE DE CLÉMENT MAROT.

Clément Marot parla le temps passé
Fort librement, quand il le pouvoit faire,
Et maintenant, le tout bien compassé,
Se taist aussy, quand luy convient se taire.
A vostre advis est-ce petite affaire
Que retenir et lascher son langaige,
En s'applicquant au plus commun usaige,
Et attendant, par un très-prudent soing,
L'heure et le temps? O Clement Marot saige,
Qui sçait parler et se taire au besoing!

SUR LA FONTAINE DE VAUCLUSE,

PRÈS LAQUELLE JADIS HABITA PETRARCHE.

Quiconques veoit de la Sorgue profonde
L'estrange lieu, et plus estrange source,
La dit soubdain grand merveille du monde,
Tant pour ses eaulx que pour sa roidde cource.
Je tiens le lieu fort admirable, pource
Qu'on veoit tant d'eaulx d'un seul pertuis sortir,
Et en longz braz divers se departir;
Mais encor plus, du gouffre qui bruit là,
Qu'onques ne peut estaindre et amortir
Le feu d'amours qui Petrarche brusla.

A MADAME LA DUCHESSE D'ÉTAMPES,

LUY RECOMMANDANT SON ŒUVRE.

Au bon vouloir, madame, gist l'effect,
Et justement on l'estime pour faict,
Regardant moins le don que le donneur.
O pleust à Dieu que j'eusse ce bonheur,
De vous pouvoir faire un present parfaict!

Je vous presente un mien œuvre imperfaict;
Trop suis hardy, je sçay que j'ay forfaict,
Mais cognoissez vostre humble serviteur
Au bon vouloir.

Tousjours fortune a mon labeur deffait;
Mais, si vous plaist, il sera tost reffect,
Et si seray getté hors de malheur.
Très-humblement vous pry que cest honneur,
Non pas à moy, madame, mais soit fait
Au bon vouloir.

AUX FRANÇOYS,

EN RECOMMENDATION DU LIVRE DE DOLET, DE LA MANIERE DE TRADUIRE, PUNCTUER ET ACCENTUER EN NOSTRE LANGUE, AVECQUES EXHORTATION A TOUS LETTRÉS FRANÇOYS S'AYMER ET SOUBSTENIR L'UN L'AULTRE.

Ces jours passés, Dolet, qui, par grand cure,
L'immortel bruict de sa langue procure,
Pour au françoys, Françoys habituer,
Comme pour lire et pour bien punctuer,

Et purement aultre langue traduire ;
Petit livret t'a voulu introduire,
Plein de proffit. O noble esprit françoys!
Affin que tien, non plus à aultruy, sois.
En lisant donc iceluy tant bon livre,
Estre te fault d'affection delibvre,
Premierement qu'en puisses rien juger,
Puis, si tu veulx de visiteur user,
Changer, oster, racoustrer et reffaire,
Pense, davant que jugement y faire,
Si tu seras suffisant repreneur,
Que ne sois dict un fol entrepreneur.
Pense qui est l'ouvrier de cest ouvraige,
Et que par art, doctrine et long usaige,
Mieulx qu'aultre peut juger en verité,
Et d'escripvant gaigner auctorité;
Pense oultre plus du livre la substance,
Et le proffit que son auteur t'advance,
En y penseant, en gré tu le prendras,
Et le prenant, plus docte deviendras ;
Car il te sert de perfaict exemplaire,
Non seulement en ta langue vulgaire,
Pour bien parler ou escrire, combien
Que cela seul te soit nompareil bien,
Mais avec ce y trouveras doctrine
Pour plus à plain entendre la latine.
  Que te sert il langue estrange tourner,
Si la tournant tu ne la sçays orner?
Puis que te vault une telle ornature,
Si ne la sçays exprimer d'escripture?

Pourras tu bien escripre dignement
Sans que tu ays sçavoir premierement?
Sans que tu ays de l'art la cognoissance,
Et tant dehors que dedans jouyssance?
Car c'est bien peu en l'esprit l'imprimer,
Si tu ne sçays par escript l'exprimer.
  Quelcun pourra paintre de nom se faindre;
Mais s'il ne peult aulcune imaige paindre,
Ou la paignant, s'il n'accommode point,
Ainsi qu'il fault, les couleurs à leur poinct,
Le debvons nous painctre penser ou dire?
Rien n'est aussi, en quelque langue escrire,
Sans y avoir des mots variété,
Et en user en leur propriété;
Il fault avoir avecques cest usaige
Bon jugement et doulceur de langaige,
Y adjouxtant, pour la perfection,
Ordre d'accents et punctuation.
  Cecy n'est rien, ainsi comme nous semble;
Mais le tout veu et amassé ensemble,
Est à la fin trouvé de si hault faict,
Que l'on n'y veoit aulcun estre parfaict,
Et bien souvent ceulx que plus on estime
D'avoir l'escript et la langue sublime,
Et emporter par dessus tous le pris,
En ce cas là les premiers sont surpris.
  Parquoy, Françoys, si dans ton cueur tu aymes
Ta nation, ton honneur et toy mesmes,
Demonstre toy du bien recognoissant,
Qui est moyen que ton bruit va croissant,

Et n'use aussi d'aulcune ingratitude
Envers celuy, lequel met son estude,
Son bien, son corps, son labeur et esprit
A te remettre au dessus par escript.
Il t'a remis eloquence en lumiere,
Il t'a monstré très-facille maniere,
Comment pourras getter ton fondement
Sur le latin, puis bastir bellement,
Donnant à ce la matiere propice
Pour eslever en l'air ton edifice,
Et, non content, affin que ne fussions
Gent ridicule aux aultres nations,
Qui bien souvent nous ont fait ce reproche,
Que delaissons ce qui nous est plus proche,
Et que de nous voulons nous estranger,
Nous arrestant à langaige estranger.
Non content, dy je, il a prins ceste peine
De nous monstrer nostre langue estre pleine
De graves mots, termes et dictions
Propres en tout à ses affections,
Et qu'elle n'est, plus qu'une aultre, affamée,
Mais très-antique et noblement famée,
En son endroit ayant son regne et cours
Sans qu'elle prenne aux estranges recours.
Ce labeur est à nostre langue lustre,
Pour l'advancer et rendre très-illustre,
Pour l'advancer et poulser en avant,
En luy gardant le los qu'avoit davant.
Ne veulx tu donq, ô Françoys! y entendre?
Ne veulx tu donc virilement contendre

Contre quelcuns barbares estrangiers,
Qui les Françoys disent estre legiers?
Et avoir oultre, avec la legierté,
Un babil plain de trop grande fierté.
D'où prennent ilz d'ainsi parler audace?
C'est seulement de la maulvaise grace
Que nous avons des nostres depriser,
Et, sans propos, les aultres tant priser.
Qu'a l'Italie ou toute l'Allemaigne,
La Grece, Escosse, Angleterre ou Hespaigne,
Plus que la France? est ce point de tous biens?
Est ce qu'ilz ont aux arts plus de moyens,
Ou leurs esprits plus aiguz que les nostres,
Ou bien qu'ilz sont plus sçavants que nous aultres?
Tant s'en fauldra que leur vueillons cedder,
Que nous dirons plus tost les excedder.
Un seul cas ont, et cela nous fait honte,
C'est que des leurs ilz tiennent un grand compte,
Et par amour sont ensemble conjoincts;
Mais nous Françoys, au contraire, disjoints,
Car nous avons à escrire invectives
Pour nous picquer, nos plumes tant hastives,
Soubdain prenons l'un à l'aultre amytié,
Soubdain aussi faisons inimitié;
Soubdain disons de nostre amy louenge,
Et puis soubdain ce propos là nous change.
Et, qui pis est, quand aulcun entre nous,
En quelque chose est excellent sur tous,
Où nous debvrions en consent unanime
Le favorir et tenir en estime;

Si vers le prince aulcun credit avons,
Le reculons le plus que nous pouvons,
Ou nous taschons, par trop sotte escripture,
Faire son nom et sa louenge obscure,
Ce que nous sert de bien peu, car souvent
Tous nos efforts ne deviennent que vent.
Qu'estimes vous qu'en jugent les externes?
Je m'en rapporte aux œuvres des modernes;
Mais ilz n'ont peu trouver aultre argument,
Sinon legiers nous dire seulement.
Velà, Françoys, Françoys, velà l'injure
Que l'on nous fait. Fault il que la nature
D'une tant belle et noble nation
Soit corrumpue en altercation,
Et qu'elle soit en icelle maniere,
A vostre grand opprobre, la derniere?
Esveillez vous, regardez vostre honneur,
Gentils Françoys, prenez vostre franc cueur,
Ne permettez que la très-noble France,
Par vostre tort, soit blasmée à oultrance;
Mais faictes tant, que si aulcun mesdit
D'elle, de bouche ou d'escript, qu'il soit dit
Que ce n'est pas pour sa maulvaise vie,
Mais seulement procedder d'une envie.

ÉLÉGIE.

DU TEMPÉ DE FRANCE, EN L'HONNEUR DE MADAME LA DUCHESSE D'ÉTAMPES.

JADIS il fut un lieu en Thessalie
Place estimée à merveilles jolye,
Cinq mille pas ayant en sa longueur,
Six mille aussi en patente largeur,
Champ delectant par plaisante verdure,
Champ produisant toute bonne pasture,
Champ, le vray lieu de toute amenité.
Là y avoit grande diversité
De toutes flœurs et verdoyants bocaiges,
Où l'on oyoit les beaulx et doulx ramaiges
Des oisillons chantants souefvement.
Là florissoyent tous arbres noblement,
Si très-espests, qu'ilz sembloyent forests fortes,
Et produysoyent des fruits de toutes sortes,
Amœnité leur umbraige rendoit,
Et de Phœbus très-estuant gardoit,
Gardoit de vent, de pluye et de tempeste.
Là n'y hantoit aulcune fere beste,
Qui jour ou nuict peust celuy dommaiger,
Lequel y fust allé se soullaiger.
Il y avoit devers la main senestre,
Des petits monts, et aultant à la dextre,
Qui au beau lieu de deffense servoyent
Par leur circuit, duquel l'environnoyent;

Fortifié ainsi fut, par la cure,
Et le grand soing qu'y avoit mis nature.
  Par le millieu, pour la perfection
De tout soubhait et delectation,
Qui si très-bien y estoit ordonnée,
Alloit dormant le cristallin Penée,
De tous costés de beaulx arbres vestu,
Lesquels estoyent tousjours en leur vertu;
Et ce lieu là, garny de toute aisance,
Et lieu remply d'incredible plaisance,
Lieu soubs un air si très-bien attrempé,
Les anciens ont appellé Tempé.
  Plusieurs auteurs, gents dignes de memoire,
Le descrivant, ont voulu faire croire
Qu'oncques ne fut dessoubs le firmament,
Lieu à celuy semblable aulcunement;
Et on dit plus, tant que seroit durable
Ce monde cy, qu'il n'auroit son semblable.
  Mais ilz n'avoyent assés bien calculé,
Leur Tempé est maintenant recullé,
Leur vieil Tempé au nouveau Tempé cedde;
Tempé, qui cil de Thessalie excedde,
Tempé, qui est remply de tout plaisir,
Que soubhaitter pourroit l'humain desir.
  Ce beau Tempé, c'est le Tempé de France,
Avec plaisir, lieu de toute asseurance,
Auquel habitte un cueur si très-loyal,
Qu'il est trouvé digne du lys royal.
  Du vieil Tempé toute la grand' tenue,
En certains pas fut jadis contenue,

Et le plaisir que là on pretendoit,
Tant seulement par termes s'estandoit.
Nostre Tempé, chose miraculeuse,
Quoy que ne soit place tant spacieuse,
Il comprend plus toutefoys que celuy
Que l'on disoit n'avoir pareil à luy.
Le vieil Tempé estoit plain de flourettes,
Que produisoyent verdoyantes herbettes
En grand odeur, plain d'arbres florissants,
Et d'iceulx fruicts de toute sorte yssants,
Ce nonobstant, quoy que soit chose heurée,
Elle n'est point d'immortelle durée;
L'herbe flatrit et deseiche la flœur,
Et par le temps se perd souefve odeur;
Les arbres verds perdent leurs verdes fouilles,
Perdent leurs fruits avecques leurs despouilles,
Et n'ont plaisir que pour un certain temps;
Mais le Tempé, duquel parler j'entends,
N'a point ainsi plaisance definie,
Immortelle est la sienne et infinie.
En ce Tempé Rhanusie est entrée,
Qui de l'habit de faveur acoustrée,
S'assied auprès d'une noble déesse,
Qui d'ycelui est la possesseresse,
La favorit et la met en honneur,
Cognoissant bien que merite tel heur.
Venus y est, laquelle y fait merveille,
Car luy donnant la beaulté nompareille,
Nous esblouist à la veoir, comme l'œil
Est esblouy regardant le soleil;

Son Cupidon n'est là dedans volage,
Ains en changeant de sa premiere imaige,
Il tient un traict, lequel tousjours il trempe
Dedans un baing, que chasteté attrempe,
En le trempant, immobile il le tient
Par un arrest de foy qui le soubstient,
Et là se fait par telle soubstenue
Affection d'immortelle tenue,
D'où un Amour croist immortel aussi,
O pleust à Dieu qu'il fust tousjours ainsi!
Juno y est avecques sa noblesse,
Laquelle espand de tous costés richesse
Et un estat de si bel appareil,
Qu'en tout le monde en regne n'a pareil.
D'aultre part est la prudente Minerve,
Qui s'y soullage avecques sa caterve,
Noble Pallas, datrice de tout bien,
Et pour venir aux honneurs le moyen.
Là sont aussi les troys belles Charites,
La recompense à tous loyaulx merites,
Faisant plaisir, pourveu qu'il soit cogneu,
Estre des bons tost ou tard recogneu.
Là est Diane avecques les Driades,
Là est Terpé et les nymphes Naïades,
Là Apollon, le puissant dieu et roy
Est president, en triumphant arroy,
Accompaigné des plaisantes neuf Sœurs
Qui chantent chants pleins de toutes doulceurs;
C'est un grand heur veoir telle compaignie
Se consoner en si doulce armonie.

Le temps passé, plusieurs gentils esprits
Ont pris plaisir, par leurs doctes escripts,
Commemorer le los très-magnifique
Et le grand bruict du Tempé thessalicque;
Tout ainsi font les Muses en ce lieu,
Assises pres d'Apollon leur grand dieu.
  Calliopé, la tant bien resonante
A à sa voix une voix consonante;
C'est son Marot, le poëte sçavant,
Lequel premier met sa plume en avant,
Plume de mots et sentences fertille,
Plume à trouver et à coucher subtile.
  Clio après, à son docte Colin,
Colin sonnant grec, françoys et latin,
Et penetrant de l'erudite sonde
La crœuse mair de science profonde.
  Puis Erato, un Sainct Gelais maintient,
Qui sa partie avec les aultres tient,
Chantant des sons de sa sonante lyre,
Plaisants à tous et utiles à lire.
  Aupres duquel un Sceve s'est assis,
Petit de corps, d'un grand esprit rassis,
Qui l'escoutant, malgré qu'il en ayt, lie
Aux graves sons de sa doulce Thalie.
  Avecques eulx y a Melpoméné,
La Maison-Neuve, esprit gentil, mené,
Qui tellement de sa harpe resonne,
Que n'est aulcun lequel ne s'en estonne.
  Terpsicoré a pres de soy Brodeau,
Lequel tousjours invente chant nouveau,

Et de son chant il fait si grand' merveille,
Qu'il n'y a cueur que soubdain ne reveille.
Là Euterpé ne s'est mise en oubly,
Ains le troupeau a très-bien ennobly,
Par un Bouchet, qui tant de beaulx dicts couche,
Tous proceddants de sa dorée bouche.
Et là au pres Heroet le subtil,
Avecques luy Fontaines le gentil,
Deux, en leur sons une personne unie,
Chantants aupres de l'haulte Polymnie.
Là Uranie à son Salel conduit,
Qui tous les jours ses factures produit,
Par juste droict accommodé à elle.
Uranie est, entre les Muses, celle
Qu'on dict celeste et de divinité;
Salel escrit de telle dignité,
Et ses escripts si saigement compasse,
Qu'il n'est aulcun qui en ce l'oultrepasse.
Oultre ceulx cy, d'aultres y sont venus,
Desquels les noms encor ne sont cognus,
Qui quelque jour se feront apparoistre
Si haultement, qu'on les pourra cognoistre.
Droit au millieu a un parc de plaisir,
Lequel honneur pour soy voulut saisir,
Tout à l'entour, les vertus y consistent,
Qui vaillamment à tous vices resistent;
Force y est joincte à magnanimité,
Tenant soubs soy pusillanimité;
Prudence y est, qui au hault degré monte,
Et par conseil temerité surmonte,

Avecques soy ayant pour son pouvoir
Doulceur modeste et attrempé sçavoir.
  Là tient ses rencs, celle qu'on dit Justice,
Qui des bienfaicts donne claire notice,
Qui donne aux bons remuneration,
Et aux maulvais deue punition;
Qui ne permet à aultruy faire injure,
Bref, qui fait tout par esgale mesure.
  Là, au dedans de ce parc, pres d'honneur,
Qui est du bien aux merites donneur,
Est noblement une grand' dame assise,
Belle, prudente, honorable et rassise,
Ayant regard à merveilles humain,
Couronnée est, et tient sceptre en sa main,
Et ce Tempé regente sans nul blasme,
Duquel elle est la souveraine dame.
  O beau Tempé, lieu de felicité!
Comment sera ton plaisir recité?
Qui pourra dire ou plaindre en une table
Ton haultain bien au mortel inscrutable?
  Or venez tous maintenant, vous auteurs,
Du vieil Tempé jadis collodateurs,
Des deux Tempés, si faictes conference,
Lequel sera qui aura preference?
Or sus, jugez, jugez en vostre endroit
Si vous fondez le jugement en droict,
Nostre Tempé n'est il plus autentique
Cent mille foibs que le Tempé antique?
  En ay-je escript? pourtant ce n'est rien fait,
Car fusses je, moy seul, aultant perfaict,

Où qu'ont esté tant d'aultres si très saiges,
Si eloquents, si facunds en leurs aiges,
Ou bien que sont ceulx là de maintenant
Qui ont sçavoir et esprit convenant
Pour bien trouver, bien parler et bien dire,
Je ne pourrois dignement le descrire;
Et y penseant, ne sçay lequel des deux
Je doibs juger estre le plus heureux,
Ou le Tempé d'une telle regente,
Ou celle là qui ce Tempé regente.

CHARLES FONTAINE.

Charles Fontaine, disciple, ami et apologiste de Clément Marot, qu'il défendit avec un noble dévouement contre Sagon et La Huéterie, naquit à Paris, le 13 juillet 1515. Son père, honnête commerçant, qui aimoit les lettres et les cultivoit même dans ses moments de loisir, fut son premier précepteur. Il étudia ensuite au collége royal, sous le célèbre Danès, professeur de langue grecque. Son goût pour la poésie se manifesta de bonne heure et devint bientôt une passion. Jean Dugué, son oncle, avocat au parlement de Paris, fit de vains efforts pour lui faire embrasser la carrière du barreau. Notre poète répondit aux instances de Jean Dugué par une épître, où, après avoir mis la poésie au-dessus de toutes les professions, il le prioit de lui envoyer ses œuvres poétiques.

Quelques pièces adressées à François Ier firent connoître Charles Fontaine à ce prince, qui le reçut avec bonté; mais, sans doute trompé dans ses espérances, le poète se rendit à la cour de Renée de France, fille de Louis XII, qui avoit épousé, en 1528, Hercule, duc de Ferrare. Il fut encore trompé dans son attente: ce qu'il reçut de cette princesse lui suffit à peine pour visiter quelques villes de l'Italie. Ce fut pendant ces courses, dont il est question dans plusieurs de ses épigrammes et de ses élégies, qu'il perdit sa sœur, Catherine Fontaine. Cette perte l'affligea profondément; il composa à ce

sujet une élégie où respirent les plus touchants regrets. De retour à Lyon, en 1540, il y épousa une jeune personne qu'il avoit connue lors de son passage par cette ville. Il en eut deux enfans; mais elle mourut peu de temps après, puisqu'il se remaria en 1544, à une demoiselle du village de Chaponot, dans le Lyonnois. Plusieurs pièces de notre poète contiennent l'éloge de cette personne, sous le nom de *Flora*.

Charles Fontaine s'étoit fixé à Lyon, lorsque les parents de sa première femme, lui ayant intenté un procès, il fut obligé de venir plaider à Paris en 1547. Une pièce à sa *Flora* nous apprend qu'il en étoit séparé depuis six mois, et combien il souffroit de cette absence. Il s'amusa à composer une multitude de vers pour ses juges. Nous ignorons quelle fut l'issue de ce procès. Charles Fontaine retourna auprès de sa femme, se fixa à Lyon, et y mourut dans un âge avancé.

Ce poète rassembla la plus grande partie de ses œuvres sous ce titre : *Les Ruisseaux de Fontaine*. Ce recueil se compose d'un grand nombre d'épîtres, d'élégies, de chants divers, d'odes, d'étrennes pour l'année 1555, de la traduction du premier livre du *Remède d'amour* d'Ovide, de vingt-huit énigmes, etc., et de diverses pièces tant de lui que de ses amis, sous le titre collectif de *Passe-temps des amis*. Ce recueil est adressé à Jean Brinon, seigneur de Villaines, conseiller du roi au parlement de Paris, avec une épître où le poète se promet d'avance l'immortalité. Tu vois ici, dit-il à son Mécène,

Tu vois ici, par plus noble culture,
De mon esprit les fleurs et fruits divers,
Qui dureront contre la saison dure,
Avec honneur portés par l'univers.

La seule de ses épîtres qui mérite d'être distinguée est celle à François Ier; il loue ce prince de la protection qu'il accordoit aux lettres, et des établissements qu'il avoit fondés dans l'intérêt des sciences et des arts. Son élégie sur la mort de sa sœur est aussi une de ses meilleures productions. On peut encore mettre de ce nombre celles où il pleure la mort de quelques uns de ses enfants, et son adieu à la ville de Lyon, lorsqu'il fut obligé de venir à Paris pour son procès.

Nous avons encore du même poète : une *Ode sur l'antiquité et l'excellence de la ville de Lyon*, imprimée en 1557, avec quelques épigrammes fort médiocres; — un Recueil d'odes, d'énigmes, d'épigrammes, etc., qui parut la même année à Lyon, et qui est adressé *Pour étrennes au roy, à la reine, à madame Marguerite*, etc. : les pièces de ce recueil sont, pour la plupart, au-dessous du médiocre; — une traduction en vers des *Sentences du poëte Ausone sur les dits des sept sages*; — un autre Recueil de poésies, imprimé à Lyon en 1588, sous le titre de *Jardin d'amour*, avec *la Fontaine d'amour*, qui contient quelques élégies imitées d'Ovide, des épîtres, des épigrammes, etc.; — enfin, un poëme intitulé *la Contre-Amye*, qui fut composé en réponse à *l'Amye de court*, de La Borderie, dans lequel notre poète embrasse la défense de l'amour, qu'il considère comme un sentiment honnête et légitime. Charles Fontaine a encore composé quelques autres ouvrages peu importants. Il avoit de la facilité dans l'expression, et ses vers ne manquent pas de naturel. Il a quelquefois employé avec succès le genre didactique.

CHANT SUR LA NAISSANCE DE JEAN,

SECOND FILS DE L'AUTEUR.

Mon petit-fils, qui n'as encor rien vu,
A ce matin ton pere te salue :
Viens-t'en, viens voir ce monde bien pourvu
D'honneurs et biens qui sont de grand value;
Viens voir la paix en France descendue ;
Viens voir François, notre roi et le tien,
Qui a la France ornée et défendue :
Viens voir le monde, où y a tant de bien.

Viens voir le monde, où y a tant de maux;
Viens vois ton pere en procès qui le mene;
Viens voir ta mere en de plus grands travaux
Que quand son sein te portoit à grand' peine;
Viens voir ta mere, à qui n'as laissé veine
En bon repos; viens voir ton pere aussi,
Qui a passé sa jeunesse soudaine,
Et à trente ans est en peine et souci.

Jean, petit Jean, viens voir ce tant beau monde,
Ce ciel d'azur, ces étoiles luisantes,
Ce soleil d'or, cette grand' terre ronde,
Cette ample mer, ces rivieres bruyantes,
Ce bel air vague, et ces nues courantes,
Ces beaux oiseaux, qui chantent à plaisir,
Ces poissons frais et ces bestes paissantes :
Viens voir le tout à souhait et désir.

Viens voir le tout sans désir et souhait;
Viens voir le monde en divers troublemens;
Viens voir le ciel, qui notre terre hait;
Viens voir combat entre les élémens;
Viens voir l'air plein de rudes soufflemens,
De dure gresle et d'horribles tonnerres;
Viens voir la terre en peine et tremblemens;
Viens voir la mer noyant villes et terres.

Enfant petit, petit et bel enfant,
Masle bien fait, chef-d'œuvre de ton pere,
Enfant petit, en beauté triomphant,
La grand' liesse et joye de ta mere,
Le ris, l'ébat de ma jeune commere,
Et de ton pere aussi, certainement,
Le grand espoir, et l'attente prospere,
Tu sois venu au monde heureusement.

Petit enfant, peux-tu le bien venu
Estre sur terre, où tu n'apportes rien?
Mais où tu viens comme un petit ver nu?
Tu n'as ni drap, ni linge qui soit tien,
Or, ni argent, ni aucun bien terrien:
A pere et mere apportes seulement
Peine et souci; et voilà tout ton bien.
Petit enfant, tu viens bien pauvrement!

De ton honneur ne veuil plus estre chiche,
Petit enfant de grand bien jouissant,
Tu viens au monde aussi grand, aussi riche,
Comme le roi, et aussi florissant.

Ton héritage est le ciel splendissant;
Tes serviteurs sont les anges sans vice;
Ton trésorier, c'est le Dieu tout puissant;
Grace divine est ta mere nourrice.

SUR LES PRÉSENS.

EXTRAIT DE LA CONTRE-AMIE DE COUR.

On a beau dire et beau dissimuler,
Femme qui prend ne peut plus reculer,
Car reculant donneroit à entendre
Qu'honnestement ne pouvoit les dons prendre;
Puis, en prenant, d'avarice se tache,
En reculant le donneur elle fasche.
Car penses-tu que les jeunes et vieux
Te font ainsi présent pour tes beaux yeux?
Certes ainsi que le juge qui prend,
Contre le droit, il offense et méprend,
Et sa constance et sentence il renverse,
Justice vend et justice n'exerce :
Ni plus ni moins, c'est un point arresté,
Fille qui prend, vous vend sa chasteté.
Pareillement, tout ainsi que les mains,
Par qui souvent passent des deniers maints,
Se vont souillant et amassent ordure,
Ni plus ni moins, la pensée plus pure,
Se souille enfin, et par présens reçus,
Maints nobles cœurs sont souillés et deçus :
Et qui reçoit les présens qu'on lui donne,

Avec le temps recevra la personne.
Philippes dit, tout lieu, tout domicile,
Tout fort chasteau est à prendre facile,
Où peut entrer un asne chargé d'or;
L'ennemi entre où entre son trésor.
Ni plus ni moins que sous belle herbe verte
Gist en secret la couleuvre couverte,
Et sous le miel poison et malefice :
Sous les beaux dons en ce point gist le vice.
Et tout ainsi que l'on prend les oiseaux
Avec l'appast, les gluons et pipeaux,
Par l'or on prend les filles tant et plus :
L'or est l'appast, le pipeau et la glus.

DE LA RICHESSE ET DE LA PAUVRETÉ

DANS LE MARIAGE.

EXTRAIT DE LA CONTRE-AMIE DE COUR.

On en voit trop, qui nouveaux mariés,
N'ont dix écus en leur bourse liés :
Mais avec temps, amour et loyauté,
Acquierent biens et richesse a planté.
Petit bien croist par amour et concorde;
Grand bien périt par haine et par discorde.
L'on voit souvent le pauvre vertueux
Haut élevé, le riche somptueux,
Tost abatu, et mis en décadence,
Ou par fortune, ou par son imprudence.

Eh! qui tira Ulysses des périls,
Auxquels ses gens ont été tous péris?
L'or et l'argent? l'opulence et richesse?
Le haut état? Non pas, mais sa sagesse,
Mais son esprit, mais sa grande science,
Prudence, force et longue expérience.
Bien fou qui rit de la pauvreté dure,
Qu'avecques soi apporte de nature.
Les riches gens, bien qu'ils ne la supportent,
Ce nonobstant, de naissance l'apportent.
Faut donc la prendre en gré, puisque tous nus,
En pauvreté sommes ici venus.
Mais plus de biens, plus d'amis t'acquerront;
S'il te vient mal, tes biens te secourront:
Par eux auras médecins, médecines,
Herbes, onguens et exquises racines.
Soit: mais parens, amis, voudroient d'abord
Qu'entre tes dents eusses la belle mort.
Où as-tu lu, d'ailleurs, que les biens fissent
Vivre les gens, et que guérir les puissent?
Maisons, chasteaux, d'or et d'argent amas,
Chaisnes, anneaux, veloux, satin, damas,
Ne guériront leur maistre étant malade,
Ne rendront goust à sa bouche trop fade.
L'or et l'argent, instrument de tous maux,
Donne à l'esprit plus de mille travaux;
Crainte de perdre, et crainte d'y toucher,
Comme sacré, et comme sur-tout cher;
Crainte qu'on robe et pille la maison;
Crainte de glaive et crainte de poison.

Le cerf cornu, et par mont et par val,
Gardoit jadis de paistre le cheval,
Et le chassoit hors des communs herbages,
Tant qu'à la fin, pour fuir de tels outrages,
Pour se défendre, à l'homme se rendit.
Adonc le frein premierement mordit.
Mais quand fut loin de son ennemi fier,
Lui glorieux, voulant tout défier,
Demeura pris, et fut l'issue telle
Que frein aux dents, et au dos eut la selle.
Lors sur son dos l'homme d'armes monta,
Et de ses dents le dur frein ne jetta.
Ainsi est-il, en fuyant pauvreté:
Qui cherche l'or, trouve captivité.

DE L'AMOUR.

EXTRAIT DE LA CONTRE-AMIE DE COUR.

Aimez, suivez l'Amour, gentes fillettes:
C'est un grand dieu; soyez à lui sujettes.
N'en doutez point, Amour vous maintiendra
Heureusement, et tout bien vous viendra.
C'est le seul dieu, entre tous autres dieux,
Le plus benin et le plus gracieux:
C'est le seul dieu qui les autres accorde;
C'est le seul dieu de paix et de concorde;
C'est celui dieu par qui fut fait ce monde,
Qui entretient cette machine ronde;

Car le soleil, les planetes, la lune,
Seroient çà-bas sans influence aucune,
Si par ses soins Amour, ce puissant dieu,
Ne leur faisoit regarder ce bas lieu,
Pour y produire, à notre utilité,
De tous les biens une fertilité.
Les bleds, les vins, les arbres et les fruits,
Viennent de là, et par ce sont produits.
Et pour parler des choses de plus près,
Les élémens, en un bel ordre exprès,
Feroient combat, et très-grande folie,
Si ce n'étoit qu'Amour les joint et lie;
Et si Amour ne les attempéroit,
En notre corps la guerre se feroit:
Le chaud voudroit sur le froid dominer;
Le froid voudroit le chaud exterminer:
Pareillement le sec avec l'humide
Se combattroit, s'il étoit d'amour vuide;
Et causeroit en nous un tel discord,
Qu'il en viendroit maladie et puis mort.
Amour est noble et plus fort que les rois:
Les princes grands, avec tous leurs harrois,
Sont tous contraints, sous lui, leur chef baisser,
Et haut et clair son pouvoir confesser.
Quand il les rend ses serfs assujettis,
Leur fait aimer souvent les plus petits.
C'est un grand cas que sceptres, diadesmes,
Les hauts honneurs, les puissances supresmes,
De toutes parts tout ce que l'on peut voir,
Sous l'Amour ploie, et sous son grand pouvoir.

Les plus forts donc, d'Amour la force épreuvent;
Et les plus grands, acheter ne le peuvent.
Communément, toute autre affection,
Tout art humain, toute opération,
Par dessus soi obtient quelque salaire :
Le seul Amour est toujours au contraire;
Le seul Amour se contente de soi.
Que veut celui qui d'Amour suit la loi?
Que cherche-t-il? rien qu'un tendre retour;
Car, comme on dit, amour demande amour.

A SON RAPPORTEUR.

Je suis fondé en droit et équité,
Par texte et glose, ainsi qu'il est notoire :
Mais on m'allegue une formalité,
Que je suis mal fondé au possessoire.
Qu'il soit ainsi, je ne le puis pas croire,
Pour grand' raison : mais encor qu'ainsi soit,
Le possessoire, ou bien le petitoire,
Me feront-ils avoir tort, si j'ai droit?

A MADAME MARGUERITE DE FRANCE.

L'on disputoit de la vertu,
Si elle est au ciel, ou en terre :
Un grand sophiste bien testu
Dit qu'au plus haut des cieux se serre :
Le chemin en est tout battu

Des sçavans qui courent après;
Mais aujourd'hui l'on détermine
Qu'elle se tient tout ici près;
Car où tu vas elle chemine,
Et demeure là où tu es.

L'ARGENT DONNE DE LA SCIENCE.

En tout honneur et excellence,
Quiconque veut aller avant,
Quierre l'argent, non la science;
Les lettres n'aille poursuivant,
Pour faire un sçavant, la ressource
La plus certaine, c'est l'argent:
Aujourd'hui l'homme est fort sçavant,
Qui sçait force écus en sa bourse.

ÉLÉGIE SUR LE TRÉPAS DE RÉNÉ,

CINQUIÈME ENFANT DE L'AUTEUR.

Dieu te gard donc, mon petit fils René!
Adieu mon fils aussitôt mort que né!
Dieu gard mon fils venant sur terre ronde!
Adieu mon fils départant de ce monde!
Tu n'as encor le lait bien savouré,
Tu n'as encor le tien pere honoré,
Tu ne connois ni peines ni liesses,
Et loin de nous, tu t'en vas et nous laisses.

Tu n'as encore une seule semaine,
Que tu dépars de cette vie humaine.
Faut-il qu'en terre à tes yeux inconnue,
Soit ton départ si près de ta venue !

Petit enfant, qui t'a donné envie
De si soudain aller à l'autre vie ?
Il semble à voir que tu connusses bien
Qu'en cette vie y a si peu de bien.
Petit enfant, je crois bien que tu as
Un autre pere au ciel, là où tu vas,
Lequel a fait que ton cœur le désire,
Quand le charnel laisses pour l'autre élire.
Puisque tu veux l'éternel bien choisir,
Laissé m'en as un merveilleux désir ;
Et voudrois voir à ton exemple enfin,
Le Dieu qui ja t'a reçu dans son sein.

THOMAS SÉBILET.

THOMAS SÉBILET OU SIBILET, comme le nomme Pasquier, son disciple en poésie, naquit à Paris vers l'an 1512 [1]. Il fut avocat au parlement de Paris; mais, ainsi que le remarque Loisel dans son *Dialogue des avocats*, *il s'appliqua plus à la poésie françoise qu'à la plaidoierie.* Sébilet étoit très versé dans les langues anciennes, et il avoit appris dans ses voyages la plupart de celles qui se parlent en Europe.

De retour en France, il eut beaucoup à souffrir des fureurs de la ligue. Il fut enfermé à la conciergerie du Palais, avec Pierre de l'Étoille, grand audiencier en la chancellerie de Paris, son ami intime, qui a dit en parlant de lui, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de France* (tom. II, p. 6), que *c'étoit un homme de bien et docte.* C'est à ce sujet que le même Pierre de l'Étoille appeloit Sébilet son *compagnon de fortune.* On ne leur accorda la liberté qu'en 1589; mais Sébilet n'en jouit pas long-temps : il mourut au mois de novembre de la même année, âgé de soixante-dix-sept ans.

L'Art poétique de Thomas Sébilet, ouvrage fort estimé de son temps, se compose de deux Livres, et est écrit en prose. Dans le premier, l'auteur expose les éléments de la poésie françoise; il examine ensuite et successivement les qualités du style, la forme et la

[1] Lacroix du Maine le fait Parisien, et Duverdier Châlonnois.

mesure des vers françois, suivant la différence des sujets. Le second Livre est consacré à l'examen de chaque espèce de poésie en particulier. En parcourant l'ouvrage de Sébilet, il est facile de s'apercevoir que ce poète avoit lu avec fruit *l'Art poétique* d'Horace, et qu'il connoissoit bien les poètes françois qui l'avoient précédé. Ses définitions, toujours succinctes, sont quelquefois remarquables par leur justesse, et ses préceptes sont exposés avec clarté. La partie la plus curieuse de son ouvrage est celle où il passe en revue nos premiers poètes. Il existe plusieurs éditions de *l'Art poétique* de Sébilet, la première est de 1548 (*Paris*, *in*-12). A la suite de deux autres qui furent faites, l'une en 1555 (*Paris, in*-18), et l'autre en 1576 (*Lyon*, même format), se trouvent le *Quintil Horatian, sur la défense et illustration de la langue françoise*, par Charles Fontaine, et quelques pièces diverses, parmi lesquelles nous avons choisi le conte que nous donnons ici.

Sébilet a encore laissé une traduction de l'*Iphigénie* d'Euripide, imprimée à Paris, en 1549, par Gilles Corrozet. Cette traduction, d'ailleurs fort médiocre, sous le rapport de la poésie, est tout-à-fait curieuse par la singularité du travail; on y trouve des vers de toutes sortes de mesures; c'étoit le but du poète, qui avoit voulu, nous dit-il, donner un modèle en ce genre.

A L'ENVIEUX.

VERS PLACÉS EN TÊTE DE L'ART POÉTIQUE.

Qu'ay-je espéré de ce tant peu d'ouvrage,
Que ma plume a labouré cy-dedans?
Honneur? nenny : je suis trop jeune d'ans
Pour la gaigner, de sçavoir davantage.
Profit? non plus : de tout tel labourage,
Aujourd'huy sont les fruits peu évidens.
T'enseigner? moins : je sçay tes yeux ardens,
Ne s'esclaircir de tant umbreux nuage.
Quoy donc? te plaire, entreprenant monstrer
Quel vouloir j'ay de voir garder les Muses
Entre François leur naïve douceur.
Et le monstrant, si j'ay peu rencontrer
Chemin pour y venir, que tu en uses :
Sinon que tu en monstres un plus seur.

AMOUR EST MAL ASSEURÉ SANS ARGENT.

Près d'un orfevre, un jeune gentilhomme
Entretenoit une bien belle femme,
D'un dyamant la galante le somme.
Le bon seigneur luy respondit : Madame,
Pour le présent, argent n'ay, sur mon âme :
Mais vous l'aurez, et vous fiez en moy,

Incontinent le recule de foy,
Et luy monstra visage d'ennemye :
Ah! dis-je lors, quel exemple je voy,
Qui n'a d'argent, il ne peult faire amye.

CONTE NOUVEAU.

Un bon esprit, quand le beau jour l'esveille,
Soubdain cognoist que ce n'est de merveille,
Si en ce pauvre et miserable monde,
Prou de malheur et peu de bien abonde,
Par ce qu'il veoit, tout bien et quis compté,
Plus y avoir de mal que de bonté.
Je dis cecy me souvenant d'un compte,
Lequel fut tel que certes j'ay grand honte,
Toutes les fois que j'y tourne à penser,
Et si n'estoit que j'ay peur d'offenser
La netteté de noz chastes aureilles,
Je le ferois, et vous orriez merveilles
Touchant le fait de certains malefices;
Mais s'il est vray que les propos de vices
Sont moins nuysantz aux espritz vertueux,
Luc de vertu, les actes fructueux,
A gens pervers ne sont bons et vallables,
Faire le puis; car voz meurs tart louables,
Ja n'en seront pires, comme je pense,
Or dit le compte, afin que je commence
Vous racompter ces estranges nouvelles,
Qu'a Tours estoient quelques sœurs assez belles,

De beau maintien et bonne contenance,
De quel estat, je n'ay point souvenance,
S'il me fut dit qu'en religion feussent,
Ou qu'autrement de nonne le nom eussent:
Mais tant y a, que de leur compaignie
Autant estoient, que nonne signifie,
Il suffiroit pour fournir un couvent.
Ces belles sœurs comme il advient souvent,
Que l'on n'a pas tousjours avecques soy
Gens de sa sorte, et de pareille foy,
Ne sçay comment s'estoient accompagnées
De quelque rousse, ayant maintes menées,
Mainte trafique, et plusieurs petitz tours,
Aultresfois faictz en la ville de Tours.
A dire vray, à peine eust on sçeu faire
Une alliance au monde plus contraire;
Car celle la estoit d'aultre stature,
D'autre façon, de toute aultre nature
Que ses neuf sœurs, lesquelles gentement
Se contenoient, et fort honnestement
Taschoient garder fermeté immuable:
Mais celle rousse estoit plus variable,
Plus inconstante, et trop moins arrestée
Que n'est la plume au vent mise et jectée,
Ou l'eaue qui court par ces prez verdoyans.
Qu'en advient il? un tas de gens n'ayans
Aultre soucy que d'avoir bon loysir
De satisfaire à leur mondain plaisir,
Voyans ces sœurs et leur compaigne telles,
Tindrent propos de se ruer sur elles,

Et en commun les trousser sur les rancs,
Sans adviser qu'il estoient tous parens,
Freres germains la plus part et cousins,
Ny sans avoir honte de leurs voisins.
 Or pour jouyr d'elles plus aisement,
Ilz feirent tant que tout premierement
Furent par eulx celle là que j'ay dit.
Laquelle avoit tout moyen et credit
Envers les sœurs, et si estoit propice,
Pour faire aux gens tout plaisir et service,
En tel endroit, selon leur vueil et guyse.
Se voyant donc incitée et requise
Par telles gens, l'habille maquerelle
Delibera de porter la querelle
De leur legiere et folle volunté,
Pour de ses sœurs vaincre la fermeté.
Tant tournoya, tant vint et tant alla,
Que d'une ou deux la constance esbranla.
Et à la fin si bien la convertit,
Que tout à plat sur le champ l'abbatit,
Dont aux gallantz moult joyeux et contens,
Qui ne cherchoient pas meilleur passetemps,
Creut le desir avecques l'esperance,
D'avoir la reste au pourchas et instance
De celle là qu'ilz feirent prou trotter,
Sans luy donner le loysir d'arrester;
Mais bien souvent si l'un d'eulx se mettoit,
La pouvre sotte aux piedz foullée estoit
En recompense, et pour mieulx luy apprendre
A se haster, à celle fin de prendre,

Et attraper les sœurs plus cautement,
Ce qu'elle feit, de sorte que vrayement
Les pouvres sœurs avecques leur constance
Ne sceurent tant faire de resistance
A l'importun et ardent appetit
De ces gens là, que petit à petit,
Soubz tant d'effors, soubz tant d'assaulx divers,
Toutes à la fin ne cheussent à l'envers,
A quoy aussi celles qui se laissoient
Ainsi gaigner, aydoient et s'efforcoient,
Pour le plaisir de ses bons gaudisseurs,
A ruyner quelqu'une de leurs sœurs,
Tant bien apprins avoyent l'art et l'addresse
De celle là, qui en estoit maistresse.
Quant aux gallantz, tant creut leur ardeur grande,
Et pour un temps fut si chaulde et friande,
Qu'à chascun coup qu'ilz se prenoient à elles,
Contens n'estoient d'une ou deux des plus belles:
Mais bien taschoient ces hommes peu rassis,
A leur coucher en avoir cinq ou six.
Conclusion quand tout fut despendu,
Et le beau temps trop follement perdu,
En les laissant toutes desamparées,
Fort mal en ordre, en maintz lieux esgarées,
Du pied au cul gentement leur donnerent,
Puis à la fin vous les habandonnerent,
A tous venans, chose presque incroyable,
Et neantmoins certaine et veritable,
Dont on devroit faire inquisition,
Et quant et quant juste punition.

NICOLAS DENISOT.

Nicolas Denisot, descendant de l'ancienne famille des Denisot, dans le Perche, naquit au Mans en 1515, de Jean Denisot, bailli d'Assé, qui étoit allé s'établir dans cette ville. Il étoit poète, peintre, graveur et dessinateur. Sa réputation le fit appeler en Angleterre, par l'une des premières maisons de ce royaume; il y enseigna les belles-lettres aux trois sœurs, Anne, Marguerite et Jeanne de Seymours, qui dans la suite se rendirent également célèbres par leurs connoissances. Nicolas Denisot mourut à Paris en 1559, âgé de quarante-quatre ans. Il avoit pris le titre de *comte d'Alsinois.* Sur quoi François Ier dit en plaisantant sur cet anagramme, que *le comté d'Alsinois n'étoit pas d'un grand revenu, puisqu'il ne produisoit que* six noix.

Les productions de Nicolas Denisot se composent de treize *cantiques du premier advenement de Jésus-Christ,* imprimés à Paris, en 1553, *in*-8°; d'une traduction, en cent quatrains françois, des cent *Distiques latins* que les trois sœurs Anne, Marguerite et Jeanne de Seymours avoient faits *sur le trépas de l'incomparable Marguerite, royne de Navarre,* etc. (*Paris, in*-8°, 1551, Michel Fezandat); de quelques pièces en vers métriques, à l'imitation de ceux des Grecs et des Latins, et imprimées avec *l'Art poétique* de Thomas Sébilet, avocat au parlement de Paris; de plusieurs autres cantiques, noëls, etc., etc.

Nicolas Denisot fut fort estimé des poètes de son

temps. Nous rapporterons ici un sonnet où Remi Belleau l'admire tour à tour comme poète et comme peintre.

Ce double trait, dont l'un industrieux
Ravit notre œil; l'aultre doux, notre oreille,
De ta main docte annonce la merveille,
Et de tes vers l'accent laborieux;

Mais ton esprit, sainctement curieux
A desseigner la-beauté non pareille
De cette nuict, plus que le jour vermeille,
Sur ton pinceau reste victorieux.

Car tes tableaux mourront, et la mémoire
Des plus saincts doigts emperlera la gloire
De notre temps, à l'antique égalé :

Et ton sujet, plus divin et plus stable
Que n'est l'amour, le créon ou la table,
Rompra les coups du vieil faucheur ailé.

CANTIQUE.

Icy je ne basty pas
D'une main industrieuse,
A la ligne et au compas
Une maison somptueuse.

Icy je ne veil chanter
L'orgueil de quelque édifice,
Ny l'ouvrage retenter
D'un ancien frontispice.

Autre que moy, mieux appris
En cette magnificence,
Chante l'honneur et le prix
Et la superbe excellence

D'un palais audacieux,
Qui lève si haut la tête,
Qu'il la cache dans les cieux
Pour voisiner la tempête.

Et de son heureuse main
Fasse quelque forme antique,
Ou quelque antique desseing
Corinthien ou dorique.

Rome a bien eu des sonneurs
Qui ont chanté les louanges
Des princes et grands seigneurs,
Jusques aux terres estranges.

Et si a bien eu cet heur
D'avoir le marbre et le cuivre,
Pour lui redoubler l'honneur
Qui l'a fait doublement vivre.

Entre les trésorts ouverts
De cette machine ronde,
N'avez-vous en l'univers
Les sept miracles du monde?

La Grèce n'a pas laissé
Tomber ses cariatides,
Ny l'Egypte rabaissé
L'orgueil de ses pyramides.

Le sépulchre Carien
Vit encor en la mémoire;
L'amphithéâtre ancien
Jamais ne taira sa gloire.

Mille et mille bâtimens,
Mille et mille pilliers ores,
Et mille compartimens
Se voyent pourtraicts encores.

Tous les palais somptueux,
La mémoire de nos princes,
Malgré l'âge injurieux,
Se voyent en leurs provinces.

Et pourtant qu'en pauvre lieu
Notre Dieu ait voulu naître,
Notre père et notre Dieu,
Notre bon seigneur et maître;

Faut-il taire sa grandeur,
Faut-il taire sa clémence,
Faut-il taire le bonheur,
Le bonheur de sa naissance?

Faut-il taire l'ornement
D'une loge mi-couverte
A toute l'horreur du vent
Et à la froidure ouverte?

O saincte et saincte maison!
O maison dignement saincte!
O bienheureuse saison,
Qui a vu la vierge enceinte!

Icy je vueil maçonner
De ce bâtiment l'exemple,
Et de mes vers façonner
Le projet de ce beau temple.

Çà la règle et le compas,
Çà le papier et la plume,
Muse, avant qu'on mette bas
Le feu qui nos cœurs allume.

Venez faire le projet
Avant qu'on laisse les armes;
Laissez là ce vain objet
Qui ne cause que des larmes.

C'est l'orgueilleux bâtiment
Jà jà ruiné par terre,
Qui n'eut jamais fondement,
Ni de brique ni de pierre.

Quatre fourches en quarré,
L'une sur l'autre penchantes,
Sous un plancher bigarré,
De tous côtés chancelantes,

Etoient les quatre pilliers
De ce si tant beau repaire,
Où les anges à milliers
Ont vu la vierge être mère.

Sur ces fourches tout en long
Quatre perches à l'antique
Désignoient le double front
D'un double et double portique.

Tout le plancher de roseaux
Et de paille ramassée,
De torchis et de tuilleaux,
D'herbe seche entrelacée,

Etoit tout entièrement
Lambrissé en telle sorte,
Qu'on eût dit facilement
Le tout n'être qu'une porte.

Les poustres et soliveaux
Etoient petites perchettes,
Plus pour nicher les oiseaux
Que pour servir de logettes.

L'entour étoit façonné
D'une claye mi-rompue,
Où le vent avoit donné
Tant, qu'il l'avoit corrompue.

Sur le dessus my-passoit
L'herbe penchant de froidure,
Qui ses cheveux herissoit,
Teints encore de verdure.

Quatre gaulles de travers,
Déjà seches de viellesse,
Ouvertes de mille vers,
Bout sur bout faisoient l'adresse.

Pour élever tout autour
Une bien mince closture
Qui eût remparé l'entour
De cette pauvre ouverture.

Mais tout étoit découvert,
Le vent, la pluye et la gresle
Trouvoient toujours l'huis ouvert
Pour s'y fourrer pesle-melle.

Le froid, l'humide et le chaud,
L'éclair, l'horreur, le tonnerre,
Bref, ce qui tombe d'en haut
Sur les sillons de la terre,

Pouvoient tomber en ce lieu,
En ce lieu sans couverture
Qui a vu l'enfant de Dieu
Naître d'une créature.

Mais Dieu, qui demeure ès cieux,
Et qui gouverne et qui guide
Tous les flambeaux radieux
De la ceincture du vuide,

Tempéra le firmament
Si bien, qu'il n'y eut planette,
Etoile ni élément
Qui ne chérît la logette.

Qui ne croit que le soleil
Mi-tirant ses traits encore,
Dedans son pourpre vermeil,
De sa face qu'il redore,

Encor qu'il fût rabaissé
De l'hyver qui hérisonne,
N'égalât le chaud passé
Du beau printemps qu'il ordonne?

L'humeur, guide de la nuit,
L'ombre, le froid, le silence,
N'étoient lors en plein minuit
En leur première ordonnance;

Tout caressoit cet enfant,
Le ciel, la mer et la terre,
Qui de l'enfer nous défend
Et à la mort fait la guerre.

Afin que rien n'offensât
La chair encor tendrelette,
Et le froid ne transperçât
La petite bandelette.

Mais, Seigneur, qui eût osé,
Qui eût voulu entreprendre
Sur toy, qui as disposé
Ce que toy seul peux comprendre?

Voilà le beau corps d'hôtel
Et la maison somptueuse
Où le grand Dieu immortel
Est né de la vierge heureuse.

Tu te pourrois bien vanter
Estre la maison première
Qui vois la vierge enfanter
De ce monde la lumière,

Lumière qui nous conduit,
Lumière qui tout efface,
Lumière qui nous réduit
Au droit sentier de sa grace.

Voyez donc l'enfantelet,
Grand Seigneur de tout le monde,
Qui suce et suce le lait
D'une pucelle féconde;

Qui doit un jour de sa croix
Faire une telle ouverture,
Qui, malgré tous les abbois
De l'infernale closture,

Brisera tous les efforts
De cette bande orgueilleuse,
Pour nos pères tirer hors
D'une force merveilleuse.

Voilà donc l'enfant qui doit
Purger notre maléfice,
Qui, devant Dieu, nous rendoit
Exempts de son bénéfice;

Donc, Seigneur, brise l'effort
Du péché qui nous surmonte,
Par ta naissance et ta mort,
Par ta mort, qui la mort dompte.

PIERRE GROGNET.

Pierre Grognet, ou Grosnet, étoit de Toucy, petite ville à quelques lieues d'Auxerre. Les particularités de sa vie ne sont pas connues. Dans sa requête au prevôt de Paris, pour l'impression de ses *Mots dorés*, il se qualifie *maître ès arts*, et *licencié en chacun droit;* ailleurs il se dit *prêtre et humble chapelain.*

Le premier ouvrage de Pierre Grognet a pour titre: *Mots dorés du grand et saige Caton*, etc. C'est une traduction des distiques attribués à Caton; il en existe plusieurs éditions; la plus ancienne est de 1530 (*Paris*, en caractères gothiques). Le poète a rendu chaque distique latin par quatre vers françois.

Les autres productions poétiques de Grognet sont: 1°. une pièce fort curieuse, intitulée *de la Louange et Excellence des bons facteurs, qui bien ont composé en rime, tant de-çà que de-là les monts :* cette pièce contient une notice d'un grand nombre de poètes, depuis Jean de Meun jusqu'à l'époque où écrivoit l'auteur; 2°. la *Louange des femmes;* 3°. la *Bonne Doctrine pour les filles;* 4°. la *Louange et Description de plusieurs bonnes villes et cités du noble royaume de France;* 5°. quelques poésies sur l'histoire de son temps; 6°. le *Manuel des vertus intellectuelles et morales;* 7°. un *Rondeau contre les taverniers qui broullent le vin*, etc.

Parmi les poésies de Grognet on lit surtout avec intérêt celles qui nous ont conservé la mémoire de faits historiques, et entre autres la pièce qui a pour

titre : *Recollection des merveilleuses choses et nouvelles advenuës au noble royaume de France en nostre temps, depuis l'an de grâce* 1480. Cette chronique finit en 1530. Grognet la dédia à Jean de Dinteville, maître d'hôtel ordinaire du roi; elle a été réimprimée par fragment dans le Mercure de novembre 1710, où elle est précédée des réflexions suivantes : « J'ai fait moi-« même l'extrait en question en faveur de ceux qui font « la recherche de nos anciens poètes, par rapport aux « faits et aux expressions que leurs ouvrages contien-« nent. Vous savez qu'on en forme, à la Bibliothéque du « Roi, un Recueil le plus complet qu'il est possible de « faire, en continuant celui de M. De Cangé, qui est « aujourd'hui dans la même Bibliothéque, de sorte qu'il « n'y a pas d'apparence que les souhaits de ceux qui « condamnent au feu tous les anciens poètes françois, « soient jamais accomplis. »

BLASON DE LA NOBLE VILLE ET CITÉ DE PARIS.

Je suis Paris, cité de renommée,
Rien ne me fault; de Dieu suis gouvernée;
Auprès des bledz suis, et près des prairies,
Des beaulx jardins, boys et foretz flories;
Dessoubz y a la rivière de Seine,
Laquelle on tient à un chascun bien saine.
Oultre, visez le noble parlement,
Où l'on peult veoir faire bon jugement;
De nuyt le guet punit les malfaicteurs,
Met en prison ceulx qui sont leurs faulteurs;

Des criminels verrez pugnition,
Et d'ung chascun on faict correction.
Biens temporels viennent de toutes parts,
Et les beaulx murs sont garnis de remparts.
Oultre voyez les tours et grands eglises
Qui sont bastis par sumptueuses guises;
Sçachez pour vray que l'on faict penitence,
Compassion par moult grand excellence;
Dedans Paris avecq toute science,
Toutes vertus avecque sapience,
Finalement c'est paradis terreste,
Ne reste plus que paradis celeste.

AUTRE SUR LE MÊME SUJET.

PAISIBLE domaine,
Amoureux vergier,
Repos sans dangier,
Justice haultaine,
C'est Paris entier.

RONDEAU

CONTRE LES TAVERNIERS QUI BROULLENT LES VINS.

BROULLEURS de vins, malheureux et mauditz
Gens sans amour, faulx en faicts et en dictz,
Qui ne tendez qu'en dampnable avarice,
Soyez certains que divine justice
Vous pugnira de bien brief, je le dis.

Les vins nouveaulx vous seront interditz,
Point n'en burez; car des fois plus de dix,
Dieu qui vous voit congnoit vostre malice,
    Broulleurs de vins.

Sur ces vendeurs de vivres trop hardis,
Baillif, prevosts, ne soyez point tardifs,
Besognez y exerçant votre office;
Ou aultrement se n'y mettez police,
Enfer vous suyt, et non pas paradis,
Broulleurs de vins, malheureux et mauditz.

RECOLLECTION

DES MERVEILLEUSES CHOSES ET NOUVELLES ADVENUES AU NOBLE ROYAUME DE FRANCE EN NOSTRE TEMPS, DEPUIS L'AN DE GRACE 1480.

Pour raconter histoires bien nouvelles,
Lisez ici, les verrez nompareilles:
(1480.) Mil quatre cent avecques quatre-vingtz,
Lors ès celliers gellerent moult de vins.
(1481.) Mil quatre cent quatre-vingtz et puis ung,
Gros et menus moururent en commun.
Triumphamment regnoit un connestable,
Mais son peché l'a fait trop variable,
Dont fut pugny, décapité en Grêve,
En soutenant la mort qui lui fut gréve.
J'ai beu du vin, la pinte à trois solz,
Et puis après pour ung denier assoulz,
Ce qui est vil ay vû bien cher tenir
Et ce cher temps a viste revenir.

J'ai vû seigneur moult renommé des cordes,
Qui cordeloit en tout temps les discordes,
Qui les Flammans bien sçavoit accorder
Et tous pays pour le roy concorder.
Pour ramener à bon mémoire,
(1493.) Mil quatre cens quatre-vingtz-treize,
Vendredy septiesme de juing,
Mené fut devant le commun,
Et bruslé vif à la voirie
Jehan Langloys, prebstre qui varie
En la foy, lui natif d'Ivry,
Étant reputé sans apuy,
De bon lignaige, fils de prebstre,
Et héretique contre l'estre
De la saincte foy véritable,
De Jesus-Christ et proufitable;
Car il avoit par héresie
Osté la très sacrée hostie
Des mains du prebstre célebrant,
Comme chacun est remembrant,
En l'église de Notre Dame,
Dont il est réputé infâme.
J'ai vû enfant, lequel avoit deux têtes;
Et fut monstré tant jours ouvriers que festes,
Mais comme sçeu congnoistre par mon esme,
Il fut porté devant le corps sainct Edme.
Charles j'ai vû, huitiesme de ce nom,
De France roy, par tout avoir renom,
Delà les montz, armes lances porta,
Et vaillamment tout Naples conquesta.

L'an ...... que l'argent fut peri,
Et que le vin se vendit à vil pris,
Lorsque larrons ont le bois encheri,
Et Naples fut des ennemis repris,
Et que grandz eaux eurent Paris compris
Le jour devant que Messias fut né;
Claude Chauvreulx, de faulceté surpris,
Fut par arrêt au pillory mené.
(1496.) L'an mil cinq cens moins double deux,
Pour vous le faire brief et court,
Ce conseiller, nommé Chauvreulx,
Fut expulsé hors de la court.
(1498.) Mil quatre cens quatre-vingtz deux et seize,
Mirandula Picus de bon affaire,
Grant éleve régnoit, comte par excellence,
Nul ne pouvoit estimer sa science.
J'ai vû Paris avoir prédicateur
Ung tisserant, frere et bon orateur;
Premier tourna les filles penitentes,
Lesquelles ont à Dieu servir ententes.
(1499.) Mil quatre cens quatre-vingtz dix et neuf,
Tomba le pont Notre Dame de neuf,
Ce cas advint en octobre treiziéme,
Jour du matin viron l'heure neuviéme.
J'ai vû Paris crier le rouge et vert
Sans bon moyen et raison en appert,
Ce gros abus par trop il a esté,
Tant soit yver, authonne, ver, esté.
J'ai vû le pain à ung denier pour vendre;
Long-temps après l'ai vû à six revendre,

Encores pas n'en pouvoit on trouver;
Cela est vrai sans point le controuver.
J'ai vû Standon qui les povres fonda
A Montagu et les recommanda,
Qui chacun jour prient pour les trespassés,
Et pour nous tous quand nous serons passés.
J'ai vû plusieurs de maulvais esperitz
Moult tourmentés par dangereux perilz;
Dont vint cela et ce piteux malheur?
On n'en sçet rien, Dieu l'envoye meilleur.
Durant mon temps on a trouvé des isles
Dedans les mers qui sont beaucoup fertiles,
Dont habitans sont d'étranges manieres,
Sauvages gens des trésors ont minieres.
Edmond de la Fosse, escollier,
Héretique particulier,
Avoit prins et cierge et chasuble
Sainctement en pensée nuble,
Comme le diable le menoit
Et à son voulloir prouvenoit,
Des mains d'ung prebstre il osta
La saincte hostie, et la brisa,
Dont l'une des parties cheut
Près l'autel dont trop lui mescheut;
L'endroit fut où elle cheut à terre
Près l'autel sainct Pol et sainct Pierre,
En la Saincte Chapelle au lieu
De Paris dédié à Dieu,
Et l'autre part comme on revelle
Près les dégrés de la chapelle,

Tomba, dont par cellui meffaict
En paroles de grant effect,
Par trop viles et detestables
Qu'il disoit trop déraisonnables
Contre Dieu, fut jugé avoir
Le poing couppé pour son debvoir;
Ce qu'il eust devant les dégrés
De celle chapelle et aux grés
Du juge eust la langue couppée,
Et à sa très malle journée,
Sur tout vif os, chair, cuyr et peaulx,
Bruslés aux marches des Pourceaulx.
Ce cas advint un vendredy,
Vingt et cinquiéme jour en nombre,
(1503.) L'an mil cinq cent et troys je dy
Qui fut pour lui piteux en combre.
(1505.) J'ai vû l'an mil cinq cent et cinq,
Es caves moult geler de vins,
Par plusieurs fois l'eaue a fait grant déluge
Où maintes gens n'avoient aucun refuge,
Tant à Paris qu'à la cité de Romme,
Pour nos pechés a souffert chascun homme.
J'ai vû Tournay aux Anglois retourner,
Laissant François sans plus à eux tourner,
Auparavant Teroüenne rasée,
Mais puis après a esté reparée.
Rodes aussi, la clef des chrestiens,
Prise a esté des Turcs et des payens,
Dieu sçet bien tout dont est venu la faulte,
Par trop souvent avons voulenté haulte.

J'ai vû Leuther en la foy varier,
Et puis après follement marier,
Dont dire fault souffre dedans salpestre
Ont bataillé, car c'est ung salle prebstre.
Les boutefeux j'ai vû régner long-temps,
Dont viateurs avoient par tout contens,
Les accusans de ce merveilleux cas
Lors on crioit tant fust hault comme bas.
J'ai vu par feu beaucoup de bonnes villes,
Aussi des bourgs, qu'après ont été villes,
On dit bien vrai qu'après feu rien demeure.
Pensons en Dieu, qui en brief temps labeure.
J'ai vû regner gens d'armes miserables,
Lesquelz étoient nommés six mille dyables :
Soubdain après ont été confondus,
Les ungs bruslés et les aultres pendus.
J'ai vû au ciel planettes et dragons
Ayant des queuës flamans comme charbons,
Pour nos pechés nous avons grand presaige
Qui bien vivra se trouvera moult saige.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES NOMS DES POÈTES ET DES PIÈCES

CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



